



# ANCIENS

ET

# MODERNES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

ŒUVRES

DE

# PAUL DE SAINT-VICTOR

---

Format in-8°.

LES DEUX MASQUES :

Tome I. *Les Antiques.* — Eschyle. . . . . . . . . 1 vol.

Tome II. — Sophocle, Euripide, Aristophane, Calidasa . . . . . . . . . . . 1 —

Tome III. *Les Modernes.* — Shakespeare. — Le Théâtre français depuis ses origines jusqu'à Beaumarchais. . . . . . . . . . . 1 —

VICTOR HUGO . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

**Format in-18.**

BARBARES ET BANDITS. (La Prusse et la Commune.) . . . 1 —

HOMMES ET DIEUX . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

LE THÉATRE CONTEMPORAIN. . . . . . . . . . . . . . . . 1 —

*Pour paraître prochainement :*

CORRESPONDANCE . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

---

ÉMILE COLIN. — IMP. DE LAG. Y.

# ANCIENS
ET
# MODERNES

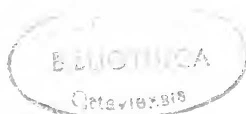
PAR

PAUL DE SAINT-VICTOR




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY, FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1890

# AVERTISSEMENT

On peut utilement réimprimer ici quelques lignes que Paul de Saint-Victor écrivait en tête de ses *Hommes et Dieux* et qui s'appliquent avec non moins de justesse au recueil posthume qu'on va lire :

« Je prie le lecteur de se figurer un atelier dans lequel l'artiste aurait rassemblé quelques-unes de ses études les moins imparfaites, pour les exposer aux yeux du public : un tableau d'histoire auprès d'une eau-forte, un dessin d'après l'antique à côté d'un portrait ou d'une fantaisie. C'est l'image de ce volume composé de morceaux écrits à des occasions très diverses. J'essayerais vainement de leur former un lien factice que briserait à

chaque instant la diversité des sujets; ils n'ont entre eux d'autre analogie que celle de reproduire des âmes et des figures du passé... »

*Anciens et modernes* forment une suite au livre que l'auteur présentait ainsi au public et les nouveaux articles d'histoire et de littérature que nous publions aujourd'hui auraient pu s'abriter sous le titre de *Hommes et Dieux.* Paul de Saint-Victor en eût fait sans doute une seconde série de cet ouvrage; mais *Hommes et Dieux* avaient été longuement achevés; ils avaient reçu de l'auteur le coup de perfection qui en fait une œuvre définitive à laquelle un autre que lui n'avait pas le droit d'ajouter.

Néanmoins les indications très précises que présentait ce premier volume ont été suivies aussi exactement qu'on l'a pu, dans la composition du second. Suivant l'exemple que Paul de Saint-Victor fournissait lui-même, on a fait disparaître ici les liens qui rattachaient primitivement ces études aux événements éphémères qui les avaient fait naître. Ce n'est donc pas le souvenir de pièces de théâtre ou de publications dont la plupart sont fort oubliées aujourd'hui qu'on a eu l'intention de faire revivre; on présente au lecteur une nouvelle suite de portraits historiques et d'appréciations littéraires tirant toute leur valeur des qualités d'histo-

rien et de critique que l'artiste a montrées en les écrivant et surtout de la forme somptueuse dont il les a revêtus.

Après avoir traité les sujets les plus élevés de la religion, de l'histoire et de l'esthétique, Paul de Saint-Victor termine *Hommes et Dieux* par de légers pastels sur *le Décameron* de Boccace et *les Contes* de Perrault. Nous étions donc autorisés à joindre quelques morceaux de fantaisie et des croquis de voyage aux chapitres plus sévères qui forment les deux premières parties de l'ouvrage. La diversité sera un point de ressemblance en plus que celui-ci aura avec son devancier. Comme lui, « à défaut de l'unité de composition, ce livre aura du moins celle de l'inspiration qui en a dicté toutes les pages, un grand amour de l'art et une recherche sincère de la vérité ».

La mort de M. Paul Lacroix nous a privé de ses conseils et de son bienveillant appui. Qu'il nous soit permis de lui donner ici une marque de respectueux souvenir et de rappeler le dévouement qu'il apportait à la publication des œuvres de son ami.

ALIDOR DELZANT.

I

1

# ANCIENS ET MODERNES

---

## UNE AUDIENCE DE CALIGULA

### I

Philon est une des plus vénérables figures des derniers jours d'Israël ; il y apparaît comme un Platon oriental, l'abeille attique sur les lèvres et le rayon du Sinaï sur le front. Né trente ans avant l'ère chrétienne, d'une famille sacerdotale, Philon personnifie admirablement cette grande école juive d'Alexandrie qui, tout en gardant intacte l'idée du monothéisme hébraïque, essaya de l'élargir aux proportions de la pensée grecque. La doctrine développée dans le vaste ensemble de ses œuvres, reçoit et mélange, à doses inégales, toutes les philosophies helléniques. Si Philon admet, comme Platon, la préexistence des âmes et la forma-

tion du monde par des puissances inférieures travaillant sur des types d'idées invisibles, il croit, comme Pythagore, à la vertu des nombres. S'il se rattache aux stoïciens, par l'austérité de sa morale, il suit Aristote en bien des questions. Mais ce syncrétisme n'a point le caractère d'une apostasie. C'est vers la Bible que Philon fait converger toutes les doctrines étrangères qu'il s'assimile en les transformant. C'est Jéhovah, le Très-Haut, le Tout-Puissant, l'Unique, l'Éternel qu'il intronise sous le portique de la sagesse athénienne. Sa philosophie, libérale et pure, est, en quelque sorte, l'arche d'alliance où le génie israélite et le génie grec se touchent du front et des ailes, comme les chérubins du tabernacle biblique, en s'inclinant vers le même Dieu.

Il n'y a pas trace du christianisme dans ses livres. Ayant toujours vécu hors de la Judée, Philon paraît même avoir ignoré la vie et la mort de Jésus-Christ. Aucun souffle de l'Évangile ne pénétra jusqu'à lui. Il se rattache pourtant à la religion du Christ par sa théorie du Verbe ou Λόγος, intermédiaire entre Dieu et l'humanité, ange par excellence, fils premier-né de Dieu, comme il l'appelle quelquefois. Le germe de cette conception était dans Platon; Philon l'a singulièrement agrandie. Plus tard, elle se combina avec les idées chrétiennes et le quatrième Évangile, postérieur de plus d'un demi-siècle aux ouvrages de l'écrivain

juif, nous la montre planant, à l'état de dogme initial, sur la théologie du culte nouveau. En ce sens, on peut dire que Philon est un précurseur de saint Jean. *In principio erat verbum...* est l'exorde du philosophe, comme il était celui de l'évangéliste.

Philon n'est pas seulement un philosophe, c'est un historien. Sous la forme du pamphlet ou de l'apologie, il défendait sa nation déjà opprimée, avec une infatigable éloquence. Ses plaidoiries étaient de véritables mémoires qui jetteraient de vives lueurs sur les parties peu connues des premières époques de l'empire romain. Il ne nous reste malheureusement de cette série de ses œuvres, avec le *Plaidoyer contre Flaccus*, que la *Légation à Caïus*, document inappréciable qui nous met en face de Caligula.

## II

Cette relation, trop peu connue, a l'intérêt unique d'un témoignage oculaire. Caligula, à vrai dire, n'a pas d'historiens. Les livres des *Annales,* où Tacite racontait son règne, ont été perdus. C'est une lacune irréparable, imparfaitement remplie par la chronique de Suétone. Celle-ci même a failli périr. Un homme ayant été

surpris lisant le *Caligula* de Suétone, Commode fit jeter le livre au feu, le lecteur aux bêtes : *feris objici jussit*, dit Lampride. Ce fou furieux, intercalé dans la dynastie impériale, gênait beaucoup les Césars. Ils auraient voulu abolir sa mémoire et rayer son nom. Le récit de Philon est donc une révélation. « Que serait-ce si vous aviez vu et entendu le monstre ? » disait Eschine à ses auditeurs émerveillés, après leur avoir lu le discours de Démosthène contre lui. Philon a vu et entendu le monstre que Suétone ne nous décrit que de seconde main ; il nous en rend l'horrible impression. C'est en s'échappant de son antre qu'il a écrit ces pages palpitantes d'effroi et de vérité.

Avant d'y pénétrer avec lui, exposons, en quelques lignes, les circonstances qui rapprochèrent Philon de Caligula. Une colonie juive, florissante et riche, prospérait, depuis des siècles, à Alexandrie. Cette grande ville était alors une sorte de pandémonium religieux, où tous les cultes et toutes les doctrines bouillonnaient, dans un mélange sans fusion. Sur ses cinq quartiers, les Juifs en occupaient deux complètement ; ils tenaient le haut de ses banques et de son négoce ; leurs synagogues étaient nombreuses et leurs écoles renommées. Alexandrie était la Jérusalem laïque d'Israël. Mais la haine qui s'attachait déjà à la race juive ne sévissait, nulle part, plus violemment que dans la ville d'Alexandrie. Rentrés en Égypte, après tant de siècles, les Hé-

breux y retrouvèrent le vieil antagonisme qui les en avait chassés, au temps de Moïse. Leurs immenses richesses, leur génie fiscal, qui avait fait d'eux les hommes d'affaires et les ministres des finances des Ptolémées, la protection spéciale que leur avaient accordée Auguste et Tibère, leur culte, insociable et incompatible avec toute religion étrangère, les faisaient détester des Alexandrins.

Un jour, la haine qui couvait contre eux éclata comme une éruption. La populace fanatique qui, plus tard, devenue chrétienne, devait lapider, à coups de tessons, la noble Hypathie, se rua sur le quartier juif, pilla ses maisons, incendia ses proseuques ou les profana par les statues divinisées de Caïus, chassa et refoula ses habitants, par milliers, dans une sorte de *ghetto*, étroit et sordide, où elle les tint assiégés. Ceux que la faim en faisait sortir étaient impitoyablement massacrés. Ce fut, pour ainsi dire, le prologue du martyre en masse que ce peuple devait subir pendant tant de siècles. Le récit de Philon semble prophétiser ces effroyables émeutes du moyen âge, où une ville, prise d'un accès de rage religieuse, envahissait sa juiverie et la mettait à feu et à sang. On voit même flamber, à Alexandrie, les premiers fagots des auto-da-fé. Beaucoup de Juifs furent brûlés vifs sur les places publiques, faute de gros bois, avec des branchages ; d'autres traînés par les rues avec des courroies, et déchirés par les

plèbe. Le gouverneur romain laissait faire ou se lavait les mains du sang de cette race, dans le bassin de Pilate.

Les Juifs, désespérés, résolurent d'adresser à César un appel suprême. Ils envoyèrent à Rome une ambassade dont Philon fut institué l'orateur. Les Alexandrins expédièrent, de leur côté, une députation. Les loups de l'Égypte et le troupeau d'Israël allaient plaider leur cause devant le tigre romain

## III

A l'époque où les députés juifs arrivèrent à Rome, Caligula était au fort de sa frénésie. Depuis longtemps déjà, il s'était décerné la divinité. Il avait son temple, et, dans ce temple, sa statue d'or, habillée comme lui, chaque matin, à laquelle on immolait des phénicoptères et des paons. Il n'était pas seulement dieu, mais tous les dieux, en une seule personne. Il portait, tour à tour, le nimbe d'Apollon, le trident de Neptune, la robe de Vénus ou le caducée de Mercure. Une foudre de théâtre, qui jetait des éclairs de soufre et qu'il agitait en cadence, contrefaisait celle du roi de l'Olympe. Le Panthéon, c'était lui. La nuit, il donnait à la Lune des

rendez-vous d'amour, et l'attendait couché sur son lit, dans la posture d'Endymion. Quelquefois aussi, dans les furieuses insomnies qui le précipitaient hors de sa chambre, à travers les galeries du palais, il conversait avec l'Océan. On le voyait souvent se dresser à l'oreille de la statue de Jupiter Capitolin, lui parler, se pencher, comme pour écouter sa réponse, puis, insulter l'idole lorsqu'elle ne répliquait pas assez vite. Un jour, il lui cria : « Je te renverrai au pays des Grecs ! » Une autre fois, il jeta une pierre contre le ciel, en vociférant : « Tue-moi ou je te tue ! » Le lazzarone napolitain qui injurie son Saint, trop lent à faire des miracles, perçait dans le César aliéné.

Un dieu peut tout faire, il est impeccable et irresponsable. Pour affirmer son omnipotence, il lui faut des crimes inouïs, des actions énormes, le droit de mort fatal et aveugle, arbitraire et désordonné, tel que l'exerce, en apparence, la nature. « Tout m'est permis et contre tous » était, en trois mots, le *Livre du prince* de Caligula. Il força son cousin, le jeune Tibère, au suicide, parce que, invité par lui à un banquet, il avait apporté du contrepoison. « Quoi ! — s'écria Caïus, — un antidote contre César ? » La peste s'indignait qu'on ne la crût pas incurable et qu'on cherchât contre elle un remède. Ses cruautés, étant divines, étaient fabuleuses. Lorsque la viande était chère, il faisait jeter, par économie, de vieux gladiateurs aux lions

du cirque. Avec des prisonniers qu'il enfermait dans des cages, où ils étaient forcés de ramper sur les pieds et sur les mains, à plat ventre, il se fit une ménagerie de bêtes humaines qu'il livrait ensuite aux bêtes fauves.

En même temps que cette ménagerie d'hommes, il avait une meute patricienne. Son plaisir était de faire courir et d'essouffler, autour de son char, des sénateurs vêtus de la toge. Un bourreau se trompa et exécuta un innocent au lieu d'un coupable; on rapporta le quiproquo à César, qui sourit et dit : « Le condamné ne l'avait pas plus mérité ! » Un chevalier romain, jeté aux lions, criait qu'il était innocent : il ordonna qu'on le fît sortir, qu'on lui coupât la langue, et qu'il fût ensuite ramené dans l'arène. Sa sœur Drusille étant morte, il fit décapiter ceux qui ne la pleuraient pas, car c'était sa sœur; et crucifier ceux qui la pleuraient, parce que c'était une déesse. Il invitait les pères au supplice de leurs enfants. L'un d'eux, ayant allégué la goutte qui le retenait au logis, César, généreusement, lui envoya sa litière. La torture était l'intermède de ses fêtes; les cris des patients, l'orchestre de ses repas. Il faisait périr ses condamnés à petits coups. « Frappe, — disait-il au bourreau, — de façon qu'il se sente mourir. » *Ita feri ut se mori sentiat*. Sa prodigalité était délirante, comme sa cruauté; il se roulait nu sur des monceaux d'or, faisait servir à ses convives des pains et des mets d'or, et buvait des perles fondues.

Parfois il se donnait le divertissement d'affamer le peuple, en faisant fermer les greniers. Après le jeûne venait la bombance ; il jetait alors à la plèbe, d'un balcon du Palatin, des vivres, des fruits, des oiseaux, des pluies de sesterces. Seulement des couteaux aigus, mêlés à cette manne, allaient, au hasard, blesser et tuer, dans la foule. Ainsi ses largesses mêmes étaient meurtrières; il était, à la lettre, un bourreau d'argent.

Quand ses coffres étaient à sec, César se faisait brocanteur et vendait ses meubles; lui-même fixait les prix et poussait les mises. Un sénateur s'étant endormi pendant un de ces encans impériaux, paya d'une enchère chacun des mouvements de sa tête que le sommeil faisait vaciller : à son réveil, on lui adjugea treize gladiateurs pour deux millions. Le plus souvent Caligula battait monnaie avec la hache du licteur. Un jour qu'il jouait, n'étant pas en veine, il quitta la table, fit tuer deux chevaliers romains, confisqua leurs biens, et rentra joyeux, disant « qu'il n'avait jamais amené meilleur coup de dés ». Après avoir fait mourir Junius Priscus, qu'il croyait riche et qui ne l'était pas : « Il m'a trompé, — dit-il, — il méritait de vivre. » Le monstre était facétieux et comme mâtiné de singe et d'hyène. La hache bouffonnait et plaisantait dans sa main. Un sacrificateur venant lui offrir, dans un temple, le couteau sacré, il l'assomma d'un coup de maillet. Le

victimaire pris pour victime, c'était là un des traits d'esprit de Caïus.

Un homme ayant voué, pendant qu'il était malade, sa vie pour la sienne, il ne le tint pas quitte de son vœu, et le fit jeter scrupuleusement dans un précipice. Ses farces étaient parfois des massacres; il tuait en gros, aussi volontiers qu'en détail. Lorsqu'il inaugura son pont de vaisseaux, de Baïes à Pouzzoles, réalisant ainsi la gageure qu'il avait faite de galoper sur la mer, il invita, par gestes, les spectateurs attroupés sur le rivage, à y monter pour mieux voir. Le pont rempli, il fit jeter cette foule à la mer. On repoussait, à coups de crocs, ceux qui se cramponnaient aux navires. Tous les dix jours, Caïus marquait sur la liste des prisonniers ceux qui devaient périr, appelant cela « apurer ses comptes ». L'idée de la mort qu'il portait en lui, qu'il pouvait infliger d'un signe, l'exaltait comme une sombre ivresse. Le sang lui en venait à la bouche. Il voulut, un jour, faire mettre à la torture sa maîtresse Césonie, pour tirer d'elle, par la douleur, le secret de l'amour qu'elle lui inspirait. « Cette belle tête tombera quand je le voudrai! » *Tam bona cervix, simul ac jussero, demetetur!* disait-il en lui caressant la nuque. Mais la tête qu'il aurait voulu trancher d'un seul coup, c'était celle qu'il souhaitait au peuple romain. Rêve de monstre, idéal atroce de la tyrannie à bout d'invention.

## IV

Voilà l'homme devant lequel les juges et les anciens d'Israël allaient comparaître. Ils ne pouvaient l'aborder sous de plus noirs auspices. En arrivant à Rome, les Juifs avaient appris de leurs frères que « l'abomination de la désolation », prédite par leurs prophètes, allait se consommer dans le Saint des Saints. Caïus venait d'ordonner qu'on inaugurât sa statue, au milieu du Temple de Jérusalem. La nation entière avait pris le cilice et s'était couverte de cendre, comme au temps des invasions ninivites et babyloniennes. Les villes étaient vides, la culture des terres était délaissée. Résolus à mourir, plutôt que de tolérer ce sacrilège inexpiable, les Juifs se préparaient, par la famine, au martyre.

Un jour, Pétronius, le gouverneur romain de la Palestine, vit venir à lui tout un peuple vêtu de deuil et pleurant. L'immense sanglot qui sortait du sein de cette multitude faisait le bruit d'une clameur. Les vieillards marchaient en tête, les mains derrière le dos, comme des condamnés. « Si le Temple est profané, — lui dirent-ils, — nous y amènerons nos femmes pour les

immoler, nous y conduirons, de même, nos frères et nos sœurs, nous y égorgerons, enfin, nos fils et nos filles, nous deviendrons les assassins de nos épouses et de nos enfants : il faut, dans les calamités tragiques, se servir de remèdes tragiques. Puis, debout, au milieu de cet holocauste, arrosés du sang de nos proches, purification qui convient à ceux qui vont mourir, nous nous immolerons sur leurs cadavres. » Ce n'étaient point là de vaines menaces; le siège de Jérusalem réalisa, trait pour trait, quelques années plus tard, l'effroyable plan de ce suicide en masse d'une nation. Pétronius, ému à la vue de ce peuple de suppliants qui n'avait qu'à se redresser pour devenir une armée, éluda et temporisa. Il décommanda le transport de la statue jusqu'à nouvel ordre, et osa écrire à César.

Caïus venait de recevoir ses lettres, lorsque les Juifs d'Alexandrie lui demandèrent une audience. Qu'on juge de la colère de ce dieu des dieux, auquel une misérable peuplade asiatique refusait l'entrée de son temple. La résistance, cette chose inconnue, se dressait devant lui pour la première fois. Il s'y cognait, comme un démoniaque contre un mur, furieux, enragé, hurlant la menace et l'imprécation. Son favori, Agrippa, le roi de Judée, s'étant présenté au palais durant cette crise, César fit tomber sur lui sa colère. Agrippa en fut foudroyé : il tomba, mort de peur, entre les bras de ses

esclaves, et resta deux jours dans une syncope léthargique. Cependant le divin Caïus avait pris le parti de venger lui-même son injure. Il fit fondre, à Rome, sa statue colossale et d'airain doré, et résolut d'aller l'introniser, lui-même, dans le sanctuaire de Jérusalem.

Ce fut presque à la veille de ce voyage projeté qu'il donna audience à l'ambassade juive. La redoutable entrevue eut lieu dans les villas contiguës de Mécène et de Lamia, qu'il était en train de faire restaurer. Pour bien se représenter la scène tragi-comique qui va suivre, qu'on se figure d'abord Caïus Caligula, tel que l'ont peint Sénèque et Suétone : un grand jeune homme chauve et dégingandé, au buste énorme, vacillant sur des jambes fluettes, aux yeux louches enfoncés sous un front saillant, velu comme une chèvre : il était interdit de prononcer ce nom devant lui. Un tic perpétuel convulsait sa face livide, comme celle de cette Furie triste que les Romains appelaient *Livor*. Philon ne nous apprend pas en quel dieu il s'était grimé ce jour-là. Peut-être, pour terrifier les députés juifs, avait-il endossé la peau de lion d'Hercule, ou revêtu la cuirasse dont il avait dépouillé Alexandre, dans son tombeau.

Amenés en sa présence, les Juifs se prosternèrent, la face contre terre; car, vis-à-vis des Césars, le vautrement oriental avait déjà remplacé le noble salut de l'ancienne Rome. A leur vue, Caïus entra dans un

accès de rage, et ce fut en grinçant des dents qu'il leur dit : « Voilà donc ces impies qui, seuls, quand tous les hommes reconnaissent ma divinité, préfèrent à mon culte celui de leur Dieu inconnu ! » En même temps, levant les bras vers le ciel, il y lança un blasphème qui dut faire tressaillir d'effroi ces prêtres d'Adonaï, pour qui c'était un crime de proférer seulement son nom. « Ce blasphème, — dit Philon, — il n'est pas permis de l'entendre, à plus forte raison de le répéter. » Cette réception menaçante mit en joie les Alexandrins, qui se prirent aussitôt à flatter la manie du terrible fou, en lui prodiguant tous les noms des dieux. Ce grossier encens l'enivrait et le grisait à vue d'œil, il le humait en se rengorgeant. Un des Égyptiens, nommé Isidore, âpre calomniateur, saisit ce moment pour lancer son accusation.

« Seigneur, — lui dit-il, — tu les détesterais bien davantage, eux et leurs pareils, si tu savais jusqu'où va leur irrévérence envers toi. Lorsque tout le genre humain offrait des victimes pour ta guérison, eux seuls ont refusé de faire des sacrifices. » — Les Juifs se récrièrent d'une seule voix : « Seigneur Caïus, on nous calomnie. Nous avons immolé des hécatombes et versé leur sang autour de l'autel, non pas une fois, mais à trois reprises : d'abord à ton avènement ; ensuite, lorsque tu échappas à cette grave maladie qui répandit le deuil sur la terre entière ; enfin, pour obtenir que

tu revinsses triomphant des Germains. » L'explication ne satisfit pas. « Soit, — dit Caïus, — vous avez sacrifié, mais à un autre que moi. Que m'importent vos sacrifices s'ils ne m'étaient pas adressés! » Et, tournant le dos aux suppliants, il se mit à parcourir les villas d'un pas saccadé, visitant les appartements, inspectant les plafonds, critiquant les constructions qu'il ne trouvait pas assez magnifiques, et ordonnant à ses architectes de les refaire avec plus de luxe. Les députés juifs le suivaient, tête basse, raillés et conspués par les Alexandrins, « comme dans une farce de théâtre ».

Tout à coup, Caïus se retourne et leur demande gravement : « Pourquoi ne mangez-vous pas de porc? » A ces mots, les Alexandrins éclatèrent, comme s'ils venaient d'entendre la plus exhilarante plaisanterie. Jupiter daignait faire un bon mot ; ils le saluaient par les rires inextinguibles qui retentissent dans l'Olympe. Mais leur hilarité trop bruyante fut mal prise par les officiers du palais : excès de zèle. D'un coup d'œil sévère, ils leur firent comprendre leur irrévérence. A peine s'il était permis aux familiers de César de sourire imperceptiblement devant lui. Cependant les pauvres Juifs répondirent humblement que les usages variaient avec les pays, et qu'à leurs adversaires mêmes certains aliments étaient défendus. L'un d'eux allégua que quelques-uns se faisaient scrupule de manger de la

2

viande d'agneau. « Ils ont raison! — s'écria Caïus, — car elle ne vaut rien. » Et il se mit à rire bruyamment de sa facétie. Puis, reprenant l'humeur furieuse qui était son état normal : « Enfin, — leur dit-il, — sur quoi fondez-vous votre droit de cité à Alexandrie? »

Les Juifs commencèrent à plaider leur cause. Mais Caïus, trouvant, sans doute, leurs raisons trop bonnes, leur tourna encore les épaules. Il entra dans une vaste salle, les traînant toujours à sa suite, et en fit plusieurs fois le tour, ordonnant qu'on fermât les baies avec des pierres spéculaires. Il revint ensuite vers les Juifs, subitement calmé, et, d'un ton tranquille, il leur demanda : « Que me disiez-vous? » Pour la seconde fois, les députés juifs lui exposèrent leur affaire ; pour la seconde fois, il les quitta, en s'élançant dans une autre salle où il fit placer des tableaux anciens. C'était le jeu d'un tigre jouant avec sa proie, comme le chat avec la souris.

Cette moquerie insultante parut aux Juifs un présage de mort. « L'angoisse, — dit Philon, — monta de notre cœur, comme un appel suprême vers le vrai Dieu, pour le supplier d'apaiser la colère de ce faux dieu. Le Seigneur eut pitié de nous et retourna son âme. » Caïus, en effet, se radoucit encore et leur dit : « Allez-vous-en. Après tout, ces gens-là sont plus fous que méchants de ne vouloir pas croire que je suis dieu. »

N'est-ce pas là un portrait en action, d'une vérité effrayante? Caligula surgit sous nos yeux, comme si son sinistre buste en basalte, qu'on voit au Capitole, prenait souffle et vie; avec son front large et torve, *frons lata et torva*, son regard, menaçant et triste, embusqué dans un œil oblique, son rire d'aliéné, ses gestes bizarres, ses intermittences de furie et de bouffonnerie. Tacite lui-même, qui peint les Césars à distance, d'un style grave et sombre, n'a laissé d'aucun d'eux une si vive image.

## V

Quelques jours après, Caligula, traversant une crypte du Palatin, pour aller au bain, y rencontra une troupe de jeunes gens asiatiques qu'on exerçait aux jeux du théâtre. Il s'arrêta pour les regarder, et les exhorta à bien faire. Chœréas, tribun d'une cohorte prétorienne, vint lui demander le mot d'ordre : « *Jovem*, répondit-il. (Jupiter.) — *Accipe iratum!* (Reçois une marque de sa colère!) » cria Chœréas; et il le frappa du glaive à la tête. Les autres conjurés s'élancèrent, s'encourageant par ce mot d'ordre : « En-

core! encore! » Caïus tomba percé de trente coups d'épée.

Quelques heures après, les prétoriens envahissaient le palais et le mettaient au pillage. Arrivés dans l'*helio-caminus*, sorte de galerie haute où, dans les jours froids, on se réchauffait au soleil, un soldat, appelé Gratus, aperçut des pieds qui passaient, sous la tapisserie qui couvrait la porte; il les tira à lui, et ramena un bonhomme qui se jeta à ses genoux, en demandant grâce. C'était Claude, l'oncle de Caligula, souffre-douleur et plastron de la famille impériale.

Auguste recommandait qu'on le montrât le moins possible en public! « Il ne faut pas, — disait-il, — que les gens s'accoutument à rire et à causer de pareilles choses. » On a, de lui, un billet moitié grec et moitié latin, où il écrit : « Claude peut présider au » repas des pontifes, mais il faut mettre auprès de lui » son cousin Silanus, qui l'empêchera de dire ou de » faire des sottises. Il ne faut pas qu'il assiste aux » jeux du cirque, assis dans le *pulvinar* (la loge des » empereurs); il se ferait voir là en première ligne. » Aux banquets du Palatin, Claude était le jouet vivant de sa terrible famille. Après le repas, il était souvent pris d'un pesant sommeil : alors on lui jetait à la tête des noyaux de dattes ou d'olives, les bouffons du palais le faisaient lever à coups de verges. D'autres fois, on lui mettait aux mains de vieilles pantoufles de

femme, afin que, réveillé subitement, il s'en frottât le visage.

Cependant Gratus releva le pauvre diable tremblant à ses pieds, se prosterna devant lui et le salua empereur. Les soldats l'acclamèrent et le jetèrent dans une litière qui le conduisit au camp du prétoire. Il y passa la nuit, comme au corps de garde, effaré, pleurant, ahuri, rêvant de hache et de Gémonies. Le lendemain, Claude, proclamé par le Sénat, montait cahincaha sur le trône du monde, et ceignait sa caboche du laurier d'or des Césars. Son avènement fut une trêve dans les tribulations d'Israël. Il se montra favorable aux Juifs des provinces, et la colonie d'Alexandrie se releva sous son règne.

Derrière le Jupiter Vengeur évoqué par Chœreas, Philon vit, sans doute, surgir Jéhovah, frappant le profanateur de son temple. En sortant de l'audience de Caligula, il avait dit cette belle parole à ses compagnons terrifiés : « Nous devons maintenant espérer plus que jamais; l'empereur est si irrité contre nous, que Dieu ne peut manquer de nous secourir! »

# LES TROIS MINISTRES D'ARCADIUS

Quel type de décadence que celui de Rufin, cet aventurier gaulois, hardi comme un Gascon qu'il était, astucieux et brouillon comme un Phanariote, favori de Théodose, factotum tout-puissant du faible Arcadius, qui faillit revêtir la pourpre, et tomba, littéralement, des marches du trône, au moment où il allait s'y asseoir! Vous diriez la dernière incarnation de l'affranchi césarien qui tyrannisa les premiers temps de l'Empire. Narcisse et Tigellin semblaient revenir et revivre en lui. Même domination insolente, même orgueil furieux, même avidité effrénée. Son ministère fut le pillage organisé sur l'échelle immense de l'Orient. Il s'adjugeait les trésors des riches et les deniers des pauvres, les revenus du fisc et les biens des villes, les

confiscations et les testaments; il héritait, à la fois, de la mort violente et de la mort naturelle. Grand dévot, avec cela, orthodoxe ardent, fondateur d'églises et de basiliques, prélevant la dîme de Dieu sur le butin de ses brigandages. Il eut même une supériorité de crime sur les affranchis des premiers Césars. Ceux-ci trahirent tout, excepté la patrie romaine, encore inaccessible aux Barbares. Rufin, lui, conspira avec eux, pour raffermir son crédit et perpétuer sa faveur.

Il n'y a pas, dans l'histoire, de comédie plus perverse que celle qu'il joua avec Alaric, traitant secrètement, avec lui, de l'envahissement de l'Empire, lui livrant la Grèce, l'appelant aux portes de Constantinople; puis allant le trouver dans son camp, en solennelle ambassade, et rapportant la nouvelle que le roi des Visigoths, désarmé par son éloquence, consentait à battre en retraite. Cette tragi-comédie de traître, percée à jour par Stilicon, son grand rival de l'Occident, lui coûta la vie. Un complot militaire frappa Rufin sur l'estrade même où Arcadius allait le proclamer Auguste, et l'associer à l'empire. Son corps fut livré aux ongles de la populace, sa tête promenée, au bout d'une lance, dans les rues de Constantinople. Un soldat, s'emparant de sa main, et la forçant, par la contraction des nerfs, à se creuser comme celle d'un mendiant, alla quêter par la ville, en tendant, comme une sébile, ce hideux lambeau : il ramassa une fortune. Cette main coupée

recueillit plus de pièces d'or que le casque de Bélisaire ne reçut d'oboles. Seule, la haine assouvie n'est jamais ingrate.

Stilicon, régent de l'empire d'Occident, sous Honorius, comme son rival l'était de l'empire d'Orient, fait un fier contraste à Rufin. C'est une des plus grandes et des plus originales figures de la fin de Rome que celle de ce Vandale qui avait loyalement abjuré sa race et embrassé, comme une religion, la Patrie romaine, dont il n'était que fils d'adoption. Sa lutte contre Rufin fut celle d'un lion contre un reptile. Plus tard, il sauva deux fois Rome de l'invasion d'Alaric et des hordes, plus effroyables encore, de Radegaise, un ravageur slave, avant-coureur d'Attila, qui avait voué tout le peuple romain en hécatombe à ses dieux. L'histoire, si elle était juste, devrait une statue à ce héros de la dernière heure : la gloire, pourtant, éclaire à peine son nom d'un rayon douteux. Il est venu trop tard, dans une époque trop obscure. Comme Ajax, il a combattu dans la nuit.

Ce qu'on peut reprocher à Stilicon, c'est l'absurde magnanimité de sa mort. Calomnié auprès du César idiot dont il soutenait seul le trône dérisoire, assailli par une émeute prétorienne, Stilicon reçut, à Ravenne, l'arrêt de mort que lui envoyait Honorius. Il était encore entouré de soldats fidèles, il n'avait qu'un geste à faire pour retourner le glaive contre ceux qui

l'en menaçaient. Mais, soit qu'il fût dégoûté de vivre, soit que la discipline romaine eût assujetti son grand cœur, il obéit passivement à la funèbre consigne. On le vit arrêter presque violemment ceux qui voulaient le défendre, et courber la tête sous la hache du prétorien, avec le fatalisme d'un pacha de la vieille Turquie baisant le cordon que lui présentait le muet. Le châtiment suivit de près cette monstrueuse ingratitude du vieil Empire tombé en démence. Quelques mois après, Alaric célébrait, dans Rome saccagée et livrée aux flammes, les funérailles de Stilicon.

Entre le pervers Rufin et l'héroïque Stilicon s'intercale une caricature. Après Rufin, l'empire d'Orient tombe, non pas en quenouille, mais en chasse-mouches. Au visir succéda l'eunuque : Eutrope devint le ministre et le favori d'Arcadius. La fortune plaisantait sans doute, lorsqu'elle jucha, au faîte des honneurs et de la puissance, ce vieil esclave, blanchi dans les ergastules et les antichambres. Mais sa plaisanterie fut cruelle. Eutrope apporta au pouvoir les atroces rancunes d'un bouffon bafoué et l'âpreté d'un vieillard avare. Son règne, comme celui de Rufin, ne fut qu'une sanglante exploitation de l'empire par les confiscations et par les supplices. « Eutrope — dit un contemporain — s'est fait marchand d'emplois, brocanteur de provinces, courtier de l'Orient. Vendu tant de fois, il veut vendre à son tour, et il vend

tout. Un tarif, affiché dans son vestibule, fixe le prix des nations. A tant la Galatie, à tant le Pont, à tant la Lycie. »

Constantinople tremblait devant ce fantoche. Un jour pourtant, lorsque la fantaisie le prit de commander les armées, le comique fut plus fort que la peur, et les légions éclatèrent de rire, en voyant chevaucher, devant leurs lignes, ce petit vieux, dont on comparait le visage ridé à un raisin sec, courbé en deux sous le poids de l'armure, et contrefaisant, d'une voix grêle, les commandements militaires. C'est lui qui inaugura ce qu'on pourrait appeler l'Ère des Eunuques, l'avènement du sexe neutre : il fut le premier des Kislars-Agas. Aussi sa caste salua-t-elle son élévation avec enthousiasme. Du fond de tous les harems de l'Orient, un concert de soprani chantait les louanges du glorieux Eutrope. Les castrats affluaient à Byzance, sollicitant et remportant les emplois. Ce fut la curée des chapons s'abattant, avant les vautours, sur le cadavre de l'Empire. L'eunuchisme devint un titre à la faveur et à l'avancement. On vit des candidats, moins soucieux des joies que des honneurs de ce monde, se mutiler pour parvenir ; quelques-uns en moururent, martyrs grotesques de leur ambition.

La chute d'Eutrope fut aussi piteuse que sa grandeur avait été ridicule. Ce qui restait de cœur au monde se souleva, lorsque l'eunuque se fit nommer consul par

le maître imbécile qu'il faisait mouvoir. « A quoi bon, — s'écriait-on dans les rues de Rome, — ensemencer les champs? Qui perdra son temps à planter la vigne? Plus de mariages féconds... plus de récoltes! Le ciel ne peut féconder une année que l'impuissance même va ouvrir. »

Au plus fort de cette colère, un officier goth, nommé Tribigilde, qui commandait, avec le grade romain de tribun, une colonie militaire barbare, établie dans les provinces de Phrygie, vint à la cour solliciter une augmentation de solde et un avancement. Rebuté par Eutrope, il rentra, la rage au cœur, dans sa colonie, l'insurgea subitement et déclara la guerre à l'Empire. Il ne fallut que ce bruit d'armes pour l'ébranler, de la base au faîte. Arcadius implora humblement la paix; il l'envoya mendier par ambassades au barbare: « Quel grade souhaites-tu? — Aucun. — Est-ce de l'argent que tu désires? — Non. — Que te faut-il donc? — La tête de l'eunuque! »

Rome et Byzance étaient déjà habituées à satisfaire, lorsqu'elles en avaient peur, tous les caprices de ces farouches enfants gâtés de la force qu'on appelait les Barbares. Dès ce moment, la tête d'Eutrope trembla sur ses épaules; à la première victoire de Tribigilde, elle ne tint plus qu'à un fil. Disgracié avec éclat, chassé du palais, le tout-puissant eunuque n'eut que le temps de se réfugier dans l'église métropolitaine. L'évê-

que Chrysostome, qu'il avait persécuté violemment, le défendit quelques jours contre le peuple en fureur ; mais il lui fit payer cher son droit de suppliant et de lieu d'asile.

C'est une des plus curieuses scènes de l'histoire que celle de l'évêque montant en chaire, un dimanche, devant le peuple assemblé, et ordonnant, d'un geste, qu'on ouvrît le voile qui recouvrait le sanctuaire. Eutrope apparut, alors, livide, couvert de cendre, cramponné à l'autel, comme un naufragé à un roc. On entendait le bruit de ses dents qui claquaient d'effroi. Alors l'évêque, prenant la parole, se mit à apostropher le misérable, avec une formidable ironie. Il tourna et retourna, en tous sens, ce jouet brisé de la fortune, pour en montrer le vide et en faire sortir la poussière. « Ne te disais-je pas sans cesse que la » faveur est fugitive, tu ne m'écoutais pas... Où sont » maintenant tes échansons? Où sont ces armées d'ap» pariteurs qui écartaient la foule, devant toi, pour pro» clamer ta toute-puissance? Ils ont déserté à l'ennemi » et ils te renient, cherchant leur propre sûreté dans » tes périls... Qui fut jamais plus puissant que cet » homme? Nul, dans le monde entier, ne pouvait pré» tendre à sa richesse. Aucun honneur ne lui manquait; » il en avait atteint le comble. On l'enviait, on le » redoutait, et voilà qu'il est devenu plus misérable » que le captif chargé de chaînes, plus dénué que

» l'esclave, plus indigent que le mendiant affamé. Il » n'a, devant lui, à cette heure, que glaives affilés, » bourreaux, précipices affreux, le supplice sous toutes » les formes, la mort avec toutes ses horreurs... Voyez, » comme ses dents claquent, comme son corps tremble, » comme sa voix sanglote. Ce n'est plus un être » vivant, c'est une statue dont l'âme a pris le froid et » la rigidité de la pierre. »

La péroraison du discours invitait, il est vrai, le peuple à venir demander la grâce d'Eutrope à l'empereur ; mais ce terrible exorde l'avait rendue impossible ; et, lorsque, quelques jours après, l'eunuque, arraché de l'église, fut exécuté à Chalcédoine, le bourreau ne décapitait plus qu'un cadavre. Le glaive de la parole l'avait frappé avant la hache du supplice.

# MACHIAVEL

L'éternel grief jeté et rejeté, comme une pierre, depuis trois siècles, à cette mémoire qui m'apparaît, à moi, son admirateur passionné, revêtue de la majesté touchante d'une grande statue lapidée, c'est son *Traité du Prince*, c'est ce livre que le cardinal Polus disait écrit avec le doigt de Satan, et qu'un bénédictin proposait de couvrir d'une reliure en peau de serpent, comme d'un *san-benito* d'infamie, dans toutes les bibliothèques de la chrétienté.

On a traduit en mille variantes les oracles ambigus du mystérieux sphinx. Il en est qui lui prêtent une formidable ironie, celle de ce prophète de la Bible qui se roulait dans les iniquités et les adultères. D'autres

croient y voir un piège à tigre, tendu à Laurent de Médicis, auquel Machiavel dédia son œuvre ; une amorce de perversité offerte au tyran de Florence, pour le faire tomber dans le crime et, de là, dans la haine et dans la mort. D'autres enfin ne veulent y trouver que la froide opération d'un chirurgien politique qui démontre aux princes les organes et les ressorts du pouvoir, quelque chose comme la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, un maître noir disséquant un cadavre, sur une table de marbre, devant de mornes élèves. Pour moi, sans prétendre deviner son énigme, et en m'en tenant à sa lettre, je le prends comme le produit naturel d'une époque à part, et je ne reproche pas au fruit du mancenillier d'être mortel.

N'oublions pas que ce livre fut écrit pendant un tremblement de terre d'anarchie, d'invasions et de guerres civiles ; alors que toute idée de droit, autre que celle de la défense naturelle, avait disparu du monde; alors que le sang humain avait moins de prix que n'en a aujourd'hui l'eau des fontaines. Dans cette sombre et sublime Italie du XVI^e siècle, une créature inoffensive, sujet ou prince, était bientôt détruite. La vie était une lutte, la maison une forteresse, le vêtement une cuirasse, l'hospitalité un guet-apens, l'étreinte un étouffement, la coupe offerte un poison, la main tendue un coup de poignard. La patrie est livrée aux factions du dedans et aux barbares du dehors, l'en-

nemi est aux portes, la révolte dans la rue, la conspiration dans l'église, le brigandage dans la campagne : partout la trahison, partout la haine, partout la méfiance, partout la mort.

Machiavel fait son prince à l'image du temps qu'il doit gouverner. Il le trempe, pour le rendre invulnérable, dans le Styx de sang qui coule à pleins bords ; il lui forge, sur sa froide enclume, une armure de dissimulation, à l'épreuve des plus pénétrants regards ; il l'habitue aux horreurs, comme Mithridate aux poisons. Cela est atroce sans doute, mais, encore une fois, cela est du temps.

Et puis n'oublions pas l'excuse suprême de ce livre condamné, son dernier chapitre : *l'Exhortation au prince de délivrer l'Italie des barbares*, hymne digne de Tyrtée, qui éclate, comme un chœur héroïque de trompettes, et répand la solennité fatale d'un sacrifice propitiatoire, *pour le salut du peuple*, sur les meurtres moraux et les étouffements de vertus qui s'accomplissent au-dessous, dans les profondeurs des ténébreuses théories qu'il domine. Ce prince que Machiavel nourrit, à la façon des oiseaux de proie, d'axiomes carnassiers et de sanglantes doctrines, c'est contre les ennemis de sa patrie qu'il veut le lancer, furieux, armé, implacable ; c'est contre eux qu'il aiguise ses serres, qu'il exerce son vol aux cercles perfides, aux directions obliques, aux attaques imprévues,

et qu'il l'allèche aux curées féroces du vaincu et du peuple à terre.

Mais, une fois la part de blâme faite et parfaite au livre du *Prince,* quelle grande vie que celle de Machiavel ! Il était de la race de ceux *dont le royaume est de ce monde*, et qui sont faits pour manier, à pleines mains, les choses et les hommes. Sa jeunesse se passe dans les ambassades, à négocier les affaires de Florence auprès des papes, des empereurs et des rois. C'est contre César Borgia qu'il fait ses premières armes de diplomatie militante. César ne se dérange pas pour Machiavel ; il conçoit, médite et exécute ses crimes devant lui, avec l'effrayante sérénité d'un damné et l'ingénieuse perfection d'un artiste. Machiavel ne se contente pas de les transmettre à la seigneurie de Florence ; il les prédit, il les devance, il les prophétise ; il lit dans les entrailles du monstre, comme un augure dans celles d'une victime, et, plus tard, quand son jour est venu, c'est lui qui montre à l'Italie le défaut de cette cuirasse diabolique, qui semblait trempée au feu de l'enfer.

Mais arrive la restauration des Médicis ; la République succombe, et Machiavel, disgracié, est brusquement écarté de cette vie des affaires, sa région et son élément.

Il conspire, on l'arrête, on le met à la question pour lui arracher un aveu. Mais autant aurait valu torturer

une statue de bronze. A la fin, les Médicis lui font grâce, et c'est ici que commence son supplice : le supplice de l'activité enchaînée et du génie qui se ronge lui-même.

Le grand homme d'État, exilé dans sa métairie de San-Casciano, y rugit d'ennui et de colère. Il implore des Médicis un emploi, une fonction, un rôle, « fût-ce celui de tourner une meule ou de rouler une pierre ». Vous diriez un lion affamé demandant sa pâture. On a voulu voir un abaissement dans cette attitude ; je n'y vois, pour ma part, que la secousse d'une grande force comprimée, qui tend les bras à l'action lointaine et se débat dans son vide. Que lui importait, à lui, le nom propre du pouvoir, Médicis ou Soderini, Léon X ou Clément VII ! Ce qu'il voulait, c'était agir, discuter, convaincre, persuader, travailler pour sa ville, en bon ouvrier d'éloquence, et courir, entre les nations et elle, comme la navette d'un tisserand entre les fils de la toile dont elle trace le dessin et agrandit la trame.

Les Médicis dédaignent ou redoutent ce tout-puissant auxiliaire ; alors l'homme de pratique se rejette dans la théorie. Il compose ses immortels *Discours sur Tite-Live*, son *Histoire de Castrucio Castracani*, son merveilleux conte de *Belphégor ;* il aiguise et raffine amoureusement le style d'acier ciselé du livre du *Prince ;* il groupe, autour de lui, dans les jardins de

Ruscellai, un Décaméron politique dont il est la voix et l'oracle.

Mais ni le travail ni l'abstraction ne peuvent guérir la fièvre lente qui le consume. L'inaction pèse, comme la chape de plomb dantesque, à cette âme fougueuse ; pour y échapper, il se jette dans la mort de l'orgie et de l'ivresse. Le bison, a dit Jean-Paul, dans une comparaison sublime, se roule dans la fange pour guérir ses blessures. Ainsi fait l'homme d'état, meurtri de la chute de son ambition idéale. Il faut l'entendre, dans un transport de joie sardonique, crier son abjection à tous ceux qui passent, en jetant contre le ciel plus que son sang, sa boue.

« Tous les jours, — écrit-il à son ami Vettori, — je vais à l'hôtellerie. Là sont ordinairement l'hôte, un boucher, un meunier et deux chaufourniers. Je m'encanaille — *m'ingoglioffo* — avec eux, en jouant à la crica. Mille disputes s'élèvent, mille injures se croisent ; le plus souvent, c'est pour un quatrino, et l'on nous entend crier de San-Cajetano. Ainsi vautré dans cette bassesse, j'empêche mon cerveau de moisir, je développe la malignité de ma fortune, satisfait qu'elle me foule aux pieds, pour voir si elle n'en aura pas honte. »

Elle n'en eut pas honte, l'aveugle déesse, et, quand elle sembla revenir à lui, quelques années après, ce fut pour le mystifier et le trahir encore.

Les Médicis se réconcilient enfin avec le théoricien

du pouvoir, et leur premier acte de faveur est de l'envoyer en ambassade auprès... d'un chapitre de capucins. Il s'agissait de je ne sais quelle chicane de couvent à pacifier. Il y alla, le pauvre grand homme; et, pour ma part, je ne sais pas de plus poignante ironie du sort que ce dix-huitième d'épingle donné à faire à la main puissante qui venait de forger la panoplie des dominations et des majestés. Machiavel juge du camp d'une batrachomyomachie monastique! le lion arbitre des querelles d'une fourmilière!

L'invasion des Impériaux décide enfin le pape Clément VII à appeler Machiavel au secours de l'Italie. Il se jette en héros dans Rome menacée, et y prodigue, en quelques jours, des trésors de génie, d'éloquence et d'inventions soudaines. La prise de la ville éternelle le renvoie à Florence, où une lettre d'un brio éperdu, dont les rires sanglotent et dont la gaieté navre, nous le montre, au milieu de la peste, fou d'étourdissement, malade d'ardeur et cherchant la mort dans l'amour, avec une fougue passionnée. Ainsi, les Romains des derniers temps de l'Empire s'ouvraient les veines et fondaient voluptueusement en sang, dans l'eau parfumée des bains asiatiques.

Le reste de sa vie ne fut plus que disgrâce, langueur, abandon, lente agonie. La république restaurée de Florence le traita en partisan des Médicis et refusa ses services. Il regagna son désert de San-Casciano, la

foudre dans la poitrine, en répétant, sans doute, la mélancolique apostrophe de Dante à Florence: *Popule mi, quid feci tibi?* Il languit longuement, lentement, abreuvé d'ennui. Chassé de ce monde, où il avait placé ses espérances, il se réfugia dans l'autre. Sur la fin de sa vie, il tourna le dos aux affaires, comme dit si énergiquement Pierre Matthieu, et ne songea plus qu'à l'éternité. Il mourut, désabusé, amer, flétri, blessé au cœur, ne croyant plus qu'au crucifix, qui consola sa dernière heure.

# DON CARLOS ET PHILIPPE II

Les archives se sont ouvertes, les papiers d'État ont parlé ; le jour s'est fait, de toute part, sur cette sauvage et bizarre figure de don Carlos, enfant mal venu, que les contemporains voyaient croître avec une sorte d'effroi. Sa première enfance annonça des instincts étranges. Il mordait et mangeait le sein de ses nourrices : trois d'entre elles faillirent mourir de ses morsures d'ogrillon. La maladie envenima cette nature sauvage : toujours fiévreux, comme un enfant des Maremmes, le délire semblait son état normal. Une chute qu'il fit, à dix-sept ans, précipita sa démence. On fut forcé de le trépaner, et l'acier du chirurgien acheva sa raison blessée. Depuis cette guérison incomplète, les rapports des contemporains et les dépêches des ambassadeurs

sont remplis de ses algarades. Comme le jeune Néron par les voies de Rome, il courait, la nuit, par les rues de Madrid, insultant les femmes et provoquant les passants. Quelques gouttes d'eau étant tombées sur lui, de la fenêtre d'une maison, il voulait qu'on y mît le feu et qu'on tuât tous ses habitants. Une autre fois, il sauta au cou du cardinal Espinosa, qui avait chassé du palais un de ses musiciens, nommé Cisneros. « Vil prêtre ! — lui dit-il en tirant sa dague du fourreau, — osez-vous bien empêcher Cisneros de jouer devant moi ? Sur l'âme de mon père, je vous tuerai ! » Plus hardi que don Juan défiant la statue du Commandeur, il osa, un jour, lever le poignard sur cet homme d'airain qui s'appelait le duc d'Albe : « Vous n'irez pas en Flandre, ou je vous tue ! » lui cria-t-il en le menaçant.

Brantôme raconte la farce sinistre qu'il joua à un cordonnier qui lui avait apporté des bottines mal faites : « Il les fit mettre en petites pièces et fricasser, comme tripes de bœuf, et les lui fit manger toutes, devant lui, en sa chambre, de cette façon. »

Cette folie furieuse était entrecoupée d'intervalles lucides et de jours tranquilles, pendant lesquels apparaissait un prince différent. Les mêmes témoins qui dénoncent ses accès de démence, reconnaissent, par endroits, sa bravoure, sa droiture, sa générosité toute royale qui lui faisait donner jusqu'à ses habits. On cite de lui ce beau mot : « Qui donc donnerait, si les prin-

ces ne donnaient pas? » Le nonce du pape, qui lui était hostile, vante sa franchise, dans une de ses lettres : « Le prince, — écrit-il, — a dans le cœur ce qu'il a sur les lèvres. » *E principe che quello ha in cuore, ha in bocca.*

Quelques-uns de ses serviteurs l'aimèrent jusqu'au dévouement. Cette âme farouche rendait et inspirait la tendresse. Il n'y a pas ombre de réalité, pas même de conjecture historique, dans l'amour mutuel que Schiller, après Saint-Réal, imagine entre don Carlos et la reine Élisabeth, sa belle-mère. Mais, entre elle et lui, il y eut, d'une part, un respect filial qui ressemblait à de la piété; de l'autre, une sainte et compatissante affection. Lorsqu'il fut arrêté, « jusques à ce que le roi, — dit l'ambassadeur de France Fourquevaulx, — lui eût défendu les pleurs, elle n'a cessé de pleurer, deux jours, la disgrâce de son beau-fils ». La reine de Portugal, sa tante la princesse Juana, et l'impératrice d'Autriche ne cessèrent de lui témoigner la sympathie la plus tendre. Dans sa ténébreuse et tragique affaire, que l'histoire vient d'éclaircir, les femmes, du moins, sont pour lui.

Qui sait si cet être fougueux, appliqué aux affaires ou lancé sur les armes, ne fût pas devenu un homme? « Je crois, — dit encore Brantôme, — qu'amprès que ce prince eust eu bien jetté sa gorme, comme ces jeunes poullains, et passé tous ses grandz fœux de

première jeunesse, qu'il se fust rendu un très grand prince et homme de guerre et d'estat. »

C'est ici que commencent les torts de Philippe II envers don Carlos. Au lieu d'occuper le démon dangereux qui le possédait, il le laissa s'aigrir dans l'oisiveté et s'agiter dans le vide. Banni des camps, exclu des conseils, cerné par un espionnage incessant, le prince se débattait, sous le fixe et froid regard de son père. L'antagonisme de leurs caractères s'était changé en aversion réciproque. Qu'y avait-il de commun entre cet adolescent forcené et cet homme de bronze ou plutôt de bois, mû par des principes durs comme des ressorts? Ils vivaient en ennemis, dans le même palais. Longtemps avant de le frapper, Philippe l'avait exilé de sa vue. Difficile à tous, il était inaccessible à son fils. Nul autre rapport, entre eux, que le sourd murmure des sbires et des délateurs. Ainsi excommunié de la présence paternelle, marchant sur des pièges, livré aux soupçons, entouré de regards obliques et d'oreilles tendues, quoi d'étonnant que Carlos ait projeté de s'enfuir? L'instinct de la conservation le poussait à cette évasion : il se sentait perdu, jugé, condamné. Sa liberté n'était qu'un sursis que chaque jour abrégeait.

Son projet de fuite fut le prétexte, mais non la cause, de la catastrophe. Les uns prétendent qu'il voulait se jeter dans les Pays-Bas révoltés et se mettre à la tête

de leur rébellion. Aucun témoignage certain ne prouve ce grief. Les poètes seuls ont le droit de transformer don Carlos en prince libéral, ennemi de l'oppression et champion de la tolérance. D'autres, — et leur version est la plus probable, — disent qu'il espérait trouver un refuge à la cour de Vienne. On a parlé aussi d'un complot contre la vie du roi, réfuté par le silence de Philippe, qui n'aurait pas tu une accusation si terrible. Quoi qu'il en soit, l'orage, lentement amassé, éclata la veille même du jour où il devait fuir.

Ce fut la nuit, dans son lit, que le prince fut pris, comme au piège. Depuis longtemps, il redoutait une attaque nocturne. Son épée nue, sa dague, un mousquet chargé veillaient à son chevet, pendant son sommeil. Comme un bandit traqué dans un bois, il dormait sur ses armes, dans le palais de son père. Par surcroît de précaution, il avait fait fabriquer un ressort par lequel il pouvait, de son lit, ouvrir et fermer sa porte. Le roi avait tout prévu : le ressort fut faussé par l'ouvrier qui l'avait forgé.

Dans la nuit du 18 janvier 1568, à onze heures, Philippe II descendit l'escalier, armé comme pour une rencontre, la cuirasse sous le pourpoint, et le casque en tête. Le duc de Feria, capitaine des gardes, l'accompagnait, escorté de quatre seigneurs et de douze gardes. Les gentilshommes et les soldats se glissèrent sans bruit dans la chambre. Le duc, marchant sur la

pointe du pied, arriva au chevet du lit ; il s'empara de l'épée, de la dague et du mousquet chargé de deux balles. Éveillé par le bruit, don Carlos se redressa en sursaut : il demanda qui était là, et qui lui prenait ses armes. Le duc répondit : « C'est le Conseil d'État ! »

Carlos sauta de son lit, en criant et en menaçant. Alors Philippe II se montra, tranquille et sévère ; il ordonna à son fils de rentrer au lit et de garder le silence. Le prince s'écria : « Que me veut Votre Majesté? — Vous le saurez bientôt, » répondit le roi. En même temps, il fit condamner les portes, sceller les fenêtres ; on enleva tous les meubles, jusqu'aux chenets de la cheminée. Puis le roi, se tournant vers Feria et ses gentilshommes, leur dit qu'ils étaient chargés de veiller sur son fils. Il leur recommanda de servir le prince avec grand respect, mais de n'exécuter aucun de ses ordres ; enfin, d'être des gardiens fidèles, sous peine d'être déclarés traîtres. Le prince pleurait et sanglotait, au milieu de ces apprêts de captivité perpétuelle. A un moment, il s'écria : « Votre Majesté eût mieux fait de me tuer que de me retenir prisonnier. Ce sera un grand scandale pour le royaume. Si vous ne me tuez pas, je me tuerai moi-même. — Vous n'en ferez rien, répondit flegmatiquement Philippe II. — La manière dont Votre Majesté me traite, répliqua Carlos, me réduit à cette extrémité. Je ne suis pas fou ;

mais vous me poussez au désespoir. » Il dit encore d'autres paroles étouffées par les spasmes et les sanglots; mais le roi ne répondit plus. Il fit enlever le coffret qui renfermait les papiers du prince, et sortit de cette chambre déjà funèbre. Don Carlos ne devait plus le revoir.

Six mois après, il mourait pour la seconde fois; car il avait été moins enfermé qu'enterré vivant, dans sa chambre. La porte qu'avait repoussée son père, en sortant, s'était refermée sur lui, comme le couvercle d'un caveau mortuaire. Dans les lettres qu'il écrivit aux souverains pour leur annoncer l'arrestation de son fils, Philippe II déclare que sa réclusion n'aura pas de fin. Son vague et fatal langage d'augure immolant une victime au salut public, excuse ceux qui voient encore, dans la mort du prince, un infanticide d'État, froidement consommé.

Ce fut l'opinion de la plupart des contemporains. Antonio Perez, qui connaissait l'homme, écrit que Carlos mourut d'un poison lent, mêlé, pendant quatre mois, à sa nourriture. Pierre Giustiniani, qui résidait à cette époque en Castille, dit à l'histo.ien de Thou que le poison lui fut administré dans un bouillon, et qu'il mourut, presque subitement, après l'avoir avalé. Cabrera recèle l'aveu d'une exécution secrète, dans une phrase obscure, comme le trou creusé en terre où le barbier de la

Fable antique cachait son secret. Strada s'en tire par une la palissade, qui revient à dire que le prince mourut naturellement « s'il ne succomba pas à la violence ».

Brantôme assure qu' « on le trouva un matin, en sa prison, estouffé d'un linge ». Selon Pierre Matthieu, « on lui présenta plusieurs sortes de mort, en peinture, pour qu'il choisît la plus douce », et quatre esclaves maures, entrant un matin dans sa chambre, l'étranglèrent, à la mode du Sérail, avec un lacet de soie. Le prince d'Orange, dans son acte d'accusation contre Philippe II, le proclame hautement l'assassin de son fils.

Quoi qu'il en soit de ces légendes, qui se contredisent sur la forme en s'accordant au fond, le caractère, exécrablement faussé, de Philippe n'offre contre ce crime aucune objection. Si, ainsi que l'affirment quelques témoignages, un soupçon d'hérésie plana sur Carlos, nul doute qu'Abraham atroce de l'orthodoxie, ne l'ait tué, comme un mouton d'holocauste. Lui-même, dans une lettre adressée au pape, quelques jours après l'arrestation de son fils, semble lui montrer d'avance le couteau sacré : « En reconnaissance des bienfaits de Dieu, j'ai préféré le salut de la religion à mon propre sang, et sacrifié ma chair et mon unique fils. » Dix ans auparavant, il avait dit au Saint-Office, en lui livrant l'archevêque de Tolède :

« Si j'ai du sang hérétique dans les veines, moi-même je donnerai mon sang. » En 1559, au grand auto-da-fé de Valladolid, Carlos de Seso, un des condamnés, l'apostropha au passage : « Est-ce ainsi, — lui cria-t-il, — que vous persécutez vos sujets innocents? » Philippe, sans s'arrêter, lui répondit tranquillement : « J'apporterais le bois pour brûler mon propre fils, s'il était un hérétique tel que vous. »

En admettant la mort naturelle de don Carlos, Philippe n'en reste pas moins le meurtrier de son fils. C'est comme fou qu'il le fit enfermer, puisque lui-même le disculpe, dans ses propres lettres, de tout attentat. Or, c'est une étrange manière de traiter la démence d'un fils que de le précipiter des marches d'un trône, dans une oubliette. La seule liberté que Philippe II lui laissa fut celle du suicide. Si on ne lui appporta ni le poison ni le fer, on permit à cet enfant débile des excès qui auraient tué un athlète. On le laissait, en pleine fièvre, se rouler nu, sur des mares d'eau versées dans sa chambre, bassiner son lit avec de la glace, boire de l'eau froide à doses effrayantes, rester neuf jours sans nourriture ; puis, après ce long jeûne, dévorer, en un seul repas, quatre perdrix en pâté. Les rapports quotidiens des geôliers informaient pourtant le père de toutes ses actions. Il n'intervint pas un instant pour arrêter cette extermination volon-

taire. L'échafaud aurait été moins atroce que ce supplice hypocrite, consistant à livrer un fou à sa démence, un frénétique à sa rage, et à le regarder se détruire, immobile et les bras croisés.

# LE DUC D'ALBE

Si jamais l'enfer déborda sur la terre, comme par l'éruption d'un volcan, ce fut sous la forme de cette atroce armée, mi-partie de sbires italiens et de brigands espagnols qui, en 1567, passant les Alpes, rasant Genève, côtoyant la France, avec l'obliquité d'un serpent, déboucha dans les Pays-Bas, par le Luxembourg. Quatre corps la composaient, formés des vétérans de vieilles bandes, bronzés au feu des grandes luttes, aguerris au meurtre, âpres au pillage, hommes de proie et de discipline. bandits dressés à l'obéissance des soldats. Cette croisade était flanquée d'un harem : quatre cents courtisanes chevauchaient à l'avant-garde, « belles et braves comme princesses »; huit cents suivaient à pied.

« bien à point aussi ». Brantôme, qui prit la poste pour voir passer, en Lorraine, l'armée du duc d'Albe, les admira fort. Il s'extasie aussi sur ses mousquetaires, équipés d'armes dorées et gravées. « Et eussiez dit que c'estoient des princes, tant ils estoient rogues, et marchoient arrogamment et de belle grâce.»

Cette « gaillarde et gentille armée », ainsi qu'il l'appelle, était une troupe de bourreaux, envoyés pour exécuter une nation condamnée à mort. L'histoire en a retrouvé l'arrêt, froidement écrit et signé d'avance, de la propre main de Philippe II. « Vous assurerez Sa Sainteté, — écrit-il à l'ambassadeur d'Espagne près la cour de Rome, — que je tâcherai d'arranger les choses de la religion aux Pays-Bas, si c'est possible, sans recourir à la force, parce que ce moyen entraînera la totale destruction du pays ; mais que je suis déterminé à l'employer cependant, si je ne puis, d'une autre manière, régler tout comme je le désire ; et, en ce cas, je veux être moi-même l'exécuteur de mes intentions, sans que ni le péril que je puis courir, ni la ruine de ces provinces, ni celle des autres États qui me restent, puissent m'empêcher d'accomplir ce qu'un prince chrétien et craignant Dieu est tenu de faire pour son saint service et le maintien de la foi catholique.»

Jamais programme ne fut mieux tenu ; un demi-siècle d'extermination devait le remplir. Ce n'est pas qu'avant le duc d'Albe la liberté religieuse eût été, un instant,

tolérée dans les Pays-Bas. Les impitoyables édits de Charles-Quint y sévissaient contre l'hérésie, et la régente, Marguerite de Parme, les appliquait dans toute leur rigueur. L'inquisition locale rivalisait avec le Saint-Office espagnol. Les Flandres avaient leur Torquemada en Pierre Titelman, sorte de bourreau de kermesse, jovial et féroce, qui allumait les bûchers comme des feux de joie. Les chroniques du temps idéalisent sa cruauté fantastique. Elles le transforment en farfadet grotesque, mais terrible, galopant, à travers champs, nuit et jour, sur un cheval d'Apocalypse, cassant la tête aux paysans avec une massue, étranglant d'une main, torturant de l'autre, venant lui-même tirer de leurs lits les suspects, pour les jeter au bûcher. « Comment, — lui dit un jour, en le rencontrant sur une route, le prévôt séculier, surnommé par le peuple Verge-Rouge, — comment osez-vous vous aventurer, à courir ainsi seul, arrêtant partout les gens, tandis que moi, je n'ose exercer ma charge qu'à la tête d'une troupe bien armée, et encore alors au péril de ma vie? — Ah! Verge-Rouge, — répondit en riant Titelman, — vous n'avez affaire qu'à de mauvais drôles; moi, je n'ai rien à craindre, parce que je n'arrête que des gens d'innocence et de vertu qui ne font aucune résistance, et se laissent prendre comme des agneaux. » — Fort bien, — dit le prévôt; — mais, si vous arrêtez tous les bons et moi tous les méchants, je ne sais pas

trop qui, dans le monde, pourra échapper au châtiment! »

Ces violences semblèrent clémentes, cet âge de fer parut d'or, lorsque le duc d'Albe arriva, en tête de ses hordes. Après Philippe II, l'histoire moderne n'a pas de personnage plus sinistre; il est même difficile de les diviser. A eux deux, ils ont l'air de ne former qu'un seul être, comme ces idoles indiennes à double tête, à membres multiples, qui personnifient les Génies du mal. Le duc d'Albe était le bras tragique, violent, agité, du Tibère bureaucrate qui, cloué sur son fauteuil, griffonnait des papiers funèbres, dans sa cellule de l'Escurial. Il reversait, en torrents de sang, les flots d'encre dont le scribe couronné couvrait ses dépêches. Blanchi sous le harnois, il s'était rompu, par l'exercice constant de la guerre, au mépris de la vie humaine. Sa dureté naturelle avait la noirceur particulière au fanatisme. Il semblait né, comme les bêtes de proie, pour les ruses et la destruction. Nos idées et nos sentiments modernes nous rendent, aujourd'hui, presque inintelligibles les caractères des hommes de cette trempe. Nous ne pouvons guère plus pénétrer leur sombre étroitesse que porter les raides armures sous lesquelles ils passaient leur vie.

Tout le temps que le duc d'Albe resta dans les Pays-Bas, la fureur fut, en quelque sorte, son état normal. Lui-même l'avouait, en lisant, avant son départ, avec

Philippe II, les requêtes qu'adressaient à Madrid les Nobles des Flandres: « Je contiens mes pensées; car telle est ma colère, qu'on pourrait l'appeler frénésie. » Mais, par une aggravation effrayante, cette frénésie était froide et fixe, sans intermittence d'exaltation ou de calme. Aucun dégel d'attendrissement ne pouvait entamer sa glace. Son enthousiasme homicide semblait mû par un mécanisme. La hache n'hésita jamais dans sa main. Imperméable au doute autant qu'au remords, il y avait de l'automate dans ce massacreur. Monté pour la vie aux œuvres du meurtre, poussé par des principes durs comme des rouages, il aurait tué indéfiniment.

Les martyrologes de Dioclétien et de Decius pâlissent auprès du sien, dans les Flandres. Qu'est-ce encore que le tribunal révolutionnaire de Fouquier-Tinville comparé au Conseil de Sang, institué par lui à Bruxelles? Ce n'étaient pas des individus, c'étaient des multitudes que condamnaient ses horribles juges. L'un d'eux, Juan de Vargas, poussait l'amour de la mort jusqu'à l'hystérie. Il ne manquait pas un seul des supplices qu'il avait votés, riant à la face grillée des victimes qui se débattaient, au milieu des flammes. Un jour, une cause ayant été appelée, on découvrit, à l'examen des pièces, que l'accusé avait été exécuté la veille et que, comme d'ordinaire, il n'avait commis aucun crime. « Qu'importe! — s'écria Vargas joyeusement,

— s'il est mort innocent, tant mieux pour lui, lorsqu'il sera jugé dans l'autre monde. »

Ce monstre aurait pu rendre ses arrêts coiffé d'un bonnet d'âne d'écolier. Ses barbaries se traduisaient par des barbarismes : *Heretici fraxerunt templa, boni nihili fecerunt contra ; ergo debent omnes patibulare.* « Les hérétiques ont détruit les temples, les bons ne les en ont pas empêchés ; donc, ils doivent tous être pendus. » On a retenu de lui cet axiome, aussi cruel à la grammaire qu'à l'humanité. Rien ne ressemble au latin de cuisine, comme le latin d'échafaud.

Un autre membre du tribunal, le conseiller Hessels, faisait sa sieste pendant les séances, et, lorsqu'on le poussait du coude, pour qu'il donnât son avis, il s'écriait, tout endormi, en se frottant les yeux de sa manche : *Ad patibulum ! ad patibulum !* « Au gibet ! au gibet ! » Cela rappelle les cris furieux et enroués que poussent les Chats-Fourrés, dont parle Rabelais, lesquels « bruslent, escartèlent, décapitent, meurtrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout, sans discrétion de bien ni de mal. »

Ces valets de hautes œuvres n'étaient engagés, d'ailleurs, dans les tragédies judiciaires, qu'en qualité de comparses. Le duc d'Albe s'était attribué les décisions suprêmes : il pouvait, à son gré, casser ou aggraver leurs arrêts. « Deux raisons, — écrivait-il à Phi-

lippe II, avec un lugubre cynisme — m'ont déterminé à limiter ainsi le pouvoir de ce tribunal : la première, c'est que, n'en connaissant pas les membres, je pourrais facilement être trompé par eux ; la seconde *que les hommes de loi ne condamnent que pour crimes prouvés;* or Votre Majesté sait que les affaires d'État ont besoin de tout autre chose que de l'observation des lois. »

En quelques mois, la sanglante machine fit la besogne de plusieurs batailles. C'était par milliers qu'elle expédiait les sentences de mort ; c'était par troupes qu'elle exécutait ses victimes. L'échafaud théâtral des comtes d'Egmont et de Horn ne fut que le prologue tragique d'une tuerie confuse. Les villes se dépeuplaient à vue d'œil ; les bûchers flambaient sur toute la surface du pays. Un moment vint où le matériel manqua, pour tant de supplices. Il fallut recourir aux piliers des arcades, aux poteaux des rues, aux montants des portes dans les maisons. On pendait en chambre, on étranglait à domicile ; les arbres des vergers craquaient sous les cadavres. Tout suspect était condamné, et le soupçon frappait, sur un geste ou sur une parole. « Pour être livré au feu, — disait Guillaume d'Orange dans une de ses proclamations, — il ne fallait que regarder une image de travers. » Pierre de Witt, à Amsterdam, fut décapité parce que, dans un des tumultes de cette ville, il avait persuadé

à un mutin « de ne pas faire feu sur un magistrat ». Les juges en conclurent qu'il était homme d'autorité parmi les rebelles.

La proscription, impliquant la confiscation, devint bientôt une spéculation financière. L'Espagne battait monnaie sur les échafauds ; elle détroussait ses victimes, au coin du bois de gibets dont elle avait couvert le pays. Le duc d'Albe se vantait à Philippe II d'avoir trouvé, dans cette terre saignante, une mine du Pérou. Comme au temps de Sylla, on était perdu pour un grand domaine ou une belle maison. Qui possédait cent mille florins courait grand risque d'être attaché à la queue d'un cheval, et, sans autre procès, traîné au billot. Entre mille, une vieille dame d'Utrecht, catholique fervente, eut la tête tranchée, sous prétexte que, dix-huit mois auparavant, son gendre avait logé, une nuit, un prédicant calviniste. En réalité, elle mourait parce qu'elle était riche. On fut forcé de porter, dans un fauteuil, sur l'échafaud, cette octogénaire. « Je comprends bien, — dit-elle, — pourquoi ma mort est nécessaire : le veau est gras, il faut le tuer. » Puis, s'adressant au bourreau, elle lui dit qu'elle espérait que sa hache était bien affilée, « car il trouverait probablement que son vieux cou était fort coriace ».

La torture en tous sens variait les supplices. C'était une faveur rare, pour les condamnés, que d'être étran-

glés ou décollés simplement. La plupart étaient écorchés vifs, rompus sur la roue, pendus par les pieds, éventrés ou brûlés à petit feu, avant de mourir. L'Inquisition eut toujours le goût des jeux de la mort. Sa mécanique de douleur était raffinée, comme sa scolastique. Le glaive de la loi, entre les mains de ses juges, devenait ingénieux et lent, comme le couteau du dieu païen écorchant Marsyas. Elle fouillait la conscience avec des tenailles ; elle arrachait l'aveu avec des ongles de fer. Nul bruit, d'ailleurs ; aucun scandale ne troublait l'ordre et la marche de ses hécatombes. La langue des condamnés était passée dans un anneau de fer, et le bout brûlé avec un fer chaud. Ce bâillon étouffait les cris suprêmes, les attestations vengeresses. Grâce à lui, l'hérétique, montant au bûcher en silence, semblait converti.

Le rêve atroce de Caligula, que le genre humain n'eût qu'une tête, qu'il pût trancher d'un seul coup, fut réalisé par l'Inquisition, dans les Flandres. Le 16 février 1568, une sentence du Saint-Office, ratifiée par le roi, condamna tous les habitants des Pays-Bas à mort, comme hérétiques. Quelques personnes seules, spécialement nommées, furent exceptées de cette effroyable parodie du Jugement dernier. Poussés au côté gauche de la vallée de Josaphat, trois millions d'hommes, en trois lignes, étaient jetés dans la gehenne des auto-da-fé... *Ite ad ignem, maledicti !*

Cette tuerie d'un peuple en masse semble une rodomontade espagnole. Comment ne pas croire pourtant qu'elle ait été sérieusement projetée, lorsqu'en dehors des égorgements judiciaires, on suit, étape par étape, l'armée castillane à travers les Flandres? Ici, le fer rasait jusqu'à la racine : toutes les villes prises étaient des villes dépeuplées. Massacre complet à Mons; carnage et pillage à Malines, où pas un clou ne fut laissé aux murailles, où des centaines de femmes furent violées, dans les cimetières. A Zutphen, les habitants, liés par couples, dos à dos, et noyés dans l'Yssel, quand il n'y eut plus d'arbres, aux environs, pour les pendre. A Naarden, les citoyens pourchassés par les rues, à coups de lance, comme des taureaux dans un cirque; puis le cannibalisme succédant au meurtre : les soldats ouvrant les veines des blessés, et buvant à même.

Cinq bourreaux, avec leurs aides, travaillent, pendant toute une semaine, à Haarlem : ils succombent à la fin et jettent le manche après la hache, comme des bûcherons surmenés. Le point culminant de cet amas d'horreurs, la plate-forme du gigantesque holocauste, fut ce sac d'Anvers, si monstrueux et si furieux entre tous que l'histoire l'appela longtemps, comme pour le mettre hors ligne : « la grande Furie espagnole. » Qu'on se figure une ville incendiée ou plutôt *chauffée*, violée femme à femme, torturée, membre à membre, pendant

trois jours et trois nuits, par une armée de brigands. Ils en rapportèrent vingt millions, extorqués à huit mille cadavres.

Ce qui rend plus horrible encore la cruauté de l'Espagne, dans les Pays-Bas, c'est l'hypocrisie dont elle se recouvre. L'Inquisition avait un sourire officiel, infernalement ironique, figé sur ses lèvres blêmes. Le moine, penché sur le patient, broyé par l'estrapade ou arrosé d'huile bouillante, l'interrogeait bénignement. *Benigniter interrogatus*... telle est la formule des procès-verbaux. Lorsqu'on le livrait, couvert de la chemise soufrée, au bourreau attisant les flammes, c'était en le recommandant « à la douceur du pouvoir séculier ».

De même Philippe II se représente, dans ses dépêches, comme répugnant au sang, lent à la colère. Les décrets de ses bourreaux le qualifient de « Prince très miséricordieux ». Vargas lui reprochait même cet excès de miséricorde : *nimia misericordia*. Une proclamation, d'un grotesque atroce, publiée après la prise de Haarlem, grime l'égorgeur en père débonnaire ouvrant ses bras aux enfants prodigues : « Sa Majesté vous promet, encore une fois, que, dans l'effusion de sa royale bonté, elle vous pardonnera et oubliera vos fautes, quelque graves qu'elles aient pu être, pourvu que vous vous repentiez, et que vous retourniez, en temps utile, dans ses bras. Malgré le nombre de vos crimes, Sa Majesté cherche toujours à vous rassembler sous son

aile paternelle, *de même qu'une poule qui rappelle ses poussins.* » Mais, à trois lignes de là, la poule maternelle reprenait les griffes, le cri, la férocité du vautour : « Si vous méprisez ces offres de pardon, nous vous avertissons qu'il n'y a pas de cruautés auxquelles vous ne puissiez vous attendre, et vous pouvez être certains que l'on agira avec une telle rigueur, par le fer, la famine et la dévastation, qu'il ne restera ici aucun vestige de ce qui existe présentement. *Sa Majesté rasera et dépeuplera entièrement le pays*, qui, de cette façon, sera à nouveau habité par des étrangers. »

Au milieu de ces tas de morts, sous la pluie battante de sang, déchaînée par lui, le duc d'Albe reste jusqu'au bout impassible et imperturbable. C'est du pas de pierre du Commandeur qu'il poursuit sa voie scélérate. De crime en crime, il finit par atteindre une méchanceté surhumaine. Après le massacre de Naarden, il écrivait à Philippe, avec un sombre plaisir, que pas un fils de mère n'était resté vivant. « Si je prends Akmaar, — lui disait-il, dans une autre lettre, — je suis résolu à ne pas laisser une seule créature en vie ; chaque gorge servira de gaine à un couteau. » Un de ses derniers exploits fut de faire rôtir, à Amsterdam, un prisonnier, attaché par une chaîne, devant un brasier, et de se chauffer tranquillement au feu de cette cuisine humaine. Avant de quitter les Flandres, il se vanta, dans un banquet, d'avoir expédié, par la main du bour-

reau, plus de dix-huit mille huit cents hommes, sans compter la foule innombrable de ceux qui avaient été tués dans leurs maisons ou sur les champs de bataille.

Au pays dont il avait fait un sépulcre, il légua une statue funèbre, la sienne. Ce colosse de bronze, érigé dans la citadelle d'Anvers, foulait aux pieds une figure à deux têtes, représentant la Belgique et la Néerlande. Pour que l'allégorie fût complète, il y aurait fallu ces mains mouvantes, cette bouche ouverte par un ressort et ce brasier intérieur qui, prêtant au Moloch punique une horrible vie, lui faisaient saisir et dévorer des victimes.

Le duc d'Albe était un de ces hommes pour qui les morts ne reviennent pas. S'il faut en croire Brantôme, les spectres de la Flandre firent pourtant le voyage d'Espagne, et vinrent le hanter, dans ses derniers jours. « J'ay ouy raconter, — dit-il, — à un religieux espaignol, très habil homme, que ce grand duc, advant que mourir, il se sentit atteint, en sa conscience, des cruautez qu'il avoit faictes ou faict faire en Flandres, dont il s'en confessa, et en monstra une grande contrition et appréhension que son âme en pastist. Ce qu'estant rapporté au roy d'Espagne, il luy manda, pour un grand réconfort, que, quant à celles qu'il avait exercées par l'espée de sa justice, qu'il ne s'en mist autrement en peine, car il les prenoit toutes sur soy et sur son âme ; quant aux autres qu'il avoit

faictes par l'espée de guerre que c'estoit à luy d'y penser et d'en respondre en son propre nom... Car il savoit bien que l'un et l'autre en avoient trop faict et que les diables leur pouroient jouer une trousse en cachette; et, par ainsi se déchargeant l'un sur l'autre, qui auroit moins de charge se sauveroit plus aisément d'eux. »

Spectacle tragi-comique : Le vieux roi et son vieux bourreau, avant de plier bagage, réglant, par doit et avoir, leurs comptes de cadavres, et liquidant le sang répandu !

# LE MUSÉE D'ARTILLERIE

## I

Entrons, comme par la brèche, dans ce glorieux musée de la Guerre, transporté, depuis quelques années, des bâtiments du couvent de Saint-Thomas-d'Aquin à l'Hôtel des Invalides, qui est son cadre et son emplacement naturel. Il demanderait, pour être décrit et étudié en détail, une compétence que nous n'avons pas. Nous n'y chercherons que ce que nous pouvons y trouver, les impressions de l'art et les souvenirs de l'histoire.

## II

Les débris de l'âge de pierre occupent, au Musée d'Artillerie, la place que tiennent les tableaux des écoles primitives dans les musées de peinture. C'est à l'archéologie moderne qu'est due la découverte de ces armes préhistoriques, trouvées, pour la plus grande part, sur les côtes de la Scandinavie et dans les lacs de la Suisse. Leur date est inconnue ; elles nous arrivent des profondeurs du temps aussi incommensurables que les distances du monde sidéral ; elles ont appartenu à une race abolie. Leur découverte, en démontrant l'existence d'une époque où l'homme ignorait l'usage des métaux, taillait ses armes et ses outils dans la pierre, a reculé l'âge de l'humanité. Ce sont des haches de silex, en forme d'amandes ou de têtes de lances, emmanchées dans des andouillers de cerfs, des pointes de flèches et de javelots de dimensions inégales. Rien ne parle moins aux yeux que ces pierres à peine dégrossies, et rien ne frappe plus l'imagination. Elles l'enlèvent par delà les siècles, elles la transportent sur la terre « encore molle du déluge », dont parle le poète. Armes vénérables et immémo-

riales. Peut-être ont-elles sauvé notre espèce de la destruction; peut-être l'homme, à l'époque où il les taillait dans le roc, cohabitait-il, sans autre défense, avec les créatures gigantesques de la nature primitive. Devant lui se dressaient, rangés en bataille, l'ichthyosaure aux deux cents dents, le mastodonte aux quatre défenses, le ptérodactyle qui réalisait le dragon rêvé par la fable, le grand ours des cavernes qui dépassait la taille du taureau. Contre ces Goliaths du règne animal, l'homme n'avait qu'une pierre, comme David; mais il avait aussi une main intelligente pour la tailler et pour la brandir. Et les monstres furent terrassés, et l'homme, faible et nu, triompha de Béhémoth et de Léviathan.

Passons, sans nous arrêter, devant la riche collection des armes grecques et romaines; il faudrait un livre pour les décrire. Les armes grecques, dont quelques-unes se rapportent aux plus anciens monuments connus, attirent surtout le regard par la noblesse de leurs formes. On les dirait ramassées sur un champ de bataille de l'*Iliade*. Il semble qu'on ait déjà vu, en lisant Homère, ces casques à nasal et à jugulaires, dont les aigrettes brillaient comme des flammes, ces courtes épées à deux tranchants, ces cuirasses qui moulent la poitrine et dont les lignes rappellent les divisions simples et puissantes des torses du Parthénon; ces cnémides qui adhéraient à la jambe par la seule élasticité

du métal. La beauté grecque resplendit encore dans ces débris rongés par le temps. Ce sont bien là les armes des hommes que Phidias a sculptés. Cuvier, sur un morceau d'ossement, reconstruisait les animaux antédiluviens ; d'après une de ces cnémides, d'un galbe si pur, il semble qu'un archéologue exercé pourrait refaire Achille ou Diomède.

## III

C'est dans les salles consacrées aux armes du moyen âge et de la Renaissance que nous circonscrirons cette étude, ou, pour mieux dire, cette visite. Entrons d'abord dans la salle des Armures que remplit une cavalcade fantastique. Ce sont deux rangées de chevaux sculptés, montés par de farouches mannequins, que la panoplie revêt de pied en cap. Du cimier du casque au sabot du cheval, l'acier moule et recouvre tout. On se rappelle la grande salle d'armes du château de Corbus, décrite dans l'*Éviradnus* de Victor Hugo :

Chacun à son pilier s'adosse et tient sa lance ;
L'arme droite, ils se font vis-à-vis en silence ;
Les chanfreins sont lacés ; les harnais sont bouclés ;
Les chatons des cuissards sont barrés de leurs clefs ;

Les trousseaux de poignards sur l'arçon se répandent;
Jusqu'aux pieds des chevaux les caparaçons pendent;
Les cuirs sont agrafés, les ardillons d'airain
Attachent l'éperon, serrent le gorgerin;
La grande épée à mains brille au croc de la selle;
La hache est sur le dos, la dague est sous l'aisselle;
Les genouillères ont leur boutoir meurtrier;
Les mains pressent la bride, et les pieds l'étrier.
Ils sont prêts, chaque heaume est masqué de son crible;
Tous se taisent; pas un ne bouge; c'est terrible!

Il y a, en effet, de la terreur dans l'impression que produit cette cavalerie immobile. Elle fait revivre, de leur vie farouche, les rudes guerriers des sombres époques. De quel prestige effrayant ces statues de fer devaient recouvrir ceux qu'elles enfermaient! Quand, dans la mêlée, le vaincu tombait sous leur lance, et que l'éperon de leur pied rayait sa cuirasse, ce n'était point une face humaine qu'il voyait se pencher sur lui, c'était un masque épais de métal. A quoi bon crier grâce, demander merci? Le vainqueur était sans oreilles, sans yeux, sans visage. Ni gestes ni cris ne pouvaient percer sa cécité de bronze, sa surdité d'airain.

On peut suivre, dans les salles du musée, quelques-unes des transformations de l'habit de fer, qui, pendant trois cents ans, a revêtu presque tous les personnages de l'histoire. — Au XIe siècle, l'homme d'armes porte une tunique de peau, cousue de plaques de métal ou d'anneaux de fer. Rien d'étrange comme cette armure morcelée, dont il ne reste guère que des effigies.

Les cavaliers qui la portent, dans la célèbre *Tapisserie de Bayeux*, semblent des captifs qui s'évadent, encore enchevêtrés dans leurs chaînes. Son défaut était d'offrir trop de prise ; elle se resserre, au XIII^e siècle, et devient la cotte de mailles qui, couvrant l'homme de la tête aux pieds, réussit à le rendre presque invulnérable. Rigord, un écrivain du temps, cite « ce fort garçon, appelé Cournote, qui, ayant renversé de son cheval Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, le trouva si bien armé, qu'il ne savait comment le percer pour le tuer ». Guillaume le Breton dit qu'on en était arrivé à être forcé de tuer les chevaux, afin que les maîtres, renversés à terre, pussent être assommés dans leur armure.

> ... Equorum viscera rumpunt,
> Demissis gladiis, dominorum corpora quando
> Non patitur ferro contingi ferrea vestis.

Mais, si impénétrable qu'elle fût au tranchant du fer, la cotte de mailles ne pouvait éviter l'effet de son choc ; car l'attaque, proportionnée à la défense, avait augmenté démesurément le volume et le poids des armes. Il fallut la garnir de coussins, à l'intérieur. Ainsi ouaté, matelassé, étoupé, l'homme de guerre suffoquait sous le fardeau de son harnachement.

L'armure complète se substitua, par degré, à cette carapace étouffante. Des plaques apparaissent d'abord

aux jambes et aux bras ; puis le métal gagne tout le corps, comme l'écorce des métamorphoses mythologiques envahissait l'homme transformé en chêne. Le *colletin* entoure le cou, la *cuirasse* emboîte le torse, sous la double enveloppe du *plastron* et de la *dossière ;* la *braconnière*, descendant en lames mobiles de la cuirasse vers les cuisses, revêt le ventre et les hanches ; les *tassettes* défendent les reins ; les *brassards* d'arrière et d'avant-bras, liés par la *cubitière* qui s'adapte au coude, recouvrent les bras ; les *épaulières* enveloppent les épaules, les *cuissards* cerclent les cuisses ; les *grèves*, reliées aux cuissards par la *genouillère*, s'ajustent aux jambes ; les *pédieux* ou *solerets* chaussent les pieds ; les *gantelets* gantent les mains. La chair se fait fer, l'homme se fait statue ; il se jette dans la fournaise où l'airain bouillonne, et il en sort presque invulnérable, comme Achille retiré du Styx.

Souvent la sculpture travaillait cette rigide enveloppe et lui imprimait des formes terribles. Il y a des casques qui s'ébauchent en masques tragiques ; d'autres font les grimaces des gargouilles ; à la place de la bouche, le fer s'écarte et dessine un affreux rictus. La célèbre armure, dite *l'armure aux lions*, a des têtes de lion aux épaulières et aux cubitières, et le casque représente aussi une tête léonine, dont la crinière forme le timbre. Les animaux fabuleux du blason, licornes, dragons, guivres, tarasques, rampent et se

déploient parfois sur toutes les pièces de l'armure, et l'homme, comme disait Nicolas de Clémengis, apparaît « tout tissu de bêtes », *bestiis intextus.*

Le caprice égayait aussi ces habits de guerre. Il en est qui semblent forgés par des fées, battant l'enclume des cyclopes. L'Italie, au XVI^e siècle, fabrique des armures d'une beauté magique. On les dirait sorties des marteaux de Vulcain, travaillant pour une commande de Vénus. Entre les chefs-d'œuvre de l'armurerie italienne que le musée possède, il faut citer surtout un casque éblouissant. C'est une bourguignotte à oreillères et à couvre-nuque, surmontée d'un dragon ailé, en ronde bosse, et damasquiné d'or. Le monstre, ondoyant et superbe, se cramponne aux épaules d'une sirène, qui se tortille sous ses griffes. Le timbre disparaît sous une complication exquise d'ornements. Ce casque féerique serait digne d'encadrer la tête de Clorinde. La rondelle qui l'accompagne est du même art et du même travail. Elle est jonchée d'arabesques raphaélesques, en fer noirci, qui se détachent, en demi-relief, d'un fond d'or : mêlée charmante d'oiseaux jouant avec des amours, et de satyres, à jambes de feuillage, poursuivant des nymphes terminées en fleurs. C'est de l'Arioste ciselé.

Souvent aussi, à la fin du XVI^e siècle, la panoplie imite lourdement les modes du costume civil. La taille courte de la cuirasse contrefait la coupe du

pourpoint; de lourds crochets, fermés par devant, simulent les boutons et les boutonnières; des ornements figurent les taillades et les crevés espagnols; des filets, gravés et dorés, imitent les dessins des étoffes du temps. L'armure du duc de Mayenne, avec son corsage descendant en pointe sur le ventre, est le modèle extrême de cette parodie.

Ce qui déconcerte le curieux visitant la salle des Armures, c'est la taille de ces vêtements redoutables. Comme le laboureur de Virgile, en face des grands ossements exhumés par le tranchant de son soc, il rêve des géants, devant ces panoplies colossales. L'énormité de leurs dimensions s'explique par des motifs de défense. Un large intervalle rempli par l'épaisseur de la chevelure retroussée, et quelquefois par un chaperon de mailles, séparait la tête du combattant des parois du casque. De même la cuirasse, les brassards, les jambières n'emboîtaient pas hermétiquement le corps de l'homme d'armes. Un système de lanières, de boucles, de lames articulées à recouvrement donnait des muscles à ces membres de fer et facilitait leurs mouvements. Les armuriers s'ingéniaient à les assouplir; ils avaient inventé l'armure à tonne, garnie d'un jupon de fer mobile qui se pliait et se redressait comme l'étoffe d'un vertugadin. L'un d'eux a gravé cette devise : *Semper suave*, « Toujours douce », sur une armure qui passe pour avoir appartenu à Bayard, et

dont les plaques glissent, à frottements doux, les unes sur les autres.

Mais, quelque perfectionné que fût son travail, la panoplie n'en était pas moins très dure à porter. Elle ne permettait à l'homme d'armes que des mouvements restreints et pénibles. Le bras n'avait que des gestes rares, et la main ne se levait pas au-dessus du casque. L'habitude seule pouvait plier les membres à cette rude enveloppe. Le chevalier revêtait la panoplie dès le début de son noviciat militaire ; elle s'agrandissait et s'élargissait avec lui. On peut suivre, sur la curieuse série d'armures enfantines que le musée possède, la croissance graduée de ce corps de fer.

La chevalerie l'imposait, d'ailleurs, à ses initiés. La panoplie était le vêtement sacerdotal de son ordre. Comme l'Église, elle avait son baptême, ses jeûnes, sa confirmation, son ordination et sa hiérarchie. Elle avait aussi ses excommunications, formidables cérémonies auxquelles la religion s'associait. Quand un chevalier avait failli à l'honneur ou menti à la foi jurée, on le faisait monter sur un échafaud. L'exécuteur brisait ses armes, pièce par pièce ; ses éperons étaient jetés sur un tas de fumier ; on attachait sa cuirasse à la queue d'une rosse de labour qui la traînait dans la poussière ; on coupait la crinière de son destrier. Le héraut d'armes demandait ensuite, par trois fois, à la foule attroupée autour du pilori : « Qui est là ? » Trois

fois on lui répondait par le nom du chevalier dégradé, et le héraut reprenait trois fois : « Non, cela n'est point. Il n'y a point de chevalier ici, il n'y a qu'un lâche qui a menti à sa foi, » *fémenti*. Les prêtres psalmodiaient les dernières prières autour de cet agonisant de l'honneur ; puis on l'emportait, comme un cadavre, sur une civière, et on le déposait dans l'église où il assistait vivant à sa messe des morts. Il était bien mort en effet ; car ce supplice de son nom équivalait à la décapitation de son corps.

L'armure était donc un symbole que le blason consacrait, comme la croix consacre les chasubles et les dalmatiques. Les armes du chevalier prenaient, sous cette consécration, une dignité si haute et si exclusive, qu'elles ne pouvaient se croiser qu'avec des armes égales. Un chroniqueur flamand raconte, à ce sujet, une histoire, belle comme une légende. Dans les guerres du Hainaut, un ban de chevaliers rencontra une troupe de paysans, faisant partie d'une Jacquerie, qui s'avançait à sa rencontre, armée de faux et de fourches. Les preux aimèrent mieux mourir que d'avilir leurs épées en les heurtant à ces ferrailles plébéiennes. Ils arrêtèrent leurs chevaux et se laissèrent tailler en pièces, sans qu'une lance quittât son faucre, sans qu'une lame sortît du fourreau.

## IV

En tête des armes offensives resplendit l'épée, la plus noble, le symbole de la force et du commandement. De tout temps, le glaive a fait partie de l'homme de guerre : on ne l'imagine pas plus sans lui que le lion sans ongle et l'aigle sans serre. Mais, au moyen âge, l'épée était pour le chevalier plus encore, le signe de son investiture et le talisman de ses privilèges. L'accolade de sa lame consacrait son initiation militaire, comme le soufflet de l'évêque confère au chrétien un des sacrements de l'Église. La langue de l'époque en parle comme d'une chose vivante. On la baptisait souvent, comme une chrétienne qu'elle était. L'épée de Charlemagne s'appelait *Joyeuse ;* celle de Roland, *Durandal;* celle de Renaud, *Flambaud;* celle d'Olivier, *Hauteclaire*. Bayard parla à la sienne, après qu'elle eut sacré chevalier François I[er]. L'auteur de l'inventaire des armes de Louis XII, désigne ainsi une de ses épées : « Une espée emmanchée de fer, garnie en façon de clef, nommée *l'épée de Lancelot du Lac;* et dit-on qu'elle est fée. » Rien n'est touchant comme cette vie surnaturelle communiquée, par la

guerre, à ses instruments. L'homme traitait en égal l'animal ou l'arme qui l'aidait à vaincre.

Roland, à Roncevaux, pour ne pas laisser Durandal aux Maures, essaye de la briser contre les rochers; mais le glaive infrangible « grince sans se rompre ni s'ébrécher ». Alors le preux la plaint comme une vierge qu'il serait forcé d'abandonner aux barbares: « Ah! ma Durandal! votre heur est inégal à votre bonté. Vous m'êtes inutile, à cette heure, indifférente jamais. J'ai, par vous, gagné tant de batailles, tant de pays, tant de terres conquises qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe chenue! Jamais homme ne soit votre maître à qui un autre homme fera peur! Longtemps vous fûtes aux mains d'un vaillant capitaine dont jamais le pareil ne sera vu en France, la terre de la liberté. » Il ramasse ses dernières forces pour casser l'épée contre le granit; elle rebondit sans entaille: « Hélas! ma Durandal, que tu es claire et blanche! Comme au soleil tu luis et flamboies! Charles était aux vallées de Maurienne, quand, du haut du ciel, Dieu, par son ange, lui commanda de te donner à un fameux capitaine. Donc me la ceignit le noble Charlemagne. En ai-je assez conquis avec toi, des pays et des terres où règne Charles à la barbe fleurie! Aussi, pour cette épée, ai-je deuil et grévance. Plutôt mourir qu'aux païens la laisser! Dieu le père, sauve cette honte à la France. » Une troisième fois, le preux

essaye de la rompre ; la pierre vole en éclats sous ses coups, mais l'épée invulnérable n'est pas effleurée. Alors il la serre contre son cœur : « Hé ! Durandal, si belle et sanctissime, dans ta garde dorée il y a assez de reliques : une dent de saint Pierre et du sang de saint Basile, et des cheveux de Monsieur saint Denis, du vêtement à la vierge Marie. Ce n'est le droit que païens te possèdent. Combien de terres que j'aurai par toi conquises que tient Charles à la barbe fleurie, et dont l'empereur est brave et riche. » Sentant la mort venir, il se couche sur l'herbe, à l'ombre d'un pin, « le visage tourné vers la gent sarrasine : sous lui sa chère épée qu'il couvre, jusqu'au dernier moment, de son corps sanglant. » Ce n'est pas à la belle Aude, c'est à Durandal, ce n'est pas à sa fiancée, c'est à son épée que Roland adresse, en expirant, ses derniers adieux.

Le Cid, dans le *Romancero,* parle à ses épées comme à des personnes : « Vous, épée Tisona, je vous gagnai pendant le siège de Valence au roi maure qui vous portait à sa défense. Et vous, Collada, au comte de Barcelone, lorsque je pris aux Maures le château de Briarda. De vous jamais je ne fis des lâches ; au contraire, pour la foi chrétienne, je vous portai toujours bien nourries de sang sarrasin. »

Elles semblaient vivantes, en effet, ces invincibles épées. L'une, Tisona, récitait la Salutation angélique

gravée sur sa lame : *Ave Maria, gratia plena.* L'autre, Collada, criait d'un côté : *Si! si!* et de l'autre : *No! no!* devise à deux tranchants, comme elle. De même, à son lit de mort, le Cid fait venir son cheval Babiéça : « Voilà que je pars, cher ami ; voilà que votre maître va vous faire faute. » Et aux adieux qu'il lui adresse, vous diriez le buste d'un centaure se séparant de sa croupe.

Quelques-unes des épées du Musée d'artillerie parlent, comme celles du Cid, par les devises gravées sur leurs lames. Ces voix du glaive sont presque toujours des prières. *In te, Domine, speravi!* s'écrie une épée espagnole, du XVIe siècle. Une autre dit : *Ne movear in terra ad dextram Jehovah!* Une lame castillane adresse ce fier conseil à son maître : « Ne me tire pas sans raison ; ne me remets pas sans honneur ! »

On peut suivre toutes les métamorphoses du glaive, dans les collections du musée, depuis la large, courte et lourde lame du XIIe siècle, faite pour entamer les doubles mailles de la cotte, jusqu'à l'épée aulique du XVIIIe siècle, mince badine d'acier qui soulevait la basque de l'habit de cour. L'art s'emparait surtout de la poignée qu'il arrondissait en berceau, compliquait en spirales, creusait en coquilles. Cest coquilles ciselées, repercées et criblées à jour, sont souvent des merveilles d'ornementation. La Renaissance y ajouta ses fioritures et ses arabesques. Le musée

possède des chefs-d'œuvre de cette bijouterie de la guerre. On attribue à Benvenuto Cellini l'épée italienne rapportée de Naples par le général Éblé ; sa poignée disparaît sous un enchevêtrement d'exquises figurines. Les rapières espagnoles, des fabriques de Tolède et de Séville, se distinguent par la pureté de leur lame et la finesse de leur trempe. Le *croissant* d'Antoia et la *tête de chèvre* de Julian del Rey, marqués sur une lame, sont, pour un amateur d'armes, ce qu'est, pour un bibliophile, l'ancre des Aldes ou la sphère des Elzeviers gravées sur un livre. Parmi les modèles curieux de cette série, il faut citer deux épées jumelles, qui pouvaient être placées dans le même fourreau : leurs lames reposaient ainsi côte à côte, comme dans un lit fraternel. C'est ainsi qu'on se figure Durandal et Hauteclaire dormant ensemble le soir des batailles, après s'être enivrées de sang sarrasin.

## V

De tout le trophée du moyen âge, l'épée est à peu près la seule arme que le soldat moderne ait gardée. Les autres armes, proportionnées aux luttes corps à corps, qui composaient alors les batailles, effrayent les

yeux, comme des instruments de torture. Là sont ces gigantesques espadons à deux mains, dont la lame flamboyante rappelle le glaive de feu tordu qui chassa Adam de l'Éden ; ces lances démesurées, si difficiles à manier qu'au rapport de Commines, à la bataille de Montlhéry, « de douze cents hommes qui formoient l'armée du duc de Bourgogne, il n'y en avoit pas plus de cinquante qui eussent sçu coucher une lance en arrêt » ; ces épieux qui passaient, de la vénerie, à la chasse humaine ; ces masses d'armes qui abattaient les hommes comme des bœufs ; ces corsesques munis d'ongles, qui, s'attachant aux joints de l'armure, désarçonnaient le cavalier ; ces hallebardes, autrefois guerrières, maintenant serviles, qui ont pris leurs invalides dans les antichambres et dans les églises ; ces piques de douze pieds dont le fer, coupé et planté au bout du fusil, est devenu la baïonnette. Ce n'est pas tout : au moyen âge, les instruments de l'agriculture allaient au combat. La faux des moissons taillait dans la mêlée, comme dans l'épaisseur des épis ; le fléau s'abattait sur les combattants, avec ses boulets hérissés de pointes, comme sur les gerbes entassées dans l'aire ; la serpe des vendanges, appelée *fauchart*, coupait les mains des hommes et les jarrets des chevaux ; le fouet de la charrue, devenu le « fouet d'armes », tuait, au lieu d'aiguillonner. Tous les outils pacifiques des travaux champêtres s'étaient transformés en engins de meurtre.

La guerre torturait et exterminait, avec les instruments de la fécondité et de la culture.

## VI

A la suite de l'héroïque armée des épées et des armes d'hast, vient la bande traîtresse des dagues et des poignards. La dague, qui est un glaive raccourci ou un poignard allongé, se nommait, au XIV[e] siècle, *miséricorde*, parce que, présentée à la gorge du combattant terrassé, elle lui faisait crier son nom. Au XVI[e] siècle, la dague ne fait plus la guerre; elle devient une arme de duel, terrible et perfide; tantôt parant le coup de la rapière, tantôt se faufilant entre les défauts de l'escrime, pour porter à l'adversaire un coup de Jarnac. Quelquefois la dague, nue en apparence, recélait en elle un trident : deux petites lames latérales, faisant corps avec celle du milieu, bifurquaient, sous la pression d'un ressort caché dans le talon. C'était la vipère lançant son triple dard. Le musée montre un curieux spécimen de ce stylet à surprise.

Les poignards italiens effrayent et ravissent par leur perfection meurtrière. On songe au *Prince* de Machiavel, devant ces armes assassines, si artistement emman-

chées : on les voit reluire dans la main élégante et chargée de bagues d'un César Borgia et d'un Sforza. Il faut signaler encore, parmi les curiosités de cette série, le petit poignard français de femme, du XVI$^{e}$ siècle, garni de son couteau, qui porte cette inscription : *A bien conduire son espoir il faut attendre la fin.* Vénus et Cupidon, sculptés dans l'ivoire, couronnent sa poignée ; le fourreau représente Minerve armée ; au-dessous d'elle, un amour joue de la guitare ; la tête du petit couteau est un masque de fou. On pourrait bâtir des romans sur la pointe de ce fin stylet : peut-être a-t-il armé la ceinture ou la jarretière d'une dame galante de Brantôme.

## VII

C'est moins à un arsenal qu'à un écrin, moins à un trophée qu'à une énorme parure que ressemble l'éblouissante armoire des armes blanches orientales. Là sont ces sabres turcs qui couperaient au vol des oreillers de plume, comme le cimeterre de Saladin. Leurs lames de Damas noires, historiées de caractères arabes, poussent le cri de guerre de la fatalité musulmane : *Macha-Allah* : « Ce que Dieu a voulu ! »

Les kandjars aux manches de pierreries, dont l'acier bleuâtre jette des éclairs livides, font songer aux vengeances nocturnes des harems. Les épées de la Perse se reconnaissent aux ondes, pressées et brillantes, qui tissent le plat de leurs lames. L'Inde fait de purs bijoux de ses armes. On n'imagine pas que le sang puisse souiller ces sabres, aux poignées de jade, incrustées de pierres fines, serties d'un fil d'or, et qui roulent de petites perles dans la rainure de leurs lames; ces cottes de mailles, pareilles à des toiles d'acier moirées d'or; ces épées, dont la garde délicate paraît faite pour des mains d'enfant ou de femme; ces poignards, à pommeau de cristal de roche, brodé de fleurs d'or. Une bataille, livrée avec de pareilles armes, ressemblerait au bal de la mort.

L'Asie fait ses armes splendides; l'Afrique et l'Océanie les font effroyables. Les yatagans malais, à lames ondulées, semblent des serpents de métal; les figures de reptiles qui rampent sur leurs lames complètent l'illusion. Un sabre de Bornéo porte, à son pommeau de bois, le hideux attribut du cannibalisme, une chevelure humaine arrachée du crâne. Ce n'est pas sans horreur qu'on regarde un sabre provenant du roi de Dahomey, cet ogre noir qui, trois fois par an, se baigne dans une citerne pleine de sang humain. Ce sabre est, d'ailleurs, d'une laideur affreuse; on dirait un glaive de boucher.

Quelles horribles blessures doivent faire les kriss de la Malaisie, dont la lame flamboyante, grossièrement rugueuse, fait un angle avec la poignée! Tel casse-tête des îles Marquises semble une arme plutôt simiesque qu'humaine. On ne se figure pas autrement les massues naturelles qu'agitent ces formidables gorilles du Gabon, forts comme des lions, féroces comme des tigres, qui attaquent l'homme debout, face à face, d'égal à égal, et qui tordent, comme des brins de paille, entre leurs grosses mains noueuses, les carabines des chasseurs qu'ils ont terrassés. Quelquefois l'arme sauvage est purement bestiale. C'est avec une paire de cornes d'antilope, plaquée sur le front, que les nègres du sud de l'Afrique éventrent leur ennemi.

Les armes et les panoplies de l'ancienne Chine tranchent sur ce trophée barbare, par leur tournure bouffonne et puérile. Ses épées à lame craquelée comme la porcelaine, ses boucliers de bois peint, représentant des têtes de poussahs; ses casques dont la visière est un masque qui fait une grimace à l'ennemi pour le mettre en fuite, donnent l'idée d'un peuple enfantin, se battant avec des jouets. La Chine a le don de la parodie : ses dieux sont des magots, sa peinture est une caricature, sa musique un charivari, sa cuisine un vomitif; ses remparts sont des paravents et ses armes des épouvantails.

## VIII

On a longtemps attribué l'invention de la poudre au moine allemand Berthold Schwartz. Nous regrettons que la critique n'ait pas ratifié cette légende. Ce feu terrible de la guerre, dérobé à la nature par un cénobite, avait la poésie du contraste. Quoi qu'il en soit, le mystérieux inventeur qui, le premier, mélangea le soufre et le salpêtre au charbon, du fond de son laboratoire, tua tout un monde, en créa un autre, et transforma l'histoire aussi puissamment que l'imprimerie devait, plus tard, renouveler la pensée.

Rien de plus gauche, à son origine, que cette force terrible, extraite des entrailles du monde plutonique. Ses débuts rappellent ceux du lion de Milton se dépêtrant lourdement des fanges du chaos. Elle naît, aveugle et difforme, se meut à tâtons et frappe au hasard. Connue dès le commencement du XIVe siècle, la poudre, appliquée aux machines de guerre de l'époque, ne sert d'abord qu'à lancer des pierres et des carreaux d'arbalète. Elle se fait la servante de la catapulte. On dirait Prométhée esclave de Polyphème.

Vers 1338, les premiers canons apparaissent. Le

musée nous montre un des rares débris de cette artillerie primitive. C'étaient des tubes grossiers, formés de douves de fer que des anneaux renforçaient. Ils se chargeaient par la culasse, au moyen d'un boîte séparée du corps de la bouche à feu. On les haussait et on les baissait avec des poulies et des cordes. A ces premiers canons ou *queunons*, appelés aussi *acquéreaux*, *sarres* et *spirales*, succède la bombarde ou gros canon inventé par Berthold Schwartz, celui-là même qui passa, plus tard, pour avoir inventé la poudre.

« Le 17 de mars 1354, — dit un manuscrit de la Bibliothèque, — ledit sieur Roy Jehan, estant acertainé de l'invention d'artillerie trouvée en Allemaigne, par un moine nommé Berthold Schwartz, ordonne aux généraux des monnoies faire diligence d'entendre quelles quantités de cuivre estoient en royaulme de France, pour aviser des moyens d'iceulx faire artillerie. »

La véritable invention du moine allemand fut de substituer la fonte à la forge, ce qui permit la fabrication des grosses pièces. La bombarde atteignit bientôt des proportions colossales. L'artillerie procéda comme la nature dans ses créations, elle commença par façonner des monstres lourds et traînants, plus effroyables que redoutables; elle eut ses mammouths et ses mastodontes. Aux premières années du XV$^{e}$ siècle, les

bombardes ne lançaient encore que des boulets de pierre qui, se brisant vite, ne pouvaient agir que par l'énormité de leur masse. On s'ingéniait donc à les fabriquer capables de projeter des rochers. Ces catapultes à feu faisaient le tapage des volcans. Froissart parle d'une bombarde de cinquante pieds de long, « qui mettoit si grande noise au décliquer, qu'on oyoit le bruict des pierres qu'elle jectoit de cinq lieues durant le jour, et de dix durant la nuict; ce qui causoit si grand paour, qu'il sembloit que tous dyables feussent par chemins. »

Le canon de Mahomet II, fondu par un renégat hongrois, pour le siège de Constantinople, est resté célèbre. Ce colosse de bronze chassait des boulets de quinze quintaux et de douze palmes de circonférence. Il était traîné sur rouleaux par mille jougs de bœufs; deux cents hommes l'escortaient pour le tenir en équilibre, deux cents pionniers et cinquante charrons le précédaient, pour mettre en état les ponts et les chemins par lesquels il devait passer. Son premier essai répandit l'effroi d'une éruption volcanique. On le traîna devant la porte du sérail d'Andrinople, et le Sultan, rapportent les historiens grecs, « craignant que l'horrible fracas de la détonation ne rendît sourds ceux qui en seraient proches, fit prévenir les habitants de l'heure où il serait tiré ».

L'effrayante puissance de l'Islam semblait s'être

concentrée dans cette machine formidable ; elle frappa de terreur l'imagination populaire. Cinquante ans après, Albert Dürer en rêvait encore, et la gravait, en même temps que les *Visions de l'Apocalypse*, dans sa célèbre estampe intitulée *le Canon*. Il s'étale sur le premier plan, pareil à une tour ronde renversée. Auprès de lui, se tient debout, comme le cornac près de l'éléphant, un Turc farouche. L'homme regarde, la tête en avant, l'immense horizon qui se déploie sous ses yeux : villes couronnées de tours et dentelées de clochers, cirques immenses, riches métairies, campagnes rayées de cultures, moissons ondoyantes : la civilisation européenne concentrée dans une perspective. Le dragon oriental menace tout cela. Son féroce gardien semble prêt à le lâcher sur ce monde splendide et paisible. Tout à l'heure, il vomira sur lui des quartiers de roc et des torrents de bitume.

Heureusement le monstre avorta : il lui fallut deux mois pour franchir les trente-six lieues qui séparent Andrinople de Constantinople. Arrivé devant la capitale de l'Empire grec, il ne joua, pendant le siège, que le rôle d'un épouvantail. On mettait deux heures à le charger, sept cents hommes étaient occupés à le servir, et il ne pouvait tirer que huit coups par jour. Il creva bientôt d'une charge trop forte, et, comme le taureau de Phalaris, qui dévora son statuaire, il tua, d'un éclat, le renégat hongrois qui l'avait fondu.

C'était là, du reste, l'effet ordinaire de ces engins de mauvaise fonte, montés sur d'informes échafaudages, presque incapables de mouvement et de direction : ils étaient moins dangereux à l'ennemi qu'à leurs canonniers. La déception produite par leur impuissance fut grande. On crut bientôt que les canons n'étaient bons qu'à effrayer les chevaux par leur flamme et leur explosion. Machiavel proposait aux généraux de son temps, d'interrompre, par une trouée, la ligne de bataille, en face des batteries ennemies : cette tactique élémentaire lui semblait suffire pour annuler l'artillerie. Il n'estimait pas que, dans une bataille, chaque canon pût tirer deux fois.

A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, cent cinquante ans après l'invention des bouches à feu, l'artillerie fait un progrès immense ; elle se fortifie et se mobilise. Le bronze est substitué au fer dans la fonte des pièces ; le fer à la pierre dans leurs projectiles. Le boulet fondu fait ses premiers ravages dans les batailles, et sa première trouée dans les sièges. Le donjon n'est plus invulnérable, le canon déchire et dépèce sa lourde armure de granit. Presque en même temps, le *tourillon* est trouvé : la pièce, liée à l'affût qui monte sur des roues, peut changer d'inclinaison et se mouvoir rapidement. La bête ignivome qui rampait pesamment à terre, prend des pieds et presque des ailes. L'affût à roues réalise l'antique métaphore du char de la foudre. C'est

la France qui accomplit ce progrès soudain : les douze pièces que Louis XI fit couler, en fonte verte, et qu'il nomma les « douze pairs de France », restèrent longtemps les canons modèles de l'époque. L'artillerie française, passant les Alpes avec Charles VIII, éblouit et foudroya l'Italie. A ses grandes bombardes, à ses longues coulevrines, à ses fauconneaux agiles tirés par de rapides attelages, qui, pour le combat, laissaient leur avant-train, et sur-le-champ étaient en batterie, les armées italiennes n'avaient à opposer que des canons fainéants, traînés par des bœufs, plus pour la montre que pour l'usage. L'effet fut décisif et terrible ; l'art de la guerre fut dès lors changé.

## IX

L'arme à feu devint bientôt portative ; dès les premières années du XV^e siècle, apparaît la coulevrine à main, dont le musée montre un des rares débris. C'est un simple canon de fer forgé, percé d'une lumière ; sur le côté droit du tonnerre est un petit épaulement, destiné à recevoir et à préserver la poudre d'amorce. Le feu était mis à la main, au moyen d'une mèche allumée ; des cordes fixaient ce canon à un fût de

bois. Deux hommes étaient attachés au service de la coulevrine; l'un la portait, l'autre y mettait le feu. A cet état d'ébauche, la coulevrine n'était qu'un canon à peine redressé.

L'arquebuse à croc vint ensuite; presque aussi pesante qu'une petite bombarde, elle lançait des balles de plomb de douze à treize livres. Le crochet dont elle était munie la fixait sur un chevalet, au moment du tir. L'invention du *serpentin* facilita prodigieusement son usage. Ce procédé semble grossier à nos yeux modernes : c'est une pince courbe dans laquelle une pièce enflammée était fixée par une vis, et qu'une détente abaissait sur le bassinet. Mais, comparé à l'ancien système, le serpentin était l'éclair remplaçant la torche. Jusqu'alors, le coulevrinier, portait sa mèche liée à la ceinture, dans les marches, et entourant le bras droit, quand il combattait. Le coup portait au hasard, et, trois fois sur dix, blessait le tireur. Un chroniqueur du XVI[e] siècle dépeint naïvement la peur que l'arquebusier avait de son arme : « Quand aux arquebousiers, ils n'osoient pas coucher en joue, leurs bastons étant gros pétards, courts, pesants et malaizés à manier, comme épais et trop renforcés qu'ils estoient, au priz de leurs balles. Ils mettoient le feu avecque la main, tournant en effroi et en sursault le visaige d'un autre costé en arrière, avec (par adventure) plus de peur que ceulx n'en debvoient

avoir à qui le coup s'adressoit; si que c'eust esté un bien grand malheur s'il y eust dam, puisque la mire ne s'y adressoit pas. »

Le serpentin avait surtout le mérite d'améliorer le pointage. Ce fut l'Espagne qui l'inventa, et l'armée française paya les frais de la découverte. Les arquebusiers de Pescaire décidèrent, à Pavie, du sort de la journée. La leçon, du moins, ne fut pas perdue : les armes à feu furent substituées aux arbalètes, dans notre infanterie. Brantôme dit que la reine mère, déclarée régente « envoya par toute la France, et principalement ès bonnes villes, tant de frontières que autres, des commissaires maistres de requestes, pour leur recommander, entre aultres choses, surtout qu'ils eussent à se pourvoir et garnir de bons harquebus, armes seures et propres, dont les ennemis s'en estoient si bien pourveus et aydés à défaire le roy, en ceste bataille. A quoi obéirent les villes et le pays, non pour en user d'abord, mais pour faire leur provision seulement : car ils demeurèrent longtemps sans s'en pouvoir accommoder, tant ils aymoient leurs arbalestes. Du depuis, il y a environ soixante ans, ils s'en sont si bien accommodés, qu'ils en font leçon aux aultres. »

La platine à rouet, originaire d'Allemagne, suivit de près le serpentin. Elle remplaçait la mèche par une pierre à feu, insérée sur une rondelle d'acier can-

nelée, à laquelle un mécanisme imprimait des rotations énergiques. Les étincelles jaillissaient du frottement, et le coup partait. Le rouet s'adaptait surtout aux mousquets de la cavalerie. Cette arquebuse rapetissée devint le *pétrinal* qui, raccourci encore, s'appela la *pistole* ou le pistolet. Arme équestre par excellence, le pistolet à rouet fit toutes les guerres de la fin du XVIe et des premières années du XVIIe siècle. Manié par les reîtres allemands, il devint le ressort d'une tactique nouvelle. De leurs profonds escadrons, un premier rang se détachait au galop, et faisait feu sur l'ennemi ; puis, au galop encore, il allait se reformer et recharger ses armes derrière l'escadron. Chaque rang défilait ainsi tour à tour, égrenant son feu.

On suit, sur les râteliers des armes à rouet du musée, les progrès lents mais constants de ce nouvel appareil. C'est d'abord un mécanisme énorme ; extérieur au corps de platine, il y est rattaché, mais non point soudé. Les pièces diminuent ensuite de volume; puis elles entrent dans la platine, s'y tassent, s'y enfoncent et finissent par s'y noyer complètement.

## X

L'art de la Renaissance, qui touchait à tout, s'occupa de l'artillerie à peine inventée. L'arme à feu rivalisa bientôt d'élégance et de luxe avec l'arme blanche. Les canons prirent la forme des animaux héraldiques. Leurs volées représentaient souvent des têtes de monstres béants; la bouche de la pièce simulait une gueule qui, les jours de bataille, vomissait du feu. Les anses étaient tournées en écailles de guivre ou en nageoires de dauphin, les boutons de culasse en masque de Méduse ou en faces de lion. Les canons de Louis XII portent, sur leur renfort, le porc-épic couronné, lançant ses piquants, emblème de ce roi. La salamandre rampe et déploie les spirales de sa figure chimérique sur ceux de François Ier. Les canons de Henri II, taillés à huit pans, portent les initiales de Diane de Poitiers, avec son croissant entouré d'arcs et de lacets d'amour. On dirait Vénus appliquant son chiffre sur les machines forgées par Vulcain. Les canons parlaient aussi, comme les haches et comme les épées. Une bombarde allemande dit, en grondant, par l'inscription gravée sur sa bouche : « Je me

nomme Catherine, méfie-toi de mon contenu. Georges Endarfer me fondit. » Une serpentine en fer forgé, du xv<sup>e</sup> siècle, crie gare à ceux qui l'approchent : « Suis ici mis por reposser les ennemis; tirez-vous arrière! »

Les arquebuses de la Renaissance offrent des chefs-d'œuvre d'ornementation : ce ne sont que crosses incrustées d'ivoire, sculptées en ronde bosse, découpées en volutes, brodées d'acier ou taillées en prisme ; fûts plaqués de médaillons ou enroulés de feuillage, comme le fer des thyrses ; canons damasquinés d'or, richement ciselés d'arabesques et de figurines, garnitures dentelées et ouvrées à jour. Ces armes magnifiques étaient faites pour la parade plus que pour l'usage ; la rugosité de leurs ornements aurait contrarié la main du tireur.

Le célèbre mousquet à mèche du cardinal de Richelieu, conservé au musée, est le type et presque la charge de cette joaillerie de la guerre. Trois médaillons ovales de guerriers armés à l'antique cisellent en relief son canon doré ; deux têtes de béliers s'accouplent sur sa visière. Le haut du canon, taillé en colonne cannelée, porte un chapiteau dont les montants sont des cariatides sculptées en ronde bosse ; le corps de platine présente une tête de Méduse fouillée, sur fond d'or ; un dauphin s'enroule sur le fût ; à la crosse, au-dessous du tonnerre, un beau masque d'homme coiffé d'une

coquille ; à la plaque de couche, les armes à trois chevrons de Richelieu, et le chapeau de cardinal. Cette arme splendide et inoffensive n'aurait guère pu lui servir plus que sa crosse d'évêque, un jour de bataille. L'inscription décorait aussi les fusils et les arquebuses ; elle prêtait sa voix au sifflement de leurs balles. Une arquebuse française de la fin du XVIe siècle récite ce fier et naïf quatrain :

Pour maintenir la foy,
Suis belle et fidelle ;
Aux ennemis du roy,
Suis rebelle et cruelle.

## X

La panoplie lutta tant qu'elle put contre les armes à feu, augmentant de poids et de volume, à mesure que l'artillerie devenait plus savante et plus redoutable. A la fin du XVIe siècle, elle était d'une intolérable lourdeur. L'homme d'armes bardé, ferré, blindé, des pieds à la tête, ployait sous le poids de sa carapace. La Noue, dans son *Quinzième Discours militaire*, proteste énergiquement contre cet équipement excessif : « La violence des piques et des arquebuses, — dit-il,

— a fait adopter une armure plus forte et plus à l'épreuve qu'elle n'estoit. Maintenant elles sont tellement pesantes, que l'on est chargé d'enclumes plustôt que d'estre couvert d'une armure. Nos gens d'armes et nostre cavalerie légère, du temps de Henri III, estoient bien plus beaux à veoir, avecques leurs salades, leurs brassards et le casque, portant la lance avecques une banderolle ; et leurs armes n'estoient pas d'un poids plus fort que ne peut porter un homme pendant vingt-quatre heures. Mais celles d'aujourd'hui sont tellement pesantes, qu'un jeune chevalier de trente ans en a les espaules entièrement estropiées. »

Bientôt l'armure renonce à une défense inutile, elle tombe pièce à pièce, sous les boulets et les balles. Au commencement du XVII[e] siècle on ne porte plus les jambières, qui sont remplacées par de fortes bottes. Gustave-Adolphe dépouille ses soldats des cuissards et des brassards, et ne leur laisse qu'une cuirasse légère. Les rondaches paraissent, pour la dernière fois, sous Louis XIII, au siège de Saint-Jean-d'Angely. L'armure complète, au temps de Louis XIV, rentre sous terre, à la lettre ; elle ne reparaît que dans les tranchées.

Cette révolution dans les armes et dans les costumes de la guerre ne s'opéra pas sans de violentes résistances. L'artillerie ne renversait pas seulement l'antique stratégie ; elle frappait au cœur des idées et des sentiments.

Visée par elle, la chevalerie devint impossible. A quoi bon les joutes aventureuses, les passes d'armes, les luttes en champ clos, les exploits de la lance, les prouesses de l'épée, avec égale part d'ombre et de soleil, quand, par derrière, du fond d'une broussaille, le plus vil goujat de l'armée pouvait, en remuant le doigt, faire mordre la poussière à un Cid et à un Roland? Aussi l'invention nouvelle fut exécrée par ce qu'on pourrait appeler l'ancien régime de la guerre. Le maréchal Vitelli faisait crever les yeux et couper les poings aux arquebusiers que ses soldats prenaient vifs, comme à des lâches et à des félons qui usaient d'armes défendues. Un trait curieux est celui de ce soldat espagnol qui, le soir de la bataille de Pavie, vint offrir à François Ier la balle d'or qu'il avait fondue pour le tuer. Il avait senti le besoin d'ennoblir une arme indigne par elle-même de frapper un roi. « Sire, — lui dit-il, — elle » servira pour votre rançon. » Du côté des Français, La Châtaigneraie avait fait couler aussi six balles d'or destinées à l'empereur, à Pescaire et au connétable.

L'Arioste est l'interprète de la chevalerie fusillée par l'artillerie victorieuse, lorsqu'il nous montre, dans son poème, Roland, indigné, jetant à la mer l'arquebuse de Cimosque, le roi des Frisons. « Il prit cette arme dans ses mains et dit : « Afin qu'à l'avenir aucun che- » valier ne meste sa confiance en toi, et que le lâche ne » se vante plus de valoir le plus vaillant, reste ici à

» tout jamais. O maudite et abominable machine, qui
» fus forgée dans le fond du Tartare, de la main de
» Belzébuth, pour être la ruine du monde, je te rends
» à l'enfer d'où tu es sortie. »

L'Arioste suppose qu'un magicien, guidé par Satan, repêcha plus tard l'arme fatale, et il lui lance, au chant suivant de son poème, cette éloquente invective ; on dirait un anathème militaire prononcé par le grand prêtre de la chevalerie : « L'Italie, la France et tous les habitants des autres royaumes de l'Europe, ont appris, depuis, ce funeste secret. Les uns liquéfient l'airain dans des fournaises ardentes, et le coulent dans des cylindres creux ; les autres percent le fer et fabriquent des instruments plus grands ou plus petits, plus légers ou plus lourds : on les appelle fauconneaux, fusils, canons, canons simples ou doubles, selon qu'il plaît à leur inventeur. Cela brise le fer, pulvérise, bombarde et fait trouée partout où cela se passe. Malheureux ! renvoie à la fournaise toutes tes armes, jusqu'à ton épée, et charge ton épaule d'un fusil ou d'une arquebuse ; sinon renonce à ta solde, et prends ton congé. O sacrilège et abominable invention ! Comment as-tu pu trouver accès dans le cœur de l'homme ? Par toi, la gloire militaire est détruite ; par toi, le métier des armes est déshonoré ; par toi, la valeur et le courage deviennent inutiles ; le plus lâche est souvent l'égal du plus intré-

pide. Par toi, la bravoure et l'audace ne peuvent plus se mesurer en champ clos. Par toi sont déjà tombés et descendront encore sous la terre, bien des princes et des chevaliers, avant que finisse cette guerre qui a fait verser au monde, et à l'Italie surtout, tant de larmes ; et, si je vous l'ai dit, je n'ai dit que la vérité : l'inventeur de ces exécrables engins a surpassé en malignité tout ce que le monde a jamais produit de plus cruel et de plus méchant. Et je suis certain que Dieu, pour éterniser le châtiment d'un si grand crime, a précipité cette âme maudite dans le plus profond et le plus noir de l'enfer, à côté du maudit Judas. »

Le vieux Montluc, balafré au siège de Rabastens (1570), d'un coup d'arquebuse qui lui perça les os du nez, et le força à porter, le reste de ses jours, un masque au visage, décharge sa rancune, dans ses *Commentaires*, en feux roulants d'imprécations contre l'artillerie : « Il faut notter, — dit-il, — que la troupe que j'avois n'estoit qu'arbalestriers, car encore en ce temps-là, il n'y avoit point d'arquebuziers parmy notre nation. Que plust à Dieu que ce malheureux instrument n'eust jamais esté inventé ! Je n'en porterois les marques, lesquelles encore aujourd'hui me rendent languissant, et tant de braves et vaillants hommes ne feussent morts de la main, le plus souvent, des plus poltrons et des plus lasches qui

n'oseroient regarder au visaige celuy que, de loing, ils renversent de leurs malheureuses balles, par terre. Mais ce sont des artifices du dyable, pour nous faire entretuer. »

Ailleurs, parlant de la mort du frère de Strozzi, le prieur de Capoue, tué en Toscane, dans une reconnaissance, d'un coup d'arquebuse tiré par un paysan, derrière une haie : « Voyez, — s'écrie-t-il, — quel malheur qu'un grand capitaine meure de la main d'un vilain, avec son baston à feu! »

Plus tard, Cervantès reprend l'imprécation de l'Arioste. Don Quichotte, le dernier des chevaliers, maudit, une dernière fois, l'arme impersonnelle qui destitue les héros : « Oh! bienheureux les siècles qui ne connaissaient point la furie épouvantable de ces maudits instruments de l'artillerie, dont je tiens l'inventeur pour damné au fond des enfers, où il reçoit le prix de sa diabolique invention! Grâce à lui, un bras infâme et lâche peut trancher les jours du plus valeureux chevalier. Grâce à lui, sans savoir ni d'où ni comment, au milieu de l'ardeur qui enflamme un cœur magnanime, arrive une balle égarée, tirée peut-être par tel qui s'est enfui effrayé du feu de sa maudite machine, et voilà qu'elle arrête la pensée et suspend la vie d'un héros inconnu qui méritait de vivre des siècles. Aussi, en y songeant, serais-je tenté de dire que je regrette, au fond de l'âme, d'avoir em-

brassé cette profession de chevalier errant, dans des temps aussi malheureux que les nôtres; car, tout en ne redoutant aucun péril, je ne suis pas moins ennuyé de penser qu'un peu de poudre et de plomb pourrait m'ôter l'occasion de me rendre fameux sur toute la face de la terre, par la force de mon bras et le tranchant de mon épée. »

## XII

Qu'auraient donc dit l'Arioste, Montluc et Cervantès de l'artillerie d'aujourd'hui, qui frappe d'une distance que le regard n'atteint pas, et dont les boulets sont lancés par une force aussi invisible que celle qui projette les aérolithes sur la terre? Ses instruments de chimie et de balistique font, d'une armée, une usine de destruction, desservie par des mécaniciens de la mort. Mieux outillée que l'armée rivale, elle la battra à coup sûr. La victoire n'est plus seulement aux gros bataillons, elle est aux engins les plus nombreux et les plus rapides. Une légion de héros peut être pulvérisée, à travers l'espace, par une mitraille machinale, tombant, comme la grêle, d'un réservoir inconnu. Dans la dernière guerre, nous avons été écrasés par la

masse et par le poids de ces automates meurtriers ; leur mécanique a broyé l'héroïsme de nos armées. Mais la France s'en est emparée à son tour ; elle les animera de son âme, elle décuplera leur force brutale par son élan et par sa souplesse : l'artillerie redeviendra l'instrument par excellence de la valeur nationale.

Au temps même de Cervantès, l'artillerie réalisait des progrès immenses. Le mortier avec ses bombes, l'obusier avec ses obus, multipliaient, en l'éparpillant, le ravage et la projection des boulets. La platine espagnole, dite « platine à la miquelet », remplaçant la mèche et le rouet par deux pièces nouvelles, le chien et la batterie, inaugurait le fusil moderne. A la fin du XVII^e^ siècle, le fusil armait tous les fantassins de l'Europe. La pique, supprimée, se fit baïonnette et lui ajouta une force terrible. Maniée surtout par des mains françaises, la baïonnette passa longtemps pour décider du sort des batailles. Le maréchal de Saxe préférait ouvertement ses charges directes au tir hasardé de l'artillerie qui, à cette époque, pour tuer un homme, dépensait presque son poids de plomb. Souwarow disait ce mot pittoresque : « La balle est une folle et la baïonnette est un héros. »

Mais, aujourd'hui, la baïonnette est décidément subalternisée. Le fusil passant de la batterie à la percussion, puis au chargement par la culasse et à la rayure, le canon se rayant aussi, multipliant ses charges et gros-

sissant ses calibres, les armes de l'artillerie ont presque paralysé l'arme blanche. De progrès en progrès, elles sont devenues les instruments de précision d'une science toute nouvelle, science si terrible, qu'elle s'usera peut-être un jour par ses excès mêmes et qu'elle détruira la guerre, à force d'en exagérer les horreurs.

# ÉLISABETH ET MARIE STUART

## I

Élisabeth fait une très fière figure dans l'histoire. Jamais reine plus mâle ne régna sur des hommes. L'Angleterre lui doit, en partie, son avènement parmi les nations. Mais sa grandeur est toute politique, et, s'il faut admirer la reine, il est permis de haïr la femme. Son visage, son caractère, ses mœurs, ses amours, tout, en elle, est antipathique. On conserve, à la Tour de Londres, son effigie de cire, montée sur une mule. Cette figure, aigre et hargneuse, au nez crochu, aux lèvres rentrantes, avec ses petits yeux durs et pâles, que surmonte une montagne de gros cheveux roux, produit

une impression répulsive. Sa taille plate plonge dans un vertugadin chargé de rosettes et de passe-quilles. Le mauvais goût de la vieille fille perce, à travers la magnificence de la reine. Rien de plus laid et de plus baroque.

Les Indiens se figuraient la Compagnie des Indes comme une vieille dame très riche et très avare, qui les gouvernait, de Londres, par ses soldats et ses employés. Devant ce mannequin grimaçant, mêlé de clinquant oriental et de raideur britannique, on se souvient de la vieille dame des Indiens, et on croit la voir parée du costume d'une des pagodes du pays. Tous ses portraits du temps ont le même aspect de caricature fabuleuse. La tête prise dans une collerette gigantesque, emboîtée dans un corsage raide de perles et de pierreries, avec son air dur et sa moue méchante, elle ressemble à ces monstrueuses idoles indiennes, qui ne sont que griffes et colliers. Ces peintures, qu'on pourrait croire satiriques, sont d'une fidélité officielle. On sait qu'en 1563, Élisabeth défendit aux artistes médiocres de faire son portrait, une pareille occupation ne devant appartenir qu'aux peintres les plus distingués. Dans une autre proclamation, elle annonçait à son peuple « qu'aucun des portraits qu'on avait faits de sa personne ne rendant justice à l'original, elle avait résolu, à la demande de son Conseil, de se procurer son exacte ressemblance du pinceau d'un artiste habile ; qu'il serait bientôt

exposé en public, pour la satisfaction de ses amés sujets, et que, pour cette raison, elle défendait expressément à quelque individu que ce fût, de peindre ou de graver aucun nouveau portrait de sa personne, sans sa permission, ou de montrer et d'exposer en public aucun des anciens portraits, jusqu'à ce qu'ils eussent été refaits, d'après la copie que l'autorité allait faire paraître ».

Si l'art n'a jamais pu ennoblir les traits d'Élisabeth, la poésie et le théâtre ne sauraient non plus idéaliser sa personne. Elle paraît d'une grandeur tragique sur la vaste scène de l'histoire, entre le naufrage de l'*Armada* et l'échafaud de Marie Stuart. Rentrée dans les coulisses de Windsor et de Westminster, ce n'est plus qu'une virago acariâtre, la bouche pleine de jurons, la main pleine de soufflets, qui tyrannise brutalement sa cour et donne des coups de poing à ses filles d'honneur, « de telle façon, — dit un chroniqueur, — qu'on entendoit souvent ces belles filles crier et se lamenter d'une piteuse manière ». Les hommes d'État n'étaient même pas à l'abri de ses algarades. Le grand chancelier Burleigh pleurait souvent, tant il était malmené et rudoyé par la reine. Un jour, elle cracha sur l'habit de sir Mathew. Une autre fois, elle prit Hatton au collet. Le comte d'Essex, qu'elle morigénait selon sa coutume, lui ayant tourné le dos, elle « l'envoya au diable » et lui donna un violent soufflet.

Ces trivialités de mégère s'alliaient, en elle, à un orgueil de sultane. Une étiquette à plat ventre régissait sa cour; les plus grands seigneurs étaient forcés de se plier, devant elle, à des génuflexions orientales. Tous ceux auxquels elle adressait la parole, ou sur qui elle laissait tomber un regard, devaient, à l'instant même, se précipiter à genoux. Les gentilshommes qui la servaient pendant ses repas n'approchaient ou ne s'éloignaient de la table qu'après s'être agenouillés par trois fois.

Sa coquetterie frisait la folie : après sa mort, on trouva trois mille habillements dans sa garde-robe. Une basse jalousie de femme envenima sa haine contre Marie Stuart. Nelvil, l'envoyé de la reine d'Écosse à Londres, rapporte, à ce sujet, dans ses *Mémoires,* une curieuse entrevue qu'il eut avec elle. « Elle me demanda quelle était la couleur qu'on jugeait la plus belle dans les cheveux, et laquelle, de ma reine ou d'elle, avait les plus beaux cheveux... Je lui répondis que ses cheveux et ceux de ma souveraine étaient également beaux. Cette réponse ne l'ayant pas satisfaite, je lui dis qu'elle était la plus belle en Angleterre, et que ma souveraine était la plus belle en Écosse ; et, comme elle insistait encore pour une réponse catégorique, j'ajoutai qu'elle avait la peau plus blanche, mais que ma souveraine était très belle. »

L'âge ne fit qu'aggraver cette vanité ridicule : à

soixante-neuf ans, elle dansait encore la courante et s'habillait en bergère. Jusqu'à la fin, les courtisans qui voulaient lui plaire devaient paraître éblouis par le rayonnement de son vieux visage. L'encens qu'on lui faisait respirer aurait asphyxié une reine asiatique.

Ce qu'il y a de plus laid dans sa vie privée, ce sont encore ses amours. L'hypocrisie dont elle les drapait leur donne quelque chose de honteux et de clandestin. Aucun éclat, des indices; de la fumée, pas de feu. En approchant de son alcôve, on sent je ne sais quelle odeur de balai rôti. Ce n'était point la fière ostentation d'une czarine affichant ses favoris comme des dignitaires ; c'était le libertinage obscur d'une fausse prude qui pèche à huis clos, et va de sa ruelle à son oratoire. Toute sa vie elle singea la vierge et porta, avec une emphase risible, le lis fané de son célibat. Cette « vestale de l'Occident », comme l'appelaient ses poètes, aurait, dans la Rome antique, mérité vingt fois d'être enterrée vive. De Dudley au géant irlandais qui réchauffa sa décrépitude, on ne compte plus ses caprices.

Dès 1565, Marie Stuart, dans une lettre spirituellement perfide, au bas de laquelle Élisabeth dut écrire le brouillon de son arrêt de mort, dénonçait, sous prétexte de lui rapporter les calomnies qui couraient sur elle, ses rendez-vous nocturnes, ses baisers donnés et reçus auprès des portes, « ses privautés dés-

honnêtes ». Elle la prévenait que son éloignement pour le mariage passait pour « provenir de ce que vous ne voulez perdre liberté de vous fayre fayre l'amour, et avoir votre plaisir toujours avec nouveaux amoureux». Elle l'accuse, en faisant parler la rumeur publique, « de ne pas se contenter de deux ou trois, de se donner à des étrangers, de leur livrer les secrets d'État, de courir à force Hatton, et de l'aller trouver la nuit ».

La tragédie a vainement essayé de passionner ses amours caducs avec le comte d'Essex; leur dénouement sanglant ne peut même les faire accepter. Une reine septuagénaire, éprise et jalouse d'un homme de trente ans, se précipite, du haut de son trône, dans le ridicule. La couronne tombe, les rides restent; ce n'est plus qu'une duègne en ardeur, bonne à fourrer dans une comédie.

## II

Sans Marie Stuart, Élisabeth n'est pas un personnage dramatique; il lui faut cette reine à haïr, à martyriser, à tuer. Ce n'est qu'à son contact qu'elle reçoit et qu'elle dégage la passion. Opposées l'une à l'autre, leur lutte est pathétique, parce qu'elle est

naturelle, et parce qu'elle met aux prises les instincts les plus hostiles du cœur de la femme. D'un côté, une prude, hypocrite et envieuse, incarnant, dans sa sèche personne, toutes les qualités négatives du protestantisme, une virago d'État sachant prévoir et sachant attendre, armée de toutes les forces de la volonté et du caractère; de l'autre, une enfant de la Renaissance catholique, une jeune reine, romanesque et aventureuse, esclave de ses passions, jouet de ses caprices, légère et violente, impétueuse et faible, mettant à se perdre un étourdissement qui tient du vertige.

Je sais bien que sa mémoire, qui, pendant deux siècles, n'avait eu que des amants, a trouvé récemment des juges. Chaque époque, avant de mourir, enfouit ou brûle une partie de ses secrets. Mais un jour arrive où les crimes cachés se déterrent, où les responsabilités se démasquent, où le sang essuyé reparaît aux mains qui l'ont répandu, où les papiers d'État, ces muets du sérail de la politique, brisent les sceaux qui les bâillonnaient, parlent, dénoncent, prouvent et accusent. Tôt ou tard, l'ombre coupable, évoquée par la science, vient, comme lady Macbeth, laver ses mains sanglantes devant la postérité, en murmurant les vers du poète : « Qui aurait cru que cet homme avait en lui tant de sang ? Ne pourrai-je donc jamais nettoyer ces mains? Toujours l'odeur du sang! Quelque petite que soit cette main, tous les parfums de l'Arabie ne sauraient

la désinfecter! » Toutes blanches qu'étaient les mains de Marie Stuart, et « ces beaux doigts si bien façonnez qui, — dit Brantôme, — ne devoient rien à ceulx de l'Aurore », ils ne pourront jamais se laver du sang de Darnley, cet enfant sensuel et débile qu'elle épousa par caprice, et qu'elle tua par satiété, dès qu'elle fut dégoûtée de son fade amour.

Son mariage avec Bothwell, l'assassin de Darnley, égale, en horreur tragique, celui de la mère d'Hamlet avec Claudius. Il y a encore une tête coupée qui la regarde, dans l'histoire, avec des yeux de martyr : celle de ce jeune Chastelard, qui expia de sa vie le crime de l'avoir aimée. Par deux fois, on le trouva caché sous le lit de la reine. La première fois, Marie lui fit grâce; mais, à la seconde, elle livra ce *Cherubino d'amore* aux Brid'oisons puritains d'Édimbourg, ravis de pouvoir trancher, avec leur lourde hache biblique, cette tête élégante. « Adieu! — dit-il, en se tournant vers Holyrood, du haut de son échafaud, — adieu! la plus belle princesse du monde, qui me tue, et que je ne puis cesser d'aimer! »

Quelle figure admirablement faite pour charmer et pour attendrir que Marie Stuart, la plus séduisante des grandes dames du martyre et de l'échafaud! C'est la tête de Méduse de la sympathie que cette tête coupée, si belle et si poétique, dans sa fraise de point de Brabant; elle trouble la raison, elle fascine la conscience,

elle arrache des larmes de pitié, d'exaltation, de tendresse. L'histoire a beau l'accuser, l'incriminer, la convaincre, l'imagination se bouche les oreilles et la laisse crier. Elle ne se souvient que de la beauté de Marie, de ses malheurs et de son supplice; elle tombe, et se laisse tomber, dans le sépulcre tragique que l'enchanteresse lui tend, comme un piège, du fond du passé.

Quelle vie ne rachèterait pas une telle mort! Phryné, accusée de sacrilège devant l'aréopage d'Athènes, n'eut, pour se faire absoudre, qu'à déchirer sa robe et à découvrir aux juges son sein nu, ce sein parfait sur lequel les sculpteurs grecs venaient prendre l'empreinte des coupes de l'autel; de même Marie Stuart n'a, pour gagner sa cause, qu'à nous montrer, du haut de l'échafaud de Forthingeray, ses cheveux blanchis avant l'âge, « ces beaux cheveux, — dit Brantôme, — qu'elle ne craignoit pas de faire voir, ny se les tordre et friser, comme quand elle les avoit si blonds et cendrés ».

« Je viens de voir le crâne de Raphaël, à l'académie de la Sapienza, — écrivait le président des Brosses, — et je ne sais pourquoi j'ai trouvé cette tête de mort plus jolie que les autres. » La postérité, elle aussi, a ses têtes de mort de prédilection, et elle les serre contre son cœur, avec le geste passionné de la *Madeleine* du Corrège. N'essayez pas de lui arracher ces pathétiques amulettes, recueillies au pied des gibets et des échafauds; elle les défendra, contre vous, avec

la colère de l'amour. Oh! que le sang va bien à la femme, à la jeunesse, aux êtres déchus, entraînés, fragiles! Quel parfum lustral! quelle pur écarlate! Rappelez-vous Dante, rencontrant, dans son *Purgatoire,* l'ombre balafrée du jeune Manfred :

*Biond'era e bello, e di gentile aspetto;*
*Ma l'un di cigli un colpo havea diviso.*

« Il était blond et beau et de gracieux aspect; mais un coup avait fendu en deux l'un de ses sourcils. » Et, à la vue de cette tête blonde et meurtrie, le poète oublie ce qu'il appelle ailleurs « ses horribles crimes », et il jette, sur elle, les lauriers, les bénédictions, les larmes!

Le roman, la légende, l'histoire elle-même ont fait comme Dante: ils ont oublié le sacrifice de Chastelard, le meurtre de Darnley, les noces sanglantes de Bothwell, toutes les chutes et tous les forfaits de Marie, pour ne se rappeler que son héroïsme, ses captivités, ses épreuves, ses dix-huit ans de langueur et de fièvre, traînés à travers les stations du supplice jusqu'à l'échafaud sublime de Forthingeray. Et puis, cette *chère criminelle*, pour parler la langue de Corneille, a eu la rare fortune d'avoir pour adversaires des hommes, une reine, un pays frappés de disgrâce et d'antipathie. Qui ne plaindrait la fille des Guise, l'enfant

de la Renaissance, la jeune reine de France, transportée, presque subitement, de la cour idolâtre de Fontainebleau dans la sombre et froide Écosse calviniste. C'est la galère de Cléopâtre jetée sur les côtes de la Tauride.

Là régnait ce Dieu abstrait et iconoclaste de Calvin, qui ne veut être adoré que sous la forme du triangle. Là sévissait, dans toute sa rigueur, ce culte né dans la ville des horlogers, et qui n'était, lui-même, alors, qu'une horloge théologique aux rouages secs et criards, qui avait le diable pour jaquemart, et la damnation pour mécanisme. Là nasillait des anathèmes apocalyptiques ce pédant Knox, qui se donnait des airs d'Isaïe, en se drapant dans son manteau rogné de presbytérien. Figurez-vous Marie régentée par la férule de ce sinistre cafard. Pauvre Rosine couronnée, tombée sous la tutelle d'un Bartholo puritain! Il la tance, il la rudoie, il l'invective, il lui jette à tout propos, à la tête, sa grosse Bible ensanglantée sur tranche; il lui reproche ses danses, ses parures, ses médianoches, ses joueurs de luth, ses ballades à la française, ses sonnets à l'italienne, toutes les voluptés et les élégances au milieu desquelles avait fleuri sa jeunesse; il arrache, de ses vilaines mains tachées d'encre, les dentelles et les joyaux de ses femmes. « Ah! belles dames! belles dames! — leur criait-il de sa voix enrouée par la chaire, — voilà une vie charmante; si seulement elle

pouvait durer, et si nous allions au ciel avec du velours et des perles! Mais cette grande coquine, la Mort, est là qui vous saisira, bon gré mal gré; et cette petite âme faible et tremblante, comment pourrait-elle emporter avec elle perles et or, garnitures et dentelles, broderies et fermoirs? » Ainsi hurlait cet énergumène, oubliant que Luther lui-même avait écrit sur les marges de la Bible ce joyeux distique : « Celui qui n'aime ni » les femmes, ni le vin, ni le chant, est un sot et le » sera sa vie durant. »

*Wer nicht liebt Wein, Weiber, und Gesang,*
*Der bleibt ein Narr sein Lebenlang.*

Et l'Écosse entière avait l'âme, la bile, la jaunisse amère du vieux Knox ; elle haïssait, autant que lui, les bals, les concerts, les violes d'amour, les tableaux, les canzones et les mascarades. Marie, en essayant d'acclimater les arts et les plaisirs dans cette Judée du nord, ne réussit qu'à effaroucher son peuple d'ascètes cuirassés. Autant aurait valu offrir aux peuplades souterraines qui vivent près du pôle les oranges et les sorbets des pays chauds. Sa beauté voluptueuse scandalisait les chefs de clan sauvages de la Réforme. « Ce n'est pas une chrétienne, grommelaient-ils sous leurs casques, c'est Diane, c'est quelque divinité païenne! » Ils exécraient, en elle, l'Armide catholique, la magi-

cienne du papisme ; ils accablaient de ces durs versets dont l'Ancien Testament lapide les femmes idolâtres, cette tête charmante, inclinée sur les pieds des crucifix d'or ou devant les madones du Primatice. Les chiens qui léchèrent le sang de Jésabel aboyaient contre elle, du même aboi, dans la bouche des prédicants ameutés.

Ainsi repoussée par cette terre hostile, étrangère à son Dieu, excommuniée de ses temples, antipathique à ses mœurs et à ses croyances, comment s'étonner que cette jeune femme se soit entêtée dans sa foi et dans sa nature, qu'au fanatisme de la bigoterie et de la tristesse elle ait opposé le brillant fanatisme du plaisir, et que, d'ennui du spleen mystique qui désolait son royaume, elle se soit jetée, pour s'étourdir, dans de tragiques imbroglios d'amour. Tous ceux qui sentent, tous ceux qui rêvent, tous ceux que l'élégance charme, que la grâce captive, que la poésie enivre, et qui reconnaissent aux êtres fragiles le droit de tomber et de se briser, se rangeront, d'âge en âge, sous l'écharpe de tournoi qui lui servit de drapeau. Sa cause est celle de l'enthousiasme, de la passion, de l'instinct ; le parti qui l'a combattue, livrée et tuée, est celui de l'hypocondrie, du calcul, du pharisaïsme. Qui aime la suive ! — Il la suit, il la suivra. Armée idéale qui combat pour elle, en versant des larmes, et lui gagne ainsi de posthumes victoires.

Eh ! qui pourrait hésiter entre Marie et Élisabeth ?

Qui ne préférerait la fleur froissée, dont la flétrissure ravive le parfum, à la virginité guindée et desséchée sur sa tige ; la tendre pécheresse à la prude raide et dure, juchée sur son vertugadin de pudeur ?

Et puis, pour qui sait percer et démêler le fond des choses, la lutte des deux reines se réduit à la rivalité de deux femmes, et la victoire d'Élisabeth n'est plus que la vengeance d'un laideron, torturant et tuant une belle jeune femme tombée entre ses mains sèches.

Cette momie anglicane, allant au prêche sur sa mule stérile, vous en dit plus sur le martyre de Marie Stuart que toutes les révélations de l'histoire. Vous comprenez jusqu'où peut aller la haine de la laideur contre la beauté, de la disgrâce contre la grâce, d'une vie maussade contre une destinée romanesque ; vous lisez, sur cette face bilieuse, l'aigre ressentiment d'un envieux et rancunier célibat. Ah ! tu es jeune ! ah ! tu es belle ! ah ! les poètes papistes te comparent aux divinités de l'Olympe ! ah ! tu as des amants qui sont fiers de mourir pour toi, et qui, sur l'échafaud même où tu les envoies, embrassent ton portrait et te proclament la plus aimable princesse du monde ! Eh bien, je vais blanchir ces cheveux blonds qui se moquent de mes cheveux roux ; je vais couper cette tête charmante dont le sourire ensorcelle !

Et la vestale assise sur le trône de l'Occident, comme l'appelle Shakspeare, fit signe aux traîtres,

aux geôliers, au bourreau. Ainsi la vestale païenne, séparée du monde florissant qu'enchantait Vénus, par l'horrible fosse où l'on enterrait vivante la vierge infidèle à ses vœux de fer, devait *baisser le pouce*, avec une joie féroce, quand une jeune captive était condamnée au cirque. Elle avait aimé peut-être, elle avait connu les joies et les délices de la vie ; et peut-être regrettait-elle « son lit d'ivoire », comme la Cymodocée des *Martyrs*.

# GABRIELLE D'ESTRÉES

Vue de près, et en pleine histoire, la Belle Gabrielle ressemble peu à une héroïne épurée et romanesque. C'est une femme positive, sensuelle, nullement passionnée, bonasse plutôt que bonne, et s'arrondissant de toutes les façons. Voyez son portrait, dans la collection des crayons de la Bibliothèque : une face épanouie, des joues jonchées de roses, un embonpoint à peine contenu par la raideur du corsage, des yeux secs et indifférents que n'éclaire pas une lueur de tendresse. On croit voir la déesse prosaïque de la Fécondité ou de la Santé. Elle représente le type, pour ainsi dire officiel, de la maîtresse royale du vieux temps, gorgée, comblée, repue, se pavanant magnifiquement dans l'ostentation du concubinage.

Ses domaines auraient formé un petit royaume. En 1594, elle achète la seigneurie de Vendeuil; les années suivantes, celles de Crécy, de Monceaux, de Joigny; puis le comté de Beaufort, en Champagne, les fiefs de Jaucourt et de Loizicourt, les terres de Montretout et Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux, sans compter le duché d'Étampes, dont Henri IV dépouilla sa femme légitime pour en affubler sa maîtresse. L'inventaire de ses biens-meubles, conservé aux Archives, donne des éblouissements. On dirait le mobilier de la Belle aux cheveux d'or. Le vieux L'Estoile, tout bon royaliste qu'il est, se scandalise, dans son *Journal*, du luxe effréné de la favorite : « Le samedi 12 novembre (1594), — écrit-il, — on me fist voir un mouchoir qu'un brodeur de Paris venait d'achever pour madame de Liancourt, laquelle le devoit porter, le lendemain, à un ballet, et en avoit arresté le prix avec lui à dix-neuf cents écus, qu'elle lui devoit paier comptant. »

Ailleurs, il la montre faisant, auprès du roi, son entrée solennelle à Paris, avec un train de reine présomptive : « Il estoit huit heures du soir, quand Sa Majesté passa sur le pont Nostre-Dame, accompagnée d'un grand nombre de cavallerie et entourée d'une magnifique noblesse. Lui, avec un visage fort riant, et content de voir tout ce peuple crier si allègrement : *Vive le Roi!* avoit presque toujours son chapeau au poing, principalement pour saluer les

dames et damoiselles qui estoient aux fenestres... Madame de Liancourt marchoit un peu devant lui, dans une litière magnifique, toute découverte, chargée de tant de perles et de pierreries si reluisantes, qu'elles offusquoient la lueur des flambeaux, et avoit une robe de satin noir toute houppée de blanc. »

Être reine fut le but unique de Gabrielle. Henri IV, le plus grand prometteur d'épousailles qui soit dans l'histoire, lui avait juré le mariage. Ses trois fils semblaient lui assurer la couronne. Comme dans le tableau de Rubens, des enfants la conduisaient au trône, en semant des fleurs. La Mort vint la saisir, au moment où elle en montait le premier degré.

C'est cette mort, ou plutôt ce meurtre, qui réhabilite surtout Gabrielle; il eut, on peut le dire, la publicité d'une exécution. L'histoire des monarchies absolues de l'ancien temps est pleine de ces crimes, commis dans les maisons royales, s'attaquant souvent à leurs membres, et défiant le souverain de sévir. La raison d'État frappe souvent un favori, un prince, une princesse, jusque dans le palais, avec l'audace et l'impunité de l'inquisition vénitienne. La victime désignée tombe subitement; une odeur de poison s'exhale, l'assassinat est évident et presque flagrant, mais une terreur mystérieuse paralyse le châtiment et défend l'enquête. Les yeux se ferment, les bouches se taisent, on passe sans

se retourner, on ne sait rien, on ne veut rien savoir. Quel silence autour des lits de mort de madame Henriette, de la reine d'Espagne, femme de Charles II, du duc et de la duchesse de Bourgogne! Il semble qu'on ait peur de découvrir une tête inviolable, en soulevant le voile qui la couvre!

La mort de Gabrielle est un frappant exemple de cette Sainte-Vœhme occulte de l'ancienne histoire. Son mariage paraissait certain ; les négociations de l'alliance projetée avec Marie de Médicis traînaient et tombaient. Par cette mésalliance hardie, le roi échappait aux influences italiennes et aux intrigues espagnoles ; il redevenait le roi, tolérant et impartial, de l'Édit de Nantes. Gabrielle fut jugée et fut condamnée. L'arrêt, prononcé à Madrid ou à Florence, trouva, en France, une complicité mystérieuse. Les oracles ne manquèrent pas à la catastrophe. Elle fut annoncée par des astrologues. Sully, devenu l'ennemi de la favorite, écrivait, quelques jours auparavant, à sa femme « que la corde était bien tendue et que le jeu serait beau, si elle ne rompait ». Non qu'il fût dans le secret de la tragédie préparée, mais peut-être voyait-il à travers le rideau qui la recouvrait. Gabrielle surtout eut le pressentiment de sa mort prochaine. Comme la victime ceinte de fleurs et amenée dans le temple, qui recule, effarée, en voyant luire l'acier du couteau, sous les festons de l'autel, elle entrevit la Mort sur le seuil du trône.

Quand elle dut, par convenance d'étiquette, quitter Fontainebleau pour venir passer la semaine sainte à Paris, on eût dit une condamnée partant pour le supplice. Elle dicta son testament et fit au roi des adieux de mourante. Le roi, ému et gagné lui-même par les présages qui flottaient dans l'air, l'accompagna jusqu'à Melun, avec toute sa cour, marchant, à cheval, près de sa litière. Il la remit à son confident La Varenne et à Montbazon, son capitaine des gardes. C'était la confier à son ombre. Que pouvait-elle craindre, sous la garde de cette épée qui couvrait sa tête?

A Paris, Gabrielle descendit dans la maison de Zamet, un financier lucquois, « seigneur de dix-huit cent mille écus », comme il se qualifiait lui-même, devant un notaire qui lui demandait ses qualités et ses titres. Ce Zamet, agent du grand-duc, était de l'espèce tragi-comique des entremetteurs italiens, importés en France par les Médicis. Chaque princesse florentine a un de ces singes dans son équipage. Catherine apporte Ruggieri, Marie amène Concini. Mazarin représente, plus tard, le type agrandi de ces ruffians politiques. Zamet avait réussi par l'argent et par la souplesse; il s'était bâti, dans le faubourg Saint-Antoine, une charmante villa italienne, dont le roi avait fait son pied-à-terre parisien. On y jouait gros jeu, on y faisait une chère délicieuse; les femmes galantes y affluaient, comme à un Casino de plaisance. C'était un

coin de Venise enchâssé dans le faubourg Saint-Antoine.

Arrivée le mercredi, Gabrielle fait ses dévotions le jeudi ; puis elle dîne chez Zamet, qui, en gastronome renommé, lui sert un repas exquis. Après le dîner, Gabrielle retourne à l'église, accompagnée de mademoiselle de Guise ; des éblouissements la surprennent, pendant l'office des Ténèbres. Revenue dans la maison de Zamet, elle tombe foudroyée ; des convulsions atroces la bouleversent et la défigurent.

Dès qu'elle reprit connaissance, elle cria qu'on la tirât hors de cette maison de malheur. On la porta au logis de sa tante absente, madame de Sourdis. La tragédie étant jouée, la scène se vida, comme à un signal. Zamet avait disparu, le capitaine des gardes avait déserté ; mademoiselle de Guise s'était échappée ; la moribonde resta seule entre les bras de La Varenne, qui surveillait froidement l'agonie. A la fin, il se décida à appeler un médecin qui, intimidé peut-être par son regard, se rejeta sur la grossesse pour ne rien prescrire. Ce visage charmant était devenu un masque effroyable, la bouche, hideusement retournée, allait rejoindre la nuque. Dans les intervalles de ses crises, Gabrielle écrivit trois lettres au roi. Mais tout était réglé dans la mise en scène du sinistre drame ; ses comparses, comme ses acteurs, remplirent bien leurs rôles : les messagers marchèrent, au lieu de courir. Le roi reçoit

enfin la première missive ; il accourt au galop, éperdu, hors d'haleine... A Villejuif, un billet de La Varenne lui apprend que tout est fini.

Sa douleur fut terrible. Il entra dans un couvent voisin et s'y jeta, en sanglotant, sur un lit ; mais, revenu à Fontainebleau, il y trouva un air de joie et de délivrance. Au lieu de déplorer une catastrophe, on semblait y célébrer un miracle. M. de Fervacque attacha le grelot du carillon remplaçant le glas. Il s'écria : « Vous voilà bien débarrassé ! » M. de Gondy dit « que Dieu avait fait au roi une grande grâce ». Sully, qui, en apprenant la nouvelle, avait écrit à sa femme : « La corde a rompu ; maintenant que la voilà morte, Dieu lui donne bonne et longue vie ! » Sully prit sa voix de prédicant pour exalter « les œuvres émerveillables de Dieu, qui, dit le psaume, fait bien mieux en sa sagesse que nous ne voulons ».

Ainsi cerné par ce complot d'approbations tacites et mal contenues, le roi comprit et se résigna. Il eut peur des visages qu'il découvrirait en démasquant les coupables ; il laissa le crime disparaître, comme un serpent qui regagne son trou, après sa piqûre. Aucune recherche, nulle enquête. La Varenne resta en faveur. Zamet continua à héberger le roi, dans sa villa meurtrière. Les chroniqueurs contemporains baissent la voix, lorsqu'ils arrivent là. Tout au plus se permettent-ils des conjectures et des réticences. On croit en-

tendre le barbier de la fable, creusant un trou dans la terre, et y chuchotant son secret.

« La mort de la duchesse,— dit l'Estoile,— a donné occasion à plusieurs écrits en vers et en prose, aussi bien qu'à plusieurs propos, dans les conversations de la cour et de la ville, attribuant cette mort, les uns, à la crainte de n'être jamais la femme légitime du roy, les autres, à des potions suspectes. »

« C'est une merveille,— dit d'Aubigné,— comment cette femme, de laquelle la beauté ne sentoit rien de lascif, a pu vivre plutôt en reyne qu'en concubine tant d'années et avec si peu d'ennemis. *Les nécessites de l'État furent ses ennemies; c'est de quoi je laisse, comme en chose douteuse, à chacun son explication.* »

Pierre Matthieu, l'historiographe officiel, dit plus, en semblant moins dire. Il envisage la mort de Gabrielle à travers un télescope d'astrologue : il accuse Nostradamus d'avoir fait le coup : « Un devineur me dit et me montra ce qu'il avait supputé de sa nativité, adjoustant qu'elle estoit infaillible, que Dieu toutes fois estoit par dessus. Je le croyois mieux que luy; mais, voyant que les éphémérides parloient de la mort d'une grande dame et qu'elles avoient rencontré la vérité en plusieurs autres prédictions, je remettois ces doutes dans le sein de sa providence éternelle. »

Plus loin, une ironie cruelle se mêle aux fleurs de rhétorique qu'il répand cérémonieusement sur sa tombe. L'oraison funèbre sourit malignement, sous ses draperies pompeuses et sous ses pleurs d'apparat : « La mort la prit au temps que celles qui veulent estre réputées belles, après leur mort, doivent désirer de mourir, avant le flétrissement de leur beauté. Car, quand elles meurent vieilles, et qu'il n'y a plus en bouteille que la lie, on ne se souvient plus de ce qu'elles ont esté, et ne s'en parle que comme d'un flambeau qui tombe en cendres, ou comme des fleurs qui, d'autant qu'elles étoient agréables, vives et droites sur la plante, desplaisent et puent, quand elles sont cueillies et décolorées. »

# CONCINI

Concini et Léonora Galigaï, sa morne compagne, ont subi, depuis deux siècles, toutes les avanies de l'histoire. La pitié vous prend devant leurs mémoires cruellement diffamées, comme elle vous aurait pris devant leurs membres rompus et saignants. Certes, je ne veux pas faire un martyr de Concini ni une sainte de la Galigaï. Je sais leurs noires intrigues et leurs pillages effrontés. Je comprends la colère de la noblesse française, réduite à plier devant le sigisbé de l'indigne veuve d'Henri IV. Il faut dire cependant que ses ennemis le valaient et qu'il ne fut ni pire ni meilleur que l'époque où il parada.

Il n'y a pas, dans l'histoire de France, un règne plus honteux que la régence de Marie de Médicis. La

Fronde est une Iliade auprès de la Batrachomyomachie féodale qui s'agite autour de cette lourde pécore. C'est pour de l'argent que les princes se battent ; c'est pour des charges de cour que les grands conspirent. La révolte et la soumission affichent cyniquement leur tarif; le drapeau de la guerre civile n'est plus qu'un sac à remplir. Concini joua le rôle d'un valet fripon, dans cet anarchique imbroglio, gorgeant celui-ci, alléchant celui-là, bâclant les trêves ou les coups d'État, selon le besoin du jour; faisant, de sa faveur, métier et marchandise. Il volait avec les voleurs, il intriguait avec les intrigants, et, en cela, il faut dire que ce ruffian politique faisait son métier.

Mais c'est le charger d'un trop grand crime que lui imputer la mort d'Henri IV; c'est exagérer la fiction que le montrer stylant Ravaillac au meurtre, et le lançant sur le roi. Je sais bien que cette accusation effroyable s'est insinuée, sans l'ombre d'une preuve, dans quelques *Mémoires ;* mais la grande histoire a toujours dédaigné de l'y accueillir. Aucun même des pamphlets féroces qui se ruèrent sur Concini abattu ne l'a répétée. D'ailleurs, s'il faut croire les témoins qui se laissent égorger, il faut bien croire aussi l'homme qui se laissa tenailler, écarteler, asperger d'huile bouillante et de plomb fondu, en jurant, jusqu'à son dernier hurlement, qu'il n'avait pas de complices. S'il y a quelque chose de prouvé, en histoire, c'est cette déné-

gation de Ravaillac, que n'ébranlèrent pas des tortures qui auraient fait crier une statue de bronze. A lui seul, ce témoignage absout Concini.

Il est difficile, d'ailleurs, de trouver un scélérat dans ce drôle. Concini avait les qualités de ses vices ; il était serviable, facile, magnifique, aimant fort, comme Arlequin, à faire des présents avec l'argent qu'il avait volé. Son plus grand tort fut d'être insolent envers la Fortune, et de vouloir, comme il le dit un jour, « la pousser à bout ». Le succès enfla monstrueusement sa vanité naturelle. Son attitude, à la cour, pendant sa dernière année, était celle d'un Séjan de théâtre, arpentant la scène, à grandes enjambées. Il lève une armée de sept mille hommes, à sa solde et à sa livrée ; il s'adjuge des villes de guerre dont lui seul ouvre et ferme les portes ; il entasse, sur sa mince personne de parvenu étranger, les marquisats, les maréchalats, les gouvernements, les surintendances ; il a des gardes du corps et des gentilshommes ordinaires, qu'il appelle ses *coglioni di mila franchi.* « Il méprisait fort les princes, — dit Tallement, — et, en cela, il n'avait pas grand tort. » Mais il eut tort de mépriser, comme un enfant imbécile, ce jeune roi de seize ans, taciturne et mélancolique, qu'il avait relégué dans un coin du Louvre, parmi des fauconniers et des oiseleurs.

Ce furent ces oiseleurs qui le prirent dans un filet lentement ourdi. Il faut lire, non dans l'histoire offi-

cielle, qui abrège et qui décolore, mais dans un petit livre du temps : *Relation exacte de tout ce qui s'est passé à la mort du maréchal d'Ancre,* cet étrange complot d'un roi contre son sujet. On y voit Louis XIII machinant la nuit, dans son lit, avec Luynes, son favori, et des familiers d'antichambre, le piège où se prendra sa bête noire. Rien de puéril, en apparence, comme ce complot qui doit frapper un coup si terrible. Le roi se blottit dans sa ruelle, pour délibérer avec ses affidés, il chuchote, il s'interrompt pour regarder si l'on ne vient pas... Ses griefs sont ceux d'un enfant que l'on empêche de jouer à sa guise. Vous diriez un écolier conspirant, au dortoir, contre son régent.

Mais un souffle même trouvait des échos, dans ce palais envahi par l'espionnage italien. Concini fut averti du sourd murmure de disgrâce qui partait de l'alcôve royale. Il dédaigna d'y prêter l'oreille. L'infatuation l'aveuglait ; ses yeux ne voyaient pas plus que ceux qui brillent sur la roue des paons. Aux avis de mauvais augure, il objectait des rodomontades. Un jour, il avait dit à Luynes : « Monsieur de Luynes, je m'aperçois bien que le roy ne me fait pas bonne mine, mais vous m'en répondrez. » Un autre jour, il répondait à une dénonciation amicale : « Luynes a pensée de toutes choses ; mais il y a si loin de luy à moy, que nous n'avons pas sujet de nous craindre. »

C'était le *Il n'oserait!* du duc de Guise, parodié par un matamore.

Le hasard déjoue, trois fois, le complot royal; par trois fois, Concini recule instinctivement devant le fer qui doit le frapper. Il sort de la chambre du roi, à l'instant où ses meurtriers allaient y entrer; il quitte, malgré la prière de Louis XIII, une partie de billard, au milieu de laquelle les conjurés devaient le surprendre; la veille de sa mort, encore, Vitry le manque, aux portes du Louvre.

Enfin le jour de l'exécution se lève; cette fois, le piège est sûrement tendu, la cour du palais se remplit de cavaliers, drapés dans leurs manteaux jusqu'aux yeux. Vitry marche de long en large, regardant, à chaque instant, du côté de la porte et du pont-levis. Le roi attend dans sa chambre; il râcle, en attendant, un morceau de parchemin, d'une main convulsive. Son canif semble, de loin, guider les épées. De bonne heure il a fait dire à la petite reine « que, si elle oyait du bruit, elle ne s'étonnast de rien ». On signale l'approche du maréchal d'Ancre; il apparaît sur le quai. escorté de trente gentilshommes. Le voici qui avance: il est à l'entrée du pont; on lui remet une lettre, il ralentit le pas pour la lire... C'est alors que Vitry s'approche et l'arrête. Le maréchal recule brusquement; il s'écrie: *A mi!* (à moi!) Au même instant, trois des conjurés lui tirent, à bout portant, leurs pis-

tolets au visage, les autres le percent de leurs épées; il tombe sur les genoux. Vitry, d'un coup de pied, le renverse à terre et fait jeter son cadavre dans le corps de garde, sous un portrait de Louis XIII. L'histoire se contrefait elle-même, quelquefois. Il était dit que, d'un bout à l'autre, la mort de ce Scapin ressemblerait à celle de César.

« Il paraît plus grand mort que vivant », disait Henri III mesurant de l'œil le grand Guise à terre. C'est l'effet que produisit Concini, d'après le fracas que fit sa chute et les chants de victoire qui la proclamèrent. A peine est-il tombé, que les trompettes sonnent, que les tambours battent, que des cavalcades galopent par la ville en criant : « Vive le roi! le roi est roi! » Louis XIII apparaît armé au balcon, criant aux meurtriers : « Grand mercy! grand mercy à vous! A cette heure, je suis roy! » Les courtisans, à genoux hier devant le favori, accourent, par troupeaux, pour fêter sa mort. Ils acclament le roi, ils se prosternent, ils l'adorent. La grande galerie, encombrée, ne suffit plus à la foule. Le petit roi monte sur un billard pour la recevoir.

Tout le matin, il y resta à triompher, comme sur un pavois ; à déclamer, comme sur un tréteau, le récit de cette première tragédie de son règne. Sa joie enfantine et cruelle ne tarissait pas. Jamais il ne parla tant qu'en ce jour sinistre. Aux premiers venus, il racontait ses

griefs. Le maréchal s'était couvert, en jouant à la paume avec lui ; il s'était assis dans sa propre chaise, au conseil ; il se présentait, à son audience, escorté de deux cents gentilshommes, lesquels sortaient en même temps que lui et le laissaient se morfondre seul. Puis c'étaient des airs de maître qui se réveille, et qui va se mettre à régner. Le cardinal de La Rochefoucauld, voyant qu'on lui parlait d'affaires, lui dit « qu'il serait bien autrement empesché doresnavant qu'il n'avoit esté jusques à cette heure ». — « Non, — dit-il, — j'estois bien plus empesché de faire l'enfant, que je ne suis à toutes ces affaires-cy. » Il dit à un autre : « L'on m'a fait fouetter les mulets, six ans durant, aux Tuileries : il est bien temps que je fasse ma charge. » Un moment après, comme il s'amusait à jouer de l'épinette, sur une table, quelqu'un lui dit : « Que faites-vous là, Sire? » Il répondit avec une fière ironie : « Je fais l'enfant. »

Or, tandis qu'il faisait si bruyamment le monarque, celui qui devait régner en son nom et le remettre à la place d'où, ce jour-là, il croyait sortir, entra modestement dans la salle. « Eh bien, Luçon, — lui cria le roi, — me voilà hors de votre tyrannie ! » Et, comme Richelieu s'inclinait et voulait répondre : « Allez ! allez ! ôtez-vous d'ici ! » reprit-il d'une voix menaçante. C'est une des meilleures plaisanteries de l'his-

toire, que Richelieu surgissant devant Louis XIII, au moment où il triomphe du *signor* Concini.

Cependant la multitude achevait à sa manière la vengeance royale. Les meurtriers avaient dépouillé le cadavre de Concini : Larroque lui avait pris son épée, Le Buisson sa bague, Boyer son écharpe, un autre son manteau de velours noir, garni de passements de Milan ; puis ils l'avaient enveloppé d'un drap, attaché par les deux bouts avec des ficelles, et ils l'avaient jeté dans une fosse de Saint-Germain-l'Auxerrois. Un prêtre avait voulu réciter le *De Profundis ;* on lui avait mis la main sur la bouche et fait rentrer son oraison dans la gorge. « Deux petits pages se voulurent amuser à pleurer autour du corps, » des laquais les battirent et leur volèrent leurs manteaux.

Le matin venu, la populace, qui a flairé le cadavre, gratte la tombe avec ses ongles ; elle le déterre, elle le traîne, en le bâtonnant, sous une potence du pont Neuf. Là, un laquais de Concini le pend par les pieds, et, comme la corde manque, les gardes du roi qui passaient lui jettent les mèches de leurs arquebuses. Puis cette canaille, enragée, décapite le misérable cadavre ; elle lui crève les yeux ; elle lui tranche le nez ; un furieux plonge sa main dans sa poitrine entr'ouverte, l'en retire toute sanglante, la met dans sa bouche ; un autre arrache le cœur, le fait cuire sur des charbons et le mange... Un tronçon informe

pendait encore au gibet; la foule l'en arrache et court le rependre à la potence de la Grève; elle le dépèce ensuite et fait rôtir ses lambeaux à des feux de joie.

Ce n'est pas tout, Concini avait un fils, un enfant de quinze ans. Il faut laisser parler la *Relation,* pour entendre le cri du temps dans toute sa fureur : « Les archers, qui le gardaient, ouvrirent les fenêtres qui donnent sur le pont et lui firent voir ce funeste spectacle de son père pendu, *afin qu'il apprist à mieux vivre.* » Quels crimes n'absoudraient de si horribles douleurs! Devant ce malheureux, tué, par trahison, au tournant du Louvre, comme au coin d'un bois; devant ce corps broyé par la furie populaire et réduit, vingt-quatre heures après sa mort, à une poignée de cendre sanglante, que des cannibales vendent, par les rues, un quart d'écu l'once, on oublie tout, ses vices, ses concussions, ses rapines, pour ne se souvenir que du supplice gigantesque qui les expie au centuple. L'excès du châtiment réhabilite le coupable; le gibet, lorsqu'il est trop haut, grandit la victime.

Rien ne manque à ce martyrologe. En bas, la fureur des bêtes du cirque déchirant une proie; en haut, et comme sur les gradins supérieurs de l'amphithéâtre, la vengeance royale savourant délicatement son plaisir. Ce jeune fils de Concini, qu'on traînait devant le cadavre pendu de son père, refusait toute nourriture et voulait mourir. La petite reine Anne d'Autriche

envoya des confitures à l'enfant et le fit venir dans sa chambre. On lui avait dit qu'il dansait bien ; elle lui ordonna de danser ; l'enfant obéit. Il dansa, aveuglé de larmes et ravalant ses sanglots. Jamais il ne se remit de cette danse funèbre, il ne fit depuis que languir, et s'en alla, quelques mois après, mourir à Florence.

Que dire encore du supplice de la Galigaï? On ne sait pas le mot de cette énigmatique créature, naine de taille, maigre comme une larve, armée d'yeux enflammés qui semblaient lancer les sorts et les maléfices. Elle passa sa vie dans les ténèbres et les arcanes des camarillas. Son histoire est un pot au noir. Cela est resté obscur et furtif, comme le serait l'influence d'une négresse au sérail. Elle dit même à ses juges, avec l'orgueil d'une femme qui va mourir, et qui n'a plus rien à ménager sur la terre, ce qu'était le *charme* magique qu'on l'accusait d'avoir jeté sur la reine : « L'influence d'une âme forte sur une âme faible, d'une femme d'esprit sur une *balourde.* » Quoi qu'il en soit, malgré ses larcins de pie voleuse et sa morgue de fée Carabosse, comment ne pas s'apitoyer sur « cette désolée », ainsi que Richelieu l'appelle dans ses *Mémoires?*

Elle mourut, à petit feu, de l'éclair qui foudroya son mari ; elle se meurtrit et se déchira à toutes les aspérités du gouffre, au fond duquel il était tombé su-

bitement. Tout lui manqua à la fois. A peine le maréchal est-il mort, que la reine, qui l'avait tant aimée, l'abandonne, la renie et la livre, pieds et poings liés, à son fils. « Laplace vint, tost après, vers la reine, pour luy dire qu'on ne sçavoit comment annoncer la nouvelle à la maréchale, et voir si Sa Majesté voudroit prendre la peine de la luy dire. La reine luy dit qu'elle avoit bien d'autres choses à penser, que, si on ne luy vouloit dire la nouvelle, qu'on la luy chantât ! »

On sait l'iniquité criante du tribunal qui la condamna au bûcher pour avoir tué des coqs blancs, un jour de pleine lune, et serré des figures de cire dans un coffre taillé en cercueil. Elle fut superbe devant ses juges ; elle fut douce envers la mort. « Que de personnes assemblées pour voir passer une pauvre affligée ! » dit-elle en voyant la multitude qui suivait sa marche au supplice. Ce fut la seule plainte qui lui échappa.

On pardonne tout, vis-à-vis d'une pareille douleur ; et, si l'histoire veut récriminer, on lui répète ce que la Galigaï dit, elle-même, à un jeune gentilhomme qui lui reprochait, après son arrestation, je ne sais plus quelle offense : *Fiasque, Fiasque, non bisogna parlar del passato !* « Fiesque, Fiesque, il ne faut plus parler du passé ! »

# LE GRAND DAUPHIN

L'histoire a beau palper la tête vide et bouffie de cette Sérénissime nullité, sous la vaste perruque qui la recouvre, elle ne trouve que les bosses physiques de l'appétit et de l'apathie. Il tient de la place dans le siècle de son père, voilà tout. Saint-Simon est superbe, lorsqu'il jette la sonde dans ce grand vide. Vous diriez un chirurgien, disséquant railleusement un mannequin, et déblayant, sous la pointe du scalpel, les copeaux, les chiffons, les inanités qui le gonflent. Ce sont, chaque fois qu'il y revient, de ces portraits, comme il en sait faire, qui peignent un homme d'un trait, de pied en cap et à jamais : « Prince sans vice ni vertu, sans connaissances quelconques, radicalement incapable d'en acquérir ; né pour l'ennui, qu'il communiquait

aux autres, et pour être une boule roulante, au hasard, par l'impulsion d'autrui; absorbé dans sa graisse et dans ses ténèbres. »

Ailleurs il le montre, « chasseur sans plaisir; presque voluptueux, mais sans goût; gros joueur autrefois, pour gagner ; mais, depuis qu'il bâtissait, sifflant dans un coin du salon de Marly et frappant des doigts sur sa tabatière, ouvrant de grands yeux, sur les uns et sur les autres, sans presque regarder, sans conversation, sans amusement, je dirai presque sans sentiment et sans pensée ».

Plus loin, il l'appellera « un prince dont tout le mérite était dans sa naissance, et tout le poids dans son corps ». Ainsi va-t-il, traçant de ce gros homme, partout où il le rencontre, à Versailles, à Marly, à Meudon, les caricatures les plus pittoresques... Je crois voir Tacite crayonner au charbon ardent, sur les murs du Palatin, le masque stupide de Claude ou la panse de Vitellius !

Vanité de l'éducation : ce fut pourtant Bossuet, lui-même, qui façonna cette ébauche de roi. L'aigle du Sinaï couva cette intelligence avortée; le lion de Juda nourrit de sa moelle cet esprit débile. La *Politique sacrée* et le *Discours sur l'Histoire universelle* furent composés, tout exprès, pour un prince « qui, depuis qu'il avait été affranchi des maîtres, n'avait lu de sa vie

que l'article de Paris, dans la *Gazette de France*, pour y voir les morts et les mariages ».

Peut-être, et c'est l'avis des contemporains, le génie du maître effaroucha-t-il le disciple. Bossuet était, paraît-il, un rude pédagogue : sa verge d'Aaron catholique servait à deux fins. On a découvert récemment le journal d'un valet de chambre de Monseigneur, rédigé pendant son enfance, qui narre, d'un ton tragi-comique, le martyrologe du bambin royal. L'humble scribe, en adoration devant son petit maître, y relate piteusement les austérités de M. de Condom. Ce ne sont que pensums, pains secs, rapports au roi, cris lamentables du dauphin, qui se sauve devant les étrivières du grand évêque, en troussant ses chausses. On nous a toujours montré Bossuet, auprès de son élève, dans l'attitude paternelle et pontificale d'un grand prêtre hébreu initiant un fils de David ; mais tout tableau a son revers, et Joad fouettait souvent Éliacin, en rentrant dans la sacristie. Bref, l'enfant sortit inculte et stupéfié de ces étreintes du génie.

Il y a, dans la galerie de Dresde, un *Ganymède enlevé par l'aigle*, de Rembrandt, qui aurait enchanté Scarron : c'est un gros garçon, ventru et boursouflé, qui piaille, pleure, se démène et fait une horrible grimace, entre terre et ciel. Ainsi du petit dauphin, enlevé, par l'aigle de Meaux, dans ses hauteurs transcendantes ; il n'était pas né pour cette atmosphère, il

aspirait à redescendre ; il en tomba lourdement, et, depuis, resta toujours terre à terre.

Louis XIV acheva ce que Bossuet avait commencé : le fils n'aborda jamais qu'en tremblant la majesté d'un père qui redoublait, vis-à-vis de lui, de rayonnements, de morgue mythologique, de froncements de sourcils jupitéréens. Il le tenait à distance, il l'écartait des affaires, il lui défendait d'anticiper d'un seul pas sur le pouvoir qu'il devait occuper un jour. Le dauphin avait beau grandir, grossir, engendrer des princes qui devenaient rois avant lui, et compléter sa cinquantaine, il doubla toute sa vie sa minorité. De là, sa gaucherie pesante, son existence toute physique, de chasse et table, et cette incapacité foncière qui suivit les progrès de son embonpoint, et devint monstrueuse avec l'âge.

On n'a jamais assez marqué, peut-être, en décrivant le règne de Louis XIV, l'immense zone d'ennui et d'oisiveté dans laquelle il confina la majorité de ses courtisans. En dehors de ses ministres, de ses dignitaires, de ses généraux, de ceux dont il occupe la plume ou l'épée, vous trouvez tout un monde de grands seigneurs et de gentilshommes qui sèchent sur pied, dans les galeries de Versailles, attendent l'heure de la faveur royale, et n'ont rien à faire, en l'attendant, qu'à tourner, d'un pas de procession, dans le cercle d'un cérémonial aussi invariable que le zodiaque. Et notez qu'il ne leur est pas permis de quitter leur poste d'attente et d'adu-

lation. Versailles est la caserne de la monarchie : pas un de ses habitants ne doit manquer à l'appel du grand lever quotidien. Qui l'abandonne, déserte, et encourt la disgrâce, cette mort de la cour.

L'ennui romain produisit Caprée, l'ennui de la cour de Louis XIV créa une espèce de pays de Cocagne où les désœuvrés du règne vinrent se ruer, pour se distraire, en cuisine, en chasse, en jeu, en ripailles et en frairies de tout genre. Le XVII^e siècle fut, on peut le dire, tout ensemble le plus intellectuel et le plus matériel des siècles ; il eut autant de ventre que de cerveau : combinaison étonnante ! Il mangeait comme il savait tout faire, grandiosement. Le roi donnait l'exemple. Saint-Simon nous a transmis le menu de ses grands couverts ; Rabelais n'aurait pas plus largement inventé.

Louis XIV, à table, était un Gargantua classique, majestueux, officiel, accomplissant une cérémonie culinaire. L'appétit royal réglait celui des sujets. N'êtes-vous pas frappé, en lisant les journaux, les lettres, les mémoires, les récits du temps, des énormes bouffées de bombance qui s'en exhalent à chaque ligne ? Ce ne sont que noces, festins, galas, collations, goûters, médianoches. On tient table ouverte, on mange quatre fois par jour, on se réveille, la nuit, pour manger encore ; on avale, par là-dessus, toutes les semaines, d'épouvantables remèdes, composés par ces médecins enragés, ivres d'émétique et d'huile de ricin, qui, dans

les comédies de Molière, poursuivent leurs malades, en braquant sur eux leurs seringues, comme des escopettes de bandits ! Quelles santés ! quels tempéraments ! quelles capacités digestives ! Les femmes, elles-mêmes, et les plus nobles et les plus charmantes, se laissent tenter par ce gros vilain dieu de la Gourmandise, le plus prosaïque des péchés mortels.

Madame, mère du Régent, rapporte, comme un miracle, que, dans les trois dernières années de sa vie, la duchesse de Bourgogne « ne buvait plus avec excès, et ne souffrait plus que les jeunes dames se familiarisassent avec elle, en trempant les doigts dans le plat ». Lorsque la jeune princesse arrive en France, Louis XIV, qui est allé à sa rencontre jusqu'à Montargis, s'empresse d'écrire à madame de Maintenon qu'il est ravi de la façon dont elle mange. La cour va-t-elle à Marly ou à Fontainebleau, on bourre les carrosses de pâtisseries et de viandes, comme si l'on s'embarquait pour un voyage de long cours, et à peine a-t-on fait un quart de lieue, que le roi invite les dames à y faire honneur. « Il s'amusait à voir manger, et manger à crever ; il fallait avoir faim, être gaies et manger avec appétit et de bonne grâce ; autrement il ne le trouvait pas bon et le montrait même aigrement. » Cela le ragoûtait d'assister à ces pique-niques de duchesses. Tel un vieux sultan blasé qui s'amuserait à voir faire curée aux gazelles de sa ménagerie.

Ce robuste appétit était l'universel besoin de ce siècle ; il n'empêcha pas ses grands hommes de croître et d'agir. Mais, outre ses grands mangeurs, Versailles avait ses goinfres, Trimalcions en perruques, Falstaffs auliques, courtisans à l'engrais, qui, dans cette cour immense, où le caprice du maître les enchaîne sans les occuper, se livrent au plaisir animal de manger, de bâiller, de béer à vide. Il y a là des hommes, et des plus illustres par leur naissance, qui passent leur vie, enfoncés dans la chasse, absorbés par le jeu, plongés à table jusqu'au menton. Les *Mémoires* de Saint-Simon sont remplis des tragédies gastronomiques qui terminent ces existences pléthoriques, apoplexies sanguines, indigestions foudroyantes, et Fagon, armé de sa lancette, saigne la victime opime qui se meurt et qui râle à terre ! L'historien passe d'un air dédaigneux, renverse, sur eux, la marmite, en guise de pierre sépulcrale, et tout est dit.

Pour ne prendre que les plus fameux et ceux que leur position indique tout d'abord, Monsieur, frère du roi, meurt à la suite d'un dîner où « il mangea extrêmement, comme il faisait à tous ses deux repas, sans parler du chocolat abondant du matin et de tout ce qu'il avalait de fruits, de pâtisseries, de confitures et de toute sorte de friandises, toute la journée, dont les tables de ses cabinets et ses poches étaient toujours remplies ».

Le marquis de La Fare commence en Cupidon de ruelles et finit en Silène de cabaret : « La Fare était démesuré en grosseur. Tout le monde l'aimait, excepté M. de Louvois, dont les manières lui avaient fait quitter le service... Aussi souhaitait-il plaisamment qu'il fût obligé de digérer pour lui. Il était grand gourmand, et, au sortir d'une grande maladie, il se creva de morue et en mourut d'indigestion. Il dormait partout, les dernières années de sa vie. »

Enfin, Monseigneur lui-même faillit être emporté par cette épizootie de gloutonnerie qui sévissait dans certaines régions de la cour : « Le samedi, 19 mars, au soir, le roi étant à son prie-Dieu pour se déshabiller tout de suite, à son ordinaire, entendit crier dans sa chambre pleine de courtisans, et appeler Fagon et Félix avec un grand trouble. C'était Monseigneur qui se trouvait extrêmement mal. Il avait passé la journée à Meudon, où il n'avait fait que collation, et, au souper du roi, il s'était crevé de poisson. Il était grand mangeur, comme le roi et comme les reines ses mère et grand'mère. »

On le voit, cette cour de Louis XIV, si majestueuse à distance, a, lorsqu'on s'en approche, ses vices grossiers et massifs, mascarons qui grimacent aux angles d'une imposante façade que dominent, d'ailleurs, tant de hautes statues. Monseigneur, placé entre « le patriarche des rois » qui fut son père, et le jeune saint qui fut

son fils, résume, en un type expressif, à force de lourdeur et d'insignifiance, ce qu'il y eut d'épais et d'engoncé dans un temps où les vices, comme les mœurs, tendaient à l'enflure et manquaient de grâce.

Pour en venir à ses amours, ils furent presque tous d'occasion et de pacotille. On ne lui donne guère que des femmes de chambre des princesses, des figurantes de l'Opéra, et des comédiennes de l'hôtel de Bourgogne, parmi lesquelles la Raisin, dont il eut une fille, assez pauvrement mariée par la suite. Puis, de même que les brillants et bruyants amours du père aboutissent au solennel incognito de madame de Maintenon, les vulgaires fantaisies du fils vinrent se fixer dans cette obscure et indéchiffrable favorite qui s'appelle mademoiselle Choin.

C'est une figure presque fantastique que celle de *la Choin,* comme on l'appelait. Elle est plus que secrète, elle est clandestine. Il y a du mystère dans la situation de madame de Maintenon ; il y a du *catimini* dans la sienne. Par quelle sorcellerie vulgaire ou savante cette « grosse fille écrasée, camarde, brune et laide, qui n'avait l'air que d'une maritorne », captiva-t-elle un prince sensuel, qui devait rechercher le positif en amour? Fut-ce une dépravation de goût, l'esclavage de l'habitude, ou simplement la prise énergique d'une sèche volonté de vieille fille sur une nature apathique?

Quoi qu'il en soit, elle règne à Meudon, comme ma-

dame de Maintenon à Versailles. Même reclusion de fée invisible, même intrigue trotte-menu et furtive, même possession occulte et presque magique de l'âme qu'elle gouverne. Elle loge dans un grenier, elle n'apparaît qu'empaquetée dans ses coiffes ; elle se faufile, dans le château, par un couloir dérobé ; elle y préside, à huis-clos, des conciliabules intimes que l'on appelle les *parvulo* de Meudon ; et le roi compte avec elle, et des princesses viennent lui faire leur cour, et elle ne se lève pas pour les recevoir, et elle leur parle d'un ton de fée-marraine gourmandant ses filleules, et la duchesse de Bourgogne sort souvent, tout en larmes, des audiences de cette marâtre équivoque !

C'est le pot au noir que cette histoire de la Choin ; cela est resté obscur et furtif, comme le serait l'influence d'une négresse au sérail. Elle est, à la fois, subalterne et puissante ; il y a de la domesticité dans sa position, mais une domesticité de génie familier. Les courtisans qui la voient déjà, après la mort du roi, doublant madame de Maintenon, dans son emploi de reine *in petto*, l'adulent, la flagornent, et font queue à sa porte presque claustrale, qui ne s'entr'ouvre que pour de rares initiés. Le maréchal d'Huxelles envoie, tous les matins, à sa chienne favorite, des têtes de lapin rôties.

De temps à autre, elle prélude à son pouvoir futur par quelque sortie vigoureuse. Ainsi, c'est elle qui, du fond

de sa cellule, culbute, comme d'un coup de baguette, Chamillard, ce ministre enraciné que n'avaient pu abattre toutes les tempêtes de la cour. Monseigneur meurt, les prévisions échouent, les espérances se dissipent, les courtisans se retirent, le maréchal d'Huxelles supprime ses têtes de lapin rôties. La Choin se replie dans son néant, sans un regret, sans une plainte. Elle rentre en fiacre à Paris, se loge dans une maison du faubourg, se voile, se dévernit, s'efface, s'enfume de silence et de solitude, ne parle jamais du passé, et meurt, dix ans après, comme elle avait vécu, en sourdine. Étrange fille, aussi inexplicable par le dessous des cartes de sa fortune que par l'indifférence qu'elle mit à la perdre. On peut ranger, parmi les curiosités du règne, cette idole de petite chapelle, laide, baroque, cachottière, celée dans une niche, à laquelle on sacrifiait des têtes de lapin ! Il y a du sphinx dans sa figure camarde, à demi recouverte déjà par son élément, l'obscurité.

# LOUVOIS

Depuis Richelieu, la France n'eut pas de ministre plus actif et plus absolu que Louvois. L'imagination se le représente en turban plutôt qu'en perruque ; il avait la hauteur, les ombrages, l'humeur despotique et noire d'un vizir de l'ancienne Turquie. Tout pliait et tout tremblait devant ce redoutable personnage, que la fièvre d'un travail sans trève entretenait dans une colère perpétuelle. Sa violence renversait, comme un orage de grèle ; il avait courbé les plus grands seigneurs jusqu'à ses genoux. Ce fut lui qui abattit la noblesse devant l'autorité du ministre, dressa les généraux d'armée à sécher sur pied dans ses antichambres, et fit trembler l'épée devant la plume des commis et des intendants. Madame de Sévigné, dans une lettre à sa

fille, nous a transmis l'accent tyrannique de ce dictateur de bureaux et de cabinets : « Vous ne serez pas fâchée d'apprendre ce que c'est que d'avoir une belle compagnie ou d'en avoir une mauvaise. M. de Louvois dit, l'autre jour, tout haut, à M. de Nogaret : « Monsieur, votre compagnie est en fort mauvais état. » — Monsieur, » — dit-il, — « je ne le savais pas. — » Il faut le savoir, » — dit M. de Louvois ; — « l'avez-» vous vue ? — Non, monsieur, » dit Nogaret. — Il » faudrait l'avoir vue, monsieur. — Monsieur, j'y don-» nerai ordre. — Il faudrait l'avoir donné. Il faut » prendre parti, monsieur ; ou se déclarer courtisan, » ou s'acquitter de son devoir, quand on est offi-» cier. »

Cet assujettissement de la noblesse militaire au joug de la discipline ne s'opéra point sans révolte. Il est curieux d'entendre les protestations passionnées que souleva, à son origine, cette puissance nouvelle de la centralisation, créée par Louvois. « Les nouveaux grands, — s'écrie l'auteur des *Soupirs de la France esclave*, — les nouveaux grands qui sortent de la poussière, et qui montent jusque près du trône, ne servent qu'à abattre les maisons anciennes et à les anéantir. Ce sont les tyrans de l'État et les sangsues... On n'admet au gouvernement que des gens propres à faire des esclaves, des hommes d'une naissance au-dessous de la médiocre ; tel est un M. de Louvois,

petit-fils d'un bourgeois de Paris, en son temps occupant une charge de judicature au Châtelet; tel étoit un M. Colbert, fils d'un marchand de Reims. On élève ces viles têtes au-dessus de toutes celles du royaume. Ils règnent, pendant que les princes du sang plantent des choux, dans leurs maisons de campagne. On comble ces indignes ministres de bienfaits; on les rend riches et puissants, au delà de tout ce qui se peut imaginer. Aussi prennent-ils un air d'autorité qui foule aux pieds tout ce qui passe devant eux. Un M. de Louvois, un Seignelay traitent tous ceux sur qui leur autorité s'étend avec une brutalité sans pareille et une hauteur qu'on auroit peine à souffrir dans le souverain lui-même. »

Cent ans après, le vieux marquis de Mirabeau, s'indignant de la puissance croissante des bureaux, pousse des cris d'aigle de blason plumé par un scribe : « La noblesse, — dit-il, — s'avilit en servitude de cour et se mélange à la canaille plumière qui change en encre le sang des sujets du roi. Et, qui pis est, elle est obligée de fléchir le genou devant des champignons montés en une nuit, devant des potirons qui se dressent sur le fumier natal. Voir succéder des drôles armés de plumes à des hommes armés de fer, cela est dur! »

Cela était dur, peut-être, mais cela était juste, et cela était nécessaire. Un des mérites de Louvois est d'avoir, en quelque sorte, aligné l'armée, en faisant

rentrer la noblesse dans les cadres de la discipline. La guerre moderne n'est plus la guerre féodale; elle vit de calcul et non de prouesses; elle forge ses armes dans le cabinet. Louvois en avait le génie, mais un génie tranchant et cruel qui ne faisait pas de quartier, qui taillait dans le vif du pays conquis qui brouillait, de parti pris, la politique de son maître pour avoir la gloire de la démêler. Il mettait le feu à l'Europe pour en tirer la France saine et sauve. Il savait que sa faveur avait besoin, pour se retremper, du feu des batailles, et que le dernier coup de canon sonnerait la dernière heure de son règne. Le roi ne l'aimait pas, mais il s'en servait comme d'une lame, qu'on se réserve de mettre au fourreau après la campagne. Aussi toute la diplomatie de Louvois tendait-elle à éterniser cette campagne, à la prolonger en tous sens: la Hollande d'abord, puis l'Allemagne, puis la Savoie, puis l'Angleterre.

On sait cette étonnante anecdote de la fenêtre de Trianon d'où sortit, dit-on, la grande guerre de 1688. Le roi va visiter Trianon avec son ministre. Il remarque le défaut de proportion d'une croisée. Louvois, en favori gâté qui ne peut souffrir un reproche, prétend qu'elle est exacte, et soutient son dire avec entêtement. Le roi fait venir Le Nôtre, et lui ordonne de mesurer la fenêtre. L'architecte, médusé par le regard menaçant du ministre, balbutie et n'ose prononcer. Le roi s'irrite et lui ordonne de parler net. « Alors, — dit Saint-Simon,

— Le Nôtre avoua que le roi avait raison, et dit ce qu'il avait trouvé de défaut. Il n'eut pas plus tôt achevé, que le roi, se tournant à Louvois, lui dit qu'on ne pouvait tenir à ses opiniâtretés, que, sans la sienne, à lui, on aurait bâti de travers, et qu'il aurait fallu tout abattre, aussitôt que le bâtiment aurait été achevé. En un mot, il lui lava la tête. Louvois, outré de la sortie, arriva chez lui furieux. Il y trouva Saint-Ponange. Villecerf, et quelques autres féaux intimes qui furent bien alarmés de le voir en cet état. « C'en est fait,— leur dit-il, — je suis perdu avec le roi. A la façon dont il vient de me traiter pour une fenêtre, je n'ai de ressource qu'une guerre qui le détourne de ses bâtiments, et qui me rende nécessaire, et, par..., il l'aura ! » En effet, peu de mois après, il tint parole, et, malgré le roi et les autres puissances, il la rendit générale.

Tant que régna madame de Montespan, Louvois fut inébranlable. Il s'entendait avec elle, comme l'Acomat, de Racine, s'entend avec Roxane. Le pacha et la sultane s'étaient ligués pour gouverner le sérail. L'avènement de madame de Maintenon fut le prélude lointain de sa disgrâce. Il y avait antipathie entre ces deux natures : l'une superbe, entière, effrénée ; l'autre discrète, oblique, contenue. Louvois, d'ailleurs, passionné pour la gloire de son maître, dont il tirait la sienne propre, s'était opposé, de toute sa hauteur, au mariage

qui glissa la veuve de Scarron dans le lit royal. Il en fut cependant le témoin et le confident; mais il arracha du roi sa parole de le tenir à jamais secret. Plus tard, lorsque Louis XIV voulut déclarer sa mésalliance, Louvois l'arrêta au passage, et lui joua, sincèrement cette fois, une de ces tragédies de cour auxquelles il excellait. Il tira son épée, supplia son maître de l'en percer, s'il persistait à publier ce qu'il avait juré de taire, lui rappela, avec des larmes, des cris, des éclats qui furent entendus, son serment royal, et ne lâcha prise que lorsqu'il en eut extorqué la confirmation.

On comprend, intérêt à part, l'horripilation d'un ministre du XVII^e siècle, devant cette étonnante nouveauté : le roi, presque un dieu, couronnant la femme d'un bouffon! la veuve de Momus épousant Jupiter, devant l'Olympe scandalisé! Madame de Maintenon se résigna ; mais elle perdit Louvois, comme elle savait perdre, avec cette parole juste, régulière et froide, qui finit par faire trou dans la volonté la plus forte, comme la goutte d'eau dans le rocher. Le ministre lui fournissait, il est vrai, contre lui-même, de frappants griefs : des guerres allumées, comme des feux d'artifice, pour sa plus grande gloire ; le Palatinat incendié, rasé, ravagé, comme si les barbares y avaient passé ; des firmans d'extermination expédiés aux généraux en campagne, et toutes les haines, tous les ressentiments

de l'Europe provoqués par le serviteur, retombant sur le souverain.

Au moment où la colère royale, indécise encore, planait sur sa tête, Louvois, frappé de vertige, la fit éclater. Il avait proposé au conseil de brûler Trèves, avec la même torche dont il venait d'incendier Worms et Spire. Le roi se récria et refusa net de signer l'ordre. « Le lendemain, — raconte Saint-Simon, — à la fin du travail, Louvois lui dit qu'il avait bien senti que le scrupule était la seule raison qui l'eût retenu de consentir à une chose aussi nécessaire à son service que l'était le brûlement de Trèves, qu'il croyait lui en rendre un essentiel de l'en délivrer pour s'en charger lui-même, et que, pour cela, sans lui en avoir voulu reparler, il avait dépêché un courrier avec l'ordre de brûler Trèves à son arrivée. Le roi fut à l'instant, et contre son naturel, si transporté de colère, qu'il se jeta sur les pincettes de la cheminée, et en allait charger Louvois sans madame de Maintenon, qui se jeta aussitôt entre eux en s'écriant : « Ah! sire! qu'allez-vous » faire? » et lui ôta les pincettes des mains. Louvois, cependant, gagnait la porte. Le roi cria après lui pour le rappeler, et lui dit, les yeux étincelants : « Dépêchez » un courrier tout à cette heure, avec contre-ordre, et » qu'il arrive à temps, et sachez que votre tête en » répond si on brûle une seule maison. » Louvois, plus mort que vif, s'en alla sur-le-champ. »

Il était perdu. Avoir poussé Louis XIV à lever des pincettes sur un de ses sujets, c'était pis que d'avoir tiré l'épée contre lui. Le roi ne pouvait lui pardonner ce crime de lèse-majesté commis, par lui-même, contre sa personne. Il ne manquait plus à sa chute que cette goutte qui comble la mesure, et que les pots de fer attendent, pour briser les pots de terre assez insensés pour lutter contre eux.

Louvois, infatué par ce dieu dont parle Horace, qui aveugle ceux qu'il veut perdre, provoqua bientôt l'occasion par une insolence. Au siège de Mons, qui fut, d'ailleurs, le chef-d'œuvre stratégique de son ministère, le roi, se promenant autour du camp, trouva un poste de cavalerie mal placé qu'il disposa autrement. Le hasard le fit repasser, dans l'après-dîner, devant ce même poste qu'il trouva replacé comme il était avant son passage. Surpris, et déjà choqué, il demande au capitaine qui donc avait révoqué son ordre. Le capitaine répond que c'est Louvois qui venait de passer par là. « Mais, — reprend le roi, — ne lui avez-vous pas dit que c'était moi qui vous » avais placé? » — Oui, sire, » répond le capitaine. » Le roi, piqué, se retourne vers sa suite et dit : « N'est-ce pas là le métier de Louvois? il se croit un grand homme de guerre et savoir tout. » — Et il replaça le capitaine, avec sa garde, à l'endroit où il l'avait mis le matin.

De retour à Versailles, le roi s'assombrit visiblement pour son ministre. L'extrême faveur, dans les anciennes cours, par cela même qu'elle était un engouement, avait son revers et sa réaction. « Il faut vous dire tout, monsieur Fabert, » — disait Louis XIII en parlant de Cinq-Mars, dont il méditait déjà l'échafaud ; — « il y a six mois que je le vomis. » Repassez l'histoire des favoris, vous les verrez, presque toujours, soulever, à un moment donné, chez leur maître, cette crise de dégoût amer et maladif. Le favoritisme a ses satiétés, comme l'amour. Louis XIV en était là contre Louvois. Il l'avait jugé et condamné *in petto*.

Rien de plus sinistre que les derniers jours de Louvois. On eût dit la veille d'un condamné à mort. Les bruits de sa disgrâce commençaient à circuler par la cour; il la lisait dans le froid éclair du regard royal, dans les physionomies ironiques des courtisans, dans le relâchement de terreur et de respect qui s'opérait autour de lui. Quelques jours avant sa mort, il mena promener, à Meudon, la maréchale de Rochefort et madame de Blansac, sa fille, dans une petite calèche qu'il conduisait lui-même. Tout en allant, il se parlait comme en rêve ; on l'entendait s'écrier : « Le ferait-il? le lui fera-t-on faire? Mais cependant... » Puis il se rassurait, avec le mot du duc de Guise, marchant au guet-apens du château de Blois. « Non, — disait-il, — il n'oserait! »

Le vertige était dans sa tête en feu, dans son cœur troublé, dans ses mains fébriles; il le communiqua aux chevaux ardents de l'attelage qui commencèrent à s'emporter. Lui, cependant, s'enivrait de vitesse, d'étourdissement, de grand air, et laissait aller ce galop forcené qui s'accordait avec l'égarement de son âme. Il allait, il allait toujours. La mère et la fille se serraient l'une contre l'autre, et se poussaient du coude. Tout à coup, la maréchale vit les chevaux cabrés sur le rebord d'une pièce d'eau, et Louvois, immobile, laissant flotter les rênes. Elle crut qu'il les menait noyer et se jeta sur ses mains, pour l'arrêter. Au cri d'effroi qu'elle poussa, Louvois sembla se réveiller d'un profond sommeil; il se redressa en sursaut, d'un air hagard, ramena brusquement les chevaux en arrière, et dit « qu'en effet il rêvait et ne pensait pas à la voiture ». C'est un tableau digne des recits de la tragédie antique que celui de ce char furieux, avant-coureur de la chute, qui entraîne, à travers champs, cet homme perdu, qui rêve et qui délire, fasciné par l'abîme où il va être précipité.

Il était réservé à Louvois de tomber de toute sa grandeur. Ce fut la mort qui le destitua, et non pas le roi. Il mourut, comme tous les grands hommes devraient mourir, la montre à la main. Il était temps : un jour de plus et il était arrêté. On a fait l'autopsie de cette mort si subite et si opportune; on a cru y trouver un

poison d'État : on a parlé d'un verre d'eau empoisonnée par son médecin Séron, qui aurait confessé son crime en mourant, quelques mois après son maître, au milieu des convulsions du remords. Le crime, si crime il y a, ne put être saisi sur le fait; il se perdit dans l'obscurité.

Louis XIV fit à Louvois un convoi de première classe. Il faut citer le récit de Saint-Simon, qui fut témoin oculaire de cette étrange scène. « Quoique je n'eusse guère que quinze ans, je voulus voir la contenance du roi à un événement de cette qualité, et le suivis toute sa promenade. Il me parut avec sa majesté accoutumée, mais avec je ne sais quoi de leste et de délivré qui me surprit assez pour en parler après, d'autant plus que j'ignorais alors, et longtemps depuis, les choses que je viens d'écrire. Je remarquai encore qu'au lieu d'aller voir ses fontaines et diversifier sa promenade, comme il faisait toujours dans ses jardins, il ne fit qu'aller et venir le long de la balustrade de l'Orangerie, d'où il voyait, en revenant vers le château, le logement de la surintendance, où Louvois venait de mourir, qui terminait l'ancienne aile du château sur le flanc de l'Orangerie, et vers lequel il regarda sans cesse, toutes les fois qu'il revenait vers le château. Jamais le nom de Louvois ne fut prononcé, ni pas un mot de cette mort si surprenante et si soudaine, qu'à l'arrivée d'un officier que le roi d'Angleterre envoya

de Saint-Germain, qui vint trouver le roi sur cette terrasse, et lui fit, de sa part, un compliment sur la perte qu'il venait de faire. « Monsieur, » — lui répondit le roi d'un air et d'un ton dégagés, — « faites » mes compliments au roi et à la reine d'Angleterre, et » dites-leur, de ma part, que mes affaires et les leurs » n'en iront pas moins bien. » L'officier fit une révérence et se retira, l'étonnement peint sur son visage et dans tout son maintien. J'observai curieusement tout cela, et que les principaux de ceux qui étaient à sa promenade s'interrogeaient des yeux, sans proférer une parole.»

Cette promenade mystérieuse, qui semblait conduire d'invisibles funérailles; ce roi délivré d'un lourd souci, qui respire, qui se dégage et regarde longuement la maison mortuaire, comme pour bien s'assurer que l'âme en est partie; les courtisans, modelant leurs visages sur celui du maître; le silence, l'espace, le paysage solennel qui encadre ce drame concentré, tout cela compose une scène digne du *Prince* de Machiavel et des *Annales* de Tacite.

# L'HOMME AU MASQUE DE FER

S'il est une époque qui semble tenir la fable et le mystère à distance, c'est le siècle de Louis XIV. Il semble à nu, il paraît à jour; tous ses personnages vivent, marchent, agissent, devant nous, dans un rayonnement de lumière. Louis XIV, ce roi né pour régner, selon le mot d'un contemporain, au même titre que la reine des abeilles, habite un palais de verre, une ruche de cristal. On peut suivre, dans ses plus imperceptibles évolutions, la cour bruyante et brillante qui tourbillonne autour de son trône. Que de mémoires, de chroniques, de relations, de papiers d'État, que de documents de toute sorte! On s'y perd, on y nage; l'existence d'un homme suffirait à peine à les feuilleter. La boîte aux lettres du XVII^e^ siècle nous est parve-

nue intacte et scellée. Nous sommes renseignés sur tous ses secrets, mieux que ne le furent jamais MM. Pajot et Rouffier, les chefs de son cabinet noir. Saint-Simon, cet espion sublime; madame de Sévigné, cette commère exquise; Dangeau, ce chambellan bavard; Bussy-Rabutin, ce curieux cynique, caché dans les ruelles; le marquis de La Fare, le marquis de Sourches, le marquis de Torcy, Delaporte, M. de Cognac, M. de Forbin, madame de la Fayette, madame de Caylus et tant d'autres, de toutes les qualités et de tous les rangs, depuis le valet de chambre jusqu'au prince, depuis l'homme d'État jusqu'au libelliste, nous rapportent, jour par jour, la chronique publique et privée de Versailles. Ce siècle eut la rage de noter, de consigner, de raconter, d'écrire, de confier au papier ce qui ne se disait même pas à l'oreille. Précieuse manie qui nous a valu un tel concert de révélations!

Ces manuscrits clandestins, enfouis dans les châteaux et dans les bibliothèques de famille, ont brisé, tour à tour, les cachets de cire rouge qui les bâillonnaient; ils ont parlé, dénoncé, accusé, prouvé, rapporté, contredit, plaidé, réfuté. Nous sommes aujourd'hui presque assourdis de leurs confidences.

Dans une légende allemande, des chasseurs poursuivent les daims et les cerfs, en sonnant du cor, par une glaciale journée de décembre. Mais le froid fige leurs fanfares, dans les spirales sourdes de cuivre; pas un

son ne peut en sortir. Cependant, les veneurs rentrent le soir au château, et se pressent devant le foyer en flammes. Alors leurs trompes dégelées sonnent, d'elles-mêmes, les airs qu'elles avaient absorbés pendant tout le jour, sans en omettre une seule note. Il en est ainsi des témoignages secrets de ce temps : ils sont restés, pendant tout le siècle, figés sur le papier muet, comprimés qu'ils étaient par la raison d'État, par le respect, par la crainte. Mais, d'un siècle à l'autre, le changement d'atmosphère les a délivrés. Tous ces instruments de haine, de justice, de révélation, de vengeance, ont donné leur note, rendu leur bruit, soupiré leur plainte, poussé leur clameur. L'orchestre du siècle est au grand complet.

Nous avons, tous, nos grandes et nos petites entrées à Versailles ; nous sommes des voyages de Marly et de Fontainebleau ; nous suivons le roi, pas à pas, durant soixante ans, comme le capitaine de ses gardes a pu le suivre, toujours et partout, jusque dans l'alcôve. Nous vivons dans le *parvulo* des princes et des princesses ; nous abordons familièrement les ministres. Il n'est pas un grand seigneur, pas un courtisan, pas un gentilhomme dont nous ne connaissions la maison, la naissance, la parenté, les alliances, les mœurs, le caractère, et le visage même, tant les portraits à la plume que nous avons d'eux sont vivants et sont ressemblants.

Il a pourtant ses mystères, ce siècle, en apparence si ouvert et si lumineux, ses angles ténébreux où le jour n'a pas pénétré. Parmi les sculptures triomphales qui racontent la gloire du roi de Versailles, quelques sphinx se tiennent encore accroupis dans l'ombre, gardant leur secret.

Tout d'abord, le Masque de fer, dont nous allons parler tout à l'heure, a eu sa jumelle. Les mémoires du temps racontent l'étonnement de la cour de voir la duchesse de Bourgogne conduite, dès son arrivée en France, par madame de Maintenon, dans un petit couvent, près de Fontainebleau. Là vivait, depuis longtemps, une religieuse mauresque, inconnue au monde, et qui n'apparaissait jamais à personne, même à travers les grilles du parloir. Bontemps, le valet de chambre du roi et le confident des secrets du règne, l'avait placée, dans ce couvent, tout enfant, et, chaque année, il payait pour elle une pension princière. La reine, lorsqu'elle était à Fontainebleau, ne manquait pas de visiter la recluse. Après sa mort, madame de Maintenon continua ces visites, sans trop se cacher. Cadeaux et bénéfices, dotations et privilèges pleuvaient sourdement sur ce cloître obscur. Monseigneur y allait quelquefois, et, un jour, il y mena les Enfants de France. La nonne mystérieuse était traitée, dans le couvent, sur le pied d'une abbesse à crosse et à mitre. On la cachait et on l'honorait comme ces madones noires

attribuées à saint Luc, qui font des miracles, attirent des pèlerinages, et que les moines italiens enferment, sous triple clef, dans un tabernacle. Elle-même se montrait fière des mystères dont on l'entourait, et prenait avec ses compagnes les airs d'une petite reine de Saba.

Un jour que l'on entendait, du couvent, sonner les cors et aboyer la meute de la vénerie du dauphin, il lui échappa de dire : « C'est mon frère qui chasse ! » Le bruit courait, en effet, à la cour, qu'elle était fille du roi et de la reine. L'étrangeté d'une moricaude éclose parmi les lis de France avait semblé un scandale. On s'était hâté de la vouer à l'oubli. Cette conjecture admise, d'où venait le teint sombre qui fut le masque de la nonne royale? Peut-être du regard d'un de ces négrillons que l'on voit, dans les tableaux du temps, porter, sur les escaliers de Versailles, la queue et le perroquet des princesses. Quoi qu'il en soit, l'existence de cette bizarre figure est certaine, et son double voile n'a jamais été soulevé.

A propos de masques, Saint-Simon raconte, en témoin oculaire, une étrange histoire, qui paraît plus bizarre encore lorsqu'on songe qu'elle s'est passée dans ce palais de Versailles, si classique et si régulier. En 1705, MM. de Bouligneux et de Wartigny, l'un lieutenant général, l'autre maréchal de camp, furent tués devant Verrue, au service du roi. Or il avait été de mode, pendant le dernier carnaval, de porter des

masques de cire, modelés d'après les figures de quelques personnes de la cour. Ces masques se mettaient sous un autre masque ou sous le loup du domino, de façon que le danseur, en se démasquant, pût intriguer ceux qui voulaient percer son incognito, en leur montrant, au lieu de son visage, une effigie de cire assez ressemblante pour les mystifier. L'hiver suivant, on voulut recommencer cette mascarade aux portraits, mais la surprise fut grande, lorsqu'en fouillant dans le vestiaire des bals de Versailles, on trouva tous ces masques de cire aussi frais et aussi vermillonnés que le premier soir, excepté ceux de MM. de Bouligneux et de Wartigny, qui, « en conservant leur parfaite ressemblance, avaient la pâleur et le tiré de personnes qui viennent de mourir ». Ils parurent cependant au bal, mais leur apparition fit horreur : on crut voir deux têtes de mort. On essaya de farder leur pâleur et de détendre leurs traits allongés ; rien n'y fit. Le rouge ne put mordre sur cette cire funèbre, et la raideur cadavérique y resta empreinte, comme dans le marbre d'un buste tumulaire. « Cela m'a paru si extraordinaire — ajoute Saint-Simon — que je l'ai cru digne d'être rapporté ; mais je m'en serais bien gardé aussi, si toute la cour n'avait pas été, comme moi, témoin et surprise extrêmement, et plusieurs fois, de cette étrange singularité. A la fin, on jeta les masques. »

N'est-ce pas une légende encore que celle de ce

maréchal-ferrant, venu de Salon, le pays de Nostradamus, pour parler au roi, de la part de la reine défunte, qui lui était apparue, sous un arbre de sa bastide ? La triple muraille chinoise de l'étiquette tombe devant lui ; il monte d'emblée à l'oreille du plus inaccessible des rois ; il obtient, à première vue, deux de ces audiences après lesquelles soupiraient, en séchant sur pied, les plus grands seigneurs du royaume. « D'audience à en espérer, — dit Saint-Simon, — rien n'était plus rare, même pour les affaires dont on avait été chargé par lui ; jamais, par exemple, à ceux qu'on envoyait ou qui revenaient d'emplois étrangers, jamais à un officier général, si on excepte certains cas très singuliers ; de courtes aux généraux d'armée qui partaient, et en présence du secrétaire d'État de la guerre; de plus courtes au retour ; quelquefois ni en partant ni en revenant. »

Ce paysan provençal tient, deux heures durant, à écouter ses contes de bonne femme, ce roi dont les minutes étaient aussi réglées que celles du soleil. Et, comme le duc de Duras, après ces étonnantes audiences, se prit à dire, descendant, derrière lui, le grand escalier, « que cet homme était un fou ou que le roi n'était pas noble », le roi s'arrête, se retourne, ce qu'il ne faisait presque jamais en marchant: « Si cela est, — lui dit-il, — je ne suis pas noble, car je l'ai entretenu très longtemps ; il m'a parlé de fort bon sens, et je

vous assure qu'il est fort loin d'être fou. » Puis il raconta que cet homme lui avait parlé d'une chose, arrivée depuis vingt ans, et que lui seul pouvait savoir, parce qu'il ne l'avait dite à personne. C'était la rencontre qu'il avait faite d'un spectre, dans la forêt de Saint-Germain, peut-être celui de cet homme noir, appelé « le Grand-Veneur », qui hantait les forêts royales, avec grand bruit de chiens et de trompes, et que vit aussi Henri IV. Quant aux secrets de l'autre monde que transmit au roi le visionnaire de Salon, ils restèrent entre le roi et ses ministres : « Ce qu'il y a de plus marqué, c'est qu'aucun des ministres d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus. Leurs amis les plus intimes les ont poussés et tournés, à plusieurs reprises, sans en avoir pu arracher un mot, et tous, d'un même langage, leur ont donné le change, se sont mis à rire et à plaisanter, sans jamais sortir de ce cercle, ni enfoncer cette surface d'une ligne. »

Et l'empoisonnement! quelles traces il a laissées dans cette cour où l'on ne mourait, en apparence, que selon les règles et avec la permission de Fagon! Le cadavre du règne des Borgia n'en est pas plus noir. Comptez que d'illustres victimes, sur lesquelles on a cru retrouver la tache du poison : Madame Henriette, la reine d'Espagne, la première Dauphine, le duc et la duchesse de Bourgogne, le duc de Berry, Louvois... Tandis que Racine écartait Locuste, par décence, de

sa tragédie de *Britannicus,* son hideux spectre, déguisé en grande dame, reparaissait, çà et là, dans les chambres mêmes des palais royaux. Il se glissait jusqu'au chevet des alcôves ; sa main subtile saupoudrait les fioles et remuait les coupes. On le saisit, on l'arrête ; alors l'empoisonneuse ôte son masque de verre… et le roi, lui-même, recule effrayé devant ces yeux funestes qui le défient de sévir…

On le voit, les problèmes et les mystères, les cryptes et les oubliettes ne manquent pas à ce règne, qui ne présente, au dehors, qu'une surface unie. Si le siècle de Louis XIV a eu son Voltaire, il pourrait aussi avoir son Hoffmann.

Mais le Masque de fer était resté sa plus sombre énigme. Depuis plus d'un siècle, il intriguait l'histoire qui ne parvenait pas à le reconnaître.

En 1661, un prisonnier inconnu, portant un masque, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, était envoyé, dans le plus grand secret, au château de l'île Sainte-Marguerite. Ses gardes avaient ordre de le tuer, s'il se démasquait. Le marquis de Louvois était allé le voir, et lui avait parlé debout, dans l'attitude d'un profond respect. Un jour, le prisonnier écrivait, avec un couteau, sur une assiette d'argent, et la jetait par la fenêtre. Un pêcheur, qui se trouvait là, dans sa barque, ramassa l'assiette et la rapporta au gou-

verneur : « Avez-vous lu, — lui demanda M. de Saint-
» Mars, — ce qui est écrit sur cette assiette, et quel-
» qu'un l'a-t-il vue entre vos mains? » — « Je ne sais
» pas lire, — répondit le pêcheur; — je viens de
» la trouver; personne ne l'a vue. » Ce paysan fut
retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé
qu'il n'avait jamais lu et que l'assiette n'avait été vue
de personne. « Allez, — lui dit-il, — vous êtes bien
» heureux de ne savoir pas lire. » En 1690, Saint-Mars
transporta à la Bastille son prisonnier, toujours masqué, dans une litière étroitement fermée. Il fut logé et traité comme l'hôte d'un château royal : on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Il mourut en 1703, et fut enterré dans le cimetière de la paroisse de Saint-Paul.

C'est ainsi que sa légende est racontée par Voltaire, crédule sur ce point, comme ces hagiographes du moyen âge qu'il a tant raillés. Les détails merveilleux dont il l'a brodée, le masque aux ressorts d'acier, l'assiette d'argent, la visite de Louvois, n'ont pas résisté au premier examen que la critique leur a fait subir. Mais il restait toujours le fait avéré d'un prisonnier inconnu, masqué, mystérieux, recelé, pendant vingt-trois ans, dans les ténèbres d'une prison d'État. On avait beau raturer les fables qui surchargeaient son histoire, le point d'interrogation se dressait toujours devant les chercheurs.

Un concours d'Œdipes se fit autour du sphinx enchaîné. Comme la pantoufle de Cendrillon à tous les pieds, on essaya le masque énigmatique à tous les visages. Dans le royaume du rêve, « le prisonnier de Provence », ainsi que l'appelaient ses geôliers, passa successivement par tous les rangs et toutes les fortunes, Voltaire en fait un frère jumeau où adultérin de Louis XIV, supprimé par raison d'État. Le père Griffet ressuscite, en sa personne, le comte de Vermandois, fils du roi et de mademoiselle de la Vallière, mort au camp de Courtrai, d'une fièvre maligne. Sainte-Foix applique le masque de fer à la tête coupée du duc de Mommouth, auquel il fait substituer, sur l'échafaud, par Jacques II, un patient de bonne volonté. Lagrange-Chancel et Lenglet-Dufresnoy mettent ce masque au duc de Beaufort, l'ancien roi des Halles, en punition d'un crime imaginaire dont ils ne peuvent même montrer un indice. Le chevalier de Taulès en affuble le patriarche arménien Avedick, enlevé de Constantinople, par le marquis de Ferréol, ambassadeur de France, sur l'ordre de Louis XIV qui, dans ce rapt barbaresque, agit comme un corsaire couronné. Paul Lacroix, avec une science ingénieuse, a cru reconnaître Fouquet dans le captif masqué de Pignerol.

Et ce n'est là que l'élite des conjectures et des hypothèses. Il fut un temps où deviner le Masque de fer était le jeu de société à la mode, la charade en

vogue. C'est ainsi que le chevalier de Rohan, un fils de Cromwell, un fils de Christine et de Monaldeschi, quatre fils naturels attribués à Madame Henriette, à Marie-Thérèse, à Marie-Louise d'Orléans et à Marie-Anne de Neubourg, seconde femme de Charles II, roi d'Espagne, furent successivement lancés, dans la circulation de l'histoire. Jamais dieu de l'Inde ne subit tant de métempsycoses et tant d'avatars. Le nuage d'Hamlet, dans lequel Polonius voit, tour à tour, un chameau, une belette et une baleine, n'était pas plus mobile et plus chimérique que ce noir problème flottant sur l'horizon du grand siècle. La question du prisonnier de Provence était devenue une sorte de mascarade illusoire dont les personnages se croisaient, dans l'ombre, autour d'un fantôme dont ils arrachaient le masque, en passant, pour se le mettre au visage. Mais l'enveloppe apocryphe en tombait bientôt, et le spectre restait immobile et impénétrable, aussitôt refait que défait, comme le voile fabuleux d'Isis.

Aujourd'hui, l'énigme paraît résolue. D'après les constatations évidentes de la critique moderne, l'Homme au masque de fer n'est autre que le comte Hercule Matthioly, secrétaire d'État de Charles IV de Gonzague, prince de Mantoue, marquis du Montferrat.

Son histoire est une tragi-comédie, celle d'un Scapin politique, trahissant ses maîtres, et pris dans son piège. Par la place forte de Pignerol, la France tenait

le passage des Alpes; en s'emparant de Casal, situé à l'autre bout, dans le Montferrat, elle aurait occupé la route de Milan. Armée de ces deux clefs, elle pouvait ouvrir et fermer, à double tour, l'Italie. Louis XIV méditait depuis longtemps cette conquête. Casal, enclavé dans le territoire du Piémont, appartenait au duc de Mantoue, prince endetté et prodigue, prêt à vendre sa forteresse, non pour un cheval, comme le Richard III de Shakespeare, mais pour le mulet chargé d'or avec lequel Philippe de Macédoine prenait les villes et les citadelles.

La négociation fut confiée à l'abbé d'Estrades, ambassadeur du roi à Venise. Il s'adressa au comte Matthioly. Le ministre accepta d'emblée la proposition et se chargea de la transmettre à son maître. Un rendez-vous clandestin fut pris à Venise. L'affaire s'y traita entre le prince et l'abbé, en masques, à minuit, sur la place Saint-Marc, au milieu de l'orgie nocturne du carnaval vénitien. Le prix de Casal y fut fixé à cent mille écus. Quelques mois après, Matthioly, arrivant mystérieusement à Versailles, rédigeait, avec Louvois, le traité de cession, et recevait de Louis XIV un pot-de-vin de huit cents louis doubles. Casal devait ouvrir ses portes aux troupes françaises, le 15 février 1679. Catinat, envoyé secrètement à Pignerol par Louvois, et caché, sous un faux nom, dans la forteresse, se tenait prêt à s'en emparer au premier appel. Le succès de

ce coup de main tenait au mystère le plus absolu. L'Espagne, le Piémont, la république de Venise se seraient levés, en armes, pour défendre Casal menacé. Or, deux mois après le voyage de Matthioly, les cours de Turin, de Vienne, de Madrid et les inquisiteurs d'État vénitiens connaissaient le traité, dans ses moindres clauses. Le baron d'Asfeld, chargé d'échanger les ratifications, était arrêté, à Milan, par les Espagnols. La mine, si savamment creusée, volait en éclats. Matthioly était à vendre, mais il était aussi à revendre. C'était lui qui avait divulgué le secret de la France. pour en tirer un regain d'argent. On le prit la main dans ce double sac.

La colère de Louis XIV fut terrible. Imaginez Agamemnon, roi des rois, joué, dupé, mystifié par un valet de comédie italienne. Sa vengeance fut prompte, écrasante, et proportionnée au fourbe qu'elle voulait punir. Un guet-apens royal répondit à son traquenard. Attiré par un bruit d'argent qu'on lui fit sonner aux oreilles, Matthioly se laissa sottement enlever, de Turin, dans son carrosse, par l'abbé d'Estrade, et conduire, sur la frontière, à une hôtellerie où l'attendait Catinat. Ils entrèrent tous trois, dans une chambre; on feignit de reprendre la négociation! Un instant après, l'abbé sortit sans affectation, et donna le signal. La porte se rouvrit brusquement; des dragons apostés entrèrent, saisirent Matthioly et le bâillonnèrent ; une

demi-heure après, il était enfermé dans le donjon de Pignerol.

Ce n'était pas une captivité, c'était un ensevelissement éternel. L'homme qui avait trompé Louis XIV ne devait pas seulement être puni, mais anéanti. Quelques jours après, le roi, dans une lettre à l'abbé d'Estrade, scellait son tombeau par cette épitaphe : *Il faudra que personne ne sçache ce que cet homme sera devenu.* Personne ne le sut en effet. Le duc de Mantoue ne réclama pas son ministre et se contenta d'un mot dit à l'oreille, dans une dépêche évasive. Un frémissement de terreur, bientôt dissipé par l'incertitude, parcourut l'Europe. Puis l'oubli se fit, avec l'ombre, autour du captif. Sa tête fut, en quelque sorte, retranchée de son corps par le masque dont on l'enveloppa; son nom, des registres de ses prisons, où il fut remplacé par un pseudonyme; son histoire, de la mémoire des hommes. Le traître disparut comme par une trappe de théâtre, sous un éclair silencieux.

On le suit, comme à la lueur d'une torche, à travers l'obscurité des dépêches, dans son itinéraire ténébreux. On le voit passer de Pignerol aux îles Sainte-Marguerite et à la Bastille, comme par trois étapes souterraines. Il meurt en 1703, aussi profondément oublié que s'il avait, enterré vivant, rendu, dans le cercueil, son dernier soupir. Alors le Masque

de fer s'entr'ouvre un instant; on confie au livre mortuaire ce secret d'État. Le nom du captif, à peine défiguré par le changement des deux lettres, est restitué à sa sépulture. Les registres de l'église Saint-Paul inscrivent sous le nom de *Marchioly*, le mort ignoré que deux geôliers de la Bastille lui apportent, à la nuit tombante.

# LES NIÈCES DE MAZARIN

La Fronde était à bas ; ce colin-maillard sanglant et puéril avait fini par une culbute générale, aux pieds de Mazarin triomphant. Sa volonté patiente, sa modération opiniâtre, son doux mépris des choses et des hommes avaient fini par user tous les obstacles et par décourager toutes les résistances. La victoire était légitime, car c'était celle de l'État contre l'anarchie, de la France contre l'étranger. Les héros de la Fronde éblouissent, à distance, par le tourbillonnement de leurs aventures ; ses femmes séduisent lorsqu'elles caracolent, dans leur casaque d'amazone, avec des airs de Clorinde, devant leurs régiments d'amoureux. Approchez-vous ; le héros devient un condottiere qui fait métier et marchandise de la guerre civile; l'hé-

roïne n'est plus qu'une intrigante qui s'est faite cantinière d'une révolte, pour obtenir quelque pot-de-vin. Ce drapeau romanesque qui, de loin, flotte à plis si brillants, se transforme en sac à remplir.

La Fronde vous apparaît ce qu'elle fut en réalité, une industrie lucrative : tant pour rendre cette place... tant pour faire mettre bas les armes à l'amant ou au *patito* de la dame... Mazarin n'est pas grand, mais il le paraît, au milieu de ces conspirations de précieuses bottées et de mousquetaires. Il les domine de sa tête ironique et calme, effleurée par un fin sourire. Chantez, armez, complotez, ameutez, prenez des villes, débauchez des troupes ; vous payerez, vous désarmerez, vous capitulerez, vous rendrez vos places, vous reviendrez baiser cette belle main italienne, parfumée par les gants de senteur, en demandant une grâce que vous obtiendrez. La douceur est un des traits caractéristiques du Cardinal ; le peuple le chasse, le Parlement met sa tête à prix et son palais au pillage, les pamphlétaires vident, sur sa pourpre, des seaux d'injures puisées à l'égout, les princes complotent contre sa vie et brûlent le royaume pour le faire sauter... Il l'emporte, il triomphe ; le voilà redevenu maître et plus puissant que jamais... Il revient calme, aimable, sérénissime, comme devant, sans que le fiel qu'il a bu ait contracté son masque velouté, lequel glissent et les outrages. Pas une goutte de sang, pas une parole

d'amertume, mais force baisemains, accolades et révérences quelque peu moqueuses. Une de ses maximes était qu'on ne peut jamais saluer trop bas quand on est le maître. Il entrait bien du mépris dans ce pardon des injures : c'était l'indifférence de la statue lapidée qui se sent ferme sur sa base, et jette un sourire de marbre à ses insulteurs. L'histoire ne doit pas moins lui tenir grand compte de tant de clémence. On peut l'appeler un Scaramouche écarlate ; mais que d'histrions, plus bouffons que lui, ont pris un échafaud pour tréteau! Lui, du moins, ce Scaramouche d'État, ce *Trivelino principe*, comme l'appellent les pamphlets du temps, eut la sagesse de comprendre qu'il n'était pas un personnage tragique. Il déposa la hache que Richelieu lui avait léguée et se contenta d'une clef de prison.

Maître du cœur de la reine, dont il était l'amant, et peut-être l'époux secret, tuteur absolu du jeune roi qui s'effaçait dans les replis de sa pourpre, puissant comme un vizir, riche comme un calife, Mazarin n'avait plus qu'à dédier un temple à la Fortune et qu'à jeter sa bague à la mer. Ce fut alors qu'il fit tour à tour venir d'Italie ses sept nièces, comme pour s'en faire une coûr d'amour et une gracieuse dynastie. Trois d'entre elles arrivèrent, presque au début de la Fronde, accueillies par les huées des *Mazarinades* :

Elles ont les yeux d'un hibou,
L'écorce blanche comme un chou,
Les sourcils d'une âme damnée,
Et le teint d'une cheminée.

Les quatre autres, venues plus tard, firent en France l'entrée d'une famille royale venant rejoindre son chef. Elles débarquaient comme par le coche, timides, dépaysées, étrangères, un peu hâlées par le soleil de Rome, avec l'étourdissement de Cendrillons transportées, d'un coup de baguette, du galetas d'un palais romain dans la splendeur d'une grande cour. Mais bientôt elles se transfigurent, dans ce milieu rayonnant : le respect les grandit, l'adulation les enivre ; elles marchent à l'égal des princesses du sang ; elles jouent avec le roi, comme des nymphes avec un jeune dieu. Leur oncle met leurs mains aux enchères de la grandeur humaine ; il les dissémine sur des marches de trône ; il entre, par elles, au cœur des plus grandes familles de l'Europe. Les filles de Hieronimo Martinozzi et de Lorenzo Mancini épousent des ducs régnants, des cousins de roi. L'une d'elles devient la mère d'une reine d'Angleterre !

Il n'y a pas de roman plus merveilleux, d'imbroglio plus émouvant et plus compliqué que l'histoire de ces sept filleules de la Fortune déguisée en fée. Tous les contrastes du caractère et de la destinée s'y rassemblent. Un groupe qui mêlerait une furie aux grâces,

et des bacchantes à des saintes donnerait l'idée du spectacle qu'offre l'entrelacement des *Mazarinettes*.

Leur Décaméron s'ouvre par des pages qui ne dépareraient point une *Légende dorée*. L'aînée des sept nièces, Laura Mancini, passa, comme un ange, pure, rapide et presque invisible. Ce fut celle que le duc de Mercœur, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle, alla, en pleine Fronde, épouser à Bruhl, où le Cardinal proscrit s'était réfugié. Le duc était aussi pieux que sa femme ; leur ménage resta silencieux, comme un oratoire. Elle mourut jeune, à la suite d'une couche. Sa douce figure, voilée par le recueillement de sa vie, n'apparaît guère distinctement qu'à son agonie, et c'est avec un sourire d'enjouement funèbre qui la montre, non pas seulement douce, mais gaie et gracieuse envers la mort. « Madame de Venelle, sa dame d'honneur, — raconte Daniel de Cosnac, dans ses *Mémoires*, — étant en sa chambre, elle recommença à parler de sa mort, en riant. Entre autres choses, elle dit que, quand elle mourrait, elle ne pourrait pas s'empêcher de rire de la grimace que ferait madame de Venelle. Le lendemain, je vins, à midi, à l'hôtel de Vendôme. En montant les degrés, on me dit que madame se trouvait fort mal... Lui ayant demandé de ses nouvelles, elle me répondit avec difficulté, et, de son bras droit, elle alla prendre le gauche, et, me le montrant, me dit qu'elle ne sentait

plus ni son bras ni sa main. On ordonna les ventouses, qu'on appliqua de si cruelle façon que cette pauvre princesse criait de manière à percer le cœur. Elle me regardait, comme pour me prier d'empêcher qu'on la torturât de la sorte... Elle aperçut, au pied de son lit, madame de Venelle qui pleurait. La princesse prit garde à sa grimace; elle me chercha des yeux, et, quand elle eut rencontré les miens, elle les conduisit sur le visage de madame de Venelle, se mettant à sourire, en se ressouvenant, sans doute, de ce qu'elle m'avait dit le jour auparavant. » Contraste étrange! cette sainte enfanta des satyres. Elle eut pour fils les deux plus insignes cyniques du XVII[e] siècle, le duc de Vendôme et le grand Prieur.

Anne-Marie Martinozzi, sa cousine, épousa le prince de Conti, qui rachetait, par cette mésalliance, ses méfaits de la guerre civile. Le flambeau d'un pareil hymen valait, en effet, la torche de cire jaune de la plus humble amende honorable. Ce diable à trois de la Fronde, bossu comme Asmodée, se fit janséniste, en vieillissant, et il cloîtra sa femme, avec lui, dans la plus austère dévotion. La pauvre princesse, mariée sous le régime de la pénitence, partagea le cilice et la discipline de son mari repentant. Elle mourut jeune, comme sa cousine. Madame de Sévigné, qui l'appelait une « mère de l'Église », l'a canonisée dans une lettre émue et charmante : « Il y a de belles réflexions à

faire — dit-elle, — sur cette mort cruelle pour tout autre, mais heureuse pour elle qui ne l'a point sentie, et qui était toujours préparée. »

Le plus gros lot de cette tombola conjugale échut à Laure Martinozzi. Elle monta sur un bout de trône, en épousant le duc de Modène. Bientôt veuve et régente. Laure fit très fière figure dans ce petit duché qu'elle régenta virilement. Mais les historiettes des petits États disparaissent dans la grande histoire. La postérité n'a pas de microscope pour étudier les principicules. La grande Catherine, régnant à Mantoue ou à Gotha, serait imperceptible à l'œil nu. Cromwell, agitant la république de San-Marino, n'aurait pas fait plus de bruit qu'un infusoire tournant dans sa goutte.

Ici finit la légende et commence le roman des nièces de Mazarin. A la suite de ce chaste chœur, défile l'essaim profane des aventurières et des dames galantes. En tête marche Olympe Mancini, comtesse de Soissons, une femme taillée pour le crime, dont la vraie place aurait été au palais des Césars ou au Vatican des Borgia. A peine mariée, elle prend pour amant le marquis de Vardes, un fat pervers, le roué du temps. A eux deux, ils menèrent longtemps le train et les intrigues de la cour, enchevêtrant les trames, soufflant les cabales, conspirant contre La Vallière, pour donner au roi une maîtresse qui leur appartînt. Mais l'obscurité de leurs perfidies échappe à la vue ; on s'y perd,

comme dans les dédales des mines et des sapes. Autant vaudrait suivre sous terre le travail des taupes. Plus tard, Olympe, surprise dans l'antre empesté où la Voisin tenait boutique de drogues et de sortilèges, en sortit toute noircie des dépositions de l'empoisonneuse. Réduite à la fuite pour échapper à la Chambre ardente, elle erra longtemps à travers l'Europe, haïe et redoutée comme la peste, dont sa renommée exhalait l'odeur. Les hôtelleries la jetaient dans la rue, les villes se fermaient devant elle, comme à l'approche d'une épidémie. Plus tard encore, on l'entrevoit sous un éclair de soupçon, debout, comme Locuste, au chevet de la reine d'Espagne, femme de Charles II, et lui administrant un poison d'État. Depuis, on la perd de vue, jusqu'au moment où elle meurt, obscure et isolée, à Bruxelles, comme un reptile dans son trou.

En passant par-dessus Marie Mancini, sur qui nous reviendrons tout à l'heure, on arrive à sa sœur Hortense, la plus belle des Mazarines et la favorite de son oncle. Ce fut à elle qu'il légua la monstrueuse fortune qui l'effrayait lui-même et dont il supplia, en mourant, qu'on ne fît pas l'inventaire. Le duc de Savoie, le prince de Portugal et le roi d'Angleterre recherchèrent la main de cette splendide héritière; mais le Cardinal la destinait au duc de la Meilleraie qui prit, en l'épousant, le nom et les armes de Mazarin.

Au prix d'un tel mari, Hortense payait cher sa suc-

cession fabuleuse. Le nouveau duc de Mazarin était un énergumène chez qui la dévotion avait tourné en folie : se levant la nuit pour mutiler, à coups de marteau, avec la rage d'un iconoclaste byzantin, les statues antiques que le Cardinal lui avait léguées, barbouillant les nudités de ses Titien et de ses Corrège, assommant le roi de ses visions béatifiques et soporifiques, étendant jusque sur les mamelles des vaches le mouchoir que Tartufe se contente de jeter sur le sein de Dorine. « Il défendit, — dit Saint-Simon, — dans toutes ses terres, aux femmes et aux filles de traire les vaches, pour éloigner d'elles les mauvaises pensées que cela pouvait leur donner. Il voulut faire arracher des dents de devant à ses filles, parce qu'elles étaient belles, de peur qu'elles y prissent trop de complaisance. » Ajoutez une jalousie féroce à cette bigoterie délirante.

Pour s'assurer de sa femme, il avait imaginé de la traîner par les routes, de ville en ville et de château en château, enfermée, à double tour, dans une chaise de poste. Hortense s'enfuit, fut reprise, enfermée dans des couvents qu'elle remplit d'esclandres, et s'évada encore, poursuivie par son mari, qui jouait avec elle aux quatre coins de l'Europe. Cette chasse conjugale la poussa jusqu'en Angleterre, où Charles II, son prétendant d'autrefois, lui fit un royal accueil. Retirée dans son pavillon de Saint-James, elle y tint, en reine, un Décaméron de poètes et de philosophes, dont

Saint-Évremond était le Boccace. Sa beauté déclina, avec la lenteur d'un magnifique crépuscule. A cinquante ans, on l'aimait encore, et son neveu Philippe de Savoie se battait pour elle avec le baron de Barnier. « Je ne croyais pas, — écrit à ce propos madame de Sévigné, — que les yeux d'une grand'mère pussent faire de tels ravages. »

La branche des Mancini se termine, comme par une fleur, en la personne de Marie-Anne, duchesse de Bouillon. C'était une beauté originale et un esprit scintillant. Elle raffolait des lettres, elle enfilait des rimes, elles soufflait à La Fontaine ses plus jolies fables. Elle fut la muse, ou plutôt la dryade tutélaire de celui dont elle définissait si vivement le génie, en l'appelant le *fablier*. Le fablier l'a récompensée, en faisant pleuvoir sur elle ses vers, frais et suaves comme des fleurs :

Vous excellez en mille choses,
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs;
Allez en des climats inconnus aux zéphyrs,
Les champs se vêtiront de roses.

C'est dans ces Champs-Élysées de roses que sa jeune ombre, immortalisée par le poète, nous apparaît encore aujourd'hui.

Moins agitée que ses sœurs, la duchesse de Bouillon eut pourtant son lot d'aventures. Compromise par le

comte de Louvigny, elle alla faire, quelques jours, au couvent, pénitence de son algarade. Accusée, comme la comtesse de Soissons, d'accointances avec la Voisin, elle sortit, le front haut et l'honneur sauf, de ce procès de sabbat. La jeune duchesse fit une fière contenance à la Chambre ardente, protestant d'abord qu'elle ne venait là que par respect pour l'ordre du roi, et nullement pour la Chambre qu'elle ne reconnaissait point; puis, répondant à tout d'un air riant et dédaigneux: « Connaissez-vous la Vigoureux? — Non. — Connaissez-vous la Voisin? — Oui. — Pourquoi vouliez-vous vous défaire de votre mari? — Moi, m'en défaire? Vous n'avez qu'à lui demander s'il en est persuadé; il m'a donné la main jusqu'à cette porte. — Mais pourquoi alliez-vous si souvent chez cette Voisin? — C'est que je voulais voir les Sibylles qu'elle m'avait promises. Cette compagnie méritait bien qu'on fît tous les pas. » A l'un des juges qui lui demandait si elle avait vu le Diable, elle repartit « qu'elle le voyait dans ce moment, qu'il était fort laid et fort vilain, et, pour l'heure, déguisé en conseiller d'État ». Puis, quand l'interrogatoire fut fini : « Eh bien, messieurs, est-ce là tout ce que vous avez à me dire? — Oui, madame. » Elle se lève, et, en sortant, elle dit tout haut : « Vraiment, je n'eusse jamais cru que des » hommes sages pussent demander tant de sottises. » « Elle fut reçue, — dit madame de Sévigné, — de

tous ses parents, amis et amies, avec adoration, tant elle était jolie, naïve, naturelle, hardie, et d'un bon air et d'un esprit tranquille. »

La fortune des Mancini, s'acharnant à les élever au pinacle, tenta un coup de théâtre fantastique, lorsque Louis XIV faillit épouser Marie, la moins belle des sept nièces et, en apparence, la moins séduisante. Celle-là était une Italienne de pure race, âpre et violente, presque laide d'abord, d'une laideur bizarre et chétive. « Ses yeux noirs, — dit madame de Motteville, — n'ayant point encore de feu, paraissaient rudes; sa bouche était grande et plate, et, hormis les dents qu'elle avait belles, on pouvait la dire toute laide alors. » Madame de la Fayette n'est pas plus flatteuse : « Mademoiselle de Mancini n'avait aucune beauté. Il n'y avait nul charme dans sa personne et très peu dans son esprit, quoiqu'elle en eût infiniment : elle l'avait hardi, résolu, emporté, libertin et éloigné de toute sorte de civilité et de politesse. »

Quoi qu'il en soit, cette *ragazza* aux yeux noirs jeta un sort sur le cœur du roi. Peut-être lui plut-elle par son âpreté même, par sa verdeur mordante, par l'énergie agressive d'une passion qui attaquait sa timidité. Lorsqu'il tomba malade à Calais, pendant la campagne de 1658, et qu'on crut un instant le perdre, Marie Mancini fit éclater, au milieu des douleurs étudiées de la cour, un désespoir de *voceratrice*,

se lamentant sur son amant mort. Ses bruyants sanglots frappèrent l'oreille du malade : il aima, se sentant aimé. Dès lors, Marie ne le quitta plus. Son intimité avec elle prit l'aspect d'un tête-à-tête de fiançailles. Elle chevauchait à côté de lui, lorsqu'il alla à Lyon, au-devant de la princesse de Savoie. Toute la cour put croire que ce voyage, entrepris pour conclure une alliance royale, aboutirait à l'autel d'un romanesque hyménée. La pauvre princesse de Savoie ne fit que paraître et déplaire.

Jalouse déjà, comme une fiancée, Marie Mancini décriait sa rivale, avec un emportement de Transtévérine. « N'êtes-vous pas honteux, — dit-elle au roi, — que l'on veuille vous donner une pareille femme? » Mais, pendant ce voyage même, l'Espagne avait offert au roi la paix et l'Infante. Mazarin n'hésita pas; il intervint, entre sa nièce et son maître, avec une autorité souveraine, et relégua Marie dans la citadelle de Brouage, tandis qu'il allait à Saint-Jean-de-Luz conclure le mariage. « Ah! sire, vous êtes roi, vous m'aimez, et je pars! » Cet adieu de Marie partant pour l'exil est resté comme l'oraison funèbre de cet amour royal, né, mort et enseveli furtivement. Mais, si la nièce est touchante, l'oncle est grand, dans ce sacrifice. On a contesté le désintéressement d'une si haute action; on l'a attribuée à la crainte d'être supplanté dans son pouvoir par sa nièce, devenue sa reine. Comme si, de

la force des choses et des nécessités de l'époque, il ne ressortait pas, avec évidence, que la puissance de Mazarin était viagère et inamovible ; que le roi, presque forcément, ne se déciderait à régner qu'après lui, et qu'une telle alliance, loin de l'ébranler, aurait fait de lui plus qu'un premier ministre absolu, un maire du palais ! Ses lettres sont là, d'ailleurs, pour attester sa sincérité : lettres admirables où il parle au roi le langage de la raison d'État, avec une vigueur cornélienne : « ... A l'âge où je suis, accablé de tant et si importantes occupations que j'ay pour votre service, et dans lesquelles il me semble d'estre assez heureux pour vous bien servir, avec réputation et advantage pour votre Estat, il est insupportable de me voir inquiété par une personne que, par toute sorte de raisons, je devrois mettre en pièces pour me soulager. » Dans une autre lettre, il lui trace un portrait de sa nièce, pareil au miroir présenté à Renaud pour l'arracher des jardins d'Armide : « Je ne suis pas surpris de la manière dont vous me parlez d'elle, puisque c'est la passion que vous avez pour elle qui vous empesche de connoître ce qui en est, et je vous réponds que, sans cette passion, vous tomberiez d'accord avec moy que cette personne n'a nulle amitié, qu'elle a une ambition démesurée, un esprit de travers et emporté, un mépris pour tout le monde, nulle retenue dans sa conduite et un penchant à faire toute sorte d'extrava-

gances... Est-il possible que vous soyez persuadé que je sois si pénétrant et si habile dans les grandes affaires et que je ne voye goutte dans celles de ma famille. » Il l'attaque à l'endroit sensible, en effrayant son orgueil par l'idée de la mésalliance : « Si j'étois auprès de vous, je ne pourrois m'empescher de vous citer ce que vous avez dist vous-même, en plusieurs rencontres, à l'occasion du mariage du marquis de Richelieu, qu'il n'y a rien de plus honteux et qui mérite plus de mépris que de se mésallier. »

A tel endroit, presque pathétique de ses lettres, on croit le voir tomber aux pieds du jeune roi, avec un mouvement de généreux désespoir : « Voilà tout ce que la passion, la fidélité et le zèle que j'ai pour votre service me contraignent de vous représenter, avec la liberté que je dois en vieux serviteur qui ne respire que votre gloire, et qui a plus d'intérest et d'obligation qu'aucun autre, non seulement à vous dire la vérité, mais encore à sacrifier sa vie pour un si bon maître que vous. Au reste, je vous proteste que rien n'est capable de m'empescher de mourir de desplaisir, si je vois qu'une personne qui me touche de si près vous cause plus de malheur et de dommage que je ne vous ay rendu des services, depuis le premier jour que j'ay commencé à vous servir. »

Certes, ce langage est sincère, de tels accents ne se contrefont pas : ainsi parlerait un prêtre indigné de

voir son Dieu descendre jusqu'à lui. Il y a une vertu qu'on ne peut enlever à ce grand ruffian politique, c'est le zèle et la passion de la France. Il l'exploitait largement, mais il la servait fidèlement, et, en comparant ses services à ses rapines, on peut dire, en somme, que la France en a eu pour l'argent qu'il lui a volé.

Marie Mancini, réveillée de ce grand rêve, alla épouser, à Rome, le connétable Colonna, un de ces maris jaloux des vieilles chroniques italiennes, qui font manger à leur femme le cœur de leurs amants, ou qui les enferment, pour les punir, dans quelque donjon fiévreux des Maremmes. Bientôt, lasse de sa noire humeur, Marie prit, avec sa sœur Hortense, cette clef des champs que les Mancines semblaient se passer, comme le talisman de leur destinée. Madame de Grignan la vit débarquer en Provence, dans l'équipage d'une princesse errante. « Force pierreries et point de linge blanc : » c'est le signalement qu'elle en donne. Le Colonna la poursuivit, à pas de matamore, de France en Flandre et de Hollande en Espagne. Il l'enfermait dans un couvent; elle en brisait les grilles, pour retomber, l'instant d'après, sous une clôture plus sévère. Il y a un moment où l'on perd sa trace. Sait-on ce que deviennent les étoiles filantes?

# LES PETITES COURS ALLEMANDES

## AU XVII$^{e}$ SIÈCLE

# LES KŒNIGSMARK

## I

La race suédoise des Kœnigsmark est une sorte de dynastie excentrique. Elle surgit de l'obscurité, au XVII$^{e}$ siècle, fait explosion aux quatre coins de l'Europe, puis s'éteint subitement, dans le sang d'une tragique catastrophe. La chronique de cette famille est comme un roman d'aventures, lancé, à bride abattue, à travers l'histoire. Parcourons-la rapidement. L'étincellement qu'elle y jette illumine bien des recoins obscurs et des secrets ignorés.

## II

L'aïeul de la famille, le maréchal Christophe-Jean, fut un de ces hommes de proie de la guerre de Trente ans, qui se battaient comme des aigles et qui pillaient comme des vautours. C'est lui qui, trouvant, dans l'église de Paderborn, une statue de saint Libore, en or massif, du poids de quatre-vingts livres, l'embrassa tendrement, en s'écriant : « Sois le bienvenu, mon cher saint ! tu m'as donc attendu ! » Son accolade fut si chaude, que le « cher saint » finit par fondre entre ses mains, en beaux ducats trébuchants. La guerre finie, le vieux soldat revint, en Suède, cuver ses pillages, dans son château d'Agathenburg, comme un ours qui regagne son glacier, après une curée.

Il eut trois fils. L'aîné, Othon-Guillaume, a laissé sur la terre un corps de marbre mutilé qui criera éternellement contre lui. Que les Euménides, vengeresses des impies, poursuivent, à coups de fouet, sa mémoire ! Que sa statue, encore debout dans l'arsenal de Venise, soit un jour traînée sur la claie et jetée à la voirie des lagunes ! Il a commis le plus grand crime plastique dont l'histoire du monde fasse mention : il a détruit le chef-d'œuvre de l'art grec à son apogée.

il a bombardé le Parthénon, à ce moment presque intact encore. Général, au service de Venise, en 1687, dans la campagne de Morée, ce fut lui qui fit lancer sur le temple, dont les Turcs avaient fait une poudrière, la bombe qui renversa ses murs, brisa ses colonnes et fracassa son fronton sacré.

L'antique Némésis de la Grèce se réveilla, pour châtier le profanateur. Elle frappa son armée de la peste. Son neveu, Charles-Jean, tomba sur le rivage d'Argos; lui-même mourut d'une fièvre putride, sous les murs de Négrepont assiégé. Ainsi se vengèrent ces anciens dieux qui semblent parfois reparaître, du fond du passé, pour châtier les sacrilèges de leurs temples ou les détracteurs de leur antique gloire. On se rappelle la fin d'Ottfried Muller, l'illustre archéologue allemand, qui avait nié, dans un livre, l'origine solaire d'Apollon. Au dernier voyage qu'il fit en Grèce, il visita les ruines du temple de Delphes; le dieu l'attendait là, comme dans l'*Iliade*, l'arc à l'épaule, la flèche sur la corde. Il le frappa mortellement d'un coup de soleil.

« L'infortuné! — s'écrie M. Welker, dans la lettre où il apprend sa mort au traducteur de la *Symbolique* de Creuzer, — il avait toujours méconnu la divinité solaire d'Apollon. Fallait-il que le dieu se vengeât, en lui faisant sentir, des ruines mêmes de son temple, combien ses traits sont encore redoutables pour qui ose les braver! »

Ce Charles-Jean, qui précéda son oncle dans la mort, était digne d'expirer sur la plage d'où partirent les armées d'Homère. C'était un héros de guerre et d'amour. A dix-huit ans, il prit, lui tout seul, une galère turque, à la nage, l'épée dans les dents : prouesse fabuleuse, pour laquelle l'ordre de Malte le fit chevalier, quoiqu'il fût protestant. La récompense était unique, comme l'exploit. Depuis, on le rencontre chevauchant sur tous les champs de bataille : en Afrique, en Catalogne, en France, en Espagne. Il emmenait, avec lui, un petit page aux yeux bleus, aux longs cheveux bruns et frisés... Le page était une jeune comtesse de Southampton qui s'était éprise de Charles-Jean, et le suivait, ainsi travestie, dans sa vie errante.

« Il doit être assez dans le caractère de quelques dames anglaises de suivre leurs amants, — dit la Palatine, dans une de ses lettres. — J'ai connu un comte de Kœnigsmark qu'une dame anglaise avait suivi, en habit de page. Elle était avec lui à Chambord ; et comme, faute de place, il ne pouvait pas loger au château, il avait fait dresser, dans la forêt, une tente où il logeait. Il me raconta son aventure à la chasse ; j'eus la curiosité de voir le soi-disant page. J'allai donc à cette tente, et il me présenta ce page. Je n'ai jamais rien vu de plus beau que cette figure : les plus beaux yeux du monde, une bouche charmante, une prodigieuse quantité de cheveux du plus beau

brun, qui tombaient, en grosses boucles, sur ses épaules. Elle sourit en me voyant, se doutant bien que je savais son secret. »

Cette tente dans la forêt, abritant les amours d'un chevalier errant et d'une jeune femme déguisée, cette princesse qui les visite et sourit du travestissement, n'est-ce pas là une scène romanesque, digne du *Comme il vous plaira* de Shakspeare?

Dans un voyage en Italie, comme Charles-Jean rentrait à l'auberge où il s'était arrêté, l'hôtesse lui dit : « Monsieur le comte, votre page est fort malade d'une colique. » Et un moment après : « Monsieur le comte, votre page accouche! » Le pauvre page, bientôt délaissé, se réfugia, avec son enfant, dans un couvent de Paris.

« Tant que le comte a vécu, il en a eu grand soin, — écrit la Palatine à la princesse de Galles; — mais il mourut en Morée, et le page fidèle ne lui survécut pas longtemps. Elle est morte comme une sainte. Un ami du comte, neveu de madame de Montespan, nommé Thianges, a pris soin de la petite fille. Après la mort de celui-ci, le roi a donné une pension à cette pauvre créature: je crois qu'elle est encore dans ce couvent. »

Charles-Jean passa, ensuite, en Angleterre, à la cour de Charles II, qu'il remplit d'équipées galantes; mais sa dernière algarade frisa la potence. Il soupirait pour la cassette d'Élisabeth Percy, jeune veuve qui

était la plus riche héritière des trois royaumes. Ses poursuites échouèrent, la dame se remaria au célèbre Thomas Thynn, surnommé « Thomas aux millions ». Sur quoi Charles-Jean fit attaquer Thomas Thynn par trois coupe-jarrets, en pleine rue de Londres. Thomas en réchappa ; on pendit les trois assassins. Charles-Jean, protégé par le roi, eut le temps de fuir hors de la portée du gibet. Il alla rejoindre son oncle en Morée et se faire tuer à Argos.

Sa sœur, Aurore, était digne de ce nom où il y a de l'azur et de la lumière. Maîtresse d'Auguste II, roi de Pologne, père du maréchal de Saxe, elle méritait un plus noble amant. Sa gloire n'est pas d'avoir captivé quelque temps ce monarque obscène, — pareille à ces nymphes qui enguirlandent, dans les peintures grecques, le dieu monstrueux des jardins, — mais d'avoir effarouché Charles XII et troublé, peut-être, son cœur impassible. Envoyée par son amant en Lithuanie, pour attendrir le conquérant irrité, elle ne put jamais en obtenir une audience. Il eut peur de l'aimer, et recula, devant le feu de ses beaux yeux suppliants. Un jour, le rencontrant dans un sentier étroit, elle descendit de carrosse et s'avança vers lui ; le roi la salua brusquement, tourna bride et disparut.

Mais le plus célèbre et le plus tragique des Kœnigsmark est Philippe-Christophe, le frère d'Aurore et de Charles-Jean. Pendant longtemps il n'est apparu, dans

l'histoire, qu'à l'état spectral, pareil à ces fantômes, effroi des sentinelles, terreur des chambellans attardés, qui reviennent la nuit, dans les vieux palais, révéler un crime immémorial, un meurtre ignoré. Comme le dernier des Ravenswood, disparu sans laisser d'autre trace que la plume noire de sa toque flottant sur les sables, il n'avait laissé, derrière lui, que le vestige d'un engloutissement. Son nom ressemblait à l'hiéroglyphe d'une tragique énigme. Après deux siècles d'oubli, des manuscrits ont rompu leurs sceaux, des lettres ont parlé ; le fantôme a reparu, sanglant, au grand jour. Il a fait signe de le suivre, et, sur la trace de son sang qui coule, il nous introduit dans une Allemagne excentrique, pleine d'étrangetés et d'énormités.

## III

Cette Allemagne, presque inédite encore, et qui attend son Suétone, est celle qui, vers la fin du XVII^e^ et jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, s'évertuait à contrefaire, en les grossissant, les pompes et les œuvres du règne de Louis XIV. « Tout marquis veut avoir des pages, » disait La Fontaine. A cette

époque, il n'y eut pas, au delà du Rhin, d'électeur, de margrave, de landgrave ou de prince-évêque qui ne voulût avoir son Versailles. Il faut avoir visité le *Zwinger* et la *Voûte verte* de Dresde, le *Nymphenbourg* et l'*Ancienne Résidence* de Munich, le *Woffsbrunn* du Palatinat, pour se faire une idée de cette parodie puérile, bouffie, grimaçante, qui exagère, jusqu'à l'hyperbole, le luxe et les élégances du grand Roi. Ce sont des jardins tirés au cordeau, dont les arbres, taillés en perruques, ressemblent aux conseillers auliques du règne végétal; des pièces d'eau où les tritons crèvent, pour se faire aussi gros que ceux du bassin de Neptune, des kiosques d'une architecture chimérique, des cabinets de laque ou d'argent, des salles du trône où le grand Mogol aurait pu donner ses audiences, des boudoirs, lambrissés d'ambre, où clignent des milliers de petits miroirs libertins, des chambres à coucher qu'encombrent des lits pareils aux reposoirs d'une pagode.

Le château de *la Favorite*, bâti par la princesse Sibylle, veuve du margrave Louis-Guillaume, que visitent tous les touristes de Bade, offre un type, à peu près complet, de ces résidences. Rien de plus splendide et de plus baroque. On parcourt, comme dans un rêve, la salle à manger, gardée par des statues érotiques; la cuisine d'apparat, ornée de vases pantagruéliques et de faïences multiformes; le cabinet chinois, plein

de magots qui remuent la tête, comme des vieillards qui songent au passé ; la salle de jeu, aux cheminées de porcelaine et aux glaces plaquées de silhouettes, la chambre où la margrave et son époux sont représentés sous quatre-vingts costumes différents.

La princesse Sibylle, selon la chronique, était une Marguerite de Bourgogne, en vertugadins. On parle de poison versé à une rivale, d'amants jetés aux oubliettes, de soixante-douze favoris dont les noms sont gravés sur les vidrecomes de l'office. L'*Ermitage,* situé au milieu du parc, semble confirmer ces rumeurs. C'est là que la margrave venait passer ses carêmes. Vous diriez la grotte de sainte Marie l'Égyptienne, transportée dans le jardin de la Du Barry. On montre son cilice et sa discipline, le lit de paille pour lequel elle quittait son alcôve de plume et de soie, la table ascétique où elle mangeait des racines, entre les figures, en cire coloriée, de la Vierge et de Jésus-Christ. Jusque dans ses macérations, la princesse Sibylle gardait le goût de la rocaille et de la babiole. Sa petite chapelle a l'air d'une folie sacrée : il y a de la chinoiserie dans son mysticisme.

Presque tous les châteaux construits à cette époque, en Allemagne, ont cette magnificence féerique et grote que. Le rococo y règne ou plutôt y ronfle, tourmenté et compliqué par la fantaisie germanique. On croit parcourir, en les visitant, ces palais ensorcelés

de l'Asie, où des êtres, enchantés par un magicien, dorment et végètent, sous les enveloppes inertes de la nature morte. Les figures des tapisseries vous font des signes mystérieux, les sofas vous parlent, comme celui de Crébillon fils, les statuettes respirent, les miroirs vénitiens vous montrent, dans leurs glaces ternies, de pâles visages qui vous regardent fixement. Une vie fantastique remplit de son frémissement ces châteaux déserts ; les souvenirs y chuchottent, les échos y causent, des spectres y glissent ; l'Histoire y passe, le doigt sur les lèvres.

Ces édifices bizarres étaient faits à l'image des potentats qui les habitaient, roitelets maniaques, princes fainéants, évêques dissolus, petits despotes fantasques et thésauriseurs, comme les nains des légendes. Les principautés minuscules de l'Allemagne ont eu, durant deux siècles, des diminutifs de tyrans, qui surpassent souvent, en vices, en cruautés quelquefois, les rois les plus décriés de l'histoire. L'exiguïté des sphères où ils s'agitaient les a seule sauvés de l'horreur. Ces petits monstres ont échappé au regard de l'historien.

## IV

Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, le personnage le plus considérable du groupe, est un libertin presque mythologique ; il règne dans son royaume, comme un satyre dans son bois. Il a trois cent cinquante bâtards ; une troupe de maîtresses, qui dévorent plus de cent millions. On voit figurer, dans le nombre, sa propre fille, la comtesse Orselska, qu'il montre, après souper, à ses convives, à travers un voile argenté, nue, sur un lit de satin noir. Ayant séduit la femme du comte d'Esterlé, et surpris par le mari en flagrant délit, il conclut avec lui, moyennant vingt mille florins de pension, le traité suivant : « Qu'il consentirait que sa femme retournât occuper son appartement; qu'il ne lui parlerait jamais de ce qui s'était passé ; qu'il renoncerait à tous les droits de mari, et n'habiterait plus avec elle ; qu'elle pourrait faire tels voyages qu'elle jugerait convenables ; — que M. d'Esterlé reconnaîtrait pour siens les enfants dont madame sa femme pourrait accoucher, et que, filles ou garçons, ils porteraient le nom et les armes d'Esterlé. »

Quand le fils de Frédéric-Auguste épousa la fille de Joseph I[er], empereur d'Allemagne, il fit armer un vaisseau magnifique, nommé *le Bucentaure*, qui descendit l'Elbe, avec son équipage de matelots, en veste de satin jaune et en bas de soie blancs, entouré de cent gondoles illuminées et de quinze petites frégates de six canons. Dix-neuf cents gentilshommes, six régiments d'infanterie, trois de cavalerie, et onze cents gardes royaux accompagnaient l'Électeur, couvert de diamants qui valaient deux millions de thalers. En tête du cortège, le comte de Morvan, maître des postes, sonnait d'une trompe de chasse en or, incrustée de pierreries. La fiancée fut reçue à Pirna ; cent six carrosses, à six chevaux, escortèrent son entrée à Dresde. Les fêtes durèrent un mois entier ; Frédéric-Auguste y figura, costumé en Jupiter de théâtre ; ses dignitaires figuraient les dieux ; ses pages les amours ; sa favorite jouait Vénus ; son maître de chapelle, tenant, d'un geste pompeux, sa pochette enguirlandée de lauriers, représentait Apollon ; et l'on voyait de vieux chambellans, le menton garni d'une barbe de crin, la perruque flanquée de cornes postiches, trotter par le palais, sur leurs maigres jambes, du pas capricant des faunes.

Quelques jours plus tard, il donna, dans son camp, près de Muhlberg, un dîner dont les convives étaient quarante-sept rois et princes, et qui dura trente jours. On y servit un gâteau de vingt-huit pieds de long, de

douze pieds de large, de six pieds de haut, que le grand panetier, armé d'une hache, et déguisé en charpentier, découpa solennellement, après une promenade à travers le camp. Ce carnaval était perpétuel. Une autre fête de cet électeur de Cocagne coûta quinze millions. Il y fut tiré un feu d'artifice qui consuma dix-huit mille troncs de bois de charpente. Il dépensa un million à former une collection de panaches. De son armée, il avait fait une troupe de ballet, de ses soldats dressés à coups de schlague, des histrions, qui figuraient, costumés en tritons et en ægypans, dans ses mascarades. Lui-même, comme pour réaliser son type idéal, s'affubla, un jour, en Grand Turc et célébra pompeusement, en l'honneur de la comtesse Aurore, la cérémonie du Mamamouchi.

« A une des extrémités de l'île, — rapporte le chroniqueur de *la Saxe galante*, — était une magnifique tente, à la turque. Les dames y entrèrent, et trouvèrent que tous les meubles étaient à la turque aussi. Dans le temps qu'elles en admiraient la beauté, elles virent arriver vingt-quatre nègres, magnifiquement habillés, qui servirent, dans de grands paniers d'argent massif, du sorbet, du café, des confitures et des eaux de senteur. Après cette collation, on vit distribuer le *pilau* et payer la solde aux janissaires. Quelques moments après, elles virent sortir d'une tente tous les grands officiers du sérail. Le Grand

Seigneur paraissait au milieu d'eux, tout étincelant de pierreries. C'était l'électeur qui vint joindre les dames, et qui, ayant jeté un mouchoir richement brodé à mademoiselle de Kœnigsmark, s'assit avec elle sur un sofa. On présenta des carreaux à toutes les autres dames, et, dès qu'elles furent assises, l'on fit entrer plusieurs baladines qui, par leurs sauts, leurs postures et leurs danses à la turque, les amusèrent quelque temps. Après le souper, on passa dans le jardin, qu'on trouva éclairé par plusieurs milliers de lampions de cristal; on y rompit des cannes et on tira au blanc. Chaque fois que le coup portait, une fusée s'élevait qui remplissait le ciel de mille étoiles. »

Ce soleil avait son système. Les petits princes d'alentour singeaient, de leur mieux, selon leur budget, les extravagances du calife saxon. Le margrave de Bade-Dourlack rassemble un harem, auprès duquel le Parc-aux-Cerfs de Louis XV n'est qu'un gynécée. Ses soixante concubines, habillées en hussards, le servent à table et le suivent à cheval, à la chasse et à la parade.

Le prince palatin des Deux-Ponts a quinze cents chevaux, quatre mille chiens et chats, et fait, chaque année, pendant quinze jours, une chasse qui détruit la moitié des récoltes de son État. Le droit du Seigneur règne, pendant ce temps, sur tout le pays. On chasse

aux cerfs dans les forêts, aux jeunes filles dans les villages. Cela fait double curée.

La folie du duc de Mersebourg est plus douce: ce n'est, à vrai dire, qu'une mélomanie. Il dépense son revenu ducal à remplir une vaste salle de basses de viole de tous les formats. Au centre de cet orchestre innombrable, trône une contre-basse gigantesque. Il faut monter, pour en jouer, un escalier de trente marches ; son archet ressemble à un mât de navire auquel pendraient des cordages. Un autre prince, de Brunswick, alloue deux tonneaux de vin de Tockay, mêlé de pain, par jour, aux perroquets de sa favorite, plus douze litres du même vin pour son souper, et quatorze litres pour son bain. L'Allemagne pullule, à cette époque, d'Héliogabales exigus, de Sardanapales avortés, de Cléopâtres en raccourci. Des Babylones lilliputiennes fourmillent dans la vertueuse Germanie.

Ces magnificences et ces pompes recouvraient des mœurs foncièrement grossières. Sous le faste emprunté des petites cours de l'Allemagne, percent, à chaque instant, la crasse gothique, la rudesse et la violence féodales. Grattez ces altesses et ces courtisans, habillés à la dernière mode de Marly, vous retrouverez des barbares, les fils des burgraves pillards et des brigands blasonnés du Rhin. Le crin du Vandale passe à travers les boucles de leur perruque ; leurs festins sentent la choucroute et leur ivresse la bière fermentée. Ces

palais, tout chamarrés d'or, retentissent de rixes de corps de garde. Un trait entre mille en donnera le ton.

L'électeur palatin, Charles-Louis, avait pris pour maîtresse mademoiselle de Degenfeld, fille d'honneur de sa femme. Un jour, le frère de l'électrice, passant à Heidelberg, et remarquant, à un banquet d'apparat, l'air attristé de sa sœur, lui demanda ce qui causait son chagrin : « J'ai peut-être sujet d'être triste, » répondit-elle. Sur quoi l'électeur se hâta de dire « que sa femme se montait la tête sans savoir pourquoi ». — « Ce qui me monte la tête, — s'écria-t-elle en éclatant, — c'est de voir la servante préférée à la maîtresse. » — « A ces mots, — dit la relation, — le prince se leva, rouge de colère, et frappa sa femme au visage. Le soufflet fut si violent, que le nez de la princesse en fut meurtri, et le sang coula. La table fut levée précipitamment. M. le margrave dit à son beau-frère, en italien : « Seigneur électeur, c'est trop. — Mon frère, — répliqua Charles-Louis, — c'est bien elle qui l'a voulu ! »

Une autre fois, pour se garer des scènes conjugales, le sérénissime enferme sa femme dans sa chambre, et la fait garder par quarante soldats de sa garde suisse, qui font à sa porte un épouvantable vacarme ; si bien que la captive est contrainte de lui adresser cette requête : « Je suis tellement inquiétée

par le bruit que font ces canailles que vous m'avez données pour gardes, que, depuis qu'ils ont changé mon cabinet en une prison, je n'ai pu prendre aucun repos. Ordonnez, s'il vous plaît, qu'ils se retirent, ou, si Votre Altesse veut absolument que je sois gardée, trois ou quatre soldats suffisent autant à cela que si vous y employiez toutes vos troupes. »

L'ivrognerie était le vice en honneur dans ces basses cours. On y buvait à outrance, on s'y soûlait, comme au cabaret; pas de festin d'apparat qui ne finît par des culbutes de convives roulant sous la table. Le prince-évêque de Munster vidait, d'un trait, à chaque repas, et faisait vider à ses hôtes, une grande cloche d'église, en argent massif, dont il avait fait enlever le battant. Il fallait renverser la cloche pour prouver que l'exploit était accompli. Les visiteurs étrangers, invités à ces « beuveries », en parlent comme des naufragés, échappés à une tempête de rasades.

Le baron de Pœlnitz, en sa qualité d'aventurier, parcourut tous les petits États de l'Allemagne. L'itinéraire qu'il en a tracé, dans ses *Lettres*, ressemble au voyage de Panurge dans le pays de la Dive-Bouteille. Ce ne sont que toasts sans fin, verres sans fond, chocs de flacons, libations ruisselantes. A Wurtzbourg, les gentilshommes du Prince-Évêque le conduisent dans la fameuse cave du château. « Je la trouvai illuminée comme une chapelle ardente qui devait servir à

mes funérailles. Elles se firent avec pompe, les verres servirent de cloches ; au lieu de pleurs, on répandit du vin ; enfin, après que le service fut fait, deux heiduques du prince me portèrent dans un carrosse et, de là, dans mon lit ; ce fut mon tombeau. J'en suis ressuscité hier ; mais je ne sais si, au moment que je vous écris, je suis encore bien dégrisé. Il est vrai que cela ne me fait point de peine ; car, depuis que je suis ici, j'ai pris la louable coutume de m'enivrer deux fois par jour. »

Le lendemain, l'évêque l'invite à dîner, et lui porte deux ou trois santés. Le baron de Zobel, grand écuyer, et le baron de Pechtelsheim lui font même honneur. Il faut boire aux quatorze personnes qui sont à la table. Avant d'avoir mangé, il est submergé : « On se lève, j'accompagne le prince jusqu'à la porte de sa chambre ; il se retire, et je compte en faire autant, lorsque je me trouve barré, dans l'antichambre, par le grand écuyer et le maréchal de la cour, qui, de grands verres à la main, me portent la santé du prince et l'éternelle prospérité du très louable chapitre de Wurtzbourg. Je leur proteste que je suis le très humble serviteur de l'évêque, que j'ai beaucoup de vénération pour le très louable chapitre. Heureux si, avec cela, la tâche était finie ! Mais M. Zobel, un des plus intrépides buveurs de notre siècle, me saisit par la main, et, avec un air et un ton de cordialité, me dit : « Vous êtes

» trop dévoué à notre prince pour ne pas boire à la » prospérité de l'illustre maison de Houtlen. » Après ces touchantes paroles, il vide un grand verre, témoin de son zèle pour le sang de son maître. Un heiduque officieux me porte un verre, et, inspiré de l'esprit qui domine dans cette cour, il m'assure que ce vin ne sauroit me faire du mal, parce que c'est du même dont boit le prince. Rassuré par une si juste conséquence, je bois; l'instant d'après, je chancelle et je n'en puis plus, lorsque, pour m'achever, M. de Pechtelsheim, un des plus honnêtes hommes de notre temps, mais aussi le plus fier sableur de vin que je connaisse, m'accoste, d'un air riant, et me dit : « Allons, mon cher baron, encore un petit verre d'amitié. » Je le conjure de me donner quartier. Il m'embrasse, me baise, et me dit : *Herr Bruder!* « Mon cher frère! » Le moyen de résister à de si tendres paroles! Enfin, je trouve le moyen de m'esquiver, je descends l'escalier comme je puis, je me fourre dans une chaise à porteurs, j'arrive chez moi, mes gens me reçoivent comme un corps mort et m'ensevelissent dans mon lit. »

Henri Heine, dans ses *Dieux en exil*, raconte qu'un pêcheur du Tyrol retrouva, un jour, Bacchus caché sous le capuchon d'un moine. Le récit de Pœlnitz ferait croire que le dieu païen fit son chemin, depuis, dans l'Église, et devint évêque de Wurtzbourg.

Ce fut bien pis à Heidelberg, il fallut fêter la grande

Tonne, que l'électeur tint à lui montrer lui-même. Les trompettes ouvrirent la marche, la cour suivait à la file, en cérémonie. L'Électeur monta sur la plate-forme de la futaille colossale, comme Gargantua sur son trône, vida, en l'honneur de Pœlnitz, le *Wilkom*, vase de vermeil large et profond, comme la coupe d'Hercule ; puis il le fit porter, de nouveau rempli, par un page. Pœlnitz n'osa repousser ce calice ; la seule grâce qu'il obtint fut de le boire à petites gorgées. Ce n'était là qu'une escarmouche : les verres se remirent à entrer en ronde. Pœlnitz, se sentant ivre, voulut s'évader ; mais la porte de la cave était barrée par les carabines croisées de deux gardes. Il se blottit sous l'encoignure du tonneau, mais l'électeur s'aperçut de sa désertion. « Je l'entendis qu'il disait : « Où est-il? Qu'est-il devenu? Qu'on le cherche! Qu'on me l'amène, mort ou vif! » *Bibat et moriatur!* C'était aussi le cri des magnats polonais, lorsque, dans leurs festins, un convive inondé ne voulait plus boire.

« Les gardes de la porte furent examinés, ils dirent que je m'étais présenté pour sortir, mais qu'ils m'avaient renvoyé. Toutes ces perquisitions que j'entendois de ma niche, me firent encore rencogner davantage. Je m'étois couvert de deux planches que je trouvai par hasard, et, à moins que d'être chat, diable ou page, il était difficile de me trouver. Un petit page qui étoit bon diable et page en même temps,

me découvrit, il se mit à crier, comme un désespéré : *Le voici! le voici!*... On vint me tirer de ma cache. Vous pouvez croire que je fus bien sot. On me conduisit devant mon juge, qui était l'électeur. Je plaidai ma cause; on alla aux opinions et je fus condamné unanimement à boire jusqu'à ce que mort s'ensuivît. L'Électeur dit que, comme souverain, il vouloit adoucir ma sentence; que je boirois, ce jour-là, quatre grands verres, contenant chacun un demi-pot, et que, pendant quinze jours de suite, je boirois à sa table, d'abord après avoir mangé la soupe, un pareil verre à sa santé. Tout le monde admira la clémence de l'Électeur; il fallut faire comme les autres et le remercier. Je subis ensuite le principal de ma sentence. Je ne perdis pas la vie, mais seulement, pour quelques heures, la parole et la raison. On me porta sur un lit où, quelque temps après, ayant repris connoissance, j'appris que mes juges avoient été aussi bien accommodés que moi et que tous étoient sortis de la cave d'une autre façon qu'ils n'y étoient entrés. »

Qu'on se rappelle encore le banquet de réconciliation donné par l'électeur de Saxe, père de Frédéric-Auguste, au maréchal de Grammont. Il le raconte dans ses *Mémoires*, comme il décrirait une mêlée. Ce fut, en effet, une bataille bachique, où les rasades firent le feu roulant des arquebusades, tandis que les clairons excitaient la rage des buveurs.

« Le champ fut pris chez l'évêque Egon de Furstenberg. Les électeurs de Mayence et de Cologne s'y trouvaient également. Le repas dura neuf heures ; on y but deux à trois mille santés, et, pendant tout ce temps, les timbales et les trompettes ne cessèrent de sonner et de battre. La table fut étayée ; tous les électeurs dansèrent dessus ; le maréchal, qui était boiteux, y menait le branle. Tous les convives s'enivrèrent. L'électeur de Saxe et le maréchal de Grammont restèrent toujours les meilleurs amis du monde. »

Le plaisant est de voir ces orgies tudesques s'ébattre dans le cadre d'une solennelle étiquette. Le cérémonial de la cour de France mène, en mesure, ces lourdes ripailles. Le prince se guinde sur les talons rouges du grand roi ; il fait baiser la basque de son habit et mettre genou en terre devant son portrait à ses courtisans. Sa maîtresse en titre se pavane à la Montespan ; sa maîtresse délaissée prend l'air éploré d'une La Vallière. En Wurtemberg, le duc Eberard-Louis, le Prodigue, permit à sa favorite de présider le conseil des ministres, parce que, disait-il, madame de Maintenon en faisait autant à Paris. Ce ne sont que grands levers, carrousels, fêtes galantes, pastorales, cantates, arcs de triomphe, illuminations, médianoches. Tous ces principicules jouent aux potentats, dans leur Versailles de théâtre et de paravent. On dirait des ma-

rionnettes montées par les machines et accompagnées par l'orchestre d'un grand Opéra.

## V

Ces petites cours, chauffées à la température des harems, barbares, au fond, sous leur corruption raffinée, produisaient parfois des crimes orientaux. Celle de Hanovre épouvanta le XVII[e] siècle par une exécution plus secrète et plus effrayante que les noyades nocturnes de l'ancien sérail. La victime fut Philippe de Kœnigsmark, en qui devait s'éteindre cette race orageuse et rapide comme un vol d'éclairs.

Le duc-électeur de Hanovre était alors Ernest-Auguste, l'ancien évêque luthérien d'Osnabruk, pacha mitré, Silène tudesque qui, lui aussi, jouait au Louis XIV, se faisait couronner, dans des ballets *à l'instar* du roi-soleil, par des déesses d'opéra, et portait son laurier épique avec la grâce et la majesté d'un jambon. Ce gros homme était, d'ailleurs, un fin politique, aussi ambitieux que glouton, âpre à l'intrigue autant qu'à la table, et s'arrondissant en tous sens. Sa femme, qui était une Stuart, donnait à son fils des droits sur la couronne d'Angleterre. En atten-

dant, il avait marié ce fils, qui fut plus tard George Ier, à sa nièce, Sophie-Dorothée, la fille du duc de Zelle, qui lui apportait, en dot, la principauté de son frère. Puis, à force d'obsessions, de captations, de manèges, il avait fini par décrocher un chapeau d'électeur du Saint-Empire. Pour un évêque luthérien, c'était mieux qu'un cardinalat.

Ce vieux sultan avait pour favorite une Roxane digne d'un plus haut héâtre et d'un plus noble harem. La comtesse Élisabeth de Platen, femme du maréchal du palais, était un type déclassé et dépaysé. Belle, hardie, violente, effrontée, ardente à la haine autant qu'à l'amour, taillée pour le crime et pour la passion, elle aurait fait une grandiose figure de courtisane historique, dans une cour italienne de la Renaissance. L'obscurité de son cadre a déteint sur elle; cette torche a brûlé sous un éteignoir.

Élisabeth de Platen s'éprit, subitement, du comte de Kœnigsmark, lorsque, poussé par la fatalité, il vint prendre, à Hanovre, le commandement de la garde ducale. Elle se déclara à lui, à la façon d'une Phèdre ou d'une Putiphar. Il était beau, brave, léger, moqueur, éclatant; il avait la fougue téméraire et la fierté de sa race. C'était un de ces hommes nés, comme dit quelque part Saint-Simon, « pour produire les plus grands désordres d'amour ». Philippe de Kœnigsmark se laissa aimer. La dame n'était plus jeune,

mais elle était belle. La maîtresse d'un maître est, d'ailleurs, toujours une piquante conquête. La comtesse l'affichait avec une ostentation orgueilleuse :

« Souvent, — raconte la comtesse Aurore, dans une relation manuscrite, — à la promenade, en voiture, elle s'asseyait sur lui. Un jour qu'il était avec elle, sur un canapé, plusieurs dames entrèrent. Kœnigsmark, se voyant ainsi surpris, se lève et demande de l'eau de la reine de Hongrie pour madame qui s'évanouit. Mais ces personnes, ayant vu de quoi il s'agissait, et de quelle nature était la pâmoison, se retirèrent en ricanant, et racontèrent l'histoire à l'électrice de Brandebourg, qui en fit des gorges chaudes. »

Mais Kœnigsmark aimait, d'enfance, la princesse Sophie-Dorothée, avec laquelle il avait été élevé. La Platen devina bientôt une rivale. Sophie-Dorothée fut-elle cette rivale? Cela faisait doute encore, il y a quelque temps. L'ombre de la princesse avait ses chevaliers d'honneur qui défiaient, la plume au poing, les écrivains discourtois. Sophie avait nié qu'elle fût coupable, l'hostie sur les lèvres; elle avait persisté dans sa négation, pendant trente-deux ans de captivité. Le dernier cri de Philippe avait été la proclamation de son innocence. N'était-ce pas là une preuve à la Pascal? Comment ne pas croire un témoin qui s'était fait égorger? On avait beau presser cette sinistre affaire,

elle ne rendait que du silence et du sang; comme cette bouche transpercée de poignards que les bandits de la campagne romaine se tatouaient sur le bras, avec cette devise : *Il sangue solo esce.*

Mais, si le sang crie, l'encre parle plus haut encore. La correspondance des deux amants, récemment exhumée de son oubliette, leur donne un éclatant démenti. Sophie y confesse son amour, à chaque ligne, avec une étourderie passionnée : « Vous m'avez ensorcelée, — lui écrit-elle, — je suis la plus amoureuse des femmes; je vous appelle à moi, jour et nuit... Soyez persuadé que les malheurs du monde les plus terribles ne m'ébranleront jamais. Je tiens à vous par des liens trop forts et trop charmants pour pouvoir les rompre, et tous les moments de ma vie seront employés *de* vous aimer et *de* vous en donner mille marques, malgré tout ce qui voudra s'y opposer. »

Ailleurs, elle jette bas, comme une robe, sa pudeur de femme, et la lui met sous les pieds : « Si vous croyez que la crainte de m'exposer et de perdre ma réputation m'empêche de vous voir, vous me faites une injustice bien cruelle. Il y a longtemps que je vous l'ai sacrifiée, et mon amour me donne tant de courage que j'ai toutes les peines du monde à l'envie où je suis de vous embrasser... Je me moque de toute la terre, pourvu que nous nous aimions tous

deux... Quand on est accoutumée à des caresses aussi charmantes que les vôtres, on méprise le monde. »

A ces héroïdes effrénées, Philippe répond, en mauvais français, tantôt d'un ton de petit-maître troussant un billet doux, à la dernière mode, tantôt avec un accent farouche, qui trahit sa rude nature scandinave. La griffe des Kœnigsmark perce, çà et là, sous le style rose de ses madrigaux. Le lendemain de son mariage, il lui écrit ce billet qui semble commencé par l'Othello de Shakspeare et terminé par le Némorin de Florian : « Princesse électorale! l'on peut, à présent, vous nommer comme cela, car apparemment le prince électoral vous aura investie de ce titre d'honneur, cette nuit passée... Je ne puis dormir de rage qu'un prince électoral me prive du plaisir de voir ma charmante maîtresse... C'est à deux heures que j'ai reçu la fatale nouvelle que le prince George se trouve entre vos bras. Dans quel désespoir m'a mis cette arrivée!... Hélas! que votre berger est à plaindre! mais ma bergère est aussi malheureuse. »

Le berger a parfois des galanteries un peu fauves : « Il faut que je vous avoue que j'ai fait un choix ici : ce n'est d'une belle fille, mais d'un ours que j'ai dans ma chambre, et qui est nourri par moi, dans la vue que, si vous me manquez de foi, je lui avancerai mon sein, pour en tirer le cœur. Je lui apprends

ce métier avec des moutons et des veaux ; il ne s'y prend pas mal. »

Ainsi parlerait d'amour à une Walkyrie, un de ces guerriers du Walhalla d'Odin, qui boivent l'hydromel dans des crânes.

La faute de la princesse est, d'ailleurs, singulièrement atténuée par l'intolérable situation que lui avait faite son mariage. Jeune, jolie, spirituelle, gracieuse, comme une Française qu'elle était, du sang de sa mère, elle s'ennuyait affreusement dans cette petite cour crapuleuse. Son mari était déjà cet homme vide et hargneux qui fit, plus tard, sur le trône d'Angleterre, la rogue figure d'un hobereau campagnard percevant le fermage d'une riche métairie.

« Je suis persuadée — écrit quelque part Sophie à Philippe,— que mon mari a une maligne joie de cela ; car je lui connais une envie et une haine générale pour tout ce qui est charmant et qui a du mérite et de la distinction comme vous. »

George affichait, d'ailleurs, publiquement, sa maîtresse, mademoiselle de Schulenburg, une fille d'honneur que la Platen lui avait livrée. La favorite avait déclaré la guerre à la princesse, depuis qu'elle soupçonnait sa liaison avec son amant. Une première fois, elle fit exiler Philippe de la cour de Hanovre par l'Électeur. Il alla rejoindre, en Hongrie, Auguste de Saxe, qui commandait alors l'armée impériale, et fit,

avec lui, la campagne. Mais l'amour le reprit bientôt, comme une nostalgie. Malgré les avertissements menaçants, il voulut rentrer en Hanovre. Les augures même ne lui manquèrent pas. Son bon génie se déguisa en sorcier, pour le détourner de cette voie funeste. Un jour, il rencontra un homme, nommé Mey, charlatan à moitié fou, qui se mêlait de dire la bonne aventure. Le comte lui tendit sa main, et lui demanda quand il reverrait sa maîtresse. Mey la regarda, et lui dit : « Tu la verras, mais ensuite : *Amen!* Tu auras le temps de penser à ce que Mey te dit aujourd'hui. Pauvre comte ! Je compatis à tes malheurs, mais ce sera ton sort. Nul ne peut échapper à sa destinée. »

Il revint donc; car la tombe, comme le gouffre, a son vertige et son attraction. Ses amours se renouèrent ; un instant, la Platen crut le ressaisir. Mais, lorsqu'elle apprit, par un écho d'alcôve, que Philippe raillait ses transports de bacchante entre les bras de « son ange », comme il appelait sa princesse ; quand il retint, fermée sur elle, la porte de sa chambre, qu'elle venait, la nuit, assaillir, son dépit tourna en furie, son amour renversé se changea en haine. Elle résolut la perte de Sophie, la mort de Philippe, et l'exécuta, avec la soudaineté implacable que Shakspeare prête aux crimes de lady Macbeth.

Ici, la femme du Nord, dans sa férocité primitive, perce sous la favorite grimée et costumée à la Mon-

tespan. Transportez la Platen dans une cour germanique des époques barbares, ce sera la Chrimhild exterminatrice des *Niebelungen;* ce sera Frédégonde faisant lier Brunehaut à la queue d'un cheval sauvage.

Jamais cinquième acte de tragédie ne fut plus rapide. Kœnigsmark reçoit, un soir, d'un homme déguisé, ce billet que la Platen avait dicté à mademoiselle de Kœsebeck, la confidente de la princesse, et qu'elle l'avait contrainte d'écrire, sous menace de mort : « Monsieur le comte, ma princesse désire *de* vous voir; elle ne peut vous écrire, s'étant brûlé la main, et m'a ordonné de vous faire savoir que vous pouvez vous rendre chez elle, ce soir, par le petit escalier, comme autrefois. Elle me paraît inquiète de votre silence. Adieu; tirez bientôt de doute la plus aimable princesse du monde. »

Kœnigsmark accourt au palais, dès la nuit tombante. A peine est-il entré que les portes et les grilles se referment sur lui, comme les toiles d'un piège. Il pénètre chez la princesse, surprise et effrayée de le voir. Il lui montre le billet ; elle s'écrie que l'écriture est contrefaite, qu'il y a guet-apens et qu'elle est perdue.

Cependant la Platen court au chevet de l'Électeur endormi, le réveille, lui dénonce sa bru, en flagrant délit d'adultère avec Kœnigsmark, fait signer au vieillard un ordre d'arrestation, dont le texte perfide sous-

entend la mort; puis elle ordonne à quatre trabans de la suivre, les fait cacher dans la salle des gardes, derrière quatre statues de faunes gigantesques, et leur sert un punch qu'elle prépare elle-même.

Quel tableau! cette vaste salle lugubrement éclairée par la flamme bleuâtre du punch; ces hommes d'acier adossés à l'âtre, comme des cariatides; et, debout devant la table, la Platen, livide et hagarde, l'œil fixe, la lèvre tremblante, le sourcil froncé, qui remue la flamme du breuvage, pareille à Locuste composant un philtre... On entend des pas qui vont et qui viennent dans les corridors. C'est Kœnigsmark qui se heurte partout aux portes fermées et cherche une issue. La lueur du punch l'attire de loin, comme ces feux follets qui mènent à une tombe. Il entre à tâtons dans la salle; les quatre trabans, armés de leurs sabres, lui sautent à la gorge.

Ici, ce n'est plus un récit, c'est la scène même que l'histoire nous donne, sténographiée par le témoignage des assassins que la princesse elle-même recueillit de leur bouche. La voici avec ses cris, ses malédictions et ses râles :

*Kœnigsmark.* — Trahison! trahison!

*La comtesse Platen.* — Ne lui laissez pas tirer son épée! Coupez-lui la retraite! Bon! Frappez! Trois coups à la poitrine, un à la tête. Terrassez-le, liez-lui les mains!

*Kœnigsmark.* — Tuez-moi, mais épargnez la princesse ; elle est innocente !

*La comtesse.* — N'écoutez pas cet homme, c'est un criminel. Mais terrassez-le donc, brutes ! Qu'attendez-vous donc ? Exécutez les ordres de l'Électeur !

*Kœnigsmark.* — Tuez-moi ! Grâce pour elle !

*La comtesse.* — Serrez la corde davantage ; bien ! nous le tenons.

*Kœnigsmark.* — La princesse est innocente !

*La comtesse.* — Étendez-le sur le parquet ; mais il étouffe ! Arrachez-lui ce bâillon ; ne voyez-vous pas qu'il étouffe ? Maintenant, traître, confesse ton crime et celui de la princesse.

*Kœnigsmark.* — Ah ! vipère, c'est toi !

*La comtesse.* — Tu achèves de te perdre, traître. Il faut que tu avoues.

*Kœnigsmark.* — La princesse est innocente.

*La comtesse.* — Du vinaigre ! serrez ce mouchoir autour de sa tête.

*Kœnigsmark.*— Furie exécrable !

*La comtesse.* — Qu'y a-t-il ? Mort ? Vous avez outrepassé mes ordres... Pourquoi frappiez-vous ? Je vous disais de le garrotter. Je vais chez l'Électeur. Veillez sur lui, vous autres, en attendant le médecin.

*Premier traban.* — Il est mort.

*Deuxième traban.* — Plus rien.

*Troisième traban.* — Nous voilà embarqués dans

une belle affaire! Après tout, nous n'avons fait qu'obéir. »

A ce dialogue tragique, il faut ajouter une pantomime plus tragique encore. Au moment où le comte s'écriait, pour la troisième fois, que la princesse était innocente, la Platen mit le pied sur sa bouche saignante et qui rendait l'âme. Elle étouffa, sous son talon, le dernier cri qu'il allait pousser. Ainsi rien ne manqua à son martyre, pas même ce coup de pied de la bête impure qui sanctifie l'agonie des lions mourants.

Ce qu'il y eut d'étrange dans cette mort, ce fut le silence qui se fit sur elle. Un sac jeté dans le Bosphore, d'une lucarne du sérail, par une nuit sans lune, n'aurait pas fait plus de bruit que la disparition de ce gentilhomme connu de toutes les cours de l'Europe. Il ne meurt pas, il disparaît. On murmure, on secoue la tête, on se parle à l'oreille, mais on n'a rien vu ni rien entendu. La comtesse Aurore, sœur de Philippe, a beau chercher, solliciter, s'agiter, presser de questions et de lettres les amis qu'elle a en Hanovre, elle n'en obtient que des réponses embarrassées ou d'inquiétantes réticences. Le bon duc de Mecklembourg-Schwérin, auquel elle s'adresse, lui répond en style de bailli d'idylle consolant une fillette qui a perdu son moineau : « Je reçois votre aimable lettre, et déplore l'infortune de votre frère. Combien j'aime à con-

server bon espoir qu'il se retrouvera. Bien que la cause de cette catastrophe ne soit pas très connue, on ne la devine que trop. Encore un malin tour de dame Vénus! La perfide ne se contente pas de nous tourmenter, elle en veut à nos jours. Passe encore quand la chose en vaut la peine. Adieu, mon cher ange. »

Singulière oraison funèbre! On sent que le vieux berger s'entend avec le boucher, son compère, et qu'il détache les rubans de sa houlette pour enguirlander son couteau.

La cour de Saxe, remuée par Aurore, s'émut pourtant de la disparition de Philippe. Elle réclama des explications, et menaça d'une rupture. Les ministres étrangers durent intervenir. « Les amourettes portent malheur, dans ce pays, » écrivait M. Stepney, chargé d'affaires d'Angleterre à Dresde, à M. Cresset, son collègue, à Hanovre. « Nous avons eu ici nos catastrophes, et vous venez, à votre tour, d'avoir chez vous la tragédie. C'est une aventure tout italienne que celle-là, et je crains bien que le poignard et le poison des Borgia et des Castracani ne finissent par s'acclimater sous votre ciel. Vos princes ont voyagé par là, et l'éducation qu'ils y ont faite leur a, sans doute, appris comment on se débarrasse des gens qui nous gênent, en les envoyant, sans bruit, hors de ce monde. Un ou deux braves serviteurs du comte Kœnigsmark ne se lassent pas, cependant, de poursuivre leurs re-

cherches. On les voit aller et venir d'ici à Hanovre, s'informant au sujet de leur maître. Hélas ! point de nouvelles. Quant à moi, mon opinion est que son cadavre gît au fond d'un cloaque. Sa sœur est ici qui continue à jeter feu et flammes, comme Cassandre. L'aimable personne voudrait avoir des nouvelles de son frère ; mais Hanovre lui répond à l'exemple de Caïn : « Nous ne sommes pas les gardiens de ton frère. » On retrouvera peut-être le cadavre ; mais les circonstances du meurtre resteront toujours un impénétrable mystère. »

A la fin pourtant, le sang du meurtre, s'il ne cria pas, se mit à balbutier sourdement. Le bruit courut que Kœnigsmark avait été jeté dans un four. D'autres parlaient d'une décapitation clandestine. Horace Walpole, dans ses *Réminiscences*, raconte qu'après la mort de George I^er^, le squelette de Kœnigsmark fut trouvé sous le parquet d'un cabinet de toilette du palais électoral de Hanovre.

Cependant les papiers de Kœnigsmark avaient été saisis, aussitôt après son assassinat. On y trouva les lettres de la princesse ; elles équivalaient au flagrant délit. Accusée d'adultère, on mit une sorte de raffinement cruel à la faire interroger par le comte de Platen, l'époux de la meurtrière de Philippe. Elle nia froidement, obstinément, constamment, contre l'évidence, en femme qui ment parce qu'elle veut

mentir et qu'elle en a pris son parti. Platen lui disant, dans l'interrogatoire, que l'on craignait de la voir mère d'un fils de Kœnigsmark : « Vous me prenez pour votre femme, » lui répondit-elle, avec un sourire méprisant.

Elle fit plus et proposa à son accusatrice un duel au sacrilège, un duel à l'hostie. Elles devaient communier ensemble, l'une pour affirmer son innocence, l'autre pour justifier son accusation. Élisabeth se récusa sur sa santé, n'osant pas affronter ce jugement de Dieu ; mais Sophie ne craignit pas, comme disent les mystiques, de « manger sa condamnation ». Par devant le consistoire assemblé pour la juger, elle marcha résolument à l'autel et reçut le pain consacré. Le vieil électeur parut touché de cette épreuve ; il offrit à sa belle-fille d'oublier le passé et de la réconcilier avec son mari. Sur quoi Sophie-Dorothée réclama hautement le divorce, refusant formellement de jamais consentir à vivre avec un prince « qui ne lui inspirait que de l'horreur ». A cette aversion si méritée par le personnage, se joignait, sans doute, un vœu de sombre fidélité fait au mort.

Un tribunal se rassembla, le divorce fut prononcé, le 28 décembre 1694. Sous prétexte de « désertion préméditée du toit conjugal », la princesse fut condamnée à une détention perpétuelle, séparée de ses deux enfants et dégradée de son titre. Elle prit le nom de

duchesse d'Ahlden : c'était celui de la forteresse où elle fut enfermée. Elle y languit trente-deux ans, dans une captivité déguisée sous la forme d'une minutieuse étiquette. Il lui était permis de se promener hors de sa prison ; mais, à chaque sortie, une escorte de pandours galopait, le sabre nu, aux portières de son carrosse. Quand son mari devint roi d'Angleterre, il envoya près d'elle des émissaires chargés de lui offrir le pardon et le partage de son trône. Elle repoussa le pardon, refusa le trône, et se retrancha dans ce fier dilemme que, si elle était coupable, elle était indigne d'être reine ; que si, au contraire, elle était innocente, c'était le roi qui était indigne d'être son époux. Elle mourut à soixante ans, le 13 novembre 1726.

La comtesse de Platen était morte vingt ans avant elle, octogénaire et aveugle, presque affolée de remords, en tête-à-tête, dans les ténèbres de sa cécité, avec le spectre de l'homme qu'elle avait fait égorger. Avant d'expirer, elle confessa son crime au ministre qui l'assistait. Cette confession, dictée par elle, est déposée aujourd'hui dans les archives de Vienne, sous ce titre naïvement ironique : « Oraison funèbre de la comtesse Élisabeth de Platen. »

# CHRISTINE DE SUÈDE

## I

Un homme manqué, une reine avortée : on pourrait définir par ce double terme l'anomalie de la destinée et de la personne de Christine. Il y a de l'aventurière, de la virago et de la pédante dans la fille de Gustave-Adolphe. L'histoire n'estimera jamais ce bas-bleu botté qui, entre son alcôve et sa bibliothèque, ne sut pas faire tenir un trône.

La nature, en la créant femme, fit un quiproquo. Sa peau foncée, ses vagissements mâles firent croire, à sa naissance, que la reine venait d'accoucher d'un fils. On courut l'annoncer à Gustave-Adolphe. Lorsque

l'erreur fut reconnue, le héros n'en parut pas affligé. Il prit entre ses bras l'enfant nouveau-né : « J'espère, — dit-il en souriant, — que cette fille me vaudra un jour un garçon ; elle aura de l'esprit, car elle nous a tous trompés. » Christine eut trop d'esprit, et c'est pourquoi la reine, en elle, vécut et valut si peu.

Si son glorieux père ne lui avait pas été enlevé dès l'enfance, il aurait, peut-être, décidé cet être ambigu ; peut-être aurait-il achevé, en elle, l'héroïne que la nature avait ébauchée. La première éducation qu'il lui donna fut toute martiale et vaillante. Il l'emmenait aux manœuvres, la promenait devant ses troupes, aguerrissait ses oreilles au vacarme de l'artillerie et au roulement des tambours. Un jour, à Calmar, le commandant de la place n'osant faire tirer le canon, de peur d'effrayer l'enfant : « Faites tirer, — dit le roi, — elle est la fille d'un soldat, elle doit s'accoutumer à ce bruit. » Et il remarqua, avec joie, que la petite, au lieu d'avoir peur, riait du fracas des salves et battait des mains.

Christine avait quatre ans lorsque Gustave-Adolphe partit pour la guerre de Trente ans, pour cette campagne sublime, où il devait sauver l'Europe et mourir. La veille de son départ, elle vint lui réciter un discours d'adieu qu'on lui avait fait soigneusement apprendre. Le roi, tout à ses préparatifs de guerre,

donnait des ordres et n'y faisait pas attention. Sur quoi l'enfant, de ses petites mains, se mit à le tirer naïvement vers elle, par son grand baudrier de buffle. Alors le héros, attendri, la prit entre ses bras, du geste d'Hector élevant vers le ciel le jeune Astyanax. Ses yeux se remplirent de larmes, et il l'embrassa en la bénissant. Avant de quitter Stockholm, il l'apporta aux états de Suède, la leur confia tendrement, puis il leur fit ses adieux, et chanta le psaume : « Rassasie-nous le matin de ta grâce, nous serons joyeux tout le jour.... »

Christine avait six ans, lorsque Gustave-Adolphe fut tué, en pleine victoire, à Lutzen. Des bras du grand homme, elle tomba entre les mains d'un pédant. Son précepteur, Jean Matthiœ, la bourra de latin, la farcit de grec, l'embrouilla de mathématiques. Il fit, de cette jeune reine, un enfant prodige de collège. Christine, du reste, avait la vocation et comme l'appétit du savoir. Grammaire et astronomie, physique et philosophie, littérature et jurisprudence, elle avalait et digérait tout. A seize ans, elle savait onze langues, y compris l'arabe et l'hébreu. A dix-huit ans, lorsqu'elle fut déclarée majeure, elle pouvait prendre place parmi les femmes à barbe de l'érudition.

Il n'en faut point tant pour savoir régner : un trône n'est pas une chaire ; un peuple n'est pas une classe que l'on mène, avec des citations de Tacite ou de

Thucydide. Il n'y avait pas l'étoffe d'une reine dans cette impératrice de rhétorique. Son règne, en fin de compte, fut subalterne et médiocre. Les événements heureux qui le signalèrent : la paix avec le Danemark, l'influence de la Suède sur le traité de Westphalie, doivent être rapportés à l'homme qui gouvernait sous son nom. C'était Axel Oxenstiern, le conseiller de Gustave-Adolphe, un de ces ministres de l'ancienne école, faits de prudence et de routine, de patience et de volonté, âpres au travail, blanchis sous le fardeau des affaires, qui traînaient, comme des bœufs, d'un pas lent mais sûr, le char de l'État. C'est lui qui écrivait à son fils ce mot digne de l'*Ecclésiaste*, par le désabusement profond et consommé qu'il exprime : *An nescis, mi fili, quantilla prudentia regitur orbis?* « Ignores-tu donc, mon fils, qu'il faut bien peu de « sagesse pour régir le monde ? »

Tandis qu'Oxenstiern gouvernait, Christine paradait en Diane et en Pallas, chasseresse et femme savante tour à tour, tantôt enfoncée dans les livres, tantôt lancée, à cheval, dans de violents exercices. Sa toilette inculte, sa chevelure effrénée, ses manches tachées d'encre, lui donnaient l'air d'une amazone lettrée ou d'une muse équestre. Les savants, qu'elle appelait déjà à sa cour, et qu'elle comblait de largesses, chantaient ses louanges, en style lapidaire. On couvrirait un obélisque égyptien des litanies d'épithètes qu'ils

lui décernaient : *musarum decima, — septentrionis sibylla, — regina regum, — princeps inimitabilis, — semideūm filia, — cœlestis heroina, — Christina, alter sol, — Pallas aut Minerva suecica.* — Nous en passons et des plus pompeuses.

Le jour de son sacre, on vit traîner, dans les rues de Stockholm, une montagne roulante, de la hauteur d'une maison, sur laquelle des jeunes filles, costumées en muses, couronnaient son buste, en chantant des hymnes. Une pyramide lui fut dressée, avec cette inscription : « Monument érigé à Christine, par Antiope, Penthésilée et Thalestris, les trois reines des Amazones. »

Les muses restaient pucelles, les amazones se coupaient le sein droit, pour marquer, par cette mutilation, leur abjuration maternelle. En sa qualité d'amazone et de muse, Christine voulut rester fille. L'horreur du mariage tourna, chez elle, de bonne heure, en monomanie opiniâtre. Elle disait souvent qu'elle aimerait mieux la mort qu'un mari, et « qu'aussi bien qu'un Auguste, un Néron pouvait naître d'elle ». Les suppliques des États de Suède qui, plusieurs fois, la pressèrent d'épouser son cousin, Charles-Gustave, fils de l'électeur du Palatinat et d'une sœur de Gustave-Adolphe, ne purent la fléchir. Elle prit de très haut leurs admonitions, et, pour couper court à de nouvelles remontrances, fit déclarer Charles-Gustave héri-

tier du trône. Cette répugnance provenait d'un bizarre orgueil. L'idée de la sujétion conjugale paraissait à Christine la plus odieuse servitude. Son ambition était d'être, dans son siècle, une personne unique et incomparable, *une merveille à nulle autre seconde*, comme disaient les rimeurs du temps; et de planer, seule de son espèce, sur le peuple des beaux esprits, dans un empyrée fabuleux. Une médaille qu'elle fit frapper, plus tard, donne le mot de son célibat. D'un côté, elle représente une tête de femme en profil, coiffée du casque de Minerve et couronnée de lauriers; de l'autre, un phénix sur le bûcher, regardant fixement le soleil, avec cette inscription : Μάκελος. Les hellénistes s'évertuèrent à traduire ce mot inconnu. Il se trouva que le mot grec était un mot suédois, à double sens, signifiant à la fois sans pareil et non marié.

Cette virginité olympienne drapait des mœurs de sultane. De son aurore boréale, la Diane du Nord descendait, en chair et en os, sur les Endymions de sa cour. Son premier amant attitré fut le comte Magnus de la Gardie, un jeune seigneur de race française, d'une beauté héroïque et d'un esprit éclatant. Elle l'afficha par les largesses et les honneurs dont elle le couvrit : elle le fit nommer, d'abord, grand maître de sa maison, puis grand trésorier, et, pour le rapprocher du trône, lui fit épouser la sœur de Charles-Gustave.

Dans l'intervalle, elle l'avait envoyé en ambassade à Paris, où il représenta la pauvre Suède, avec un faste insolent. On eût dit un ambassadeur de Sparte menant, à Athènes, le train d'un satrape. Madame de Motteville, qui l'entrevit à la cour de France, a fait de lui ce portrait : « Il était fils du connétable de Suède ; son aïeul était Français, à ce qui se disait, d'assez médiocre naissance ; il était bien fait, il avait la mine haute et ressemblait à un favori. Il parlait de sa reine avec des termes si passionnés et si respectueux, qu'il était facile de le soupçonner de quelque tendresse plus grande que celle qu'il lui devait par sa qualité de sujet... Cet homme parut assez digne de la fortune, mais plus propre à plaire qu'à gouverner. »

Le comte de la Gardie régna quelques années, puis sa faveur passa, et, de cet amour encore digne d'une reine, Christine descendit, par degrés, dans d'obscurs caprices. En religion, elle était devenue sceptique ; le libertinage de son esprit passa bientôt dans ses mœurs. L'érudition l'initia aux mystères orgiaques de l'antiquité. Elle étudiait, avec une curiosité impudique, le musée secret des lettres grecques et latines. On raconte qu'elle savait par cœur le *Satyricon* de Pétrone, et qu'elle se plaisait à réciter les passages obscènes de Catulle. D'après les pamphlets du temps, elle aurait même pénétré dans les arcanes de Lesbos et traduit, en pastiches étranges, les vers de Sapho. « Elle était

très vindicative, — dit la princesse Palatine, parlant de Christine, dans une de ses lettres, — et livrée à tous les genres de débauches, même avec les femmes. »

Une anecdote authentique accuse, chez elle, une dépravation raffinée. Elle avait fait venir à Stockholm et logé dans son palais, Saumaise, le grand érudit de Leyde. Il y tomba malade, et la reine venait souvent lui rendre visite. Un jour, elle le trouva couché, tenant un livre qu'il ferma brusquement, aussitôt qu'il la vit entrer. Elle le lui prit des mains : c'était *le Moyen de parvenir*, de Béroalde de Verville. Saumaise, friand de gravelures, comme tous les savants d'autrefois, grignotait, dans son lit, ce fruit défendu. Christine avait amené avec elle une de ses filles d'honneur, la belle Ebba de Sparre, que les pamphlets l'accusent d'avoir trop aimée. On a de ses lettres à cette favorite qui pourraient être traduites en mètres saphiques. Elle dit à Saumaise de lui chercher une des meilleures pages, la lut, en souriant ; puis, tendant le volume à mademoiselle de Sparre : « Venez voir, — lui dit-elle, — un beau livre de dévotion. » La jeune fille n'eut pas lu trois lignes qu'elle rougit et s'arrêta court ; mais Christine la força de poursuivre et de lire tout haut, riant aux éclats de ses larmes et de sa rougeur. Le trait est de ceux qui percent un caractère et le déshonorent. On dirait, comme dans les contes, une

fée méchante, condamnant les lèvres des vierges à laisser tomber des ordures.

Toute corruption vient d'un corrupteur : un homme avait pris sur Christine une funeste influence. Le médecin français Bourdelot, qu'elle avait appelé à Stockholm, pour la guérir de la fièvre, était entré dans son intimité par les secrets de l'alcôve ; il y resta par des moyens aussi pervers que des maléfices. Bourdelot faisait partie de ce groupe très caractérisé d'esprits forts qui, en plein règne de Louis XIV, niaient, au milieu de la croyance générale. En apparence, ces *libertins*, comme on les nommait, gardent l'orthodoxie bienséante, imposée par la loi du temps. Ils semblent, dans cette grande église, prier et vénérer comme les autres. Approchez-les de près ; vous reconnaîtrez, en eux, des incrédules absolus, auprès desquels les philosophes du siècle suivant, avec leur déisme sincère et leur foi ardente dans le progrès de l'espèce humaine, paraîtraient des esprits presque religieux. C'est le cardinal de Retz, un prince de l'Église païenne d'Alexandre VI et de Léon X ; Saint-Évremond, l'ami de Ninon ; le poète des Barreaux, qui, entendant tonner pendant qu'il faisait gras un jour de vendredi saint, jetait son assiette par la fenêtre, en s'écriant : « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard ! » C'est le vieux Rose, secrétaire du cabinet, dont Dangeau écrit qu'il « était plaisant, gai, salé et croyant à peu de

chose » ; C'est madame Deshoulières, qui ne faisait point baptiser sa fille ; c'est encore Saint-Pavin, Lainez, Hesnault, Méré, Bordeville.

On ferait tout un *index* de ces mécréants : « Il faut que vous sachiez, — écrivait Nicole, — que la grande hérésie du monde n'est plus le calvinisme ou le luthéranisme, que c'est l'athéisme, et qu'il y a toute sorte d'athées, de bonne foi, de mauvaise foi, de déterminés, de vacillants et de tentés. » Bourdelot était un des plus hardis de la bande. Ce fut lui qui complota, en petit comité, pour brûler un morceau de la vraie Croix. Il ne put, dit-on, en venir à bout, malgré tous ses efforts ; et on ajoute que ce prodige décida la conversion de la princesse Palatine. Mais le miracle n'agit pas sur le médecin sacrilège.

Son rôle auprès de Christine fut celui d'un précepteur d'immoralité. Un violent pamphlet du temps va plus loin ; il l'accuse d'avoir sauvé plusieurs fois, par des avortements, l'honneur de la reine. « Le médecin Bourdelot, — dit-il, — homme, à ce qu'on assure, assez ignorant dans son métier, mais athée et fourbe de profession, n'a fait sa fortune auprès d'elle que pour luy avoir donné des moyens de supprimer les effets de ses lascivités, et un autre chirurgien, nommé Soreau, qui demeure présentement à Worms, a été assez bien récompensé pour luy avoir rendu le mesme service. Car, selon la vie qu'elle a menée, et qu'elle mène

encore à présent, elle a souvent besoin de telles gens. »

Ce libelle, évidemment sincère, reproche encore à Bourdelot d'avoir détruit, sciemment, dans l'âme de Christine, toutes les idées religieuses. « Avant la venue de Bourdelot, — dit-il, — la reine a esté véritablement fort pieuse et fort religieuse, comme j'ay desjà dit. Mais, après, on l'a veu douter s'il y avoit un dieu et une providence, ne point croire ny paradis, ny enfer, ny saints, ny diables, ny jugement, ny résurrection, et, par conséquent, ny l'immortalité de l'âme. Pour l'incarnation *Verbi divini*, elle passe pour une fable dans son esprit. » L'empire que ce Méphistophélès en rabat exerçait sur Christine était si étrange, que, d'après ce même pamphlet, le peuple l'attribuait à une sorte d'ensorcellement diabolique. « C'est une chose véritablement estonnante de quoy une princesse si bien éclairée se laissoit si fort aveugler par cet infâme ; ce que le menu peuple de Suède ayant même observé, s'est persuadé qu'il avoit un Esprit familier et qu'il usoit de charmes pour fasciner son esprit. Je l'ai ouy dire à plusieurs, estant en Suède, et, lorsque j'ay fait effort de leur oster cette pensée de la teste, comme une raillerie ou comme une sottise, je les ay trouvez si bien persuadez que ç'a esté sans effet. »

Cependant la Suède était mécontente de sa reine. Les prodigalités de Christine épuisaient ses maigres finances. L'aristocratie, écartée de la cour, s'irritait

de la voir remplie par des aventuriers de plume ou d'intrigue. Les soldats de Gustave-Adolphe s'indignaient de céder le pas aux mandarins lettrés de l'Allemagne et de la Hollande. D'une autre part, l'incrédulité affichée de Christine scandalisait, jusqu'au fond de l'âme, le rude clergé scandinave, aussi farouche dans sa foi luthérienne que l'était, à ses antipodes, dans l'orthodoxie catholique, le Saint-Office espagnol.

Un vague murmure de blâme parcourut bientôt le royaume. Au premier bruit, Christine cria à l'ingratitude et déclara qu'elle voulait immédiatement abdiquer. Cette menace porta coup. Son successeur désigné, Charles-Gustave, en sa qualité de prince allemand, déplaisait fort aux seigneurs. Son avènement devait être celui d'une dynastie étrangère. Tout espoir, d'ailleurs, n'était pas encore perdu, de convertir la jeune reine à un mariage de raison. Les remontrances projetées firent place à d'humbles excuses. La noblesse, en corps, ayant à sa tête le chancelier Oxenstiern, vint se jeter aux pieds de Christine, chanter ses louanges, glorifier son règne, la supplier de ne pas déserter son trône. L'*ultima ratio* de cette supplique fut un pot-de-vin. Pour la décider à garder la couronne, on la redora. Les États promirent de payer ses dettes et de subvenir magnifiquement aux frais de sa cour. Sur quoi, Christine se laissa fléchir et retira son abdication.

Cette seconde partie de son règne ne fit qu'empirer et exagérer la première. Ce fut la comédie de la « reine savante », jouée par une Bélise couronnée, presque aussi ridicule que la pécore de Molière. L'amour des arts, la protection des lettres, sont des vertus royales, entre toutes; elles conviennent surtout à une femme. La majesté d'une reine prend une grâce exquise quand elle s'incline aux choses de l'esprit. Il n'y a rien de plus charmant, dans l'histoire, que Marguerite d'Écosse baisant, sur les lèvres, un poète endormi ; que la duchesse Élisabeth d'Urbin protégeant Raphaël enfant. Mais Christine n'apportait ni tact ni mesure dans ses accointances littéraires. Elle y mettait un empressement indécent de femme du métier, quêtant et provoquant les éloges, troquant, comme une idole, les dons et les faveurs contre des coups d'encensoir.

Une chaîne d'or de mille écus à Ferrario de Padoue, lequel, en retour, prononce son panégyrique dans l'Université de cette ville. Une chaîne d'or à Balzac, qui la lui rend en périodes pesantes et sonores : « Sachant, Madame, que vous n'êtes pas moins docte que vous êtes libérale, je ne puis que tirer encore plus de gloire de votre jugement que de votre don. Puisque j'ai été loué de la bouche de Christine, je n'envie ni à Claudien sa statue, ni à Pétrarque son couronnement. » Une chaîne d'or à Scudéry, qui lui dédie son poème ostrogoth d'*Alaric,* avec des flagorneries gasconnes guindées sur d'empha-

tiques majuscules : « Véritablement, ceux qui nous ont voulu faire passer pour les merveilles de l'univers, des pyramides, des tombeaux et des colosses, nous ont bien dit, par là, tacitement, qu'ils n'avaient pas de Christines en leur siècle ; car ils ne se seraient pas amusés à nous décrire ces prodiges de l'art, s'ils eussent eu à nous parler d'un aussi grand miracle de la nature. Je suis obligé d'avouer que le Nord a maintenant sa Minerve, dans Stockholm, comme il eut autrefois sa Diane, dans Tauris. » Une chaîne d'or à Ménage, à qui, sachant qu'il tenait, chez lui, le mercredi, des réunions littéraires, et rassemblant elle-même les savants dans son palais, le jeudi, elle écrivait en style pédantesque : « Ma Joviale est la très humble servante de votre Mercuriale. » Une chaîne d'or à Scarron, qui lui écrit que « si elle avait vécu au siècle d'Auguste, elle aurait ôté toutes ses pratiques au patron des beaux esprits, défunt Mécénas, et l'aurait fait enrager, comme Gustave-Adolphe aurait fait enrager son maître, s'ils avaient eu à disputer ensemble l'empire de l'univers ». Toutes ces chaînes d'or étaient des emblèmes ; elles attelaient les rimeurs et les rhéteurs, comme autant de bruyants Pégases, au char de triomphe où Christine paradait de loin, dans la brume, sur un Parnasse de frimas.

Ce qu'il faut dire pourtant, c'est que Pascal lui ayant dédié sa *Roulette*, Christine lui épargna son banal col-

lier et se contenta de l'appeler, dans sa réponse « le précepteur du genre humain et le flambeau du monde ».

En même temps, et de plus en plus, Christine s'entourait d'un sanhédrin de docteurs. Après avoir convoqué le ban, elle appelait, à Stockholm, l'arrière-ban de tous les collèges de l'Europe : Vossius et Heinsius, Freinshemius et Schefferus, Bœclerus et Meibomius, Forsius et Paulinus ; tous docteurs en *us*, grammairiens hirsutes, hellénistes du Danube, érudits refrognés, mathématiciens mal léchés, scoliastes de tout poil et de toute fourrure. C'était comme une ménagerie d'ours savants, logée et installée dans sa cour, qu'elle gardait et faisait paître, le sceptre à la main.

Un jour même, elle fit danser deux d'entre eux. Meibomius ayant compilé un docte traité sur la musique des anciens et Naudé ayant écrit une dissertation sur leur danse, Christine, soufflée par Bourdelot, les invita à danser la cordace et à chanter, en mode dorien, devant elle. Cela fit une saltation de satyres et le charivari de Marsyas soufflant dans la double flûte d'Apollon. Les huées et les risées éclatèrent ; sur quoi, Meibomius, se prenant à Bourdelot de son avanie, tomba sur lui, à coups de poing. L'ours voulait assommer le singe qui lui avait joué un si méchant tour.

Les rixes et les gourmades étaient fréquentes, du reste, dans cette pétaudière scientifique. On s'y jetait à la tête les in-folio du *Lutrin ;* Trissotin et Vadius s'y

arrachaient leurs perruques. Olaüs Vérélius ayant avancé, dans un de ses livres, « que la loi devrait sévir contre ceux qui osent douter que les Goths qui s'emparèrent de Rome sont sortis de Suède, ou que, du moins, on devrait leur lancer des pierres runiques à la tête », Schefferus nia carrément cet article de foi gothique. Vérélius répliqua avec force injures ; des flots d'encre coulèrent, les pierres runiques allaient se jeter dans la controverse. Christine fut obligée d'intervenir, pour empêcher les deux confrères de s'en lapider.

On peut citer pourtant, parmi les savants qu'attira Christine, quelques hommes de haut mérite et très dignes des faveurs d'une reine : Naudé et Saumaise, déjà mentionnés, Huet, Bochard et le peintre Sébastien Bourdon. Le plus grand des hôtes de Christine paya son hospitalité de sa vie. Descartes, qu'elle avait fait venir, mourut de froid à Stockholm, comme un philosophe grec qu'une reine de Scythie aurait attiré dans ses glaces. C'était à cinq heures du matin, en hiver, qu'il devait venir, chaque jour, dans sa bibliothèque, lui professer son système. Pour y arriver, il fallait gravir une côte escarpée, battue, d'un côté par la mer, et de l'autre par le lac Maëlar. Les sauvages vents du nord s'y livraient une bataille perpétuelle : furieux symbole des *tourbillons* qu'il allait expliquer à son écolière. Un frisson mortel le saisit, dans une de ces ascensions périlleuses, et l'emporta en trois jours.

Les affaires du royaume périclitaient, sous ce gouvernement scolastique. Les caisses étaient vides : Christine y prenait tant d'argent pour ses pensions littéraires, ses collections et ses livres, qu'il n'en restait plus pour les besoins de l'État. Aux tracas de la pédanterie elle mêlait toujours les intrigues de la galanterie. Le jeune comte de Tott succédait à La Gardie disgracié. Un troisième favori surgit : l'ambassadeur d'Espagne, Antonio Pimentel, devint, en 1652, l'amant presque déclaré de la reine. Ce fin cavalier, flatteur exquis, lettré délicat, mêlé d'emphase castillane et d'insinuation italienne, était un dangereux personnage. Autant qu'on peut l'entrevoir, sa mission secrète, à laquelle se rattachaient une intrigue religieuse et une machination politique, était d'amener Christine à l'abdication par la conversion.

Comme celle de Bourdelot, son influence sur la reine eut l'effet d'un ensorcellement. Il la dégoûta de son pays, de sa religion, de son peuple. Il lui montra, comme une apothéose, dans une perspective chimérique, la radieuse existence qu'elle mènerait, à Rome, glorieuse et libre, sous un ciel splendide, entourée d'une cour de cardinaux et de poètes, papesse des arts et des lettres, muse catholique du jardin refleuri de la Renaissance. Qu'était-ce que son royaume, pauvre et glacé, assombri par un culte austère, entravé d'ennuyeux devoirs, auprès de cet empire idéal? Sa sou-

veraineté ne serait pas moindre. La baguette enchantée d'Armide valait bien le sceptre de plomb d'une région polaire. Comme le magicien du Tasse, Pimentel l'initiait, en même temps, aux voluptés du Midi. Ce fut sous sa direction qu'elle fonda l'ordre de l'*Amarante* ou de l'*Immortelle*, sorte d'abbaye de Thélème, composée de quinze dames et de quinze seigneurs, qui devaient faire, en y entrant, vœu de célibat. Christine présidait ce Décaméron licencieux. Les séances se tenaient la nuit, dans un château caché entre les montagnes, sur la rive du lac Maëlar. L'insigne de l'ordre était une guirlande enrubannée, sur laquelle était inscrite cette devise : *Dolce nella memoria*. On racontait d'étranges choses de ces nocturnales et du genre de « doux souvenirs » qu'en rapportaient les jeunes initiés.

Le philtre opéra, les charmes de Pimentel réussirent. Une seconde fois Christine déclara au Sénat sa résolution d'abdiquer.

Cette fois, elle fut prise au mot, avec une joie mal dissimulée. Les nouvelles représentations que lui adressa la noblesse se réduisirent à des formalités officielles. Il y avait évidemment incompatibilité d'esprit et d'humeur entre cette reine fantasque et ce peuple grave, adonné aux vertus sévères. Le divorce fut solennellement prononcé, le 16 juin 1654, dans la grande salle du château d'Upsal. Christine y parut, pour la dernière fois, en costume de reine, la couronne sur la

tête. Après la lecture de l'acte d'abdication, les grands officiers s'approchèrent et lui enlevèrent, tour à tour, les habits royaux, comme les prêtres dépouillent la novice qui a prononcé les vœux irrévocables, des parures de sa vie mondaine. La cérémonie fut touchante. Le vieux sénéchal, comte de Brahé, qui, en vertu de sa charge, aurait dû ôter le diadème du front de Christine, ne put s'y résoudre. Par deux fois, il éleva, en tremblant, la main et la retira, comme s'il eût eu peur de commettre un sacrilège, en découronnant la fille de Gustave-Adolphe. Des sanglots éclatèrent, lorsque Christine, dépouillée des ornements de la royauté, vêtue d'une simple robe de taffetas blanc, fit ses adieux à la Suède, dans un noble et touchant discours. L'abdication est funèbre ; on dirait qu'elle anéantit. De tous les actes humains, c'est celui qui se rapproche le plus de la mort.

Ce qui gâta cette scène pathétique, ce fut l'âpreté cupide que mit Christine à se faire payer sa couronne. En quittant la Suède, elle la spolia de tous ses trésors. Les meubles, les tableaux, les bibliothèques des palais chargèrent dix navires qui firent voile, en toute hâte, vers l'Allemagne. On eût dit une escadrille de pirates déménageant un royaume. Un instant même, la Suède eut peur que Christine ne vendît au roi d'Espagne la flotte qu'on avait armée pour l'escorter sur les côtes de Poméranie. Non contente de dépouiller

son pays, elle voulut en emporter un large morceau. Sa prétention était de garder, en toute propriété, des îles et des villes, dont le revenu dépassait trois millions de livres. Le Sénat ne consentit à les lui laisser qu'à titre de simple apanage. Il fallut encore se charger de ses dettes, qui montaient à dix millions d'écus d'or. Aussi le nouveau roi ne trouva-t-il pas un ducat pour fêter son sacre. Cette sortie de harpie déshonora l'abdication de Christine : elle pillait le royaume qu'elle abandonnait.

On a beaucoup disserté sur cette abdication incompréhensible. Un savant suédois a même publié, à Upsal, une dissertation en règle, sous forme de thèse : *De causis abdicationis Christinæ.* Ces causes, si cherchées, s'entrevoient distinctement à travers le caractère de la femme. Les splendeurs italiennes, dont Pimentel l'avait éblouie, la perspective d'une royauté interlope, libre de tous soucis et de tous devoirs, entrèrent, sans doute, dans sa résolution, pour une large part. On se souvient des deux grandes dames de Brantôme, s'écriant, au récit qu'on leur faisait des licences et des orgies de Venise : « Hélas ! si nous eussions fait porter tout nostre vaillant en ce lieu-là, par lettres de banque, et que nous y fussions pour faire cette vie courtisanesque, plaisante et heureuse, à laquelle toute autre ne saurait approcher, quand bien nous serions empérières de tout le monde ! » Christine,

elle aussi, avec son tempérament échauffé et son imagination dissolue, dut ressentir la nostalgie de l'Italie lettrée et galante, vouée au culte et aux arts des sens, que Pimentel lui avait dépeinte. Mais la cause première de son renoncement fut la vaine gloriole d'étonner le monde et d'émerveiller la postérité. Elle crut que l'Europe entière allait acclamer sa descente du trône, comme une action magnanime, et que, vivante encore, elle entrerait, immortelle et transfigurée, dans le groupe des héroïnes de l'histoire. C'était étrangement surfaire l'importance de sa retraite et de sa personne.

L'abdication de Sylla, sorti tout sanglant de la dictature et rentrant, sans armes, dans le peuple qu'il a décimé, est étonnante et terrible. Celle de Charles-Quint, déposant tout un fardeau de sceptres, au seuil d'un couvent, et regardant décliner, derrière les coteaux de Saint-Just, le soleil qui ne se couchait jamais sur son vaste empire, a la grandeur extraordinaire du sacrifice qu'elle consomme. Mais une reine de Suède, personnage fort secondaire, à ce moment, en Europe, jetant sa couronne, sans rime ni raison, comme un bonnet d'honnête femme, par-dessus les moulins à vent de la renommée, ne pouvait que faire jaser les ruelles et controverser les écoles.

L'abdication de Christine n'excita donc que la curiosité d'un spectacle. Les littérateurs à sa solde en firent un thème d'amplifications; les hommes sensés la blâ-

mèrent, comme un absurde caprice. Le bon Loret, dans son journal rimé de la *Muse historique*, rapporte l'impression défavorable qu'elle fit à Paris :

> Plusieurs gens de haut et bas monde
> N'ont, pour cette démission,
> Que murmure et qu'aversion.

Plus tard, Saint-Évremond, racontant l'arrivée de Christine en France, fait tenir ce langage au commandeur de Jars : « Messieurs, si la reine de Suède n'avait connu que les coutumes de la Suède, elle y serait encore. Pour avoir appris notre langue et nos manières, pour s'être mise en état de réussir huit jours à Paris, elle a perdu son royaume. » — Mais le jugement le plus sévère fut celui du grand Condé ; après avoir entrevu Christine, à Bruxelles, il laissa tomber sur elle ce mot méprisant : « C'est donc là cette dame qui a abandonné si facilement la couronne pour laquelle, nous autres, nous combattons, et après laquelle nous courons toute notre vie sans l'atteindre ! » — Le héros toisant ainsi, de haut en bas, la fausse héroïne, la rapetissait à son vrai niveau.

En quittant la Suède, Christine avait fait frapper une médaille dont le revers représentait Pégase piaffant sur le sommet de l'Olympe, avec cet exergue : *Sedes*

*hœc potior solio!* Ce Pégase était une Chimère, et Christine allait l'enfourcher pour gravir l'Olympe de théâtre qu'elle avait préféré au trône glorieux de Gustave-Adolphe.

## II

Aussitôt après son abdication, Christine se hâta de quitter la Suède. Son premier acte fut un retour à sa vraie nature. Comme Achille sur les armes, elle se jeta sur un habit d'homme. La reine défroquée se déguisa en cavalier et prit le titre de comte de Dohna, pour fuir son royaume. En même temps, elle inaugurait sa suzeraineté littéraire, en adressant à l'Académie française son portrait illustré d'une lettre aux Quarante. « Je ne doute pas, — leur écrivait-elle, — que vous m'aimiez, dans la solitude, comme vous m'avez aimée sur le trône. Les belles-lettres que je prétends cultiver en repos et avec le loisir que je me réserve, me font même croire que vous m'y ferez part quelquefois de vos ouvrages, puisqu'ils sont dignes de la réputation où vous êtes, et qu'ils sont presque tous écrits dans la langue qui sera la principale de mon désert. » A peine descendue du trône, Christine se jetait, la

plume sur l'oreille, dans un fauteuil d'académicienne : *Sedes hœc potior solio!*

Après avoir traversé rapidement l'Allemagne et la Hollande, elle alla rejoindre le comte de Pimentel, à Bruxelles. Le lendemain de son arrivée, dans le palais de l'archiduc, la fille de Gustave-Adolphe abjurait le protestantisme, entre les mains du dominicain Guémès, au bruit du canon. Des salves éclatèrent, sur les remparts de la ville, au moment où elle reçut l'absolution de son confesseur.

Cette conversion fut-elle sincère? Il est permis d'en douter : son abdication la détermina. La royauté littéraire qu'elle rêvait, en Italie, ne pouvait se conquérir qu'au prix d'un changement de culte. Comme Paris pour Henri IV, Rome, pour Christine, valait bien une messe. Le seul chemin qui pût l'y conduire était celui de Damas : elle y tomba au moment voulu, comme à l'étape d'un programme. Depuis longtemps, elle affichait l'incrédulité : quel miracle difficile à croire que celui d'un coup de la Grâce frappant subitement l'élève du médecin Bourdelot! Elle-même, d'ailleurs, par des apartés ironiques, semblait prévenir le parterre de ne pas être la dupe de la comédie. Un jésuite naïf lui disant, à Louvain, que, lorsqu'elle serait catholique, on la placerait parmi les saintes, à côté de sainte Brigitte de Suède, elle redressa un front tout païen, et répondit, avec l'orgueil d'une femme de Plutarque :

« J'aime mieux qu'on me mette entre les sages. »

Il lui arriva, un jour, à Anvers, au sortir de vêpres, d'oublier son livre dans la tribune de l'église ; un prêtre l'entr'ouvrit en le lui rapportant : c'était un Virgile. Elle le reçut avec un étrange sourire, comme bien aise qu'il eût pu voir dans quel bréviaire elle lisait l'office. Plus tard, à Rome, il parut un livre intitulé : *Histoire de la conversion de la reine de Suède*. Christine, après avoir lu, souligna le titre et écrivit sur la marge : *Chi l'a scritta no lo sa, et chi la sa no l'ha mai scritta.* « Celui qui a écrit cela n'en sait rien, et celle qui le sait n'en a jamais rien écrit. »

Sa conduite démentait, du reste, toute rénovation intérieure. Elle remplissait Bruxelles d'esclandres et de propos effrontés. « Il n'y a point de charretier, dans tout le Brabant, — dit l'auteur d'une *Lettre escritte de Bruxelles à la Haye, touchant la Reine de Suède*, — qui jure si furieusement qu'elle fait, et l'entremetteuse la plus infâme qui soit au monde rougirait, en lui entendant dire les mots qu'elle a continuellement dans la bouche. »

Ce n'étaient que bals, spectacles, chasses, tournois, médianoches. Pimentel, amant reconnu, menait les rondes de la bacchanale. Les graves dignitaires de la petite cour espagnole des Flandres, habitués à l'existence presque hiératique de leur reine, contemplaient, avec stupeur et scandale, les incartades de cette

échappée du trône. « J'oubliais de vous dire — écrivait Christine à Ebba de Sparre — que je me porte parfaitement bien, que je reçois ici mille honneurs, et que je suis bien avec tout le monde, excepté avec le prince de Condé, que je ne vois qu'à la comédie et au cours. Mes occupations sont de bien manger et de bien dormir, étudier un peu, causer, rire et voir les comédies françaises, italiennes et espagnoles, et de passer le temps agréablement. Enfin je n'écoute plus de sermons ; je méprise tous les orateurs. D'après ce que dit Salomon, tout le reste n'est que sottise ; car chacun doit vivre content en mangeant, buvant et chantant. »

Le catholicisme n'était évidemment, pour Christine, qu'un paganisme méridional, une religion de pompe et de joie, où la pratique des rites et la soumission à l'orthodoxie couvraient et absolvaient toutes les fautes. Elle s'était faite catholique, comme une stoïcienne du temps des Césars, fatiguée de l'austère morale d'Épictète, aurait embrassé le culte sensuel d'Adonis.

Après quelques mois de kermesse flamande, Christine prit, à travers l'Allemagne, le chemin de Rome. En passant à Insprück, où l'attendait le nonce du pape, Holstenius, elle renouvela publiquement, entre ses mains, sa profession de foi catholique. La cérémonie eut lieu, en grande pompe, dans la cathédrale. Un jésuite allemand y prêcha et prit pour texte de son

sermon ce verset biblique : « Écoute, ô fille! et considère; incline ton oreille, et oublie ton peuple et la maison de ton père. » Christine écouta, l'œil sec, cette cruelle parole, qui dut faire tressaillir le héros suédois, dans sa tombe. La fête se termina, le soir, par un grand spectacle. Chevreau prétend que la reine, sortant du théâtre, lâcha, tout haut, ce lazzi cynique : « Il est juste qu'ils me donnent la comédie après que je leur ai donné la farce. »

Ce fut d'Insprück qu'elle notifia son changement de religion à Charles-Gustave et au pape. Sa lettre à Alexandre VII ne manque pas de noblesse. La farce, si farce il y eut, est, cette fois, dignement jouée : « Arrivée enfin, — lui écrivait-elle, — au but que j'ai tant désiré, de me voir reçue au sein de notre sainte Église catholique romaine, je n'ai pas voulu manquer d'en faire part à Votre Sainteté, et de la remercier de m'avoir honorée de ses favorables commandements. J'ai fait voir au monde entier que, pour obéir à Votre Sainteté, j'avais abandonné, avec la plus grande joie, ce royaume où la vénération pour vous est comptée parmi les péchés irrémissibles, et j'ai mis à part tout respect humain pour faire voir que je préfère, de beaucoup, la gloire de me soumettre à vous, à celle du plus beau trône. Je supplie Votre Sainteté de me recevoir comme je suis, dépouillée de toute grandeur, avec la même affection paternelle qu'elle a daigné m'accorder jus-

qu'ici. » En avançant vers Rome, son voyage prit l'allure d'un pèlerinage. Lorsqu'elle arriva en vue de Lorette, elle mit pied à terre et salua d'une génuflexion la *Santa Casa*. Elle entendit la messe, aux pieds de la Vierge miraculeuse, et, comme une reine à une reine, lui fit présent d'un sceptre et d'une couronne incrustés de diamants et de perles fines.

Christine fit, à Rome, l'entrée d'une triomphatrice, montée sur un cheval blanc, entre deux cardinaux légats *a latere*, au milieu d'un splendide cortège. Des arcs de triomphe se dressaient dans le Corso, retentissant de fanfares et pavoisé de guirlandes. Les dames romaines, rangées sur son passage en amphithéâtre, lui jetaient des fleurs. Le Sacré Collège l'attendait, au seuil de la basilique de Saint-Pierre, et la conduisit au grand autel où le pape lui donna la confirmation. Au collège de la Propagande, on imprima devant elle ces mots, en vingt-deux langues : « Que Christine vive éternellement ! » Les compliments polyglottes que lui adressèrent les élèves, imprimés par ordre du pape, furent publiés sous ce titre : *Concorde des langues à la louange de Christine*. Lorsqu'elle monta au Capitole, une inscription commémorative fut gravée sur une tablette de marbre. C'était une affaire énorme pour la cour de Rome, si facile, de tout temps, aux illusions, en matière religieuse, que la conversion de la reine du pays le plus luthérien de l'Europe, de la fille du cham-

pion du protestantisme. Le pape n'était pas éloigné d'y voir un miracle, présage du retour prochain de la Suède au catholicisme. De là cette réception magnifique. Rome, dans Christine convertie, fêtait la Réforme rentrant au bercail.

Il fallut bientôt déchanter de ce *Te Deum*. A peine entrée dans l'église, la néophyte s'y permettait d'étranges incartades. On la voyait causer, tout haut, pendant la messe, avec les cardinaux, rire aux éclats, lorgner les peintures. Le pape, scandalisé, lui envoya un chapelet et lui fit recommander, par le camérier chargé du message, de s'en servir dans ses prières. Elle reçut ce présent avec dédain, le tourna et le retourna, entre ses doigts, comme une amulette, et dit, en le jetant à une des femmes de sa suite, « qu'elle ne voulait pas être une catholique à rosaire ». Pour son début aussi, elle fit la conquête d'un prince de l'Église. Le cardinal Colonna s'avisa de s'éprendre d'elle, et de crier tout haut sa passion. Christine ne décourageait pas ce bruyant amour : les deux pourpres allaient prendre feu, en se rapprochant. Cela fut bientôt le bruit de la ville : le pape, pour couper court à l'intrigue, fut forcé d'exiler de Rome le cardinal amoureux.

Cependant Christine inaugurait, tant bien que mal, son règne spirituel. Comme pour en prendre solennellement possession, elle faisait frapper une médaille où

sa tête, couverte de lauriers, était accostée à l'image de Rome, avec cette inscription :

*Possis urbe Roma nihil videre majus ?*

Elle montrait, en visitant les ruines et les galeries, le goût d'un amateur et l'érudition d'un archéologue. Installée au palais Farnèse, elle y fondait une académie des sciences et des lettres, dont les séances étaient entrecoupées de concerts. Mais ce n'était là qu'un prologue : avant de se fixer à Rome, Christine voulut visiter la France. C'était, pour elle, un voyage du sacre. Le grand siècle venait de poindre, Paris rayonnait déjà sur l'Europe. Quelle gloire d'en revenir couronnée par les muses de « la Chambre bleue » et les immortels de l'Académie! Au mois d'août 1656, Christine débarquait à Marseille; le 4 septembre, elle entrait dans ce palais de Fontainebleau qu'elle devait, l'année suivante, tacher du sang d'un grand crime.

L'étonnement fut grand lorsqu'on la vit débarquer à la cour de France. La Scandinavie était alors une région hyperboréenne. Stockholm était plus loin de Paris que ne l'est aujourd'hui Constantinople ou Tiflis. Cependant on parlait, depuis longtemps, de cette reine bizarre qui s'habillait en mousquetaire, savait du grec autant qu'homme de France et faisait venir, dans ses États, des philosophes qui mouraient de froid en

lui expliquant Aristote. Les beaux esprits et les précieuses de Paris la regardaient de loin, comme les astronomes de la fable regardent, au télescope, un animal dans la lune. Les cuistres se pâmaient d'avance à l'idée d'une reine en *us*, qui portait culotte. Guy Patin en pleurait d'attendrissement dans son écritoire : « Elle entend bien le latin, — écrivait-il à un sien ami, — et en sçait plus que beaucoup de gens qui en font profession. Je sçais, de bonne part, qu'à vingt-trois ans, elle sçavait tout le Martial par cœur. On dit qu'elle fait grand cas de Catulle, de Sénèque le tragique, mais encore plus de Lucain ; je serois fort de son advis. Feu M. Grotius étoit extrêmement passionné pour cet auteur. Il en avoit toujours un dans sa poche, qu'il baisoit plusieurs fois par jour. » Le dernier trait est admirable et sent d'une lieue son Vadius :

Pour l'amour du *latin* souffrez qu'on vous embrasse !

Christine arriva en France, dans un assez piètre équipage, entre trois dames d'honneur, accoutrées comme des maritornes, et quatre ou cinq routiers italiens, gentilshommes mâtinés de sbires, qu'elle décorait du titre d'écuyers et de capitaines de ses gardes. Malgré ce train picaresque, elle fut fêtée royalement. Le jeune roi Louis XIV la reçut, en grande pompe, à Compiègne. Elle étonna fort, au premier aspect. On

vit une petite femme à tournure hommasse, hochant des épaules, marquée de petite vérole, coiffée d'une grosse perruque défrisée, vêtue d'un habit moitié pourpoint moitié corsage, mal attaché à une jupe courte qui laissait passer sa chemise, avec un collet de buffle et une épée qui lui battait les talons. On sait comme, au XVIIe siècle, les gens de cour savaient viser les ridicules et attraper les figures. Les portraits de la reine de Suède abondent, dans les lettres et les mémoires de l'époque, crayonnés de verve et rehaussés, par endroits, d'un fort trait de caricature.

Le duc de Guise, envoyé à Marseille pour la recevoir, se hâte d'envoyer d'elle, à Paris, une première esquisse. Il lui trouve « la taille fournie et la croupe large, le bras beau, la main blanche et bien faite, mais plus d'homme que de femme, le nez aquilin, la bouche assez grande, les dents passables, les yeux fort beaux et pleins de feu. » Il signale sa protubérance d'épaule, « dont elle cache si bien le défaut par la bizarrerie de son habit et de sa démarche que l'on en pourrait faire des gageures ». — « Elle est toujours fort poudrée, — écrit-il encore, — avec force pommade, et ne met quasi jamais de gants. Elle est chaussée comme un homme, dont elle a le ton de voix, et quasi toutes les actions. »

Mais ce qui l'ébahit le plus en elle, c'est sa coiffure hétéroclite, qu'il décrit comme un voyageur

du temps ferait du turban d'une sultane ou du bonnet d'une czarine. « C'est une perruque d'homme, fort grosse et fort relevée sur le front, fort épaisse sur les côtés, qui, en bas, a des pointes fort claires ; le dessus de la tête est d'un tissu de cheveux, et le derrière a quelque chose de la coiffure d'une femme. » Madame de Motteville, dans ses *Mémoires*, décrit aussi longuement la perruque défrisée et la toilette ébouriffée de Christine. Cette discrète personne se scandalise fort de son débraillement : « Elle me parut, — dit-elle, — comme une égyptienne dévergondée qui, par hasard, ne serait pas trop brune. » Elle parle aussi, avec un *fi!* de prude que l'on croit entendre de ses allures masculines, de l'habitude qu'elle avait de se faire servir, « dans les heures les plus particulières », par les deux ou trois hommes mal bâtis de son entourage, et de ses deux femmes qui, « toutes hideuses et misérables qu'elles étoient, se couchoient sur son lit familièrement, et faisoient avec elle à moitié de tout ».

Ailleurs, madame de Motteville compare Christine à une Marphise ou une Bradamante, courant le monde en pèlerine, et arrivant, par hasard, dans le palais d'un grand roi. « Elle étoit seule et n'avoit ni dames, ni officiers, ni équipages, ni argent ; elle composoit elle seule toute sa cour. » La Grande Mademoiselle, qui la vit au lit, en trace un croquis peu ragoûtant : « Je la trouvai couchée, une chandelle sur la table ;

elle avoit une serviette autour de la tête et pas un cheveu (elle s'étoit fait raser il n'y avoit pas long-temps); une chemise fermée, sans collet, avec un gros nœud couleur de feu. Ses draps ne venoient qu'à la moitié de son lit, avec une vilaine couverture verte. Elle ne me parut pas jolie en cet état. »

Les manières de Christine répondaient à cet attirail. Elle jurait le nom de Dieu dans les huit langues qu'elle avait apprises, riait bruyamment aux comédies, poussait de gros soupirs aux tragédies qu'on représentait devant elle, et prenait, sur les fauteuils, jambe de ci, jambe de là, devant le roi et la reine mère, toute sorte de postures incongrues. « Je n'en ai jamais vu faire de pareilles, — dit Mademoiselle, — qu'à Trivelin et qu'à Jodelet. » Cette pantomime saccadée, qui donnait de si rudes accrocs à la dignité de son rang, était, chez elle, à l'état de tic ; car un voyageur hollandais, qui se trouvait alors à Paris, en parle dans ses *Mémoires* manuscrits, conservés à la bibliothèque de la Haye : « Quand elle entretient quelqu'un, — dit-il, — elle le regarde fixement, d'un œil si ouvert, qu'il faut être bien hardi pour soutenir sa veüe. Elle ne fait pas de longs discours et parut ce jour-là tout à fait inquiète. Elle ne faisoit que courir, de costé et d'aultre, dans sa chambre, et, dans un moment, on la voyoit au delà du balustre de son lict, auprès de sa cheminée, au coin du paravent, et aux vitres d'une fenestre, dire

un mot à l'un, tirer l'aultre à part, et faire paroistre une humeur déréglée. Elle parle fort bon françois, en possède tout à fait l'accent, et dit parfois de belles choses, mais d'un ton de voix qui approche plus de celui d'un homme que d'une femme. Quand quelqu'un luy vient faire la révérence, elle luy en rend une de sa façon, qui est de moitié homme moitié femme; et, quand elle marche, elle fait de certains pas, en tournant, qu'on peut nommer des passades en demi-volte ou des coupés de maistre à danser. »

Ses propos lestes et ses saillies d'esprit fort déplurent aussi à la cour, où la dévotion était déjà d'étiquette. « Elle proposa à madame de Thianges, — dit Mademoiselle, — de s'en aller à Rome avec elle, et que c'étoit une sottise de s'amuser à son mari; que le meilleur ne valoit rien, et qu'il étoit fort à propos de le quitter. Elle pesta fort contre le mariage et me conseilla de ne me jamais marier. Elle trouvoit abominable d'avoir des enfants. Elle se mit à parler des dévotions de Rome d'une manière assez libertine. »

On eut bien vite assez de cette « reine gothique », comme l'appellent dédaigneusement les *Mémoires*, et on se hâta, pour s'en délivrer, de lui servir les festins, de lui rendre les honneurs et de lui donner les spectacles qui lui revenaient, en pays étranger, par droit de naissance. Elle fit, à Paris, une entrée triomphale, au bruit des canons et au son des cloches, entre deux

haies de gardes bourgeoises. Les poètes, les érudits, les grammairiens, les savants la reçurent comme la reine du Pays latin. Les harangues ronflèrent, il plut des sonnets. Ménage fit défiler, devant elle, avec des épithètes laudatives, tous les illustres du temps. Elle assista à une comédie de Gilbert qu'elle jugea « fort bonne », en dépit de Chapelain, qui trouvait les vers « un peu libres ». Sur quoi, elle repartit lestement : « Ce Chapelain est un pauvre homme, il veut que tout soit *pucelle !* » En revanche, elle s'ennuya fort à la tragédie que les Jésuites lui firent représenter par leurs écoliers, et leur dit à brûle-pourpoint, en sortant, « qu'elle serait fâchée de les avoir pour ennemis, mais qu'elle ne les choisirait jamais ni pour la confession, ni pour la tragédie ».

La parade finie, les cérémonies terminées, Mazarin fit entendre à Christine, avec force baisemains et révérences italiennes, que la cour de France n'était pas une de ces hôtelleries, comme il y en a dans l'Arioste, où viennent camper les princesses errantes. Comme elle n'avait point d'argent pour partir, le roi pourvut aux frais de son voyage et la fit embarquer, avec sa pétaudière, dans deux carrosses de louage.

Après une courte excursion à Rome et à Florence, Christine revint l'année suivante. Cette fois, la patience était à bout : un ordre de la cour relégua à Fontainebleau la reine parasite. Ce fut là que se passa

cette ignoble tragédie du meurtre de Monaldeschi, qui ajoute une tache de sang aux taches d'encre qui la défigurent.

## III

Quelques aventuriers italiens figuraient dans la suite que Christine traînait après elle : simulacres de dignitaires, dotés, pour la montre, de titres factices. Le comte François Sentinelli était le grand maître de sa maison; Louis Sentinelli, le frère de François, son capitaine des gardes, et le marquis Monaldeschi son premier écuyer. Ces officiers de parade n'étaient, au fond, que des sigisbés déguisés. Christine passait de l'un à l'autre, les quittait ou les reprenait, selon son caprice. L'amant révoqué restait à son service, espérant toujours rentrer en faveur. On se figure les haines mortelles, les jalousies acharnées que devaient produire ces rivalités, dans une camarilla étroite comme un intérieur de harem. Les ambitions, relevées, dans les grandes cours, par les hautes visées qu'elles poursuivent, se rapetissaient ici à des concurrences de boudoir. La reine était, en même temps, une maîtresse. C'était à qui entrerait dans son alcôve et parviendrait

à s'y maintenir. A ces ferments d'intrigue s'ajoutait le poison subtil particulier aux zizanies italiennes. Christine s'en était vite imprégnée. *Assuefacta artibus italicis;* c'est ainsi que la jugeait la régence de Suède, lorsqu'elle voulut plus tard reprendre son trône. Ses courtisans, moitié ruffians et moitié *bravi*, lui faisaient l'entourage d'une Borgia ou d'une Médicis. Le crime de Fontainebleau résulta naturellement d'un pareil milieu.

Monaldeschi avait été, quelque temps, l'amant de Christine. L'emploi était changeant et précaire ; il en fut bientôt destitué. François Sentinelli prit sa place ; Monaldeschi voulut se venger. C'était un fourbe à triple masque, vindicatif en dessous, rimeur de satires et de délations. Il avait souvent, à Rome, barbouillé, de ses distiques anonymes, les statues de Pasquin et de Marforio. Sa vengeance fut basse et rampante. Il écrivit à une dame romaine, son ancienne maîtresse, des lettres où les galanteries de la reine étaient divulguées. Le drôle retroussait le lit d'où il venait de sortir. Ce n'est pas tout : son rival voyageant, alors, en Sicile, pour les affaires de Christine, il intercepta leur correspondance et brouilla si bien les fils de sa vile intrigue que Sentinelli put paraître coupable de cette forfaiture domestique. Certes, la trahison était noire, mais le châtiment fut plus odieux que le crime. Le bois vert de la bastonnade aurait suffi à châtier ce drôle.

Christine y employa le fer de l'assassinat ; et ce fut moins par colère que par vanité misérable, pour jouer à la souveraine et prouver qu'elle régnait encore.

L'exécution fut sommaire, comme un supplice de théâtre. Le 6 novembre 1657, Christine fait venir au palais le père Lebel, prieur des Mathurins du couvent de la Trinité. Elle lui demande s'il sait garder un secret ; à quoi le moine répond par ce verset de l'Écriture : *Sacramentum regis abscondere bonum est.* Alors elle lui remet un paquet cacheté qu'à sa première requête il devra lui rendre. Elle le requiert, en même temps, de se tenir prêt à revenir, au premier appel. Le confesseur était appelé, avant même l'arrestation du patient.

Le samedi, 10 novembre, à une heure de l'après-midi, Christine fait appeler, d'un côté, le père Lebel et, de l'autre, Monaldeschi, dans la galerie des Cerfs. Elle les reçoit debout, appuyée sur une longue canne d'ébène, comme sur un sceptre funèbre. Louis Sentinelli était auprès d'elle ; à quelques pas, deux soldats de la garde italienne, armés jusqu'aux dents. Le père Lebel se tenait en arrière, dans une embrasure. Christine va droit au moine et lui dit : « Mon père, rendez-moi le paquet que je vous ai donné. » Elle l'ouvre violemment, le feuillette, et montrant à Monaldeschi les copies des lettres diffamatoires qu'il avait écrites, elle lui demande s'il les reconnaît. Il pâlit et nie, en balbutiant, qu'elles

soient de sa main. Christine s'écrie : « Le traître ! » et, tirant de sa poche les originaux, elle les lui met sous les yeux. En même temps, Louis Sentinelli et les deux gardes tirent leurs épées. Ce mouvement équivalait à la hache levée de l'exécuteur. Les trois lames ne devaient rentrer au fourreau qu'après le massacre.

Alors commença une scène lamentable entre la lâcheté de l'homme et la cruauté de la femme. L'Italien, atterré, s'était jeté aux pieds de Christine. Il la suivait sur ses genoux, d'un bout à l'autre de la galerie, la suppliant de l'entendre, criant grâce, bégayant des explications confuses, à travers ses sanglots et ses gémissements, la retenant, d'un geste puéril, par sa robe, lorsqu'elle s'éloignait. De temps en temps, Christine s'arrêtait et l'écoutait, sans l'interrompre, dans un inexorable silence. Au plus fort de ses instances, elle se retourna vers le confesseur : « Mon père, — lui dit-elle, — voyez et soyez témoin que je donne à ce traître tout le temps qu'il veut, et plus qu'il n'en pourrait attendre d'une personne offensée, pour se justifier, s'il le peut. »

Monaldeschi suppliait toujours, entremêlant les supplications aux excuses, dans la volubilité du délire. A une question que lui fit la reine, il tira de son justaucorps et lui remit un rouleau de papiers et un trousseau de petites clefs. Cela dura plus d'une

heure. A la fin, Christine leva cette cruelle audience, et, du ton d'un juge qui articule une sentence : « Mon père, — dit-elle au moine, — je me retire et vous laisse cet homme. Disposez-le à la mort et ayez soin de son âme. » A ces paroles, le père Lebel, effrayé, s'agenouilla, devant elle, à côté de Monaldeschi, et implora son pardon. Mais Christine répondit « qu'elle ne le pouvait pas ; que ce traître était plus criminel que ceux qui sont condamnés à la roue ; qu'il savait bien qu'elle lui avait communiqué, comme à un fidèle sujet, ses affaires les plus importantes et ses plus secrètes pensées, et que sa conscience seule devait lui servir de bourreau. » Ceci dit, elle se retira.

Mais le condamné se cramponnait à la vie. Des genoux de Christine, il se traîna à ceux du prêtre et l'adjura d'aller demander sa grâce, tandis que les deux gardes, lui piquant les reins de la pointe de l'épée, le pressaient de se confesser, afin d'en finir Comme il priait toujours, Louis Sentinelli feignit d'aller tenter, auprès de la reine, une dernière démarche. Il sortit et rentra un instant après. « Marquis, — dit-il, — songe à Dieu et à ton âme, il faut mourir ! »

Madame de Motteville ajoute un détail à cet incident. Elle rapporte que, lorsque Sentinelli vint, au nom de Monaldeschi, lui demander grâce, Christine se moqua de lui, l'appela poltron, et qu'elle dit à son capitaine

des gardes : « Allez, il faut qu'il meure, et, afin de l'obliger à se confesser, blessez-le. »

Rien de plus tenace que l'espoir des désespérés. Comme un homme qui se noie se rattache d'une épave à l'autre, Monaldeschi se rejeta sur le prieur et le supplia d'aller tenter un dernier effort. Le pauvre moine y consentit et se rendit chez la reine qu'il trouva, cette fois, seule dans sa chambre, avec un visage serein et sans aucune émotion. Il pria, il conjura, « les larmes aux yeux et les sanglots au cœur, par les douleurs et par les plaies de Jésus-Christ ». Christine resta inexorable, et répéta « que l'on en avait envoyé plusieurs sur la roue, qui ne l'avaient pas tant mérité que ce traître ». Les prières étant inutiles, le père Lebel recourut à un argument qu'il crut décisif. Il représenta à Christine qu'en fin de compte, elle n'était pas chez elle, mais dans la maison d'un hôte, que cet hôte était le roi de France, lequel serait peut-être gravement offensé d'une exécution faite dans son palais et sans son aveu.

En touchant cet endroit sensible, le prêtre avait blessé l'orgueil de Christine. Elle se redressa, comme sous l'aiguillon, s'écriant que le roi de France ne la logeait pas, dans sa maison, comme une prisonnière ni comme une sujette ; qu'elle était maîtresse de ses volontés, libre de faire, en tout temps et en tout lieu, justice à ses domestiques, et qu'elle ne devait

compte de ses actions qu'à Dieu seul. Le père Lebel objecta qu'elle pouvait faire remettre le coupable entre les mains des juges qui instruiraient son procès en forme et lui en feraient bonne justice. « Quoi! mon père, — répliqua Christine, — moi en qui doit résider la justice absolue et souveraine sur mes sujets, me voir réduite à solliciter contre un traître domestique, quand les preuves de son crime sont entre mes mains? — Il est vrai, madame, — reprit humblement le prieur, — mais Votre Majesté est partie intéressée. » — Christine l'interrompit brusquement : « Non, non, — dit-elle, — mon père, je le ferai savoir au roi; je ne puis, en conscience, accorder ce que vous demandez. Retournez vers cet homme et ayez soin de son âme. »

Le père Lebel, plus mort que vif, rentra dans la galerie. Il embrassa Monaldeschi, qui « se baignait en ses larmes », et lui dit qu'il ne devait plus songer qu'à mourir. Le malheureux poussa de grands cris, puis il commença sa confession aux genoux du moine, qui s'assit sur un des bancs adossés au mur. La peur affolait sa voix et le serrait à la gorge. Il bredouillait, pêle-mêle, du latin, du français et de l'italien. Ses péchés passaient par trois langues, avant d'arriver à l'oreille du prêtre incliné sur lui. Au moment de l'absolution, la porte se rouvrit, et le pénitent vit entrer l'aumônier de la reine, le père Passerini, un

mauvais prêtre, fait exprès pour jeter son eau bénite sur le sang versé. L'espérance qui l'avait lâché le reprit ; il courut à lui, le saisit à deux mains et l'entraîna dans un coin de la salle ; ils se parlèrent longtemps à voix basse. Puis l'aumônier sortit, emmenant avec lui Louis Sentinelli.

Mais cette dernière illusion fut courte ; le capitaine des gardes rentra bientôt, pâle du reflet d'un ordre terrible, le visage empreint d'une résolution implacable. « Marquis, — lui dit-il, — demande pardon à Dieu, car, sans plus tarder, il faut mourir. Es-tu confessé ? » Et, le poussant contre le mur, il lui porta un coup d'épée dans la poitrine, comme pour l'y clouer. Mais la lame se faussa contre une cotte de mailles que Monaldeschi portait, depuis quelques jours. Instinctivement il para le coup, et le fer lui coupa trois doigts. Sentinelli le frappa alors au visage. Il tomba, un genou à terre, en criant : « Mon père ! mon père ! » Le moine s'approcha et lui donna une seconde fois l'absolution. On le vit alors se jeter la face contre le parquet, comme sur la planche d'un billot. D'une main, il faisait signe qu'on lui tranchât la tête. Mais ses bourreaux voyaient trouble et tailladaient au hasard. Les coups d'épée lui fendaient le crâne, par éclats d'os, sans le faire mourir. Sa cotte de mailles était remontée avec le col du pourpoint et couvrait sa nuque. La tuerie tournait à la boucherie.

Son agonie, déjà si longue, s'allongea encore. La porte de la galerie, cette porte par laquelle sortait l'espérance et rentrait la mort, se rouvrit une dernière fois. C'était le père Passerini, ce chapelain de coupe-gorge, qui revenait voir où les assassins en étaient. Le moribond se raccrocha à cette branche pourrie ; il se traîna, tout sanglant, jusqu'à l'aumônier, plaquant au mur sa main mutilée, et balbutiant quelques mots brisés par le râle. Le prêtre feignit de comprendre qu'il lui demandait son absolution. « Demande pardon à Dieu, » lui dit-il ; puis il marmotta la formule et se retira précipitamment. Ce fut le signal du coup de grâce. Un des gardes prit, alors, à deux mains, une longue épée à lame étroite et la lui enfonça dans la gorge. Monaldeschi retomba sur le côté droit et ne parla plus. Mais, pendant un quart d'heure encore, on l'entendit souffler bruyamment. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, le malheureux expira.

Le père Lebel se jeta aussitôt à genoux, auprès du cadavre, et récita un *De profundis*. Sentinelli remua ses bras et ses jambes, puis il déboutonna son haut-de-chausses et retourna son gousset. Il y fit une trouvaille singulièrement italienne, un couteau accolé à un petit livre des *Heures de la Vierge*. S'il avait joué de ce couteau, au lieu de se lamenter et de crier grâce, Monaldeschi aurait très probablement échappé. Le corps fut mis dans un tombereau, et transporté, de

nuit, à l'église d'Avon, où il fut enterré, près du bénitier. Christine, du reste, en reine pieuse, pourvut aux soins de son âme. Elle envoya cent livres au couvent par deux de ses valets de pied, pour faire célébrer un service. Des messes furent dites les jours suivants, « afin, — dit naïvement le père Lebel en terminant sa relation, — qu'il plût à Dieu mettre l'âme de ce pauvre défunt dans son paradis ».

Le drame et le roman ont poétisé ce guet-apens de harem. Vu de près, il ne fait qu'horreur. Roxane, apostant les muets et commandant à Bajazet de sortir, a le prestige de sa passion et de son pouvoir. Elle est femme, elle est sultane, elle est chez elle, au sérail. Christine, reine *in partibus*, faisant hacher sous ses yeux, dans la galerie de Fontainebleau, un écuyer dérisoire, par un coupe-jarret grimé en bourreau, ne joue qu'une méchante parodie de l'absolutisme. La mort de Monaldeschi est un assassinat commis dans une auberge, par une étrangère ; rien de plus.

Ce qui révolte, surtout, dans cette tragédie de basse-cour, c'est l'air d'exécution officielle qu'elle affecte. On croit voir une reine de théâtre, frappant un comparse dans la coulisse, du poignard qui lui a servi à jouer son rôle, lorsque la pièce est finie, le rideau tombé et le lustre éteint.

L'affaire fit scandale, mais fut très vite étouffée. Christine fit répandre le bruit que Monaldeschi avait

été tué en duel par Sentinelli, à la suite d'une violente dispute. Le public accepta, plus ou moins, cette explication. La cour fut mieux informée. Mademoiselle, dans ses *Mémoires,* glisse rapidement sur le meurtre, mais elle indique, d'un mot très net, la cause réelle de la catastrophe. Madame de Motteville rapporte l'impression d'horreur que fit, en haut lieu, cette laide vengeance : « La reine mère, — dit-elle, — qui avait eu tant d'ennemis qu'elle aurait pu faire punir, et qui n'avaient reçu d'elle que des marques de sa bonté, fut scandalisée en apprenant cette action. Le roi et Monsieur la blâmèrent, et le ministre, qui n'était point cruel, en fut étonné. Enfin toute la cour eut horreur d'une si laide vengeance, et ceux qui avaient tant estimé cette reine, furent honteux de lui avoir donné des louanges. Mais ce ne fut pas sans se moquer du pauvre mort qui n'avait eu le courage ni de se sauver ni de se défendre. »

Quelques années plus tard, Christine aurait été châtiée, par une expulsion, de ce grossier attentat. Le roi n'aurait pas souffert qu'une étrangère vînt, en France, salir ses parquets, pour satisfaire une vengeance privée. Mais, alors, il avait à peine dix-neuf ans, et se tenait encore effacé, derrière la robe rouge du tout-puissant Mazarin. Le cardinal était d'un pays où ces meurtres de cabinet étaient à la mode. On se contenta donc d'interner Christine à Fontainebleau, pendant

tout l'hiver. Dix jours après le meurtre, Louis XIV vint la voir, pour lui faire comprendre qu'après une pareille souillure, une quarantaine était nécessaire. Rien n'a transpiré de cette entrevue; mais ce dut être un curieux tête-à-tête que celui de ce jeune roi si grave, si correct, reprochant son crime, à mots couverts, à cette reine déréglée. La sévérité du juge perça, sans doute, à travers la courtoisie de l'hôte. L'orgueil de Christine dut plier, sous ce blâme tombé de si haut.

A l'époque du carnaval, Christine, à force d'instances, obtint, enfin, de revenir à Paris. Elle y fit une rentrée piteuse et ne trouva que froids visages, accueils douteux, affronts déguisés. On lui fit avaler l'eau bénite de cour jusqu'au déboire et jusqu'à la lie. Le cardinal affecta de lui céder l'appartement qu'il occupait au Louvre : c'était l'inviter à n'y pas faire long séjour. Au reste, le mot d'ordre était donné à la cour. « La reine, — écrit Mademoiselle, — nous dit, à Monsieur et à moi, que nous ne nous avisassions pas de dire à la reine de Suède que l'on allait en masque et que l'on se divertissait bien; qu'il fallait lui dire, au contraire, que jamais l'hiver ne s'était passé plus mélancoliquement, qu'il n'y avait nuls plaisirs et qu'on s'ennuyait fort. »

Elle était la charge, elle devint bientôt le jouet de ses hôtes. On riait de ses allures masculines, de son costume ambigu, de ses mœurs, qui tenaient du collège

et du corps de garde. Elle dansa à une fête donnée par madame de La Basinière, avec des gentillesses exotiques qui divertirent l'assistance. Les princesses le dirent au roi, qui voulut s'en égayer à son tour. Il la convia à un bal, dans l'espoir qu'elle recommencerait ce pas ostrogoth. Elle fut prévenue, au grand regret de cette cour moqueuse : « M. de Brégis, par un zèle à contre-temps, donna avis à la reine de Suède que l'on s'était raillé d'elle et qu'il ne fallait pas qu'elle dansât ; ce qui fut cause qu'elle ne fit que des révérences, et le bal finit fort promptement. »

Comme dans son premier séjour à Paris, Christine fit une visite solennelle à l'Académie. Le manuscrit de Conrart nous en a transmis le récit. Elle y fut reçue en reine et en muse. Le Parnasse déploya ses fleurs, on fit jouer les grandes eaux de l'Hélicon pour lui faire fête. L'abbé Cottin lut un morceau de sa traduction, en vers, de Lucrèce. L'abbé de Boisrobert lui récita quelques madrigaux de sa composition, sur la maladie de madame d'Olonne, comme Trissotin, dans la comédie de Molière, lit, à Philaminte, son sonnet sur la fièvre de la princesse Uranie. M. de Pélisson lut une petite ode d'amour, à l'imitation de Catulle, « et d'autres vers sur un saphir qu'il avait perdu et qu'il retrouva depuis ». Ce fut une vraie collation de dragées et de fruits confits littéraires.

Le hasard glissa une allusion sanglante parmi ces

fleurettes. La séance se terminant par une lecture d'un des cahiers du dictionnaire, on en arriva au mot *Jeu.* « Dans la suite de cette lecture, cette façon de parler s'étant rencontrée : *Ce sont des* JEUX *de princes qui ne plaisent qu'à ceux qui les font*, la reine de Suède rougit et parut émue; mais, voyant qu'on avoit les yeux sur elle, elle s'efforça de rire, mais d'une manière qui faisoit connoître que c'étoit plutôt un ris de dépit que de joie. » Une ironie calculée n'aurait pas été plus cruelle. La meurtrière était raillée dans la femme savante. Ce dictionnaire, feuilleté pédagogiquement devant elle, lui apparaissait taché du sang de Monaldeschi.

Christine comprit enfin qu'elle était de trop à la cour de France. Le carnaval fini, elle repartit pour Rome, aux frais de Louis XIV.

## IV

Christine revint à Rome, de tout temps le refuge des majestés mortes. Retranchées de la souveraineté par l'abdication ou le détrônement, les personnes royales passent à l'état d'ombres; elles ne peuvent vivre en paix que dans la ville des tombeaux. Elle y

rentrait à court d'argent, presque besoigneuse. La Suède, ruinée par la guerre, lui payait mal le revenu de ses apanages. Comme le fameux galion de l'Espagne, sa pension arrivait toujours en retard, et, chaque année, elle était dévorée d'avance par les rapines de sa petite cour. Le pape lui vint en aide : il lui fit une pension de douze mille scudi, et lui donna pour intendant le cardinal Azzolini.

Jeune encore, d'une physionomie noble et aimable, avec le grand nez romain et les yeux éclatants d'esprit, rompu aux affaires, nourri dans les dédales des intrigues italiennes, humaniste raffiné, amateur délicat des arts et des lettres, Azzolini était le type de ces cardinaux diplomates de l'ancienne école, dont aucun politique moderne n'a égalé la souplesse. Parti de bas, il était arrivé à tout. Simple scribe du patriarche Pancirole, nonce d'Espagne, sous Urbain VIII, il avait grandi avec son patron, devenu ministre d'État, à l'avènement d'Innocent X. Le nouveau pape l'avait élevé à la prélature et fait secrétaire de ses Brefs aux princes. Sa rédaction cicéronienne plut tant au pontife, qu'il l'appelait « son aigle », par allusion à l'oiseau royal de saint Jean, que l'iconographie sacrée représente tenant, dans sa serre, la plume du quatrième évangéliste. Les pamphlets prétendent qu'il se fit l'espion du pape pour décrocher le chapeau ; cette accusation n'est nullement prouvée. Quoi qu'il en soit, Azzolini

tint bientôt une place importante dans l'état-major du Sacré Collège. Il commandait ce qu'on appelait *squadrone volante*, l'escadron volant des conclaves. Sa réputation de politique consommé inquiétait fort les puissances ; aussi jamais ne fut-il papable ; mais c'est lui qui faisait les papes. Alexandre VII, Clément IX, Clément X et Innocent XI lui durent, en partie, la tiare. Azzolini était le Warwick du pontificat.

Il fut, en même temps, le Mazarin de Christine. Quelques mois lui suffirent pour remettre à flot son palais prodigue, et pour couper court aux gaspillages qui le submergeaient. Le train de maison de la reine, loin d'être amoindri, fut plus noble et plus magnifique, après cette réforme. Christine dut à Azzolini une large et royale aisance ; elle aurait été, sans lui, la proie des intrigants et des parasites. Les embarras d'argent auraient achevé de la déclasser.

Il lui rendit encore un autre service. Comme Mazarin avec Anne d'Autriche, Azzolini, après avoir été le ministre de Christine, devint son amant. Cette liaison, décente et durable, la sauva, dans son âge mûr, des amours de bas étage, où sans doute elle aurait roulé. Le scandale n'était pas tel qu'il paraîtrait aujourd'hui. Il n'est pas nécessaire de devenir prêtre pour être fait cardinal ; je ne pense pas qu'il y ait preuve qu'Azzolini l'ait jamais été. Le cardinalat, sans sacerdoce, était, alors surtout, une dignité à demi laïque. Les exemples

ne sont pas rares de princes-cardinaux auxquels le pape permettait de quitter la pourpre, lorsqu'une nécessité politique les obligeait au mariage.

Azzolini fut donc une sorte d'époux morganatique de la reine : à peine y avait-il mésalliance; on sait la superbe devise des cardinaux de l'ancien régime : *Principibus præstant et regibus æquiparantur.* Coulanges, dans une de ses chansons romaines, qu'on lui dirait soufflées par Pasquin, n'en rima pas moins un couplet moqueur, sur ces amours empourprés :

Mais Azolin, dans Rome,
Sut charmer ses ennuis.
Elle eût, sans ce grand homme,
Passé de tristes nuits.

La reine et Azzolini semblent lui avoir gardé une aigre rancune de cette pasquinade; car, en 1689, madame de Sévigné, apprenant la double mort de Christine et du cardinal, écrit à sa fille : « Coulanges va à Rome; la mort de la reine de Suède et d'Azolin lui en donne la liberté. »

Deux ans après ce retour à Rome, Charles-Gustave vint à mourir. Un violent désir de recouvrer sa couronne prit alors la reine. *Et sine te,* « Et sans toi; » en abdiquant, elle avait fait inscrire ces trois mots, sur une médaille, au bas du diadème. Cette médaille n'était que la fausse monnaie de l'abnégation.

Le regret du rang suprême était resté poignant, au fond de son cœur. Elle avait lâché sa réalité magnifique pour une ombre vaine ; la souveraineté intellectuelle que lui avaient prédite ses flatteurs s'était réduite à la présidence d'une coterie lettrée. Six ans d'épreuve lui avaient appris qu'une reine sans royaume est une divinité sans autel. Sous prétexte de faire confirmer la garantie de ses apanages, elle retourna à Stockholm, espérant qu'un coup d'État d'enthousiasme la reporterait sur le trône.

Sa déception fut cruelle : la Suède reçut son ancienne reine comme un revenant importun. Son abjuration avait fait d'elle une étrangère et presque une ennemie : on la traita en renégate, suspecte de prosélytisme papiste ; les méfiances se traduisirent bientôt en affronts. La Régence ordonna de détruire la chapelle qu'elle s'était fait dresser dans le palais; il lui fut défendu d'y faire dire la messe ; ses prérogatives et son revenu furent déclarés annulés, de droit, par sa conversion à l'Église romaine et maintenus par simple faveur. Repoussée par ce rude accueil, Christine se réfugia à Hambourg. Elle y resta, toute une année, en vue de son ancien royaume, comme en quarantaine ; le pays qu'elle avait abjuré la reniait à son tour.

Après un court retour à Rome, Christine essaya encore de rentrer en Suède. Cette fois, elle fut brutalement éconduite. A la nouvelle de son arrivée, le

conseil de régence décréta des précautions insultantes. L'exercice du catholicisme, l'entrée de la salle des états lui furent interdits. On décida, comme si l'on redoutait un crime, que la surveillance redoublerait autour du jeune roi. En débarquant à Helsingford, Christine trouva le comte de la Gardie, son ancien amant, pour lui signifier qu'on ne souffrirait pas la présence de son chapelain, sur le territoire de la Suède, et que, s'il n'en partait aussitôt, il serait procédé, contre lui, selon les lois du royaume. Il semblait qu'elle portât la peste avec elle. Spectacle lamentable : la fille de Gustave-Adolphe rentrant à Stockholm par la porte d'un lazaret !

Christine se redressa sous l'outrage et retourna à Hambourg. Elle y apprit la mort du pape Alexandre VII, et, bientôt après, l'élection de Jules Rospigliosi, qui prit le nom de Clément IX. Le nouveau pape était son ami, elle avait favorisé son élection de tout son pouvoir ; l'idée lui vint de célébrer cet avènement par une fête. Ce fut en vain qu'on lui remontra l'imprudence d'un pareil esclandre, au milieu d'une ville où la haine de Rome était poussée jusqu'au fanatisme. Autant aurait valu célébrer la messe dans une mosquée de la Mecque et planter la croix sur son minaret. Christine s'entêta dans son absurde bravade.

Un soir, elle fit tirer un feu d'artifice, en l'honneur du nouveau pontife. Pour que l'équipée fût complète,

elle avait fait peindre, sur la façade illuminée de son palais, un transparent gigantesque, représentant l'Eucharistie dans un nimbe et adorée par les anges. Au bas de cette apothéose, l'Église, en habit papal, foulait aux pieds l'Hérésie. Une rumeur de colère courut bientôt par la ville. La papauté, pour cette rude population protestante, était encore l'antéchrist apocalyptique maudit par Luther; on la lui montrait écrasant du pied la Réforme : c'était comme si l'on avait exposé, à Rome, Satan terrassant sous sa griffe l'archange saint Michel. L'émeute gronda, devint menaçante; une cohue de matelots anglais et danois s'attroupa devant le palais. Deux fontaines de vin que Christine avait fait dresser à la porte, se trouvèrent là tout exprès pour leur verser la fureur. Ils se jetèrent sur les décorations et les mirent en pièces.

Christine fit tirer sur eux, par les fenêtres, quelques coups de pistolet sans balles. Alors l'irritation se tourna en rage. Une grêle de pierres partit de la foule et brisa les vitres; on entassa, contre la porte, des bouchons de paille allumés pour essayer d'y mettre le feu. Quatre fauconneaux, portés aux fenêtres, répondirent à cette attaque par une décharge de mitraille qui tua et blessa quelques assaillants. Leur sang fut de l'huile jetée sur la flamme. Une lourde poutre dont un charpentier devait faire un mât de vaisseau, gisait dans la rue; cent bras vigoureux l'en-

levèrent, et vinrent la jeter, comme un bélier, sur la porte. Les gonds craquaient, les panneaux broyés volaient en éclats. Christine eut peur alors ; son héroïsme tomba en quenouille. Elle s'enfuit piteusement, par une porte de derrière, déguisée en homme, et courut se réfugier au fond de la ville.

La bravoure n'était pas son fort, malgré ses airs d'amazone, et quoiqu'elle eût dit à Mademoiselle que « ce qu'elle souhaitait le plus de voir, c'était une bataille ». Une relation rapporte qu'un jour, à Rome, une fusée, tirée par un petit garçon, mit le feu au vélarium tendu sur la cour de son palais de la Lungara. Elle y prenait le frais, en ce moment-là, en très nombreuse compagnie. « Ce peu de flamme la rendit si égarée, qu'elle couroit, çà et là, comme une désespérée, priant le premier venu, à mains jointes, de la sauver de cet embrasement, quoiqu'il y eût plus de cent personnes pour éteindre le feu, qui ne brûla de cette toile que la grandeur d'une serviette. Mais, le péril étant passé, elle fit la gasconne avec ses braves, comme si elle eût empêché l'incendie de Troye. »

Christine retourna à Rome, après son échauffourée de Hambourg, et, cette fois, pour n'en plus sortir. Ses académies et ses collections la reprirent. Elle portait, dans les sciences, la mobilité fantasque qui faisait le fond de son caractère, touchant à tout sans rien pénétrer, changeant de goûts et d'études, comme autrefois

elle changeait d'amants. Un instant elle s'infatua d'alchimie. A Hambourg déjà, le chimiste milanais Bori lui avait fait jeter quatre ou cinq mille ducats dans le fourneau sans fond du grand œuvre. Cette manie la reprit à Rome: tous les jours, elle soufflait, filtrait, distillait, dans son laboratoire, en compagnie d'un matassin fripon de Bologne, nommé Bandière, lequel avait trouvé, pour lui, le secret de transmuter en pistoles sonnantes la fumée de ses alambics. Le métier, du reste, avait ses déboires; car, lorsqu'une expérience n'aboutissait pas, Christine, prise d'une fureur de sorcière, battait son *famulus*, avec le pilon du mortier, ou lui jetait ses fioles à la tête.

De l'alchimie, elle passa à l'astronomie et s'engoua du ciel. Les grimoires firent place aux sphères armillaires, et le déchiffrement des manuscrits à celui des constellations. Elle passait les nuits, avec Cassini, sur la terrasse du palais Chigi, l'œil braqué sur *la longue lunette à faire peur aux gens* de Molière, à observer la comète de 1664. Une autre comète devait paraître en 1680. Christine fit publier, dans toute l'Italie, une lettre où elle promettait mille écus au savant qui déterminerait exactement son ellipse. L'intention était louable; mais cette sollicitude de la reine savante pour la marche de l'empire céleste n'en paraît pas moins étrangement comique. On se rappelle, malgré soi, l'effarement de Philaminte, lorsque Trissotin lui

annonce l'apparition de cette même comète de 1664 :

Je viens vous annoncer une grande nouvelle,
Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle !
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon ;
Et, s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux, comme verre.

L'astronomie de Christine n'était, du reste, qu'une alchimie sidérale. Elle y mêlait des rêveries d'astrologue et des supputations d'horoscope. Son intelligence, comme sa vie, était vouée aux chimères.

Il y parut, en 1667, lorsqu'après l'abdication de Jean-Casimir, elle prétendit au trône de Pologne. Elle posa sa candidature dans de glorieux et pompeux messages, s'offrant aux Polonais comme une reine à tout faire, également capable de présider les conseils et de commander les armées : « Quand j'ai gouverné la Suède, — disait-elle, — je n'étais presque qu'une enfant, et il y a apparence qu'avec l'assistance de Dieu, je m'acquitterais incomparablement mieux de mes devoirs, aujourd'hui que je suis dans ma pleine force et vigueur d'esprit et de corps, capable de fatigue et d'application. Que peut-on exiger de moi que je ne fisse ? Faut-il rendre la justice, raisonner ou résoudre dans les conseils ? Je m'offre à satisfaire à tous ces devoirs, sinon avec autant d'éloquence, du moins avec autant de bon sens que personne. » Ici, Minerve recouvrait sa couronne

d'olivier d'un casque et brandissait la pique de Pallas : « Faut-il aller, pour le service de la République, à la tête d'une armée ? J'irai avec joie, et je proteste que cette seule espérance me fait souhaiter la couronne de Pologne, et que, si on voulait me la donner à condition de n'y pas aller, je ne l'accepterais jamais. J'ai, toute ma vie, souhaité passionnément cette occasion, et, si la raison d'état ne m'eût rendu ce désir impossible, je n'aurais jamais souffert que d'autres que moi eussent commandé mes armées. »

Sur l'objection de son sexe, elle soutenait qu'une virago de sa sorte n'était point une femme : « Si l'on se donne la peine, — disait-elle, — d'examiner tout le cours de ma vie, mon humeur et mon tempérament, on pourra, ce me semble, me faire la grâce de compter mon sexe pour rien. » Pour le mariage, elle s'y refusait âprement, avec cette hydrophobie conjugale qui resta le trait durable de son caractère. « Considérant, là-dessus, mon humeur et mon âge, je crois qu'il n'y a point de remède. Je suis ennemie mortelle de cet horrible joug auquel je ne me soumettrais pas pour l'empire du monde. Dieu m'ayant fait naître libre, je ne consentirai pas à me donner un maître. » Les Polonais ne voulurent point de cette royauté ambiguë qui n'aurait été ni la quenouille ni le glaive. Christine resta à Rome, reine *in partibus :* les couronnes qu'on laisse tomber ne se ramassent plus.

Elle ne continuait pas moins à trôner, au milieu de sa petite cour de comparses. Morte à la vie royale, elle simulait ses prérogatives. Tantôt c'était un projet de ligue contre les Turcs qu'elle envoyait aux puissances ; tantôt une alliance qu'elle proposait à l'empereur d'Allemagne, pour enlever la Poméranie à la Suède ; tantôt une médiation qu'elle offrait à Louis XIV, dans sa querelle avec le pape Alexandre VII. Le plus souvent, ses ambassades et ses lettres restaient sans réponse. Ce fantôme de reine, venant hanter la politique active et réelle, semblait fâcheux, presque ridicule : on l'exorcisait par le silence ou par une fin de non-recevoir.

Christine dut donc se confiner dans le petit cercle de sa vie romaine. Faute d'autre rôle, elle y jouait celui de mère de l'Église. Les intrigues cardinalesques et les cabales des conclaves, mêlées à ses études, occupaient son temps. Elle fit bon ménage avec les premiers papes qui régnèrent pendant son séjour à Rome. Clément IX et Clément X étaient des pontifes d'humeur débonnaire, le premier surtout, qui fut une sorte de Léon X affadi. Ils aimaient les arts et les lettres, et protégeaient leur molle décadence. Christine s'accommodait fort de ces dilettanti en robe blanche. Mais, au mois de septembre 1676, le cardinal Odescalchi fut élu pape, sous le nom d'Innocent XI. Tout changea, dans Rome, à son avènement.

## V

Innocent XI, le nouveau pape, était un prêtre sévère, d'esprit étroit et de mœurs rigides, rempli d'un zèle ardent pour les prérogatives de l'Église. Grégoire VII, réduit aux proportions du XVII^e siècle, semblait reparaître et revivre en lui. Son idée était de refaire, de Rome, une Sparte chrétienne. A peine installé sur le trône, il contraignit les cardinaux à réformer leur luxe et leur vie, supprima les jeux de hasard, expulsa les ruffians et les courtisanes. On eût dit un abbé austère, resserrant la discipline relâchée d'un cloître. Sa censure rigoureuse s'appliquait à tout. Il interdit le tabac à priser aux prêtres, fit recouvrir de caleçons de fer-blanc les nudités superbes du mausolée de Paul III, prescrivit aux femmes, sous peine d'excommunication majeure, de se couvrir la gorge jusqu'au cou, les bras jusqu'aux poignets, et leur défendit les maîtres de musique, laïques ou religieux, en pourpoint ou en robe longue. Basile fut chassé de la chambre de Rosine : *Buona sera, mio signore!*

Cette rigueur draconienne excita, de tous côtés, des tempêtes. L'affaire des « quartiers », surtout, faillit

ensanglanter Rome. Jamais pourtant scandale plus inique ne fut plus justement réprimé.

Les hôtels d'ambassade, à Rome, possédaient le droit d'asile, comme les églises. Par degrés, cette franchise s'était étendue aux quartiers, c'est-à-dire aux places et rues qui entouraient ces hôtels. Aucun sbire, aucun barigel, aucun homme de police et de tribunal n'avait le droit d'y mettre le pied. Ce privilège étrange traçait, dans la ville, des cercles magiques que la justice ne pouvait franchir. Rome n'avait plus seulement sept collines, mais huit ou dix îles, ouvertes au crime, inaccessibles à la répression. Jules II avait aboli les franchises par la bulle *Cum civitates...;* Pie IV et Grégoire XIII renouvelèrent la défense ; Sixte V, par la bulle *Hoc nostri pontificatus initio...*, arracha ces privilèges aux ambassadeurs, aussi bien qu'aux princes, cardinaux et ministres, qui se les étaient attribués. Mais l'abus, mal extirpé, repoussa, plus vivace, sous ses successeurs ; il couvrit Rome de coins de bois mal famés. Chaque quartier d'ambassadeur était devenu un repaire. Innocent XI résolut de fermer ces cavernes officielles que couvraient des drapeaux royaux. Il déclara que désormais la justice entrerait partout.

On sait la querelle qui s'ensuivit avec Louis XIV. Sollicité, par le nonce, d'imiter les autres puissances qui s'étaient soumises à l'abolition des quartiers, le roi lui fit cette réponse arrogante : « Mon habitude

n'est point de suivre l'exemple, mais de le donner »; et il envoya à Rome, comme ambassadeur, le marquis de Lavardin, en remplacement du duc d'Estrées, mort quelques jours après la proclamation de l'édit.

Le 16 novembre 1687, le marquis de Lavardin fit son entrée, à Rome, par la porte *del Popolo*, dans un carrosse de gala, au milieu d'un vrai train de guerre. Deux cents officiers, trois cents soldats, cent gentilshommes, cent courtisans de service : on eût dit l'avant-garde d'une petite armée. Quarante mulets suivaient, chargés de ses bagages, que des housses fleurdelisées recouvraient. Des officiers de la douane s'étant présentés pour les visiter, les gens de l'ambassadeur déclarèrent qu'ils avaient l'ordre de couper le nez et les oreilles à quiconque oserait toucher aux hardes de Son Excellence. Sur quoi, les douaniers firent un grand salut à ces arches saintes, et se retirèrent, l'oreille basse. L'intendant du marquis marchait devant le cortège, jetant des poignées de pièces au coin royal : la populace les ramassait et criait : « Vive la France! » Le dieu des plèbes est toujours, comme dans la fable, celui qui tombe sur elles en pluie monnayée. Lavardin traversa le Corso au milieu de ce triomphe insultant, et prit possession du quartier Farnèse. Le gouverneur s'était caché, les sbires étaient rentrés sous terre, une escouade française faisait trembler Rome. Quelques jours après, le marquis fit savoir que, si les cardinaux,

les prélats et autres dignitaires qu'il rencontrerait dans les rues, ne lui rendaient pas, ainsi qu'à sa femme, les honneurs dus à l'ambassadeur du roi de France, il en tirerait une satisfaction immédiate. Personne ne sortit plus, et Lavardin se promena, tous les jours, en plein Borgo, avec son escorte, comme un conquérant inspectant une ville prise d'assaut. Le pape, qui s'était renfermé dans le Vatican, le regardait, des fenêtres du palais, avec une longue-vue, parader sur la place Saint-Pierre. Rome n'était plus à lui, elle était à ce marquis de Versailles, lieutenant en perruque d'un Alaric très chrétien.

Innocent XI, à ces outrages de la force, opposa une âme intrépide. Lavardin lui demanda audience : le pape répondit qu'il ne recevait pas les excommuniés. Ayant appris que l'ambassadeur devait aller à Saint-Jean-de-Latran, l'ordre fut donné aux chanoines de cesser la célébration de l'office, dès qu'il paraîtrait. Lavardin, s'étant rendu dans l'église de Saint-Louis, à la messe de Noël : l'église fut mise en interdit. Il alla visiter Saint-Pierre : tous les prêtres, à son approche, s'enfuirent précipitamment de la basilique. C'était la scène d'*Athalie*, reprise par le grand prêtre du Christ :

. . . . . . . Le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre sur *lui* s'élance avec fureur...
Moïse à Pharaon parut moins formidable.

Cependant Versailles ripostait, par des sommations, à ces anathèmes. Les canons français s'avançaient, pour éteindre les foudres mystiques de la papauté. Louis XIV menaça de faire occuper Avignon, et d'envoyer une armée au duc de Parme pour reprendre Castro et Ronciglione. « Faites! » dit le pape. Le Comtat fut, en effet, occupé; mais le roi recula devant l'invasion des États de l'Église. Rome l'emporta, cette fois encore, par sa faiblesse même, par son aspect vénérable de mère insultée; par sa patience immobile qui use et qui fatigue les tempêtes. L'orage se dissipa, dans le vide de sa toute-puissante inertie.

Avec Louis XIV, cette querelle fut presque l'Iliade d'un roi combattant les dieux; avec Christine, ce fut une Batrachomyomachie héroï-comique qu'aurait pu rimer Tassoni.

Christine, en qualité de reine, avait revendiqué la franchise de son quartier de la Lungara. Elle en avait fait chef un certain Horace de Bourbon, marquis del Monte, qui disait descendre de la cuisse de Charlemagne et se prétendait cousin des Bourbons de France. Le fief de cette race équivoque, perché sur une gorge des Apennins, était, depuis longtemps, un nid de bandits. Les del Monte, brigands blasonnés, pillaient et rançonnaient tout le pays d'alentour. Le père du marquis avait une renommée d'assassin; lui-même avait été banni des États du pape, pour méfaits pendables.

Christine, qui avait le goût des bravades, prit à son service ce coupe-jarret quasi royal. Elle le mit à la tête de sa maison militaire. Il avait manqué ses grandes entrées dans l'histoire. Quelques années plus tôt, elle l'aurait certainement chargé de l'assassinat de Monaldeschi.

Ce qui devait être arriva. Del Monte fit, du quartier de la reine, une cour des miracles. Les femmes de mauvaise vie, les banqueroutiers, les voleurs, les moines débauchés y affluaient, des quatre coins de la ville. Tous les ruisseaux de Rome venaient se dégorger dans ce soupirail. Del Monte était l'hôtelier et le recéleur de cette bande de vices, logés à la nuit. Il prélevait une dîme sur leurs bénéfices, il tarifait leur impunité. Tant pour une partie de débauche, et tant pour une évasion. Pour n'en citer qu'un exemple, il fit fuir, sur Naples et sur Mantoue, dans les carrosses de la reine, moyennant un pot-de-vin de trois mille pistoles, les caissiers du Mont-de-Piété et du Banc-du-Saint-Esprit, avec les quinze mille écus d'or qu'ils avaient volés. La Suburra antique avec ses lupanars, ses mendiants, ses prêtres impurs de Cybèle, semblait revivre honteusement dans la Lungara de Christine.

Lorsque le pape abolit les quartiers, la reine parut d'abord se soumettre, avec un empressement de bonne grâce. « J'avoue, — écrivit-elle à Innocent XI, — que je n'offre à Votre Sainteté que ce qui lui appar-

tient ; mais nous ne pouvons non plus offrir à Dieu que ce qui vient de lui. Néanmoins, une pareille offrande est non seulement bien reçue, mais récompensée par un bonheur éternel. Pour moi, je ne prétends ni ne désire rien de Votre Sainteté ; je la prie seulement de vouloir agréer, dans cette démarche, l'exemple que je donne et qui ne sera peut-être pas inutile. » Cette soumission dura peu : le jour de Pâques de l'an 1687, des sbires arrêtèrent, près du palais de la Lungara, un valet qui avait fraudé la douane. Grande colère de Christine. Elle envoya ses gardes délivrer le prisonnier, la rapière au poing. Le pape, indigné, ordonna qu'on procédât contre les coupables. Le tribunal du trésorier les condamna à mort, mit leur tête à prix, et fit placarder l'arrêt contre les murs du palais.

Christine, exaspérée, écrivit au juge cette lettre, qu'elle crut royale et qui n'était qu'insolente : « Vous déshonorez vous et votre maître ; cela s'appelle faire justice, dans votre tribunal. Vous me faites assez pitié, mais vous me ferez pitié bien davantage quand vous serez cardinal. Je jure que ceux que vous avez condamnés à mort vivront encore quelque temps, s'il plaît à Dieu, et que, s'ils venaient à mourir d'une autre mort que leur mort naturelle, ils ne mourraient pas seuls. »

Quelques jours après, Christine, à l'exemple de Louis XIV, voulut étonner Rome par un coup d'au-

dace. Une grande fête se célébrait au *Gesù;* elle s'y rendit *in fiocchi*, dans une voiture de gala. Ses gens l'escortaient, armés jusqu'aux dents, et les condamnés, par son ordre, marchaient triomphalement, en habits de fête, aux deux côtés du carrosse. L'outrage était flagrant; un pape de la trempe de Sixte-Quint ne l'eût pas souffert : il aurait fait prendre et pendre les condamnés en pleine rue, et Christine, tirée de son équipage, aurait été envoyée au château Saint-Ange. Mais Innocent XI n'avait pas cet inflexible énergie; sa volonté défaillait, aux moments critiques. Un instant, il voulut excommunier la reine arrogante, faire prendre d'assaut son palais. Sa résolution ne tint pas. Joad faiblit devant Athalie. Il se contenta de lui supprimer sa pension de douze mille écus. *E donna!* « C'est une femme! » disait-il en hochant la tête.

Ce mot, rapporté à Christine, lui fit l'effet d'une mortelle injure : c'était la flèche au sein de l'amazone; elle s'en irrita jusqu'à la fureur. « S'il est pape, — répliqua-t-elle, — il saura que je suis reine. » Elle écrivit au cardinal Azzolini, qui lui avait annoncé que sa subvention était retranchée, une lettre où le dépit perce aigrement sous l'emphase : « La pension que je recevais du pape, — disait-elle, — était la seule tache de ma vie. Je la recevais de la main de Dieu, comme une humiliation pour mortifier mon orgueil. Je sens bien que je suis entrée en grâce avec lui, puisqu'il me fait

la faveur de me l'ôter d'une façon si glorieuse. Cette grâce que Dieu me fait vaut mille royaumes... J'étais seule, quand votre billet m'a été rendu; j'aurais souhaité, à ce moment, que toute la terre pût voir dans le fond de mon cœur, la joie dont il m'a remplie. Dieu le sait, c'est assez. Priez-le qu'il me préserve de la vanité que donnent les sentiments qu'il m'inspire. »

Voilà bien du bruit pour douze mille écus, et de biens grands gestes pour triompher d'une pension supprimée! Le vrai mépris est plus simple; on doute d'une joie si pompeusement étalée. Le défaut de mesure qui marque toutes les actions de la vie de Christine s'exagéra, jusqu'au burlesque, dans cette misérable dispute.

Elle se croyait une héroïne, pour guerroyer, sans péril contre un vieux pape, son bienfaiteur et son hôte, qui avait la faiblesse de la ménager. « Je suis ici, — écrivait-elle en Suède, — comme autrefois César entre les mains des pirates. A son exemple, je les menace et ils me craignent. » Une pantomime de parodie ne pouvait être plus ridicule que cette attitude césarienne, prise dans la barque de Saint-Pierre, montée par de vieux prêtres et gouvernée par un saint pontife. On ne la menaçait ni ne la craignait : le pape la traitait comme une folle de haut rang, à qui l'on devait des égards. Un jour même, au plus fort du litige, il lui envoya, avec une galanterie paternelle,

des raisins de primeur, par un camérier. Elle les reçut assez mal et s'écria, en se redressant, lorsque le messager fut parti : « *Minga* pense-t-il m'enivrer avec ses raisins? je resterai sur mes gardes. » Elle lui avait donné ce surnom, parce que le pape, avare de ses grâces, répondait souvent par ce mot aux solliciteurs. *Minga* veut dire « point du tout » ou « nullement », en vieux patois milanais.

La mort brusquement interrompit cette querelle. Au commencement de 1689, Christine fut attaquée d'un érysipèle aux jambes. Une fièvre violente s'ensuivit; un instant, elle fut en danger; puis elle entra en convalescence. On chanta le *Te Deum*, Christine se crut complètement guérie. Le 20 mars, elle écrivait, en Suède, au ministre Oliverkans : « La force de mon tempérament m'a tirée d'une maladie qui aurait enterré vingt Hercules... J'espère qu'à Pâques tout ira le mieux du monde, et que les médecins me laisseront tranquille. » Le 2 avril, elle lui écrivait encore : « Ma convalescence approche heureusement de sa fin, quoique avec un peu de lenteur et d'ennui; mais, à votre arrivée, vous me trouverez ronde et joyeuse. » Le 19 avril, Christine expirait.

Elle mourut d'un des esclandres de son palais scandaleux. Sa favorite en titre était, alors, une cantatrice de Rome, très galante et très courtisée. Georgina avait la plus belle voix de l'Italie; elle jouait, à ravir, du

luth et de l'épinette : *Dulces docta modos et citharæ sciens*, comme la Chloé d'Horace. La reine couvait jalousement ce trésor. Un certain monsignore Vannini, sorte de satyre en bas violets, s'était épris de la chanteuse. Un jour, de connivence avec sa mère, il pénétra dans sa chambre et la prit de force. Georgina, amoureuse alors d'un sculpteur français, nommé Théodon, fit une défense désespérée. Elle poussa les hauts cris et renversa, dans sa lutte, les meubles et les chaises. Cela fit un tumulte qui retentit par tout le palais. Christine, encore alitée, sommeillait à ce moment-là. Elle se redressa en sursaut : « Qu'est-ce que ce bruit? On perd le respect! » Lorsqu'elle apprit l'algarade, un accès de rage la saisit. Elle envoya un de ses bravi, nommé Merula, à la poursuite du prélat, avec ordre de le tuer comme un chien et de lui rapporter sa tête, le soir même. Merula revint les mains vides; Vannini s'était évadé. Dans sa colère, elle sauta au visage du bravo et le meurtrit de coups de poing. Une fièvre violente la reprit; le lendemain elle était à l'extrémité.

Sa fin, du moins, fut décente et digne. Elle se réconcilia avec le pape, qui lui envoya son absolution; elle reçut, en grande pompe, tous les sacrements. Avant d'expirer, elle signa le testament qui instituait le cardinal Azzolini son légataire universel, et dicta, pour son tombeau, cette épitaphe laconique : *Vixit Christina annos sexaginta tres*. Quelques jours avant, en guise

d'obole à Caron, Christine avait fait frapper sa dernière médaille. Elle représentait un oiseau de paradis, planant au-dessus de son buste, avec la légende : *Libero nacqui e vissi, e morro sciolto.*

Cet exergue était un jugement. Christine vécut libre, en effet, mais en rompant avec la nature et en désertant le devoir. Elle renia son sexe, sans revêtir les vertus viriles; elle abjura la couronne, parce qu'elle la trouvait trop lourde à porter. Sa vie est un tissu de contradictions où les actes démentent, effrontément, les principes. La philosophie s'y enchevêtre à la galanterie, la science à l'extravagance, le libertinage à la dévotion. Il est impossible d'y découvrir un dessein suivi. Son trait saillant, quoique à chaque instant brisé par l'inconséquence, semble avoir été la fausse gloire. Si elle eut une idée fixe, ce fut celle d'étonner le monde et de faire du bruit, à tout prix. On pourrait comparer cette vie, remuante et stérile, à un drame sans unité d'action, sans développement, sans logique, qui ne procéderait que par coups de théâtre.

Rien de sérieux, en elle, et rien de sincère : vingt poses diverses, pas une attitude. Toutes ses vanités ne parviennent point à composer un orgueil. Elle machine son abdication comme une apothéose qui doit l'élever au-dessus des rois; elle affiche sa conversion, comme un grand spectacle offert, non pas à Dieu, mais aux hommes. La foi manque à ses sacrifices et la franchise

à ses renoncements. Son crime même est moins une vengeance qu'une ostentation. Elle tue, pour prouver qu'elle est reine encore, pour retremper, dans le sang, sa pourpre déteinte. Monaldeschi fut le patient d'un assassinat qui prétendait être une exécution. Christine voulut prouver, par sa mort, que l'abdication ne lui avait pas retiré le droit du glaive juridique : *jus gladii*. Sa trahison n'était qu'un prétexte : la passion n'a rien à voir dans ce mauvais coup. Hermione était de sang-froid ; Roxane fit égorger ce misérable icoglan pour les besoins de sa cause : *experimentum in anima vili!*

Malgré l'horreur de ce guet-apens, Christine ne parvient pas à être terrible. La passade funèbre de Fontainebleau ne la grandit même pas dans le mal. Ce n'est qu'une scène de tragédie, dans une pièce à demi comique. Christine pencha toujours vers le ridicule, en se guindant au sublime. Lady Macbeth, en elle, est compliquée d'un bas-bleu ; la caricature tourmente le profil de la meurtrière. Est-ce une éclaboussure de sang ou une tache d'encre qu'elle lave, en s'essuyant les mains, devant la postérité? On ne sait si l'on doit trembler ou sourire ; l'effet est manqué.

Tout est avorté, du reste, dans cette existence détraquée ; le règne sans grandeur, l'intelligence sans emploi, l'exil sans dignité, le caprice sans charme, l'amour sans beauté. La fille de Gustave-Adolphe

semble déchue de naissance. Une discordance d'hermaphrodite tiraille sa vie et son caractère. Il y a, en elle, du pédant, de la bohémienne, de la dame galante et de la précieuse.

On se rappelle l'auberge de *Candide*, où soupent sept souverains détrônés. Cette table d'hôtes de rois déclassés, Christine aurait mérité de la présider.

# LA REINE ANNE

ET

# SARAH MARLBOROUGH

L'amour n'a rien à voir dans l'histoire privée de la pauvre reine Anne ; sa passion était d'un ordre inférieur : c'était l'ivresse, ou, pour mieux dire, l'ivrognerie. La reine d'Angleterre buvait, comme la femme d'un matelot de sa flotte. Sa couronne, qu'elle ne jeta jamais par-dessus les moulins, lui penchait parfois sur l'oreille. Esclave de cette terrible Sarah Marlborough, qui la menait comme un tyran domestique, jouet d'un parti qu'elle détestait et d'une politique qui torturait sa conscience, contrainte, malgré son horreur du sang, à des guerres acharnées et impitoyables, Anne buvait,

pour oublier sa faiblesse, comme la femme du peuple boit, pour oublier sa misère. Et, pour comble de honte, la servante-maîtresse, qui exploitait son vice, la dénonçait et l'insultait publiquement.

Un jour, à un office solennel célébré dans l'église de Saint-Paul, on vit Sarah Marlborough donner ses gants à tenir à la reine d'Angleterre. Un instant après, Sarah les reprit, en détournant insolemment la tête, comme pour éviter son haleine. Un présent considérable de vins, que Louis XIV fit à la reine Anne après la conclusion de la paix, hâta, dit-on, sa mort. Revanche de Blenheim et de Ramillies, la reine d'Angleterre fut tuée par les vins de France !

La duchesse de Marlborough n'est pas moins irréprochable à l'endroit de la galanterie. Cette furie d'ambition fut aussi un dragon de vertu. « Dépouillez-moi de mon sexe, — dit lady Macbeth aux esprits infernaux. — *Unsex me*, et, du sommet de la tête à la plante des pieds, remplissez-moi de la plus inexorable cruauté. » Sarah Marlborough semble avoir adressé une prière pareille aux passions forcenées qui la possédaient. Il n'y a rien de la femme, dans cette dure et aigre figure. Si elle n'eut point les tendresses et les douceurs de son sexe, elle n'eut point, non plus, ses faiblesses. Vous aurez beau fouiller son histoire publique et secrète, vous n'y trouverez pas le soupçon d'une faute. L'ambition, l'orgueil, l'avarice furent ses

seuls amants. Elle s'y livra tout entière, inspirant et soufflant sa flamme au mari qu'elle faisait agir. Épouse tyrannique, elle fut aussi une femme exemplaire, et elle put répondre, sans mentir, dans sa vieillesse, lorsqu'elle fut recherchée en mariage par lord Coningby : « N'eussé-je que trente ans et fussiez-vous en état de mettre à mes pieds l'empire du monde, je ne consentirais pas à vous donner un cœur et une main qui ont appartenu à John, duc de Marlborough. »

L'histoire n'a pas de couple mieux assorti que celui de lord et de lady Marlborough. Leur histoire est celle de Macbeth, vulgarisée et transportée dans une époque positive et plate. Le Macbeth de Shakspeare est subjugué par sa terrible femme ; l'influence qu'elle exerce sur lui tient du sortilège ; plus encore, de cette fascination mystérieuse qui prosternait les barbares devant la druidesse, au fond des forêts. L'amour qu'il lui porte ressemble à cette complicité fanatique qui, dans les cultes du Nord, liait aux divinités meurtrières l'initié chargé d'ensanglanter leurs autels. Ce géant admire la virago qui le dompte ; il a, pour sa cruauté, le respect grossier qu'ont les athlètes pour ceux qui les surpassent en force physique. « Va, — lui dit-il, — ne donne le jour qu'à des mâles, car la trempe de ta nature intrépide ne doit former que des hommes. »

L'empire que Sarah exerça sur Marlborough ne fut

ni moins fort ni moins absolu. Et pourtant Marlborough n'était pas, comme Macbeth, un guerrier borné et brutal, mais l'ambitieux le plus fin, le plus énergique et le plus sagace que l'Angleterre ait produit. Sa beauté était grandiose et royale ; il avait, dans le danger, cette imperturbable froideur qui est l'élégance du courage. Quoique dépourvu de toute éducation littéraire, son éloquence naturelle déconcertait celle des orateurs les plus consommés. Sa diplomatie, servie par des manières de gentleman accompli, était séduisante et irrésistible. Son bonheur à la guerre avait l'insolence de ces veines qui s'attachent sur le tapis vert à quelques joueurs privilégiés. « Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, » a pu dire, de lui, un de ses historiens.

Une passion abjecte souillait et déshonorait toutes ces splendides qualités. L'âme d'un avare habitait ce corps et cette intelligence magnifiques. La rapacité la plus âpre était le mobile de toutes ses actions. Ses victoires étaient des affaires, ses conquêtes des spéculations ; il exploitait, comme un publicain, les guerres qu'il dirigeait en héros. Toute sa vie, il fut à vendre et à revendre au dernier enchérisseur et au plus offrant ; trahissant Jacques pour Guillaume, conspirant ensuite contre Guillaume, au profit de Jacques. Sa beauté même fut vénale : avant de pressurer des royaumes, il

escroquait ses maîtresses. Surpris par le roi avec la duchesse de Cleveland, et forcé de sauter par la fenêtre, il reçut de la duchesse cinq mille livres sterling pour prix de cette prouesse de boudoir. Duc d'Angleterre, prince du Saint-Empire, capitaine général d'une coalition, arbitre entre les princes les plus puissants de l'Europe, cet homme illustre et sordide, pour qui la gloire, comme le temps pour les marchands de son pays, n'était que de la monnaie, rappelle le Mammon dont parle Milton : « Mammon, le moins élevé des Esprits tombés du ciel ; car, dans le ciel même, ses regards et ses pensées étaient toujours dirigés en bas, admirant plus la richesse du pavé céleste où les pas foulent l'or que toute chose divine ou sacrée. »

Sa passion pour sa femme l'emporta seule sur son avarice. Il était encore sans fortune lorsqu'il l'épousa. Sarah était pauvre ; on lui proposait une riche héritière ; l'amour, plus fort que la mort, fut aussi plus fort que la cupidité de Marlborough. Cet amour ne fit que grandir ; sa femme seule, tant qu'il vécut, eut le don d'ébranler sa raison glaciale et de faire battre son cœur insensible. Il faut dire aussi que ce mariage d'amour se trouva être le plus opulent des mariages d'argent : le vautour avait épousé la pie voleuse ; à eux deux ils entassèrent des trésors. Amie d'enfance de la reine, Sarah s'était emparée d'elle, comme le diable d'une possédée. Son caractère impérieux domi-

nait cette douce et débile nature ; elle la menait par la violence plus encore que par l'habitude ; il y avait de la terreur dans l'affection qu'elle lui inspirait. L'influence presque magique que la Galigaï prit sur Marie de Médicis, la servitude volontaire à laquelle la princesse des Ursins réduisit le roi et la reine d'Espagne, sont à peine comparables à cet empire absolu. Sarah faisait trembler la reine : elle l'enfermait, elle la punissait, elle était sa geôlière et sa gouvernante. Un jour, elle la surprit allant, malgré sa défense, porter du vin à une dame du palais qui était malade. Anne voulut fuir ; Sarah l'arrêta, devant les domestiques attroupés, lui fit une scène effroyable et la couvrit d'invectives.

Ce qui marque, d'un cachet spécial d'infamie, l'association de cette femme de proie à un homme qui eut tout du génie, excepté le cœur, c'est son égoïsme effréné. Aucune grande vue politique, aucune noble passion ne les dirigeaient. Leur ambition rampante ne s'éleva jamais au-dessus d'un coffre-fort à remplir. Si Sarah contraignait la reine à poursuivre une guerre inutile, ce n'était ni par haine contre la France, ni par désir d'accroître la gloire de Marlborough ; la convoitise seule était son mobile. La guerre qui ruinait les deux peuples enrichissait le ménage. Comblé de pensions et de subventions, Marlborough avait fait, de l'art militaire, l'organisation de la fraude. Il volait sur les fournitures, il volait sur les troupes fictives qui ne figu-

raient que sur les comptes de dépenses ; il avait élevé le pot-de-vin aux proportions de ces amphores gigantesques où s'abreuvaient les proconsuls de la Rome antique. La guerre était, pour lui, une industrie lucrative, le drapeau un sac à remplir. Sa fortune, lorsqu'elle fut connue, scandalisa l'Angleterre : elle dépassait soixante-dix millions, sans compter les châteaux splendides et les partages des enfants. On crut découvrir l'antre d'un pirate.

La vraie cause de la chute de Sarah Marlborough fut son intolérable violence. Un moment vient où l'ange de la patience lui-même replie ses ailes, et dit : « C'est assez. » L'heure arriva aussi où la faible reine, humiliée, injuriée, presque séquestrée par cette mégère, se redressa comme en sursaut, sous une dernière et suprême insulte. Sarah recourut à ses menaces habituelles : « Rendez-moi justice et ne me répondez point, » écrivit-elle à la reine. La lettre ne porta pas ; alors Sarah vint se traîner aux genoux de sa souveraine ; mais ses supplications se heurtèrent contre une résolution silencieuse et froide. Elle ne put tirer d'elle que cette parole sèchement ironique : « Vous m'avez ordonné de ne point vous répondre, et je ne vous répondrai pas. »

Quelques jours après, Sarah reçut l'ordre de remettre sa clef d'or de maîtresse de la garde-robe. C'était demander à une sorcière de se dessaisir de son talis-

man. Cette clef, qui donnait accès dans les appartements réservés, était celle de l'intimité et du tête-à-tête ; elle seule pouvait, un jour ou l'autre, lui rouvrir le cœur de la reine. Sarah pleura et pria, se lamenta et se désola ; elle écrivit à la reine une lettre éplorée que son mari alla porter, lui-même, au palais. Mais le charme était rompu, le sort conjuré. Anne n'ouvrit même pas la supplique et prescrivit que la clef serait remise dans trois jours. Marlborough fit ce qu'aurait fait sa femme: il se jeta, par procuration, aux pieds de la reine. Mais Anne resta de glace : les êtres faibles, poussés à bout, ont de ces réactions de révolte. Marlborough, avec ses génuflexions, ne fit que l'irriter davantage ; elle réduisit à deux jours le délai qu'elle avait fixé ; et, comme le duc insistait encore : « La clef ! — s'écria-t-elle, — je n'écoute rien que je n'aie la clef ! » Il fallut rompre, sinon plier.

Sarah, en quittant la cour, se vengea par un trait de harpie : elle fit enlever les serrures et les cheminées de marbre de son appartement, sous prétexte qu'elle les avait fait poser à ses frais. Ne pouvant emporter le palais, elle en arrachait du moins un lambeau.

# CATHERINE DE RUSSIE

Catherine *le Grand*, a dit le prince de Ligne : la Russie lui décernera peut-être ce glorieux surnom ; la postérité universelle aura de la peine à le confirmer. Sous son apparence de souveraine moderne, ouverte aux idées, aimable et polie, fardée de civilisation à la dernière mode, Catherine II reste, au fond, de la lignée des reines asiatiques, plus gigantesque que grande, presque monstrueuse, par certains côtés.

L'assassinat de Pierre III déshonore son avènement. Ses panégyristes ont essayé de la laver de cette tache de sang ; la tache est restée et ne s'effacera pas. J'admets toutes les circonstances atténuantes des premiers actes de cette tragédie. Le détrônement de Pierre III

peut se justifier par l'imbécillité farouche de ce prince, fait pour le corps de garde plus que pour le trône; il s'explique encore par le danger que courait Catherine, en laissant régner un mari qui la haïssait. Sa répudiation était imminente; entre le renversement du czar et sa propre chute, il fallait opter. Elle n'hésita pas : sa résolution fut prise, lancée, accomplie, avec une rapidité fulgurante.

L'insurrection romanesque du 8 juillet 1762 est un des plus merveilleux romans de l'histoire. Cette jeune femme, évadée, la nuit, du palais d'été, où dort l'époux qu'elle va détrôner, qui se jette dans une voiture, entre son coiffeur et sa femme de chambre, se présente devant une caserne, enlève ses soldats, débauche l'armée, entraîne le peuple, se fait sacrer, entre deux revues, marche en bataille contre le czar, qui se réveille prisonnier, et monte au trône, comme à l'assaut, sans un coup de feu, sans une goutte de sang, rappelle les enchanteresses guerrières de l'Arioste. C'est *le Songe d'une nuit d'été* transporté dans un coup d'État.

Mais à la féerie succède la boucherie. Les assassinats césariens paraissent classiques et décents, auprès du meurtre de Pierre III. Locuste, pour le tuer, se fit vivandière. On l'empoisonna, d'abord, dans un verre d'eau-de-vie. Puis, comme il tardait trop à mourir, deux des conjurés l'étranglèrent avec une serviette, tandis qu'Alexis Orloff lui écrasait la poitrine sous ses

deux genoux. Si Catherine n'ordonna pas expressément cette atroce tuerie, elle l'inspira par son silence et l'approuva par les faveurs dont elle combla les sicaires. Le lendemain, à son dîner, on vit entrer Orloff, l'étouffeur, échevelé, couvert de poussière, les habits déchirés, suant le sang livide de son crime. Ses yeux égarés échangèrent avec ceux de l'impératrice un éclair sinistre, Elle se leva en silence, passa dans un cabinet où il la suivit : quelques instants après, elle rentrait calme, souriante, et se remettait gaiement à table. *Post breve silentium, repetita convivii lætitia,* dit Tacite, racontant la mort de Britannicus.

Ce n'est pas le seul forfait domestique dont Catherine puisse être accusée. Les traditions de la famille des Atrides semblaient passées du palais d'Argos dans celui des czars. Le jeune Ivan VI, détrôné, dès son berceau, par Élisabeth, végétait, depuis vingt ans, dans une forteresse. Cette ombre de prétendant empêchait Catherine de régner tranquille. Un guet-apens l'en débarrassa. Des conjurés, poussés dans l'ombre par la main de la police, ayant tenté de le délivrer, ses deux geôliers le poignardèrent, selon la consigne qu'ils avaient reçue. Plus tard, Catherine faisait enlever de Rome, par Alexis Orloff, l'exécuteur ordinaire de ses hautes œuvres, une fille de la czarine Élisabeth, née d'un mariage clandestin, sous prétexte qu'elle aspirait à l'empire. La jeune princesse, attirée

sur un vaisseau russe, était liée de chaînes, jetée à fond de cale et enfermée dans la forteresse de Pétersbourg. Quelques mois après, la Néva débordait par ordre et la noyait dans son cachot.

Ce sont là les oubliettes de ce règne, masquées par une façade dont le décor oriental éblouit de loin l'imagination. Guerres heureuses, conquêtes immenses, annexions infinies; la Russie doit à Catherine son énormité, sinon sa grandeur. Regardés de près, ces succès grandioses prennent souvent une forme de crimes. La dissolution savante de la Pologne, opérée comme par un empoisonnement politique, le massacre de Varsovie, les égorgements en masse de Souvaroff, en Turquie, révoltent la conscience et soulèvent le cœur de l'histoire honnête.

Le fameux code rédigé de sa main, qui enthousiasmait Voltaire et attendrissait Diderot, ne soutient pas l'examen. Ces tables de la loi qu'elle exposait à l'admiration crédule de l'Europe, restèrent lettre morte. La peine de mort était abolie, mais le knout remplaçait la hache et l'appliquait en détail. En 1764, une conspiration militaire ayant été découverte, on éluda le supplice en laissant les conjurés mourir de faim en prison. Tout fut illusion ou mensonge, dans cette législation philosophique, promulguée jusque sous les tentes des kalmouks. L'affiche promettait la justice, l'humanité, la tolérance, le programme du siècle ; mais le vieux

drame moscovite, chargé d'exactions et de bastonnades, allait toujours son train, dans l'intérieur de l'empire. Qu'on se figure une page de Montesquieu collée aux murs sanglants du Kremlin.

Les députés des Samoièdes, convoqués à l'assemblée que la czarine réunit à Saint-Pétersbourg, démasquèrent, avec une rude franchise, l'hypocrisie de ces fausses réformes : « Nous sommes, — dirent-ils, — des hommes simples ; notre vie est occupée à faire paître nos rennes ; nous n'avons pas besoin de code. Mais faites, pour les gouverneurs que vous nous donnez, des lois qui les empêchent de nous opprimer. Nous serons contents : il ne nous faut rien de plus. »

L'emblème frappant du règne de Catherine fut son voyage fantasmagorique de Crimée, opéra de huit cents lieues, mis en scène par Potemkin, avec l'art d'un prodigieux et tout-puissant machiniste. Cent cinquante traîneaux volaient sur la neige ; quand la nuit tombait, des bûchers flamboyants illuminaient magiquement la route. Un palais improvisé surgissait à chaque étape, sous une baguette d'enchanteur. Des ambassades pittoresques de tous les peuples de l'empire, Kirghis armés de flèches, Géorgiens en tuniques fourrées, Cosaques agitant leurs lances, se groupaient, aux portes des villes, à l'entrée de la souveraine. La féerie redoubla de pompe et multiplia ses prestiges lorsque Catherine

s'embarqua sur le Borysthène. On crut revoir Cléopâtre descendant le Nil. Sa galère dorée, tapissée de soie, frappait, de rames peintes, les grandes eaux du fleuve. Quatre-vingts bâtiments l'escortaient, portant des orchestres qui cadençaient sa navigation solennelle. Un essaim de canots et de chaloupes voltigeaient alentour. Les chaumières fleuries et les villages enguirlandés de l'âge d'or décoraient les rives. Des bergers d'opéra-comique y faisaient paître leurs troupeaux frisés. La flotte voguait, à travers une enfilade d'idylles bienheureuses. De temps en temps, un roi ou un empereur, Joseph II ou Stanislas, sortait d'une ville, comme d'une coulisse, et venait se joindre au cortège. Le comte de Ségur et le prince de Ligne, deux chevaliers français ensorcelés par l'Armide du Nord, l'enivraient de flatteries exquises. Ce fut le voyage d'une fée, planant, à dos d'hippogriffe, sur un mirage à perte de vue.

Le spectacle avait son revers. Cinquante mille hommes avaient péri dans les marais fiévreux de Kherson pour improviser une Crimée factice. Le comte de Ségur nous montre des groupes de paysans en guenilles, aux longues barbes hérissées de glace, stationnant autour des kiosques splendides dressés dans leurs villages misérables. Revenue à Moscou, sortie du cercle magique, Catherine se trouva en face d'une disette affreuse qui ravageait la moitié de l'empire... Son

excursion au pays des rêves coûtait trente millions à la Russie affamée.

Envisagée au seul point de vue de la politique, Catherine II fut, tout au moins, une grande femme d'affaires. Assidue au travail, elle s'occupait sérieusement des choses de l'État. Dès six heures du matin, elle était levée pour « arranger son petit ménage ». Elle aimait cette expression d'une modestie orgueilleuse, qui assimilait au rangement d'une chambre le gouvernement d'un immense empire. Un bon sens natif et solide la préservait des fièvres cérébrales particulières aux despotes. Ses plans étaient démesurés, mais elle savait les restreindre à la portée du possible. Le compas gigantesque qui, dans son esprit, étendait la Russie du Bosphore aux mers du Japon, se rétrécissait et se fermait même au besoin. Son caractère, taillé tout d'une pièce, était inflexible ; aucune catastrophe ne l'eût ébranlé : il était à l'épreuve des plus lourds revers. Rien ne la flattait davantage qu'un mot du prince de Ligne, qui l'avait déclarée « imperturbable ». Elle répétait souvent ce mot-là, avec une lenteur sonore, en prolongeant majestueusement les syllabes. « Ainsi, — lui disait-elle, — j'ai donc de l'im-per-tur-ba-bi-li-té ! »

Ce sphinx babylonien, à visage de Sémiramis, se terminait par une croupe de bête. Le mot de galanterie est trop faible appliqué aux amours de Catherine II.

Cela ressemble plutôt à la polyandrie thibétaine. Elle eut des amants à n'en plus finir, dès sa jeunesse jusqu'au dernier jour. Elle en eut, par delà toute limite honnête, à l'âge sans sexe où Messaline, elle-même, se serait rangée. La liste de ses favoris en titre remplirait la colonne d'un calendrier. Sganarelle ne dit pas tant de noms de femmes lorsqu'il lit celle de don Juan. Soltikoff, Poniatowski, Stroganoff, Orloff, Wissotski, Wassillitschikoff, Zawadoffsky, Zoritz, Korsakoff, Landskoy, Potemkin, Yermolof, Momonoff, Zouboff ne furent que les chefs de file de ce régiment de boudoir. Derrière eux, dans l'obscurité, on entrevoit toute une soldatesque passive qui défile, la main au shako, vers l'alcôve de la czarine. Son sérail était une caserne : on peut dire, sans trop d'hyperbole, qu'elle fut la maîtresse d'une armée.

Ce scandale public devint bientôt officiel. L'étiquette réglementa l'ordre et la marche de ses passades. L'homme qui lui avait plu était invité à dîner chez une vieille confidente. La czarine arrivait au milieu du repas, et examinait le candidat à son lit. Lorsque l'inspection était favorable, un regard informait la duègne : la sultane avait jeté son mouchoir. Le lendemain, le nouveau favori passait à la visite du médecin de la cour. L'épreuve subie, il était nommé aide de camp de l'impératrice, et installé au palais, dans un appartement au-dessous du sien. Le premier jour, il

recevait un présent de cent mille roubles; chaque mois, il en trouvait douze mille sur sa table de toilette. Le maréchal de la cour était chargé de lui servir une table de vingt-quatre couverts et de fournir à toutes ses dépenses. Cette étrange fonction avait ses corvées et ses servitudes : ce chambellan de l'amour ne pouvait, dès lors, quitter d'un pas sa maîtresse ; il lui était défendu de sortir du palais sans sa permission. Lorsqu'il était congédié, il recevait une indemnité magnifique : sa faveur prolongée lui valait un débordement de largesses. C'était la fable retournée : Danaé ruisselait sur ses amants en pluie d'or. On a le budget de l'alcôve de Catherine : en trente-quatre ans de règne, ce gouffre de luxure engloutit un demi-milliard.

Un grand voile de dignité et de bienséance drapait superbement cette vie débordée. La femme galante entendait rester souveraine : c'était l'offenser que de risquer devant elle un mot hasardé. Cette ogresse d'hommes faisait la petite bouche, au moindre propos libertin. Pendant le voyage de Crimée, le comte de Ségur, prié par elle de lui dire des vers, entama un conte un peu libre, dans le goût du temps. Il vit sa physionomie passer soudainement d'une gaieté souriante à un air sévère. Elle l'interrompit par une question brusque et changea de conversation.

Pour être juste, il faut dire aussi que ses caprices

n'influèrent jamais sur sa politique. Elle domina toujours les passions d'en bas, de la hauteur de sa tête. Bacchante à froid, elle ne laissa jamais le vin de l'orgie monter de ses veines jusqu'à son cerveau. Elle était de la race de ces amazones du Thermodon qui, pour mieux tirer de l'arc, se coupaient le sein droit, la place où s'ajuste la flèche. Ainsi, chez elle, le siège de la volonté, de l'énergie, de la raison d'État resta insexuel et inébranlable. Un favori n'était, à ses yeux, qu'un instrument de plaisir, quelquefois de règne, lorsque, comme Potemkin, il était organisé pour le commandement ; mais toujours un instrument qu'elle voulait tenir sous sa main. La vie privée de Catherine II aurait tué trente courtisanes ; elle n'enleva pas une parcelle de force à l'âme impérieuse qui la maîtrisait !

# LES MAITRESSES DE LOUIS XV

## I

La femme seule explique le règne efféminé de Louis XV. Ses maîtresses ont, de droit, leurs entrées dans la grande histoire; car la loi salique est abolie, de fait, sous son règne et le sceptre tombe en éventail.

Louis XV fut longtemps un adolescent timide, ombrageux, et même *un peu farouche*, comme l'Hippolyte de Racine. On le voit, dans les *Mémoires* du maréchal de Villars, « détournant ses jeunes et beaux regards » des yeux ardents qui épiaient le premier éclair de sa puberté. Imaginez ce que devait être cette cour de Versailles, organisée en une immense *Tentation de*

*saint Antoine* autour du jeune roi ! Un harem, demi-nu, guettant le réveil du maître, n'en donnerait qu'une bien faible idée ; car les grandes dames du XVIII^e siècle étaient des odalisques libres, nobles, spirituelles. Elles offraient, mais elles pouvaient refuser ; elles se rendaient, elles pouvaient combattre : mélange enchanteur d'esclaves et de déesses !

L'air de Versailles brûlait et embaumait. Son parc présentait l'image du jardin d'Armide attendant Renaud. Ce n'étaient qu'assauts de beauté, flatteries exquises, toilettes effrénées, soupirs qui sentaient l'encens, agaceries idolâtres de nymphes lutinant un dieu. Le roi passait et les femmes se groupaient, au-devant du passage royal, comme les Baigneuses du Corrège devant le sillage du cygne de Léda ; et la poudre neigeait, pareille à cette blanche nuée qui tombe sur l'Ida, pour voiler les amours célestes ! Cependant Louis XV ne jetait pas son mouchoir ; il resta longtemps fidèle à la reine. L'amour dans le mariage fut le prélude de ce règne, qui devait finir dans les souillures du sérail. Mais Marie Leczinska, avec ses vertus bourgeoises et sa froideur dévote, n'était pas de force à lutter contre cette conspiration voluptueuse ; et, un soir de l'année 1737, le roi, soupant à la Muette, buvait à la santé de l'*inconnue* et cassait son verre après avoir bu.

Cette inconnue, bientôt dévoilée, était madame de Mailly. Comme Louis XIV, Louis XV débuta par le

pur amour. Madame de Mailly fut une La Vallière du XVIIIe siècle, plus hardie, plus provocante, mais avec le même cœur généreux et tendre. Elle aimait le roi sincèrement, elle l'eût aimé sans couronne. Grande dame jusqu'au bout des ongles, elle ne trempa jamais ses mains dans des tripotages d'argent ou d'intrigues. L'amour royal la ruina, au lieu de l'enrichir. Elle était entrée pauvre dans le lit de Louis XV, elle en sortit presque misérable. Cette charge de favorite, qui devint, plus tard, la plus vénale de toutes les fonctions de la monarchie, ne fut chez elle qu'une passion. Elle aimait, avec la ferveur de l'adoration et les transports de la jalousie. Madame de Mailly n'était plus jeune, elle n'avait jamais été belle. Que de motifs d'inquiétude et de tremblement ; l'effroi se mêlant à la volupté et lui communiquant une dévorante énergie ! Ajoutez à cette défiance d'elle-même le libertinage du roi qui s'éveille, les excitations et les persiflages d'une camarilla de proxénètes le poussant aux maîtresses nouvelles. Sa faveur dura pourtant six années. Le roi était déjà cet homme ou plutôt cet animal d'habitude dont la maréchale de Mirepoix dira, plus tard, à madame de Pompadour : « C'est votre escalier que le roi aime, il est habitué à le monter et à le descendre ; mais, s'il trouvait une autre femme à qui il parlerait de sa chasse et de ses affaires, cela lui serait égal, au bout de trois jours. »

Mais madame de Mailly avait une sœur qui aurait mérité de prendre place parmi les femmes d'État de la galanterie. Du fond d'un couvent, Félicité de Nesle rêvait de détrôner sa sœur et de régner à sa place. Madame de Mailly l'appelle à Versailles. Que pouvait-elle craindre de cette pensionnaire presque laide, sans grâce, sans allure, faite pour les rôles de soubrette et de confidente ? Mais, dans cette tête ingrate et dans ce corps mal tourné, logeait un démon d'esprit, capable de mener une cour et de bouleverser un empire. A peine entrée à Versailles, l'enfant entraînait Louis XV dans un tourbillon d'amusements. Elle secouait son apathie, elle relançait sa paresse ; elle tirait, pour ainsi dire, les nerfs de ce jeune roi fainéant, et leur imprimait les secousses et les frémissements de sa vie. Quelques mois après, le roi la mariait, *in partibus*, au comte de Vintimille, un de ces courtisans toujours prêts à servir de paravent aux amours du maître, et la comtesse prenait la place de sa sœur, réduite à l'emploi de doublure.

Ce fut une honte, mais ce fut aussi un martyre. Qu'on se figure l'humiliation de madame de Mailly, complice et victime de cet inceste outrageant. Mademoiselle de la Vallière avait connu cette torture. « Quand j'aurai de la peine aux carmélites, — disait-elle, — je me souviendrai de ce que ces gens-là (le roi et madame de Montespan) m'ont fait souffrir. »

Mais, du moins, madame de Montespan n'était pas une sœur.

Madame de Mailly se résigna à ce triste rôle, acceptant d'être tolérée là où elle avait commandé, recueillant, avec une humilité passionnée, les restes d'amour que sa rivale permettait au roi de lui jeter çà et là. La mort vint mettre un sursis à ce lent supplice. Quelques mois après, une fièvre miliaire emportait la comtesse de Vintimille, avec la violence d'un empoisonnement. Ces morts précoces de maîtresses éclatent fréquemment, dans les cours de l'ancien régime. On en accuse le poison, on pourrait les attribuer à la vie étouffante que menaient ces femmes, toujours suspendues entre la disgrâce et l'apothéose. Quelles santés de fer et d'acier n'aurait usées cette surexcitation perpétuelle ? quels corps n'auraient tués sous elles ces âmes effrénées ?

A la comtesse de Vintimille succéda madame de la Tournelle, bientôt duchesse de Châteauroux, la troisième sœur! Cette famille de Nesle semblait avoir jeté un sort à Louis XV. Le roman historique a poétisé la duchesse de Châteauroux; il en a fait une héroïne de l'amour, une *dame* du temps de la chevalerie. L'histoire efface le vernis de ce portrait romanesque ; elle fait reparaître la sécheresse de ses lignes et la méchanceté de son expression. La duchesse de Châteauroux était une femme du caractère volcanique et noir des Fulvie et des Julie de Tacite : violente à tout

briser, vindicative à outrance, incapable d'autres passions que de celles de l'orgueil et de l'ambition. Elle capitule avant de se rendre ; il lui faut une maison montée, un crédit ouvert sur le trésor royal, un titre de duchesse et l'expulsion de sa sœur. Madame de Mailly part pour Paris, avec un désespoir qui arrache des larmes à Louis XV, et la duchesse écrit à Richelieu : « Sûrement Meuse vous aura mandé la peine que j'ai eue à faire déguerpir madame de Mailly. Enfin j'ai obtenu qu'on lui mandât de ne point revenir que quand on lui manderoit. Vous croyez peut-être que c'est une affaire finie. Point du tout ; c'est qu'il (le roi) est outré de douleur et qu'il ne m'écrit pas une lettre qu'il ne m'en parle, et qu'il me demande de la faire revenir, et qu'il ne l'approchera pas, mais qu'il me demande de la voir quelquefois... Comme il me conviendroit fort peu qu'elle fût ici, je compte tenir bon. »

Voilà la femme peinte par elle-même, dans toute sa sèche nudité. On lui a fait gloire d'avoir décidé Louis XV à commander son armée dans la campagne de 1744 ; mais Richelieu et madame de Tencin lui soufflaient ce rôle d'Agnès Sorel, derrière la coulisse, et elle ne la joue qu'au profit de sa vanité. Il y parut au train théâtral qu'elle déploya, pour aller rejoindre le roi, à l'ostentation scandaleuse qu'elle mit à le suivre, d'étape en étape, à l'acharnement avec lequel elle se cramponna, à Metz, au lit de son amant mori-

bond, obsédant son agonie, accaparant son chevet, défendant, contre les princes et l'Église, son droit de concubinage. C'était Vénus libitine, la Vénus des funérailles, attachée à sa proie.

L'Église l'emporte, elle arrache à Louis XV le renvoi de sa maîtresse. Madame de Châteauroux, poursuivie par les huées, reprend, en fugitive, cette route de Paris qu'elle venait de parcourir en triomphe. D'auberge en auberge, elle écrit à Richelieu des lettres qui font frémir ; c'est le sang-froid de la rage. Pas une lueur de tendresse, pas une larme pour le roi qu'elle a quitté en pleine agonie ; rien que des éclairs de fureur, des calculs de haine, des plans et des combinaisons d'avenir : « Je crois bien que tant que la teste du roy sera foible, il sera dans la grande dévotion ; mais, dès qu'il sera un peu remis, je parie que je lui trotterai furieusement dans la teste, et qu'à la fin il ne pourra pas résister, et qu'il parlera de moy, et que, tout doucement, il demandera à Lebel ou à Bachelier ce que je suis devenue. Il faut souffrir avec patience tous les tourments que l'on voudra me faire. S'il en revient, je l'en toucherai davantage, et il sera plus obligé à une réparation publique. S'il en meurt, je ne suis pas pour faire des bassesses... Mais, s'il en revient, que cela sera joli ! Si nous nous tirons de ceci, vous conviendrez que notre étoile nous conduira bien loin. »

Le roi guéri, c'est moins l'espoir qui la reprend qu'une âcre soif de vengeance : « Je vous dis que nous nous en tirerons, et j'en suis persuadée, ce sera un bien joli moment. Je voudrois déjà y être, vous le croirez sans peine... Il se prépare pour nous de beaux coups. Nous avons eu de rudes moments à passer; mais ils le sont... Adieu, cher oncle, portez-vous bien. Pour moi, je vais songer à me faire une santé de crocheteur, pour faire enrager nos ennemis le plus longtemps que je pourrai et avoir le temps de les perdre. »

Mettez cette femme dans une cour d'Orient, et des têtes fraîchement coupées auraient garni les créneaux du palais, le jour de sa rentrée. Il lui fallut, du moins, ces décapitations morales qu'on appelait des disgrâces. Rappelée par le roi, elle réclame, avant de revenir, l'exil de quatre des plus grands seigneurs du royaume; elle veut que son ennemi, Maurepas, le premier ministre, vienne en ambassade lui signifier son rappel; elle le reçoit du haut de ce lit qui était un trône; elle jouit de son humiliation, elle savoure sa vengeance, elle se prépare à faire, dans Versailles, une rentrée de reine... Le lendemain, le délire la prend, et elle meurt. Elle meurt, non du poison, comme on l'a dit, mais du paroxysme de ses passions, de la fermentation de ses haines, de la congestion de l'orgueil, de ses nerfs tendus à éclater par tant de secousses. « Oui, je meurs,

— disait Joseph II avant d'expirer, — et il faudrait que je fusse de pierre ou de bois pour ne point mourir. » Ainsi auraient pu dire, en mourant, ces frêles créatures surmenées et brisées par des passions frénétiques.

La duchesse de Châteauroux expira entre les bras de la sœur qu'elle avait si cruellement outragée. Madame de Mailly reçut son dernier soupir. Quelle touchante figure que celle de cette Cendrillon de l'amour! Elle mourut sept ans après, sous le cilice de la pénitence. Il y a un mot d'elle que je voudrais voir écrit sur une de ces banderoles que déploient les anges, dans les tableaux des vieux maîtres. Entrant à Saint-Roch, au milieu d'un sermon, elle dérangeait quelques personnes en cherchant sa place. Une voix brutale s'écrie : « Voilà bien du bruit pour une p.....! » Madame de Mailly se retourne et elle répond : « Puisque vous la connaissez, priez pour elle ! »

A madame de Châteauroux succède madame de Pompadour, la vraie reine de cette dynastie interlope, et qui a eu la gloire de donner son nom à toute une partie de son siècle.

## II

Pompadour! ce nom seul, ce nom galant et sonore n'évoque-t-il pas, comme un signal d'enchanteur, le monde rococo dont elle fut la créatrice et la reine? Cette délicieuse Capoue de l'art où la forme se contourne, où la couleur s'amollit, où les lignes s'enlacent et s'assouplissent pour enivrer le goût et troubler les yeux, elle est partout où cet art charmant a laissé sa trace; il multiplie son souvenir par ses mille brimborions et ses mille trésors. Les tableaux, les camaïeux, les groupes, les vases, les meubles rares et exquis qu'elle a inspirés, semblent lui avoir tous appartenu, tant ils témoignent de sa vive influence. On cherche son empreinte sur les grands lits, à bouquets de plumes et à dossiers ronds, où se becquètent les colombes; on évoque sa gracieuse image dans les glaces à trumeaux festonnés de roses; on touche avec respect à ces théières dont le couvercle est un fruit, à ces tasses diaphanes dont l'anse est la tige d'une fleur. Qui sait? les lèvres de madame de Pompadour ont peut-être passé par là!

C'est là la gloire de l'aimable marquise. Elle était

artiste jusqu'au bout des ongles. Une étincelle de feu sacré s'était logée dans ce joli corps. Quand on songe à à sa lourde tâche, celle d'amuser le roi le plus inamusable du monde, on est étonné du temps qu'elle sut réserver aux choses de l'esprit. Elle effleurait tous les arts légèrement, délicatement, comme avec une trompe d'abeille ou une aile d'oiseau. Elle aimait les lettres, et Voltaire, apprenant sa mort, put s'écrier : « Elle était des nôtres ! » Si le roi l'avait permis, elle aurait présidé, à Versailles, un Décaméron de poètes et de philosophes. Elle avait la passion des livres, au point d'imprimer elle-même, de ses blanches mains, une tragédie de Corneille : *Rodogune*. Les bibliophiles se disputent aujourd'hui, avec des jalousies d'amoureux, les volumes reliés à ses armes. On les reconnaît, comme à des grains de beauté, aux trois tours d'or, gravées sur leur plat. Elle jouait la comédie comme un ange ; elle fut l'âme de ce *spectacle des petits cabinets* qui avait pour comédiens des ducs et pairs, et pour souffleur un abbé de cour. C'était un charme de l'entendre gazouiller, de sa voix flûtée, les couplets de Colette, dans *le Devin du village :*

Ah ! l'Amour ne sait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend.
C'est un enfant ! c'est un enfant !

Si elle aimait les lettres, elle adorait les arts. Elle fut la Médicis au petit pied de Boucher et des trois Van Loo. Les graveurs la comptaient dans leur confrérie. Elle taillait, sur pierres fines, de petites allégories mythologiques et galantes, qui ne dépareraient pas un écrin romain ; elle signait fièrement ces rares morceaux, si recherchés aujourd'hui : *Pompadour sculpsit*. Vous diriez la griffe de Vénus sur des camées érotiques. Les Chinois ont une déesse de la porcelaine ; si nous avions une mythologie, madame de Pompadour serait la divinité du vieux Sèvres. Ce fut elle qui fonda cette officine de fragiles merveilles. Que de belles maisons elle a bâties, dans le style des fées : Choisy, Bellevue, l'Hermitage, palais d'Armide, châteaux en Eldorado, disparus avec l'enchanteresse qui, d'un coup de sa baguette, les avait construits !

Ce ne fut ni une sultane ni une courtisane, ce fut une *maîtresse*, dans le sens le plus élevé du mot. Elle était « froide comme une macreuse », ainsi qu'elle l'avouait à madame du Hausset, sa femme de chambre, qui nous a laissé de si curieux et si niais mémoires. C'est à cette même madame du Hausset qu'elle disait avec un mépris naïf : « Le roi et moi comptons si fort sur vous, que nous vous regardons comme un chien, un chat, et nous allons notre train pour causer. » Et la bonne femme, métamorphosée en chatte, fait le gros dos sous ce compliment.

Ce n'est donc point avec des philtres de sérail que madame de Pompadour ensorcela son amant; elle enchaînait le roi par des liens d'autant plus forts qu'ils n'étaient pas de chair et de sang, mais d'ascendant et d'esprit. Elle tenait sa cour comme une femme supérieure tient son salon; elle la remplissait d'imprévu et d'animation; elle variait, par d'ingénieux intermèdes, son cérémonial monotone. Louis XV, quand il la prit pour maîtresse, était déjà dans un état d'amollissement incurable; aucun ressort ne jouait plus, dans son inerte nature. Il assistait au spectacle de son règne, sans pouvoir même s'y intéresser. Les sens seuls survivaient, en lui, à cette mort de l'âme; l'action du charme, l'influence de l'habitude pouvaient seules obtenir de lui un semblant de volonté et d'initiative. Il fallait une femme pour remplir le vide de cette morne idole qui ne régnait qu'en effigie. Or, cette situation étant donnée et ce règne fatalement voué au favoritisme, on doit peut-être remercier le hasard d'avoir fait tomber sur madame de Pompadour le choix de Louis XV.

Je sais tout ce qu'on peut reprocher à sa politique : des alliances maladroites, des guerres désastreuses, les caprices du sexe et des nerfs embrouillant les questions d'État. Mais, tout compte fait, le ministère du duc de Choiseul, qui fut celui de la favorite, est encore la seule partie supportable du règne de

Louis XV, la seule où les revers aient eu des revanches et les désastres des compensations. Le siècle lui dut vingt ans de dignité relative; elle arrêta sa décomposition et la changea en brillante et ingénieuse décadence. A la cour même, sa présence suspend et intimide le scandale. La maîtresse décente se tenait, d'un air royal, devant le sérail, elle cachait, sous les grands plis de sa robe, ses honteux désordres. Vénus voilée, elle occupait le centre du sanctuaire; elle attirait sur elle les regards et empêchait de voir les petites nymphes obscènes auxquelles le maître sacrifiait, dans les recoins de son temple.

Ces favorites de l'ancienne cour sont plus à plaindre qu'à décrier. Quel poids à porter que celui d'un ennui royal! quel accablant tête-à-tête que celui d'une idole blasée, rassasiée, qui mange l'encens en grains, au lieu de l'avaler en fumée! Ajoutez à cet esclavage les rivalités aux aguets, la délation aux écoutes, les intrigues d'antichambre, les complots de camarillas et les trappes de la disgrâce béantes à chaque pas. Mademoiselle de la Vallière se délasse, avec délices, dans sa froide cellule de carmélite, des voluptés de Versailles. Madame de Montespan trouve doux, auprès de ces chaînes, les cilices d'ascète que son confesseur lui inflige. Madame de Maintenon sèche d'ennui, dans sa niche de damas rouge, comme une cariatide accroupie dans un angle, qui porte obscurément le

poids de tous les lambris d'un palais. Madame de Pompadour passe sa vie, dans l'attitude de Shehérazade, assise au bord du lit où le calife dort, le sabre au côté. Comme la tête de la sultane, sa faveur dépend d'un caprice du maître, du conte ennuyeux ou gai qu'elle va lui conter.

Et que se passe-t-il, dans les mille et une nuits du harem dont elle est exclue? Qui sait si un firman, griffonné par une grisette, ne va pas, demain, l'exiler au fond d'une province? Un soir, madame de Coaslin lui dit : *Va tout!* à une table de jeu, d'un air insolent; elle se croit perdue. Et, comme madame du Hausset lui rappelle, pour la rassurer, les bonnes paroles que, le matin même, lui avait adressées le roi : « Vous ne le connaissez pas, ma bonne. S'il devoit la mettre ce soir dans mon appartement, il la traiteroit froidement devant le monde, et me traiteroit avec la plus grande amitié. »

Elle mourut à la peine; ses nerfs se brisèrent, une langueur la prit et l'emporta, en vingt jours. Elle fut plus que douce, elle fut stoïque envers la mort. Ces petites femmes philosophes du XVIII[e] siècle savaient mourir, si elles vivaient mal. A la place de madame Du Barry, je m'imagine que madame de Pompadour n'aurait pas demandé grâce à « monsieur le bourreau ». Il me semble la voir sur la charrette funéraire. De quel air de reine elle aurait marché au supplice! Avec

quelle grâce elle aurait penché sa tête poudrée sur la corbeille de la guillotine! Son âme s'envola sur les ailes d'une triste saillie : « Attendez, monsieur le curé, — dit-elle au prêtre qui quittait sa chambre, — attendez un peu, nous nous en irons ensemble. » Ce fut le chant de ce joli cygne. Ainsi, on peut dire qu'en expirant elle rendit son dernier sourire.

## III

Pendant le règne de madame de Pompadour défile, par les escaliers et les appartements secrets de Versailles, toute une armée de maîtresses obscures, éphémères, presque anonymes; essaim de harem si nombreux, si confus, que l'histoire n'a pu même le numéroter. Il en est une, cependant, qui s'en détache, par un air de tête plus fier et plus noble. « Elle dépassait toutes les autres femmes, comme on le dit de Calypso, » a écrit d'elle, quelque part, Sophie Arnould. C'est mademoiselle de Romans.

Celle-là avait été destinée, dès son enfance, à l'amour royal, comme ces Circassiennes, nées dans les montagnes où croissent, jusqu'à la saison nubile, les troupeaux voués au sérail. Elle eut du roi un bel

enfant, qui fut plus tard l'abbé de Bourbon ; et ce fut un peu avant sa naissance que Louis XV écrivit à la mère ce curieux billet :

« Versailles, ce 8 décembre 1761.

» Je me suis très bien aperçu, ma grande, que vous aviez quelque chose dans la tête lors de votre départ d'ici ; mais je ne pouvois deviner ce que ce pouvoit être au juste. Je ne veux point que notre enfant soit sous mon nom dans son extrait baptistaire ; mais je ne veux point, non plus, que je ne le puisse reconnoître, dans quelques années, si cela me plaît ; je veux donc qu'il soit mis Louis-Aimé ou Louise-Aimée, fils ou fille de Louis le roi ou de Louis de Bourbon, comme vous voudrez. Pourvu qu'il n'y ait pas de blanc de votre côté, vous y ferez mettre ce que vous voudrez. Je veux aussi que le parrain et la marraine soient des pauvres ou des domestiques, excluant tous autres. Je vous embrasse bien tendrement, ma grande amie. »

C'était presque un engagement que ce billet mêlé de réserve royale et de tendresse paternelle. Aussi mademoiselle de Romans afficha-t-elle son enfant, avec l'ostentation d'une reine présentant au peuple un petit dauphin. Tous les jours, elle allait s'asseoir, en habit

de gala, sous les marronniers des Tuileries, portant son glorieux poupon dans une corbeille noyée de dentelles. Telle une nymphe aimée de Jupiter, et allaitant l'enfant sacré dans un bosquet du mont Olympe, à deux pas du palais des dieux. Un jour que la foule affluait autour d'elle : « Ah ! mesdames et messieurs, — s'écria la mère effrayée, — n'écrasez pas et laissez respirer l'enfant du roi. » Bref, elle fit de sa maternité un si pompeux étalage que Louis XV, ennuyé, lui enleva son fils et la renvoya dans sa province. Ce n'est pas tout d'avoir péché, il faut encore être modeste...

## IV

Mais madame de Pompadour est la dernière maîtresse du roi, digne de ce titre. Aprés elle, vient madame Du Barry ; c'est la fin du monde. Est-ce du ruisseau que sortit cette Vénus populaire dont l'avènement éclaboussa tout Versailles? On doute encore. L'origine des femmes de l'espèce de la Du Barry se perd dans les ténèbres des mille et une nuits. Les plus belles, les plus exquises ont souvent traversé des mondes d'amours obscures avant d'apparaître et de

parvenir, comme ces diamants illustres qui, de la main du mendiant indien ou du nègre qui les déterre, passent par des milliers de trocs et d'achats subalternes, avant d'arriver à la couronne des rois ou à l'aigrette des sultans. Quoi qu'il en soit, de madame de Pompadour à madame Du Barry, la chute fut profonde. On aura beau la parer, l'enjoliver, la farder, elle n'en reste pas moins une fille, dans toute l'indécence du mot. Et c'est là, à vrai dire, son originalité dans l'histoire. Cette tache de boue va, comme une mouche, à sa joue profane.

Elle a tout de la fille de joie : l'effronterie, la folie, l'insouciance du lendemain, l'instinct du pillage et du gaspillage, cette bonté sensuelle qui rappelle celle des fruits et des breuvages, le don d'avilir et de ravaler tout ce qui l'approche. Elle encanaille la cour, elle initie le roi aux gravelures du plaisir, elle fait Versailles à son image et le métamorphose en haut mauvais lieu. Ce n'est plus qu'une maison de plaisance en carnaval, où l'on soupe, où l'on se débraille, où résonnent les couplets grivois, où la comédie obscène dénoue sa ceinture, où la perruque du chancelier est livrée aux hannetons de Zamore, où le café de *La France* f... le camp dans la cheminée.

Au milieu de ce brouhaha licencieux, une grisette, aux airs d'odalisque, qui va, vient, joue, zézaye, babille, fait mille grimaces et mille simagrées, et jette

l'argent du Trésor par les fenêtres du palais, avec le plaisir animal de la guenon de la fable faisant des ricochets sur la mer avec des pistoles. On a voulu faire une femme politique de cette Frétillon : *Risum teneatis...* Dans quel recoin de ce frivole cervelet une idée sérieuse aurait-elle pu se nicher? La Du Barry fut la mouche cantharide du coche empêtré de l'État, mais une mouche liée à un fil, dont ses meneurs tenaient le bout. Elle répète la leçon que M. de Maupeou lui siffle ; elle jongle avec les oranges « *Saute Choiseul! saute Praslin!* » que M. d'Aiguillon lui met dans la main. L'impersonnalité est son caractère. Elle veut vivre, elle veut s'amuser et garder sa place ; elle détruit par mégarde, elle fait le mal sans savoir pourquoi : sa seule politique se réduit à l'instinct de la conservation personnelle. Elle n'est pas plus responsable du roi qu'elle dégrade et de la monarchie qu'elle achève, que la coupe n'est responsable de l'homme qu'elle enivre, et la flamme du palais qu'elle brûle.

Un sentiment sérieux purifia pourtant cette vie licencieuse. Madame Du Barry avait trente ans lorsqu'elle se prit à aimer. Louis XV était mort, son règne avait fini ; elle vivait retirée dans son délicieux pavillon de Luciennes, comme un bijou qui, après avoir brillé, rentre dans son écrin. L'âge, la désillusion, la retraite l'avaient attendrie. Elle aima donc, et passionnément, un grand seigneur anglais, lord Seymour. On a

quelques-unes des lettres qu'elle lui adressa pendant cette liaison, courte et triste comme un automne : c'est la tendresse et l'humilité de la *Courtisane amoureuse*, mettant sa poitrine nue sous les pieds de son bien-aimé. On y respire la mélancolie d'un cœur fatigué, aspirant au repos des affections fidèles. Voici quelques passages de cette correspondance imprévue. J'en débrouille l'orthographe, qui est celle qu'aurait eue la Chatte métamorphosée en femme de La Fontaine :

« Les assurances de votre tendresse, mon tendre ami, font le bonheur de ma vie. Croyez que mon cœur trouve ces deux jours bien longs, et que, s'il était en son pouvoir de les abréger, il n'auroit plus de peine. Je vous attends samedi, avec toute l'impatience d'une âme entièrement à vous, et j'espère que vous ne désirerez rien. Adieu, je suis à vous. »

L'amant se refroidit, le lien se dénoue ; elle se plaint, mais si doucement, que l'on dirait à voix basse : « Vous n'aurez qu'un mot de moi, et qui seroit de reproche si mon cœur pouvoit en faire. Demain, je vous dirai ce qui m'a empêchée de vous donner de mes nouvelles. Mais croyez, quoi que vous en disiez, que vous serez le seul ami de mon cœur. Adieu, je n'ai pas la force de vous en dire davantage. »

Enfin vient la dernière lettre, un triste et touchant adieu : « Il est inutile de vous parler de ma tendresse et de ma sensibilité, vous la connoissez. Mais ce que

vous ne connoissez pas, ce sont mes peines. Vous n'avez pas daigné me rassurer sur ce qui affecte mon âme, ainsi je crois que mon bonheur et ma tranquillité vous touchent peu. C'est avec regret que je vous en parle, mais c'est pour la dernière fois. Ma tête est bien, mon cœur souffre ; mais, avec beaucoup d'attention et de courage, je parviendrai à le dompter. L'ouvrage est pénible et douloureux, mais il est nécessaire. C'est le dernier sacrifice qu'il me reste à faire; mon cœur a fait tous les autres. »

Cela n'est rien, c'est le lieu commun de la plainte. Il s'écrit, chaque jour, dix mille lettres d'amour pareilles à celle-ci. Mais l'émotion vous prend en songeant à celle qui l'a griffonnée. Il a donc souffert, ce cœur effréné ; ils ont donc pleuré, ces yeux de diamant ; nous prenons donc, en flagrant délit d'amour vrai, la folle et triomphante courtisane ! Il lui sera beaucoup pardonné, puisqu'elle a aimé une fois dans sa vie, naïvement, simplement, comme une grisette qu'elle était.

Que cette larme lave sa mémoire, et aussi le sang qu'elle versa sur l'échafaud, pour l'amour de la maison royale, dont elle avait profané le trône. Elle fut lâche envers la mort ; mais cette lâcheté même nous touche, comme une humiliation volontaire. Elle semble se rendre justice, en s'avilissant. Il ne convenait pas à cette belle païenne de mourir à la façon des héroïnes

et des saintes : « Monsieur le bourreau, ne me tuez » pas ! monsieur le bourreau, ne me faites pas de mal ! » criait-elle à Samson, sur la charrette du supplice. Qu'elle serait moins touchante si elle avait porté, devant l'échafaud, la sérénité fière qu'il appartient seulement aux martyrs de présenter à la mort !

# LES MÉMOIRES DE GRAMMONT

ET

# L'ANGLETERRE SOUS CHARLES II

## I

La jeunesse de Grammont, c'est le dessus du panier de ses *Mémoires*, ce livre unique et inimitable, écrit par un Anglais, Hamilton, dans le français le plus vif, le plus clair et le plus riant qui ait jamais coulé de la plume. Machiavel revêtait un habit de fête pour lire les anciens; il faudrait remettre les dentelles et les rubans de l'ancien régime pour relire ces pages empreintes des nuances et des élégances du passé. Dans quel monde enchanté et comme printanier vous transporte l'aimable conteur! que la vie y paraît belle et facile! Des

grands chemins remplis d'aventures, des guerres courtoises, comme des tournois, des sièges de villes où l'on soupe en vaisselle d'argent, au fond des tranchées ; des cours pareilles à des sérails tempérés par la politesse. Tous les personnages de cette histoire héroï-comique boivent sec, mangent à belles dents, aiment à leurs heures et suivent galamment la loi naturelle. Ils commettent, en éclatant de rire, des peccadilles qui nous agiteraient d'épouvantables remords. D'une main, ils tiennent l'épée du gentilhomme ; de l'autre, ils font sauter le dé pipé de l'aventurier. Ils ne creusent pas leurs actions, ils n'exagèrent pas leurs souffrances. La vie n'est, pour eux, qu'une comédie amusante, représentée en brillants costumes.

Dès les premières pages, le héros du livre semble emporté par un tourbillon. Avec quel élan d'écolier entrant en vacances, il part pour l'armée, escorté du vieux Brinon, son valet de chambre et son gouverneur ! Il semble qu'on les voie passer sur les grands chemins, par un beau soleil. En avant, sur un alezan brûlé, le jeune chevalier galope, joli comme un cœur, hardi et fou comme un page, tel que Bussy l'a peint, avec ses yeux émerillonnés, son riant visage, et une fossette au menton. Par derrière, le vieux Brinon, « plus renfrogné qu'un vieux singe », essouffle un maigre bidet à suivre son jeune maître et le harangue, de loin, avec de grands gestes. Que de soucis, de perplexités, de

sermons perdus va lui coûter cette jeunesse jetant sa gourme et son feu.

L'enfant a déjà l'insolence du petit-maître et du grand seigneur ; l'agrément du récit déguise à peine le mépris cruel avec lequel il va traiter son vieux serviteur. « Dès la seconde poste, nous prîmes querelle. On lui avait mis quatre cents pistoles entre les mains pour ma campagne ; je les voulus avoir, il s'y opposa fortement. « Vieux faquin, » — lui dis-je, — « est-» ce à toi cet argent, ou si on te le donne pour moi ? A » ton avis, il me faudrait un trésorier pour ne payer que » par ordonnances. » Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista, mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder. On eût dit que je lui arrachais le cœur. Je me sentis plus léger et plus gai, depuis le dépôt dont je l'avais soulagé ; lui, au contraire, parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avais mis quatre cents livres de plomb sur le dos, en lui ôtant ces quatre cents pistoles ; il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il allait pesamment. Et, se retournant de temps en temps : « Monsieur le chevalier, » — me disait-il, — « ce n'est » pas ainsi que Madame l'entend. » Ses réflexions et ses douleurs se renouvelaient à chaque poste ; car, au lieu de donner dix sols au postillon, j'en donnais trente. »

Ainsi lesté, le chevalier de Grammont arrive à

Lyon, dans cette auberge que sa partie de jeu avec le marchand suisse a mise au rang des immortelles hôtelleries de *Gil Blas* et de *Don Quichotte*. C'est, en littérature, ce qu'est, en peinture, un *Après-Dîner* de Téniers : même coloris transparent, même touche incisive et légère, mêmes figures grotesques, accentuées d'un trait spirituel. On entre, avec le chevalier, dans cette grande salle garnie de tables de réfectoire où deux suisses fument comme des dragons et jouent au trictrac. « Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient. » Quel portrait en raccourci que celui de ce « petit ragot, grassouillet et rond comme une boule, qui avait une fraise avec un chapeau pointu, haut d'une aune!... Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église, avec un clocher dessus. »

Admirez encore l'étonnement, non joué et parfaitement naturel, du gentilhomme de fine souche, élevé à l'ombre des jupes brodées et des perruques majestueuses, devant ces plébéiens tudesques taillés à coups de serpe. Il ne dit pas, comme Louis XIV : « Otez-moi de là ces magots! » mais il les regarde comme des créatures d'une autre planète, comme plus tard M. de Bougainville, en habit de velours, et coiffé à l'oiseau royal, dut examiner les naturels de l'Océanie. Le petit Suisse qui va lui rafler ses quatre cents pistoles n'est, pour lui, qu'un objet baroque et difficile à classer.

C'était un clocher tout à l'heure et le chevalier méditait la ruine du *chapeau pointu.* Puis, lorsque le brave Suisse entasse d'abord école sur école, le remords le prend sur l'argent gagné à une *petite citrouille* qui en savait si peu. L'honnête Brinon, lui-même, en valet de bonne maison, méprise fort ces roturiers saugrenus; il n'est pas tant fâché de voir jouer son jeune maître que de ce qu'il « s'encanaille avec un *vilain monstre* comme cela ». Même dans ce récit frivole, qui court à fleur de toute chose, on découvre les inégalités profondes qui séparaient alors les classes et les hommes. A peine, aujourd'hui, pouvons-nous les comprendre et les calculer. Cela n'a d'équivalent que dans les distances effroyables du monde sidéral.

C'est au siège de Trin, où il arrive léger d'argent et gai comme devant, que le chevalier de Grammont rencontre l'homme qui va devenir son inséparable, ce brillant et charmant Matta, qui passe, dans le livre d'Hamilton, comme Buckingham se promenait dans son bal, en semant, à chaque pas, des perles. Hamilton a bien mérité de l'esprit français pour nous avoir transmis cette figure si originale et si vive.

Avez-vous parfois réfléchi aux pertes immenses et inévitables que fait le monde, malgré tous les moyens de conservation dont, de plus en plus, il dispose? Chaque génération consume une partie de ses trésors

et de ses merveilles. Il y a, au bout de chaque siècle, un bûcher de Sardanapale. Que de beautés extraordinaires ou exquises évanouies, sans que la toile ait reflété leur image! Que d'esprit délicieux et rare dissipé en saillies et en causeries éphémères! Matta semblait destiné à se perdre dans la foule du XVII[e] siècle; il était de la grande maison de Bourdeilles, et se trouvait ainsi petit-neveu de Brantôme; mais aucun emploi ne le mit en lumière; aucune faveur royale n'attira sur lui les regards : ce fut une de ces créatures de luxe que le monde adore et oublie. Il brille, un instant, pendant les premières années du règne, puis il rentre dans l'obscurité. Je le comparerais volontiers à un masque, éclatant de verve, qui entre bruyamment au milieu d'un bal : il étincelle, il scintille, il jette à poignées les reparties et les épigrammes : on fait cercle autour de lui, on voudrait le retenir... mais bientôt il se dérobe et se confond dans les groupes. Heureusement, Hamilton s'est trouvé là, pour saisir au vol l'esprit de Matta. La goutte d'ambre tombée sur le papillon qui passait a éternisé sa fraîcheur.

En vérité, c'est une bonne fortune. Matta n'est pas seulement un personnage spirituel, c'est un type inimitable et exquis, quelque chose comme le Mercutio de Shakspeare, traduit en français. Il n'a pas la poésie de l'ami de Roméo, mais il en a l'humeur fantasque, l'insouciance joyeuse, la verve excentrique, avec une pointe

de bon sens qui aiguise ses moindres boutades. Les rares mémoires qui le mentionnent s'accordent, d'ailleurs, avec Hamilton. Mademoiselle, qui ne s'y connaît guère, dit pourtant de lui : « C'est un homme qui a de l'esprit, fort plaisant en conversation et qui joue. » Madame de Caylus, qui s'y connaît mieux, le distingue, en passant, d'une de ces louanges qu'elle ne prodigue pas : « C'était un garçon d'esprit, infiniment naturel, et, par là, de la meilleure compagnie du monde. » Elle cite de lui des mots frappés à ce coin qui les ferait reconnaître entre mille. Un jour, la maréchale d'Albret, qui aimait un peu trop le vin, se regardant au miroir et se trouvant le nez rouge, se dit tout haut à elle-même : « Mais où est-ce que j'ai pris ce nez-là ? » Matta qui entre s'écrie : « Au buffet ! » C'est encore lui qui dit à une dame, si fort affligée de la mort de son frère qu'elle ne voulait pas prendre de nourriture : « Avez-vous résolu, Madame, de ne manger de votre vie? S'il est ainsi, vous avez raison ; mais, si vous devez manger un jour, croyez-moi, il vaut autant manger tout à l'heure. » Sur quoi, la dame se fit apporter un gigot. Une autre fois, on lui demandait comment il faisait pour être si légèrement habillé par un si grand froid : « Comment je fais? Je gèle ! »

Mais c'est dans les *Mémoires* de Grammont que le personnage se déploie à l'aise, dans tout l'agrément de son négligé : gai, enjoué, facile à vivre, heureux d'être

au monde, d'un naturel enchanteur, fin comme l'ambre, sous sa bonhomie nonchalante, pétillant de saillies, qui partent comme des étincelles d'un foyer. Grâce à lui, nous rions sans trop nous fâcher des friponneries du chevalier trichant au jeu le comte Caméran, sous la garde d'un détachement d'infanterie. Tandis que Grammont détrousse le Piémontais, comme au coin du bois. Matta boit et s'endort sur un grand fauteuil. Mais il se réveille aux cris que pousse le comte plumé vif. « Sur ma foi, mon pauvre comte, — dit Matta, — si » j'étais dans votre place, je ne jouerais plus. » — » Et pourquoi? » — dit l'autre. — « Je ne sais, — dit-il, — » mais le cœur me dit que votre guignon ne changera » pas. » — « Il faut voir », — dit Caméran en redemandant des cartes. — « Voyez donc! » dit Matta, et il se rendormit. Mais ce ne fut pas pour longtemps : toutes les cartes étaient également malheureuses pour le perdant; il n'y rencontrait que des lardons; et, en dernier, il avait beau montrer quinze, cela ne servait de rien. Nouvelles exclamations. « Ne vous l'avais-je » pas dit? » — s'écria Matta qui s'était réveillé en sursaut. — « Vous avez beau tempêter, tant que vous » jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes » folies sont les meilleures : quittez, car je me donne » au diable s'il est possible que vous gagniez. » — « Et d'où vient? » — dit Caméran, qui commençait à s'impatienter. — « Voulez-vous le savoir? — dit

Matta : — ma foi, c'est que nous vous trompons! »

Matta est un peu complice de la friponnerie de Grammont; mais qui ne pardonnerait pas à ce *grec* attique? C'est ainsi qu'Alcibiade, jouant aux osselets, aurait triché un satrape persan ou un marchand béotien.

Du siège de Trin, les deux amis vont faire une campagne galante à la petite cour de Turin, où régnait encore le cérémonial de la chevalerie. C'est là que s'engage la partie carrée qui remplit, de ses tours et de ses détours, les plus charmantes pages des *Mémoires*. Le chevalier de Grammont choisit mademoiselle de Saint-Germain pour sa dame, Matta se rabat sur la marquise de Sénantes. Le quadrille amoureux débute avec la solennité d'un menuet. Mais Matta, impatienté, embrouille bientôt les figures, et sa *furia francese,* qui détonne au milieu de l'étiquette du sigisbéisme italien, ses scènes impayables avec un mari stupide et brutal, la façon leste et légère dont Grammont lui souffle sa belle, tout cela compose un récit d'une finesse et d'une ironie que Voltaire lui-même n'a pas surpassées.

Ici finit, à vrai dire, la jeunesse du chevalier de Grammont. Matta disparaît à ce passage des *Mémoires*, et le livre y perd sa fleur de gaieté. Grammont en Angleterre, au milieu des intrigues de harem de la cour de Charles II, n'est plus l'étourdi jouvenceau des premiers chapitres : c'est un courtisan rusé et blasé qui fait son chemin, à travers les ruelles des maîtresses

royales. Il y a, d'ailleurs, des scènes ravissantes dans ces imbroglios de cour et d'amour. On s'égare à travers leurs complications capricieuses, comme dans les dédales du labyrinthe d'Hampton-Court. La duchesse de Cleveland, lady Shanon, Lucy Walters, miss Price, miss Jenning, miss Temple, Nelly Gwin, figures enchanteresses, moitié nymphes, moitié sylphides, y courent en tous sens, la robe flottante, l'écharpe dénouée, en secouant des thyrses et des flambeaux. Rochester les poursuit de son rire de faune; Grammont s'élance sur les traces du folâtre essaim... On dirait *le Songe d'une nuit d'été* prenant souffle et vie.

## II

Ce n'est pas à travers les *Mémoires du comte de Grammont* qu'il faut regarder la cour de Charles II. Hamilton est un enchanteur; son esprit a la magie de ces flammes bleuâtres qui colorent, d'une teinte féerique, tout ce qu'elles éclairent.

Mais fermez ce livre trompeur, et ouvrez les livres sincères : les *Mémoires* de ce brave Samuel Pepys, par exemple, un *cockney* du temps, qui, pendant dix

ans, enregistra, jour par jour, d'une plume imbécile, les crimes et les scandales qui se déroulaient sous ses yeux. La réalité grossière, dépouillée de ses broderies, reparaît à nu et à vif. Vous étiez chez les fées, avec Hamilton; avec Pepys, vous êtes chez des brutes. Vous passez de la fantaisie délicate à la chronique obscène, de la bergerie à l'étable.

Précieuse espèce que celle de ces chroniqueurs, niais ou indifférents, à laquelle appartient Pepys. Suétone à Rome, Procope à Byzance, Burckhardt au Vatican des Borgia, le Bourgeois de Paris au milieu des horreurs de l'invasion anglaise, Dangeau sous Louis XIV, Bachaumont et Barbier sous Louis XV, perpétuent, à travers les siècles, cette race inestimable des valets de chambre de l'histoire, chargés, non point de la parer, mais de la déshabiller, des pieds à la tête. L'unique faculté de leurs cerveaux vides est de réverbérer et de reproduire tous les faits et tous les sons qui viennent les frapper. Ce qu'ils voient, ils le calquent; ce qu'ils entendent, ils le répètent, avec une indifférence si machinale, qu'on se demande, en les lisant, si ce sont des témoins oculaires qui regardent ou des miroirs qui reflètent, des hommes qui racontent ou des échos qui résonnent. La médiocrité de ces scribes garantit la véracité de leurs griffonnages. Des hommes comme Burckhardt et Pepys se croient sur parole; ils n'ont pas assez d'imagination pour inventer

un mensonge. Ce sont les grues d'Ibycus ; aucun réquisitoire ne vaut leur ramage.

Ouvrez donc les *Mémoires de Samuel Pepys*, et le charme d'Hamilton se dissipe. Un changement à vue s'opère sur le théâtre de cette cour brillante et voluptueuse, dans son livre, comme un ballet d'opéra. Le sang coule, la fange déborde ; les gracieux seigneurs se transforment en débauchés féroces ; les fées se métamorphosent en bacchantes : l'orgie brutale succède à la fête galante. Voici le roi, sans cœur ni âme, corrompu par l'adversité, comme d'autres par la fortune, vendant son pays à Louis XIV pour une pension de deux cent mille livres, mesurant les hommes à son âme et les estimant tous à vendre. « Selon lui, — dit Macaulay, — toute personne était à acheter ; seulement quelques-uns faisaient mieux valoir leur prix que d'autres, et se vendaient à moins bon marché, et, lorsque ce maquignonnage était mené adroitement, il s'appelait de quelque beau nom. » Prodigue sans bienfaisance, il laisse prendre à qui lui vole dans la main. Le refus, qui est un acte énergique, coûte à sa nature énervée : ses largesses sont au plus impudent, ses faveurs au premier venu. Il ne donne pas, on le pille. « Jamais — disait Dorset, son camarade de débauches, — je ne surpris, en lui, une étincelle d'amitié ou de générosité. »

Sultan sans flamme d'un sérail vénal, Charles II est

le jouet de ses maîtresses et le bouffon de ses courtisans. Elles l'appellent le « vieux Rowley », du nom d'un vieux bouc élevé dans les jardins de Witehall; ils le criblent d'épigrammes et de couplets injurieux. La duchesse de Castlemaine, dans un accès de jalousie, le menace, un jour, de casser contre la muraille la tête des enfants qu'elle lui a donnés. Les compagnons de ses ripailles l'enivrent, comme un ilote, et s'amusent à le dégrader. Un jour, on le fait boire, à deux genoux, à la santé de toutes ses maîtresses. Une autre fois, à la fin d'un banquet qu'il avait accepté chez lord Carteret, Armour apostrophe Sa Majesté avinée, et lui reproche de ne plus aimer autant qu'autrefois son frère le duc d'York. Le roi proteste en bégayant. Armour insiste : « Sire, si vous dites vrai... si vous aimez le duc... eh bien, là... devant nous... portez sa santé. » Charles se lève en chancelant. « A genoux! » — s'écrie Armour, et les convives en chœur répètent : « A genoux! » Et Charles II obéit, et les buveurs tombent pêle-mêle avec lui, tous ivres, bégayant, émus, attendris, pleurant dans leurs verres, s'accolant et s'embrassant à la ronde. Le roi se prosterne devant les mêmes hommes qui s'agenouillent tous les jours, pour lui servir à boire ou lui présenter sa chemise.

La cour se modèle à l'image du maître ; elle tient du tripot borgne et de la maison de débauche. C'est une contrefaçon, violente et cynique, des galanteries

françaises et des raffinements italiens. La férocité saxonne perce, sous le faux vernis dont elle se barbouille. Le vice y est méchant et le scandale incongru. La duchesse de Castlemaine se bat, à coups de poing, en pleine cour, avec cette Steward, qu'on vit un jour « dévorée de baisers par le roi, une demi-heure durant, à la vue de tous », dans une embrasure de fenêtre. Sedley et Buckurts se divertissent à courir nus, la nuit, par les rues de Londres. Un constable les arrête; il est arrêté, à son tour, pour cette pruderie ridicule et traduit aux assises par ordre du *Lord chief Justice*. « Harry, — raconte Pepys, — nous a expliqué comment la société désignée sous le nom de « Balleurs », *Ballers*, s'était formée de quelques jeunes fous, au nombre desquels il figurait, et de lady Benner, comtesse d'Arlington, avec ses dames de compagnie et ses femmes. On y dansait, à l'état de pure nature, et on s'y livrait à tous les débordements imaginables. »

Les plaisanteries de ces gentlemen révoltent le goût et soulèvent le cœur. Hamilton raconte à sa manière l'histoire de lady Muskerry. A l'entendre, lady Muskerry, « qui avait la taille d'une femme grosse sans l'être », le devint une fois, pour de bon, et voulut, malgré sa grossesse, venir figurer à Tunbridge, au bal de la reine. « Elle était, par la grâce de Dieu, grosse de six ou sept mois, et, pour comble de malheur, son enfant s'était mis tout d'un côté; si bien qu'on ne

savait plus ce que c'était que sa figure. » On répare, tant bien que mal, ce défaut de symétrie dans sa taille, en glissant un oreiller sous ses jupes. Elle arrive à Tunbridge ainsi fagotée, et se met à danser avec tant d'entrain, que son oreiller tombe au beau milieu des quadrilles. « Le duc de Buckingham, qui la suivait, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son justaucorps, et, contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il allait demandant une nourrice parmi les filles d'honneur, pour le pauvre petit Muskerry. »

Ceci est la version française, enjolivée à l'usage de la société de Versailles. Hamilton a pris les manchettes du comte de Grammont pour gazer l'histoire. Mais Pepys qui ne gaze rien, et qui écrit à manches retroussées, nous sert l'anecdote toute vive et toute crue : « M. Pickering m'assure que l'histoire de l'enfant trouvé par terre, au dernier bal de la cour, est parfaitement vraie; qu'on l'a porté chez le roi, dans le cabinet duquel il est resté environ huit jours, et que le roi l'a disséqué. L'aventure a fourni mainte et mainte plaisanterie à Sa Majesté, entre autres celles de dire que l'enfant avait juste un mois et trois heures. Elle a dit aussi que, de toutes les parties intéressées, c'était Elle qui perdait le plus, attendu que l'enfant étant un garçon, c'est un sujet de moins dans le royaume. »

Tout est permis à cette aristocratie effrénée. C'est le carnaval de Venise grimaçant, alourdi, moins le Con-

seil des Dix et sa terrible police. Le comte d'Oxford ne pouvant séduire miss Marshall, une comédienne du temps, la déshonore par un mariage dérisoire, célébré devant un timbalier et un trompette de son régiment, déguisés en prêtres. L'actrice demande justice de cet infâme guet-apens. On se moque de sa requête, et les rires sont du côté du trompeur. « Elle eut beau,— dit Hamilton, en pirouettant sur son talon rouge,— prendre à partie les lois et la religion, violées aussi bien qu'elle, par cette supercherie; elle eut beau se jeter aux pieds du roi, pour en demander justice, elle n'eut qu'à se relever, trop heureuse d'obtenir une pension de mille écus pour douaire, et de reprendre le nom de Roxane, au lieu de celui d'Oxford. »

L'assassinat est pratiqué par les plus grands seigneurs, comme une mode venue de l'Italie. Un membre du Parlement, John Coventry, s'étant permis de blâmer les débauches royales, le roi se venge comme un despote oriental : il le fait attaquer, le soir, par une bande de sbires qui lui coupent le nez. Le duc de Buckingham, amant de la comtesse de Shrewsbury, provoque en duel son mari. Tandis qu'il le tue, la comtesse, habillée en page, tient son cheval par la bride; elle embrasse le meurtrier et revient triomphalement à Londres s'installer, avec lui, dans la maison du mort. Hamilton glisse sur ce sang, avec sa désinvolture habituelle : « Le pauvre Shrewsbury, trop honnête

homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham, et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale ». Cette même Shrewsbury commande à des coupe-jarrets l'assassinat de son ancien amant Killegrew, coupable de s'être plaint, trop haut, de son abandon. Ils le percent de coups d'épée, à travers les rideaux de sa chaise, et la comtesse, penchée à la portière de son carrosse, surveille l'exécution des ordres qu'elle a donnés.

Ce même Buckingham, fat atroce et monstre frivole, travesti en aubergiste, attire, dans son cabaret, un vieux puritain jaloux et avare. Tandis qu'il l'enivre, son ami Rochester, déguisé en paysanne, pénètre dans la maison du bonhomme. Il endort sa vieille sœur avec de l'opium, enlève sa jeune femme, qui emporte l'argent de son mari, puis il la repasse à Buckingham, lequel la jette sur le pavé de Londres en lui conseillant de se remarier. Elle pouvait, en effet, chercher un second mari; car le vieillard rentrant chez lui, trouvant sa femme partie et son coffre vide, délira toute la nuit et se pendit le lendemain. C'étaient là jeux de lords. Le roi, instruit de l'aventure, la

trouva plaisante et n'en fit pas plus mauvais visage aux deux compagnons.

Rochester, qui était le boute-en-train de cette cour, en résume tous les vices et toutes les folies. Poète priapique, suborneur pervers, viveur crapuleux. L'évêque Burnet, qui le convertit et qui a écrit sa vie, pour l'édification des pécheurs, rapporte, d'après son aveu, que, pendant cinq ans, il fut toujours ivre : « ne s'étant pas trouvé un seul jour en pleine possession de lui-même, et en dehors de toute influence bachique. » Il jouait, auprès de Charles II, le rôle que les fous remplissent auprès des rois de Shakspeare, lui jetant à la face des vérités crues, rimant, sur lui et sur ses maîtresses, des satires obscènes. Le « vieux Rowley » se fâchait de temps en temps de ces incartades et chassait de sa cour l'effronté moqueur. Pour Rochester, ces exils étaient des vacances, pendant lesquelles, redevenant ce que l'avait fait la nature, c'est-à-dire un clown frénétique, il se jetait à corps perdu dans les algarades et les mascarades. « Il prenait plaisir — dit Burnet — à se déguiser en porteur de chaise ou en mendiant, parfois à poursuivre quelques amourettes de bas étage, préférées à d'autres beaucoup plus relevées, pour la variété qu'elles jetaient dans ses plaisirs. D'autres fois, par simple amusement, il sortait sous des déguisements bizarres, et jouait si parfaitement les personnages pour lesquels il se donnait, que ceux-là mêmes,

qui étaient dans le secret avaient peine à deviner par où il pourrait se trahir. »

C'est pendant un de ses exils qu'il joue la farce impudente que raconte Hamilton : déguisé en charlatan étranger, et sous le nom d'Alexander Bendo, il débite, sur un tréteau, en plein carrefour, des drogues pour faire avorter. « Je guéris surtout, — disait un des programmes imprimés qu'il distribuait à la foule, — ces maladies pour lesquelles la discrétion est si désirable. J'ai vu des notes de médecin aussi scandaleuses que l'Arétin dans ses fameux *Dialogues*. Sur les miennes, vous ne trouverez jamais que suffocations, pléthores locales, frémissements nerveux, inquiétudes nocturnes et autres accidents étranges, lesquels fréquemment trompent les jeunes femmes, en leur faisant croire que leur cœur est en grand péril, alors que, Dieu merci, le mal n'a aucun rapport avec cet organe. » Hamilton, qui plaisanterait sur la peste, tourne en peccadille cette abominable drôlerie : « La vertu de ses remèdes, — dit-il, — consistait principalement à soulager, en peu de temps, les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvaient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes. » Quoi qu'il en soit, le faux charlatan fit ses frais. Ses consultations furent courues, comme des pèlerinages à Cythère; sa maison de Tower street était assiégée; et, pendant

trois mois, les grisettes et les bourgeoises de la Cité vinrent se jeter dans l'antre du loup, caché sous la robe pédantesque du docteur Bendo.

Cependant, tandis que le roi s'amuse et que la cour est en fête, des représailles effroyables ensanglantent la ville. Charing-Cross est un abattoir ; les potences de Tyburn craquent sous leur charge. On invente pour les juges de Charles Ier des supplices de cannibales. « Vos entrailles, — disaient leurs sentences, — vous seront arrachées vives, et on les brûlera sous vos yeux. » Pepys, que nous retrouvons sur le passage de ces hécatombes, aussi indifférent que lorsqu'il assiste à une scène de boxe, les raconte avec son flegme habituel. Il voit passer Barkstead, Okey et Gorbet qui vont être pendus à Tyburn. Après quoi, « on les coupera par quartiers, qu'on salera, selon l'usage ». — « Ces hommes, — poursuit-il, — semblaient tous très gais : *they all looked very cheerful*, et j'entends dire qu'ils sont morts en protestant que ce qu'ils ont fait était selon la justice, ce qui est vraiment très singulier. »

Le major général Harrisson, qu'il voit pendre, détacher vivant de la potence, écarteler et décapiter, et dont le bourreau va montrer la tête et le cœur au peuple, lui paraît « aussi gai qu'aucun homme le puisse être, en pareille condition ». Il assiste encore à la mort de sir Henry Vane, auquel le shérif arrache, de force, un papier qu'il tenait à la main. Le condamné essaye

alors de parler; mais on fait venir, sous l'échafaud, des trompettes qui sonnent, de façon à couvrir sa voix. « Sa figure était calme, sa voix assurée; il mourut, se justifiant, lui et la cause qu'il avait embrassée. Il parlait avec confiance du ciel, où il serait bientôt assis, à la droite du Christ. En toute chose, on ne vit jamais mort plus résolue. »

Ajoutez les gémonies à ces boucheries, et le dépècement des morts mêlé à l'exécution des vivants. On décapite des cadavres, on pend des squelettes. Les restes pourris de Cromwell, de Bradshaw et d'Ireton sont traînés, à Tyburn, sur des claies et accrochés aux trois branches du gibet. Huit mois après, on déterre vingt autres chefs républicains, la mère et la fille de Cromwell, pour leur faire subir des supplices posthumes. Les charmants seigneurs et les dames galantes, célébrés par Hamilton et par Saint-Évremond, font cercle autour de ces hideux spectacles. Ils chansonnent les ossements des morts, ils persiflent les tortures et les convulsions des patients... Les écartèlements sont, pour eux, des comédies aussi amusantes que celles de Shadwell et de Wicherley. Cette Restauration élégante tombe dans le cloaque et aboutit au charnier. Une orgie, attablée sous des fourches patibulaires, voilà le règne de Charles II.

# SHERIDAN

Richard Brinsley Sheridan est une des plus curieuses figures du dix-huitième siècle anglais, si fécond en types singuliers. Poète comique, fils d'un comédien, sa vie fut un drame à la Shakspeare, rempli de contrastes et d'alternatives. Rien n'y manque, ni la grandeur, ni l'abjection, ni le grotesque, ni le pathétique, ni les grelots d'Yorick, ni la bouteille de Falstaff, ni la disgrâce finale du monde brillant et dur qui l'avait fêté, pareille à celle dont le roi Henri IV, dans le drame du poète, frappa le compagnon de ses orgies de jeunesse : « Vieillard, je ne te connais pas; va dire tes prières. Le beau spectacle qu'un bouffon en cheveux blancs! J'ai longtemps vu, en rêve, un homme tel que toi, lascif et profane; maintenant que je suis

éveillé, je n'ai plus que du mépris pour un tel rêve. Renonce aux excès de la table et sache que la gueule béante de la tombe s'ouvre pour toi, trois fois plus large que pour les autres hommes. »

Le début de Sheridan, dans la vie, est comme la première scène d'une comédie d'aventures ; il enlève une jeune cantatrice dont il est épris, l'épouse secrètement en France, repasse le détroit, et se bat, deux fois, en duel avec un rival. De cet enlèvement, de ce duel et de ce mariage, il compose une comédie, *les Rivaux*, qui tombe le premier soir, et, le lendemain, monte aux nues. Son nom est arboré, sa réputation est conquise. *L'École du scandale* fait une gloire de cette célébrité presque improvisée. A vingt-six ans, il passe pour le premier poète dramatique de son temps et de son pays. Du théâtre de Drury-Lane, dont il devient le propriétaire, il s'élance sur une scène plus dramatique encore que celle de l'imbroglio et de la fiction. L'amitié de Fox lui ouvre à deux battants le monde politique. En 1780, la petite ville de Stattford le nomme membre du Parlement.

L'improvisation était le don de cet esprit ardent et souple, facile et mobile, qui brillait à toutes les surfaces, mais sans jamais prendre pied. Sheridan, enrôlé dans le parti des whigs, ne fut jamais un de ses chefs ; mais il devint bientôt son premier virtuose. Il éblouit et surprit la Chambre. Son éloquence portait le double

masque de son premier art. Tour à tour émue et moqueuse, grandiose et bouffonne, elle faisait de la tribune un théâtre, où la politique jouait le drame et la comédie. L'adresse meurtrière avec laquelle il ajustait le sarcasme et renvoyait l'épigramme le faisait redouter des plus puissants orateurs.

Il eut un jour, après une de ces harangues tragi-comiques où il excellait, à subir l'insultante ironie de Pitt, le renvoyant dédaigneusement sur les planches : « Personne, — dit le jeune ministre, — n'admire plus que moi les talents du très honorable membre, les éclairs de son imagination, le ton dramatique de ses expressions, le sel épigrammatique dont il assaisonne ses phrases; et s'il les gardait pour le théâtre qui leur convient, nul doute qu'ils n'y obtinssent ce qu'obtinrent toujours les productions du très honorable membre, et qu'il n'eût le bonheur *sui plausu gaudere theatri*. Mais celui-ci n'est pas la scène convenable pour étaler ces belles choses. »

Le coup donné, de haut en bas, aurait frappé mortellement tout autre; mais Sheridan avait ce don de la bonne humeur qui rend invulnérable ceux qui le possèdent : « La Chambre, — dit-il, — a pu apprécier la convenance et la courtoisie dont le très honorable membre a fait usage à mon égard. Je me bornerai à l'assurer que, toutes les fois qu'il lui plaira de répéter les mêmes allusions, je prendrai la chose en très bonne

part. Je dirai plus : encouragé par le panégyrique que le très honorable membre a fait de mes talents, si jamais je me livre encore au genre de composition dont il a voulu parler, je pourrai être assez hardi pour ajouter quelques traits à l'un des meilleurs caractères tracés par Ben Johnson, celui du garçon colère, dans *l'Alchimiste.* »

Et Pitt mordit sa lèvre hautaine ; le garçon colère se tint pour battu, rongea son frein et ne souffla plus.

De la carrière oratoire de Sheridan, il ne reste guère qu'un souvenir, mais le plus grand peut-être qu'une assemblée moderne ait laissé. Son discours du 7 octobre 1785, contre Warren Hastings, domine encore la tribune anglaise. On sait à quelle occasion solennelle il fut prononcé. Warren Hastings revenait de l'Inde, chargé de gloire et de crimes, apportant à son pays un monde conquis et tyrannisé, chargé du sang et des trésors de vingt millions d'hommes. C'était Alexandre, armé des balances et du couteau de Shylock. C'était Verrès agrandi aux proportions de l'Asie, ayant pillé, non plus des temples, mais des villes ; ayant torturé, non plus des citoyens, mais des peuples, et confisqué des royaumes, au lieu de vases d'or ou de statues grecques.

L'Angleterre accueillit, d'abord, en triomphe le vainqueur de l'Inde ; mais, lorsque déborda le sang qui avait

suivi son vaisseau, comme un long sillage ; quand arriva, de Bénarès, l'écho des sanglots d'un monde, un élan d'indignation la saisit. Comme l'Hermione de Racine, elle reprocha à son proconsul l'impitoyable exécution de ses ordres et les crimes commis en son nom :

Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ?

Burke se fit l'interprète de ce remords national, il proposa à la chambre un décret d'accusation contre l'oppresseur.

C'est alors que Sheridan se leva et prononça son glorieux discours.

Les avocats antiques traînaient leur client blessé ou meurtri devant le prétoire; puis, lorsque le peuple commençait à s'indigner ou à s'attendrir, ils déchiraient sa tunique et découvraient sa poitrine percée par le fer de l'assassin, ou ses épaules sillonnées par le fouet de l'exacteur. Sheridan produisit le même effet, avec la magie de son éloquence. Il évoqua l'Inde, sanglante et torturée, devant la barre de la Chambre; il la rendit visible par sa parole; il fit crier ses plaies et sonner ses chaînes ; il accabla Warren Hastings de mépris et d'imprécations ; il lança sur lui, tour à tour, la foudre et la boue. La Compagnie des Indes apparut,

dans son discours, sous l'image sordide d'une tyrannie marchande, mêlant l'avidité du brocanteur à la hardiesse du pirate, les violences du despotisme aux tripotages du comptoir, ruinant des provinces pour compléter des dividendes, employant une armée à exécuter des saisies, assiégeant une ville pour le payement d'une lettre de change, détrônant un prince pour établir la balance d'un compte, tenant d'une main un bâton de commandement, et vidant un gousset de l'autre.

L'effet fut immense, inouï, prodigieux, on peut l'apprécier par les cris d'admiration de ses rivaux et de ses émules. Burke déclara que ce discours était le plus étonnant effort d'éloquence dont l'histoire ou la tradition eussent gardé mémoire. Fox dit que tout ce qu'il avait entendu ou lu, comparé à la harangue de Sheridan, s'évanouissait, comme une vapeur devant le soleil. Pitt avoua qu'elle surpassait tous les chefs-d'œuvre oratoires des temps anciens et modernes. Il proposa d'ajourner la motion, afin, dit-il, qu'on eût le temps de sortir du cercle de l'enchanteur.

Une anecdote du temps nous rend l'impression vive de cette incomparable parole. M. Logan, un des membres du Parlement, était fortement prévenu en faveur de l'accusé et contre son accusateur. Au bout de la première heure, il dit à un ami : « Il n'y a, dans tout cela, que des déclamations sans preuves ; » à l'expiration de la seconde : « Voilà un discours très

étonnant! » à la fin de la troisième : « M. Hastings a agi d'une manière tout à fait injustifiable; » après la quatrième : « M. Hastings est un atroce criminel, » et à la fin du discours : « De tous les monstres d'iniquité, le plus abominable est Warren Hastings! »

Chose étrange, en harmonie, d'ailleurs, avec l'insouciance qui dissipa cette vie si prodigue, le discours de Sheridan s'est évaporé; le vent l'a emporté, comme ceux que Démosthène prononçait au bord de la mer; aucune plume ne l'a recueilli, aucun livre ne l'a conservé ; à peine en reste-t-il une maigre et sèche ébauche, enfouie dans les registres mortuaires des procès-verbaux officiels. Sheridan dédaigna ou négligea de l'écrire, malgré les mille livres sterling que lui offrit un libraire. Peut-être craignit-il le refroidissement qui saisit la parole tombant d'une bouche ardente sur le papier muet. Peut-être pensa-t-il que ce discours extraordinaire gagnerait à passer comme un météore qui s'éteint après avoir ébloui la terre, et dont on s'entretient encore, après de longs siècles.

Il y a là, dans la vie de Sheridan, une époque d'éclat, d'animation, de mouvement qui fut, pour parler le langage anglais, sa *saison*. L'aristocratie l'avait adopté, le prince de Galles avait fait de lui son favori et son conseiller; il marchait au premier rang d'un brillant parti, il était l'arbitre de la scène anglaise. Ami de tous les personnages de son temps, oracle des clubs, délices

des *raouts,* il régnait par l'esprit, comme Brummel par la mode et par l'élégance.

La décadence fut aussi rapide que l'ascension avait été prompte. Il manquait une base à cette existence, en apparence si brillante. La fortune de Sheridan était, à la lettre comme au figuré, un château de cartes. Il vivait des chances précaires d'un jeu effréné et des revenus aléatoires d'un théâtre. Prodigue jusqu'à la folie, il aurait dit volontiers, comme le héros de Shakspeare : « Il n'y a que les mendiants qui comptent leur argent. » Le désordre était son élément et son excitant; sa bourse, ouverte au reste du monde, restait inaccessible à ses créanciers. Son insouciance s'élevait jusqu'à la grandeur d'âme.

Un soir, tandis qu'il assistait à la séance du Parlement, les reflets d'un incendie illuminent la salle. On apprend que le théâtre de Drury-Lane est en feu. C'était sa fortune qui s'en allait en fumée. L'ajournement de la discussion est aussitôt proposé; mais Sheridan, se levant, dit qu'un désastre privé, quelque terrible qu'il fût, ne devait pas troubler, un instant, les affaires publiques, et il réclama la continuation des débats. Après la séance, il alla s'asseoir dans un café, sur la place de Drury-Lane, demanda une bouteille de porto et regarda fumer l'incendie, avec un fatalisme oriental. Un de ses amis le complimentant sur ce fier sang-froid : « Il est sûrement permis, — dit-il, — à un homme

de prendre un verre de vin, au coin de son feu. »

Sheridan ne se releva pas de cette catastrophe. Les embarras d'argent le prirent dans leur filet compliqué; il usa le reste de sa vie à le ronger et à s'y débattre. Tout lui manqua à la fois : la fortune et le crédit. Sa position, qui le soutenait encore, s'écroula sous lui : en 1812, il ne fut pas réélu aux élections de Stattford.

Exclu du Parlement, Sheridan se déclassa vite. Le monde, qui avait fêté le parvenu triomphant, se referma brusquement sur le vieillard malheureux. L'aristocratie anglaise a les caprices de la royauté ; elle veut que ses jouets soient au moins dorés. Injuste, comme la Fortune, elle disgracie, sans pitié, ses favoris en détresse. A défaut de la noblesse, elle exige d'eux l'égalité apparente de la richesse et du luxe. Lorsque Brummel fut ruiné, elle le destitua, en un jour, de la dictature fashionable qu'il avait si longtemps exercée sur elle, et le déporta à Calais, dans un consulat de quatrième classe. Quand Sheridan eut tout perdu, elle fit le vide autour de lui et l'exila du *West-End.*

Le vin acheva la dégradation du grand homme déchu; c'était le vice de sa race et de son époque. Tous buvaient, dans l'Angleterre orageuse des quinze premières années de ce siècle, comme dans un vaisseau en détresse, pour s'aguerrir et pour s'étourdir, depuis le pilote jusqu'aux passagers, depuis Pitt jusqu'à Brummel. « Que celui qui ne s'est jamais enivré me jette le premier

verre ! » aurait pu dire Sheridan. Mais le vin, qui rit et qui luit dans la coupe de la jeunesse, devient sombre et « couleur de sang » dans le verre où boit le désespéré, comme celui que verse le Spectre du poème de Gœthe. L'ivresse change alors, à la fois, de nom et de forme : elle s'appelle l'ivrognerie ; et, au lieu de s'épanouir, à table, sous les rayons des flambeaux, elle traîne, par les rues sombres, des vêtements souillés et un corps flétri.

Ce fut à cette heure d'éclipse que lord Byron connut le vieux Sheridan. Il alla à lui avec sa générosité magnanime ; le jeune dieu descendit de son piédestal pour consoler l'athlète abattu. Il raconte, dans ses *Mémoires*, cette scène touchante dont il fut témoin : « Un soir, — dit-il, — chez Robin, j'ai l'honneur d'être placé près de Sheridan. On fit quelques observations au sujet de la fermeté que montraient les whigs en refusant tous les emplois pour ne pas renoncer à leurs principes. « Messieurs, » — dit Sheridan, en interpellant les convives, — « il est parbleu facile à mylord G***,
» ou au comte G***, ou au marquis B***, ou à lord
» H***, qui comptent leurs revenus par millions, de
» faire parade de leur patriotisme et de résister aux
» tentations ; mais ils ne savent pas de quelle force
» ont besoin ceux qui, avec un orgueil égal, des ta-
» lents peut-être supérieurs et des passions plus
» vives, n'ont, dans tout le cours de leur vie, jamais

» possédé un shilling. » — Et, en parlant ainsi, il se mit à pleurer. »

Ce fut là, en effet, le malheur de Sheridan ; il avait tous les instincts d'un grand seigneur, sans en avoir la fortune ; il était de ceux qui sont nés, comme le lis de l'Écriture, pour « ne filer, ne travailler », et être pourtant « plus magnifiquement que Salomon dans sa gloire ». — « Si un magicien, — disait de lui Richardson — pouvait, d'un coup de sa baguette, enrichir Sheridan, il le métamorphoserait aussitôt en un homme très honorable et très moral. »

Sa fin fut lamentable ; ses dernières années se passèrent à lutter contre les horreurs de la vie physique. Son merveilleux esprit, qui avait ébloui le Parlement et enchanté le théâtre, s'épuisait maintenant à fléchir des usuriers et des créanciers. Il y réussissait quelquefois ; ce furent là ses derniers succès. Un jour, Byron le rencontra chez son procureur ; lorsqu'il fut sorti, le poète demanda à l'homme de loi ce que lui voulait Sheridan : « Oh ! — répondit-il, — c'est toujours la vieille histoire : il vient pour me prier de ne pas le poursuivre au nom de son marchand de vin qui est mon client. — Eh bien, que comptez-vous faire ? — Rien du tout pour le moment, — répliqua-t-il ; — qui aurait le cœur de poursuivre le vieux Sherry ?... et, d'ailleurs, qu'y gagnerait-on ? »

« Tel était Sheridan, dit Byron : il pouvait attendrir

un procureur, et, depuis Orphée, il n'y a rien eu de pareil ni de plus miraculeux. »

Mais les miracles ne se répètent pas; le vieux Sherry, traqué par les limiers de la dette criarde, succomba bientôt. La noire armée des huissiers assiégea son grabat funèbre ; deux recors allaient emporter le moribond roulé dans sa couverture, lorsqu'un ami survenu lui épargna ce suprême outrage. La société anglaise délaissa honteusement l'agonie de son favori : une ignoble aumône de cinquante livres déshonore le prince de Galles qui la jeta à ce lit de mort.

Il est vrai que l'Angleterre fit au vieux poète de magnifiques funérailles. Les princes du sang, l'aristocratie, les Chambres en masse, le conduisirent pompeusement à Westminster. Il y a une ironie cruelle dans ces obsèques décernées souvent aux victimes de l'ingratitude d'un grand peuple. C'est l'apothéose après le supplice. *Sit divus dum non sit vivus*, semble dire le monde, comme le César romain, de ceux qu'il a tués ou laissés mourir.

« Pauvre Sherry! s'écrie Byron, et ce cri du poète glorifie plus Sheridan que son tombeau royal et son convoi triomphal... Quelle grande âme refroidie en toi par la pauvreté! Et voir nager dans l'or ceux avec qui il a passé sa vie, et dont il avait éclairé les sombres âmes du reflet de son génie! Sybarites dont le sommeil eût été troublé par le frôlement d'une

feuille de rose, et qui le laissèrent mourir sur le grabat de la misère, tiraillé par les myrmidons de la justice!... Oh! il y a de quoi dégoûter de ces libéraux sans générosité et sans cœur! »

# LE PÈRE DE MIRABEAU

C'est une figure à faire revivre, dans son originalité altière et baroque, que celle de ce tyran domestique, plus dur qu'un *pater familias* de la vieille Rome, du temps des Douze Tables, plus absolu, dans sa maison, qu'un burgrave derrière ses créneaux, féodal et rural, gothique et philanthrope, mi-parti du quinzième et du dix-huitième siècle, *ami des hommes* et ennemi des siens, rétrograde et humanitaire, prêchant le progrès du haut d'un donjon. Par-dessus tout cela, écrivain superbe, dans ses lettres, d'un style sinistre et obscur, mais sillonné d'éclairs de génie, d'images extraordinaires, d'expressions qui fendent, en quelque sorte, l'esprit du lecteur, comme des cris terribles, et dont il a dit, lui-même, avec la trivialité hautaine qui

caractérise sa manière : « Mon style, fait en écailles d'huîtres, est si surchargé de différentes couches d'idées qu'il aurait besoin d'une ponctuation faite exprès pour le débrouiller. »

L'hostilité qu'il porte à son fils se déclare presque à sa naissance. « Ton neveu est laid comme celui de Satan, » écrit-il à son frère le bailli. « Un petit monstre qu'on dit être mon fils, » l'appelle-t-il plus loin. A peine sevré, il lui pèse déjà, et lui semble aussi lourd à porter que l'enfant miraculeux au saint Christophe des légendes. « Poisson (son précepteur) mourra, et je m'acheminerai, traînant mon fils à ma ceinture, sans savoir dans quelle rivière je le jetterai.» Quelques années se passent et le père voit grossir son monstre avec anxiété : il ne sait d'abord s'il a engendré un tigre ou un tardigrade : « Cet enfant, quoique turbulent, est doux et facile, mais d'une facilité qui verse à l'*ignavie*. Comme il ne ressemble pas mal à Polichinelle, étant tout ventre et tout dos, il me paraît très apte à faire la manœuvre de la tortue : il présente l'écaille et se laisse frapper. » Plus l'enfant grandit, plus il épouvante son père, qui le tourne et le retourne, ne sachant, comme Balaam, s'il doit bénir ou maudire. Dans une lettre, son fils est « un cœur haut, sous la jaquette d'un bambin. Cela a un étrange instinct d'orgueil, noble pourtant. C'est un embryon de matamore ébouriffé, qui veut avaler tout le monde, avant d'avoir

douze ans. » Cinq jours après, il devient « un type profondément inouï de bassesse, platitude absolue, et la qualité de chenille raboteuse et crottée, qui ne se déchenillera pas. » — « Il y a des excréments dans toute race! » s'écrie-t-il ailleurs avec rage.

La haine éclate bientôt, instinctive et irrésistible; c'est une vocation qui se révèle. Le marquis de Mirabeau est dénaturé de nature; il est né *parâtre,* pour ainsi dire. On peut se permettre des barbarismes avec ce pittoresque barbare.

L'enfant devient un adolescent; ses premières incartades sont réprimées par le fouet et le mors d'une pédagogie écrasante. Des rudes mains de l'abbé Choquart, « homme raide qui force les punitions au besoin », Mirabeau passe dans le régiment du marquis de Lambert, « redouté comme le grand prévôt ». Il y perd quarante louis au jeu, et s'enfuit à Paris après cet esclandre. Ici commence la *persécution* du marquis de Mirabeau, comme on pourrait dire de celle de Dèce ou de Dioclétien, persécution violente, acharnée, dont l'incroyable système consiste à transformer les étourderies en crimes, les peccadilles en forfaits, les amourettes en fornications monstrueuses et babyloniennes. C'est à je ne sais quel microscope moral, d'un grossissement excentrique, que le père regarde et juge les fautes de son fils. Dracon dut élever ainsi ses enfants.

Rien que la prison n'est capable d'expier cette dette

de jeu qui ferait sourire un oncle de comédie : « Une geôle, bien fraîche et bien close, va modérer son appétit et amincir sa taille. » La prison va devenir, chez lui, une idée fixe, à l'endroit de son fils. Sa préoccupation constante serait de le clore entre quatre murs. Mirabeau ayant écrit au duc de Nivernois pour se disculper : « Au moment — dit le marquis avec une atroce éloquence — où je vis la tournure qu'il donnait à son roman, ce ne fut qu'un tour de plus donné à un écrou tout établi dans mon cœur. » Sainte Thérèse a écrit un livre intitulé : « Le château de l'Ame ; » c'est sur une bastille que semble modelée cette âme féodale, pleine de menaces et de châtiments.

Enfermé dans la citadelle de l'île de Ré, Mirabeau en sort, pour faire la campagne de Corse. Du fond de son château, le vieux marquis, « oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles », comme il s'appelle dans une lettre, jette sur lui des prédictions de mauvais augure : « Il s'embarquera, le seize avril, sur la plaine qui se sillonne d'elle-même. Dieu veuille qu'il n'y rame pas quelque jour! » Tout au contraire, le jeune officier se distingue, en Corse, par son ardeur et par ses talents; il y enlève l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades. Revenu en France, et hébergé quelques jours par son oncle le bailli, il parvient même à séduire ce vieillard, presque aussi rigide que son frère. « Défie-toi, — lui crie le

marquis. — Tiens-toi en garde contre la dorure de son bec... Qu'il gagne son oncle, soit ; il ne regagnera pas son père à si bon marché. » — « Ton neveu l'Ouragan, » lui dit-il ailleurs. — « Ton fils, monsieur le comte de la Bourrasque, » riposte le bailli.

Ils ne croyaient pas si bien dire ; ils ne se doutaient guère que cette bourrasque intérieure, que cette tempête domestique allait bientôt emporter un monde.

Le vieux marquis, qui a souvent le style des prophètes, en a pourtant aussi, par éclairs, les visions soudaines. Son fils, rentré un instant en grâce près de lui, l'étonne autant qu'il l'irritait autrefois. Il pressent ce qui s'agite, dans cette tête inquiète, « comme la racine sent l'ébranlement des feuilles ». Sa stupeur se transforme en admiration. « Il est difficile de voir un drôle qui ait plus de talent et d'action dans la tête que celui-là ; il réduirait le diable. » Puis l'inquiétude le reprend, et le souci de cette force confuse dont il ne peut deviner l'emploi. « Que diable faire de cette exubérance intellectuelle et sanguine ? Je ne connais que l'impératrice de Russie avec laquelle cet homme peut être bon encore à marier. » Quelques mois après, il se décide, lui qui n'a jamais voulu « s'enversailler », à présenter son fils à la cour. Celui-ci étonne son vieux père et « ceux-là mêmes qui ont rôti le balai à Versailles, par sa terrible familiarité et sa

façon de retourner les grands, comme des fagots ». Le père rapporte, avec un certain orgueil, que madame de Durfort disait « qu'il démonterait la dignité de toutes les cours nées et à naître » ; et il ajoute, de son accent le plus fier : « Comme, depuis cinq cents ans, on a toujours souffert des Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci, qui, je le promets, ne descendra pas le nom. »

Mais cette réconciliation n'est qu'une trêve. Mirabeau se marie ; il épouse une héritière riche dans l'avenir, pauvre dans le présent, avec une pension dérisoire que lui fait son père. « Je leur donne ma sainte bénédiction, — écrit le marquis, avant la noce, — et beaucoup d'autres choses, sinon de la dentelle que je n'aime pas, parce que cela ne fait pas de fumier. »

L'avarice était un des traits saillants de ce patriarche, une avarice âpre et arabe. Mirabeau s'endette pour faire face aux nécessités du ménage : son père le fait interdire et obtient, contre lui, une lettre de cachet qui l'interne dans la petite ville de Manosque. Un chevalier de Moans insulte une de ses sœurs, en pleine promenade ; Mirabeau bâtonne l'insulteur, qui refusait de se battre, et le vieux gentilhomme, qui, après cette exécution, aurait dû embrasser son fils, comme don Diègue embrasse le Cid, quand il a tué le comte, le fait écrouer au château d'If, pour le punir d'avoir vengé l'honneur de sa sœur. C'est alors que sa féroce monomanie se

déclare, et qu'il ne rêve plus que clefs et verrous. Le bailli lui-même a beau trouver le procédé dur : « Si l'on enfermait tous les jeunes gens endettés, — écrit-il à son frère, — on ne verrait que des barbons par les rues. » Il n'obtient en réponse que cette épitaphe : « Sois sûr qu'il file sa corde, et finira, dans peu, par une clôture absolue, sur laquelle je serai bien servi. »

Du château d'If, Mirabeau est transporté dans la petite ville de Pontarlier. C'est là qu'il rencontre Sophie de Monnier, mariée, à dix-sept ans, à un septuagénaire, et qu'il entre, pour l'amour d'elle, dans cet imbroglio romanesque d'aventures, d'évasions et de vie errante, au bout duquel il enlève sa maîtresse à Amsterdam. La faute était grave, sans doute, quoique atténuée par les circonstances et relevée par tant de passion. Que dire pourtant du père, pressant et soudoyant la meute qui relance les deux fugitifs ? Sa bourse, inaccessible à son fils, s'ouvre à ses recors ; il paye, avec des grimaces d'Harpagon, mais enfin il paye largement tous les frais de l'espionnage et de la poursuite. « J'ai reçu hier avis, — écrit-il, en apprenant son arrestation, — que les célérat est aux fers. Le brave de Brugnières s'est tiré de sa mission en vrai roué de police. Reste à moi à me tirer, comme Arlequin, des conséquences et de l'argent ; car c'est la sauce continuelle de toutes les arêtes qu'il m'a fallu avaler ; et la ruine de ces commissions est affreuse, dans ce temps

surtout, où toutes les cassettes ont une ceinture de chasteté. »

A partir de là, sa fureur augmente ; il souhaite ouvertement la mort de son fils : « J'aurais voulu qu'il fût possible de livrer ce misérable aux Hollandais, pour l'envoyer aux colonies à muscade, d'où il ne sortirait de ses jours, car on n'en sort pas. S'il se faisait pendre, ce serait incognito. » Il est du moins décidé à l'enterrer vif dans une oubliette : « Mon plan est fortement arrêté. C'est que l'autorité seule et moi nous sachions où il sera, et qu'à ma mort un billet cacheté l'apprenne à mon substitut. »

Rien de plus éloquent, d'ailleurs, que sa cruauté : elle prend un air grandiose, sous la draperie romaine dont il la revêt. Ce père atroce parle et raille, comme les plus fiers vieillards de Corneille. « Je sais que je suis, à les en croire, le Néron du siècle, que les femmes veulent me traiter comme Orphée, et les avocats comme Romulus ; mais que m'importe ? Si j'étais sensible au toucher, il y a longtemps que je serais mort. Qu'importe qu'ils essayent de me déchirer dans ma cuirasse d'honneur, désormais trop dure et trop cicatrisée pour que de pareils coups puissent pénétrer ?... Je serai Rhadamante, puisque Dieu m'y a condamné. »

Cependant Mirabeau est enfermé dans le donjon de Vincennes ; il y reste quarante-deux mois, livré à tous les démons fougueux qu'il portait en lui, s'y consumant

de rage, de regret et de souvenir, écrivant à Sophie des lettres brûlantes, et à son père des apologies, des supplications et des plaintes qui auraient fléchi, non pas seulement Rhadamante, mais les Furies et Cerbère. Son génie d'orateur s'exerce déjà, dans ces plaidoiries domestiques ; il s'y amasse et il y fermente pour jaillir plus tard, en grandes flammes, comme le Djinn du conte arabe, captif dans le vase d'airain.

Mais le vieillard, impassible, n'écoute même pas les lamentations de son prisonnier. « J'en ris des épaules, » s'écrie-t-il, quand on s'apitoie autour de lui sur les infortunes de son fils. Les raisonnements ne mordent pas, les larmes glissent comme de l'eau sur cette rigueur endurcie. « J'ai fait justice, en qualité de tribunal naturel et domestique, et verrais sans remords la mère sur les tréteaux, le fils à la Grève, et n'en irais pas moins la tête levée et le sein découvert. » L'autorité elle-même intervient ; la police commence à trouver que ce père abuse des cachots. Elle l'avertit que son fils, en proie à des hémorragies cruelles et aux tortures de la pierre, est en danger de mort ; sur quoi le vieillard répond avec une cruelle ironie : « Si M. le comte veut exfluer tout le sang qu'il a dans les veines, c'est le cas de dire : « A sa commodité ! » Mais, quand même il aurait la pierre, cela ne fait rien à la clôture. » On revient à la charge, on insiste encore ; il réplique sans un sourcillement : « Cuirassé de cica-

trices comme je le suis, et ne m'effrayant pas pour si peu, je considère de telles admonestations à un homme de poids et d'âge, comme des leçons de serinette à un éléphant. »

Il ne se décida à l'exhumer de Vincennes que dans l'espoir de le rapprocher de sa femme. Son petit-fils venait de mourir, et le vieillard craignait que sa race ne s'éteignît avec son captif.

L'inimitié paternelle n'en dura pas moins, entremêlée, çà et là, d'admirations contraintes et de paix plâtrées. Le seul moyen de la justifier serait de dire que le père avait l'intuition de son fils, que le vieux seigneur sentait qu'il avait engendré le tribun moderne. La Féodalité, incarnée en lui, reculait devant la Révolution qu'elle avait mise au monde, dans la personne de son fils. Par moments, nous l'avons dit, il a sur lui des aperçus flamboyants : « Quant à l'habitant de Vincennes, indépendamment des crimes dont on ne revient pas, il a l'extravagance innée, et le tour du cerveau tel que, quand il n'aurait rien fait de mal, encore faudrait-il le soustraire. » Une autre fois, il s'écrie, avec une inspiration vraiment prophétique : « Le siècle des gens de sa sorte arrive à grands pas ; car il n'est aujourd'hui ventre de femme qui ne porte un Artevelde ou un Masaniello. »

Souvent, aussi, sa vue se trouble. Alors Mirabeau redevient « un homme avorté, une créature

disloquée, la pie des beaux esprits, le geai des carrefours, un brûlot, un fagot, une ombre! » — « C'est Ixion copulant dans la nue : du bruit, du vent, et ce n'est rien! » Oui, Ixion embrassait la nue... et il lui dérobait la foudre qu'il allait lancer!

II

# L'INDE VÉDIQUE

On sait l'importance que le *Rig-Vedà* a prise dans l'étude des hautes origines. Découvert il y a moins d'un siècle, plus récemment compris et interprété, ce livre d'hymnes des premiers Aryens, habitant la région des sept Rivières, le Sapta-Sindhou, composé dans le sanscrit primitif, a élargi et illuminé, en tous sens, l'horizon de l'humanité. Il nous a révélé, d'abord, par les racines de sa langue, l'existence d'une race mère de l'Inde et de la Perse, aïeule lointaine et immémoriale de l'Europe, d'où descendent, avec la Grèce et la Rome antique, toutes les familles celtes et germaniques, slaves et scandinaves, qui ont fondé notre continent. Tous les idiomes anciens et modernes, parlés du Gange au Volga, du Danube au Tibre, ont pris naissance dans

cette langue maternelle dont, à travers mille altérations et mélanges, ils gardent encore les traits radicaux. On a retrouvé encore, à l'état de formation, dans ce livre conservateur, comme l'arche biblique, les types de tous les dieux de l'Iran et de l'Hellade, du monde romain et des tribus germaniques. Le *Rig-Vedà* a prouvé cette parenté sacrée, aussi sûrement que des parchemins exhumés rétabliraient la généalogie perdue d'une famille.

Ce que la science n'avait point encore découvert, c'est l'histoire conjecturale et probable de cette race mère. Elle existait pourtant dans ce livre qui la contient tout entière, dispersée en notions confuses et diffuses, submergée par le lyrisme de l'hymne, insaisissable, en apparence, au tact de l'érudition la plus exercée. Imaginez une immense symphonie religieuse et pastorale, guerrière et pacifique, où tous les tons se mêlent, où tous les accords se confondent, dont une même antiquité paraît rassembler les voix diverses, dans un inextricable unisson. Çà et là, quelques faits mélangés aux fables, quelques indices d'événements ou de catastrophes, sans lien et sans suite. Comment se reconnaître dans ces ténèbres et dans ces dédales, auxquels semblait manquer tout fil conducteur?

Qu'on s'imagine un immense Éden, le paradis terrestre, non point d'un seul couple, mais d'un peuple entier. La famille y est réduite à sa plus simple et

tendre expression : le père et la mère, les fils et les filles. Chaque mariage crée une famille nouvelle, indépendante de celles d'où il est sorti. L'époux est respecté, mais non redouté ; l'épouse, honorée de son mari et de ses enfants, porte ce nom de *Dam*, « maîtresse de maison », qui, du fond des siècles, et de langue en langue, est venu se poser sur le front de nos femmes, comme une couronne domestique. La jeune fille appelée *Duhitri*, « celle qui trait les vaches », mot qui peint ses occupations bucoliques, n'est ni cloîtrée ni voilée. Elle choisit, elle-même, son fiancé ; leurs amours sont fervents et chastes. La vierge est presque divinisée dans les hymnes. « Les jeunes gens aiment la voix des jeunes filles, autant que les dieux aiment les louanges des hommes. » C'est à l'aube qu'elle est presque toujours comparée : « Le jeune époux suit sa jeune épouse, comme le soleil suit la divine aurore. »

Cette première civilisation aryenne, toute pastorale et toute agricole, ne connaît ni maîtres ni princes. Point de nation ni de corps d'état ; des tribus errantes, une multitude de petites républiques communales, reliées entre elles par le sentiment de la noble race dont elles font partie. L'hospitalité y est un devoir, l'amitié une parenté ; les serviteurs, les animaux eux-mêmes sont traités comme des enfants inférieurs : on n'oublie pas dans les prières les quadrupèdes

utiles à l'homme. Le champ et le troupeau sont les bases de la vie aryenne. Les industries pourtant n'y manquent pas : le forgeron façonne le fer, le tisserand brode la toile, les chars roulent dans les sentiers. Des arts brillants et délicats s'épanouissent ; les fleurs de la main humaine naissent, parmi celles des campagnes. Des orfèvres, accroupis devant une petite enclume, façonnent, au chalumeau, les aigrettes et les bracelets, les colliers et les bijoux qui parent les femmes et qui décorent les guerriers. La musique, empruntée au chant des oiseaux, dans lequel l'Aryen remarque deux tons dominants, rythme les cantiques ; des rondes de danseuses embellissent les fêtes. La paix est le rêve de cette société ingénue : travail facile, famille nombreuse, abondance de biens, vieillesse sereine arrivant au terme d'un centième hiver : tels sont les vœux incessamment répétés, tel est le *carmen seculare* de l'Aryen.

Le vrai foyer de la vie aryenne, c'est sa religion, simple et pure comme la lumière qu'elle adore. *Agni*, le Feu, est son premier dieu. Créé par la main de l'homme, suscité, par lui, du frottement de deux pièces de bois, transporté, ensuite, sur la pierre de l'âtre et sur le gazon de l'autel, il ordonne prêtre, ou plutôt poète, le père de famille qui l'allume, et qui, ébloui par sa splendeur, réjoui par sa chaleur, exalté par la liqueur fermentée, le *soma* versé sur le brasier sa-

cré, improvise, chaque jour, un hymne où il glorifie ses bienfaits. Est-ce bien un dieu, à vrai dire? Il dépend trop de l'homme pour l'assujettir. Il est un ami plutôt, un bon génie domestique, commensal tutélaire de la maison qu'il réchauffe et qu'il illumine. Mais la contemplation du ciel, les vicissitudes, souvent terribles, du climat de la région des sept Fleuves, font concevoir à l'Aryen un autre Dieu, rival et bientôt vainqueur du paisible *Agni*.

Les Aryens, en s'éveillant au spectacle de la nature, sur le plateau de la haute Asie, la regardèrent avec les yeux naïvement éblouis de l'enfant. Elle leur apparut sensible et vivante, non pas seulement créatrice, mais actrice d'un drame éternel. L'esprit humain, dans les temps modernes, instruit par la science, rassuré par l'expérience, juge et calcule la nature. Il a éprouvé son indifférence impassible; il la sait régie par des lois immuables qu'aucun accident ne saurait enfreindre. L'Aryen nouveau-né la supposa capable d'amour et de haine. Il voyait, dans l'atmosphère, un théâtre immense de luttes pathétiques entre de grands êtres vivants et mouvants, enflammés de passions furieuses, doués d'intelligence et de volonté. Nous sommes sûrs aujourd'hui que le soleil, couché le soir, se relèvera le matin; les bergers du *Sapta-Sindhou* n'avaient pas cette certitude; ils n'en avaient que l'espoir. Pour eux, d'abord, autant de soleils nouveaux que de jours. Ils

y voyaient tantôt la roue d'un char embrasé parcourant le ciel, tantôt un disque allumé par les génies de l'Aurore. Mais cette roue brillante, heurtée à quelque obstacle énorme de l'espace, pouvait tomber dans les précipices de la nuit; les génies lumineux pouvaient manquer à leur tâche. De là, l'anxiété profonde qui saisissait l'homme, lorsqu'il voyait l'astre disparaître dans les vapeurs du couchant. Chaque renaissance de l'aube était un miracle, chaque lever du soleil une résurrection.

Une divinité suprême, formée de tous les éléments propices de la création, surgit bientôt et triomphe. Indra monte sur le char solaire et saisit les rênes de ses chevaux azurés. Il est le roi des saisons, le maître de l'air, l'archer de la foudre, le protecteur des tribus sur lesquelles il verse les sources d'en haut. L'Aryen transporte, dans le firmament, l'idylle agitée de son existence pastorale. Il lui fait refléter, comme un miroir infini, ses troupeaux et ses migrations, ses étables et ses pâturages. Une vaste bucolique défile confusément sur des prairies bleues. Les beaux nuages fauves, tachés d'or, se transforment en vaches célestes, gonflées des pluies fécondantes. Le troupeau terrestre était toute la vie de ces pâtres à demi nomades; ils le revoyaient transfiguré dans ce troupeau aérien, fécond en eaux fertiles, comme l'autre l'était en lait nourricier. Indra, abreuvé du *soma,* la liqueur ardente que ses prêtres

lui versaient aussi, renvoyait, en échange, aux hommes le breuvage dont la terre a soif. Il faisait traire les vaches du ciel par les vents humides, et une voie lactée s'épanchait des nues sur le sol brûlant.

Mais ce règne bienfaisant d'Indra était, dans ce climat variable, le prix d'un combat presque quotidien. Son peuple ne vivait que dans ses victoires. Qu'est-ce pour nous que l'orage? — Une éphémère commotion de l'air, une décharge électrique entre deux nuages qui se heurtent, qu'une tige d'acier soutire, et dont le vain bruit n'est guère plus effrayant qu'un choc de cymbales. Pour les patriarches et les pasteurs du versant de l'Himalaya, c'était un duel prodigieux, une lutte formidable d'où la vie du monde dépendait. *Vitra*, le démon de la sécheresse, de la tempête, des ténèbres, le dragon à trois têtes, perturbateur de l'ordre aérien, vole les vaches pluvieuses, nourrices de la terre ; il les attire et il les enferme dans sa caverne flottante qu'il enlace de ses noirs replis. Mais leur mugissement trahit le larcin. Indra se lève alors, tonnant et terrible, coiffé d'une tiare éblouissante dont les escarboucles sont les astres, monte sur son char d'or, tenant d'une main l'arc d'or, de l'autre, la foudre qui en est la flèche. Son cri de guerre lève et rallie subitement l'armée des vents, les *marouts* épars aux quatre coins de l'espace. Ils accourent à fond de train, emportés par leurs attelages d'antilopes ; ils bondissent tumul-

tueusement autour de leur chef, agitant leurs lances qui flamboient, faisant claquer leurs fouets qui déchiquètent les brouillards, sonnant des fanfares tonitruantes dans leurs clairons éoliens. En avant d'eux court et hurle le chien *Mataricwan*, qui n'est lui-même qu'un vent de chasse, dressé à flairer les bêtes dérobées.

Indra s'élance sur sa piste, il attaque, à coups d'éclairs, l'antre difforme du monstre. Sa grande voix retentit, au milieu du fracas des rochers qui croulent; des flammes livides en jaillissent, la langue fourchue du serpent darde, entre les créneaux de sa forteresse. Bientôt, le cachot obscur se crevasse, ses escarpements démolis s'effondrent, des brèches énormes fendent ses murailles. Le dieu se jette sur le dragon, il le frappe de sa massue fulgurante, il délivre les vaches captivées et fait ruisseler à flots leur lait sur la terre. L'édifice infernal qui encombrait le jour s'évanouit en fumées diffuses, et la face radieuse du vainqueur reparaît dans la gloire du ciel pacifié.

Cette lutte gigantesque, incessamment répétée, qui renaît de chaque ouragan, domine le premier culte védique. Les mille hymnes du *Rig-Vedâ* en sont pleins, comme d'une *Iliade* de l'éther. A la passion qui les enflamme, aux alternatives d'angoisse et d'espoir qui les abattent ou qui les exaltent, on sent qu'ils étaient chantés souvent, pendant la tempête, en face du combat

sublime livré dans le ciel. Leurs poètes étaient là, gonflés des souffles et des électricités de l'orage, comme la Pythie des exhalaisons du trépied. Leur enthousiasme a la trépidation des tourmentes, les strophes se succèdent haletantes, comme des messages rapportant les nouvelles d'une bataille aux prises ; un cri final d'allégresse répond au dernier éclat de la foudre, et retentit presque aussi haut qu'elle. Chacun de ces cantiques est une tragédie naturelle, avec son exposition d'ombres et de vapeurs amassées, ses péripéties de trombes et de rafales, son épilogue fulminant. Aujourd'hui encore, ces vieux poèmes, cinquante fois séculaires, palpitent de la terreur, tressaillent de la joie qui les inspira. Il semble qu'on les déchiffre à la lueur des éclairs.

Aucune incarnation plastique, aucune formule dogmatique n'enveloppe, d'ailleurs, à sa naissance, cette théologie de pasteurs. Ses dieux transparents laissent voir, à travers leurs appellations mobiles, le jeu réel des éléments et des météores. Une ligne de personnalité fuyante les distingue à peine du phénomène qu'ils expriment. Le nuage les ébauche, l'eau les esquisse, la lumière les dessine d'un trait fugitif. Mais l'œil redevient bientôt un rayon, le front s'efface dans la rondeur du ciel, la bouche qui gronde montre une brume qui s'ouvre, le bras, sorti de la nue, y rentre avec son glaive remis au fourreau de l'éclair. L'aurore reprend le sourire de femme qu'elle avait donné, les

vaches célestes se déforment et s'éparpillent en flocons diffus, leur lait se change en eau pure, sur les prés qu'il fait reverdir. C'est le songe de la nature enchantant et épouvantant tour à tour l'enfance visionnaire de l'humanité.

Le brouillard doré qui recouvrait l'Inde védique reste sans doute impénétrable, dans certains endroits; mais de grands faits s'en dégagent, des points de repère sont fixés sur un immense espace que l'exploration de la science n'avait pas encore reconnu.

C'est d'abord la lutte des Aryens contre les Dasyous, les Djats d'aujourd'hui, peuplades sauvages de race jaune et noire qui leur fermaient la terre promise de l'Indoustan central, les plaines fertiles qui séparent le Gange de l'Indus. Le Sapta-Sindhou était devenu trop étroit pour leurs tribus accrues et multipliées. A tout prix il fallait refouler ou exterminer ces voisins barbares; c'était une question de vie ou de mort.

Le *Rig-Vêdà* est plein de malédictions et d'invocations contre le *Pasyou*, l'ennemi héréditaire, le « brigand des monts », difforme, au poil rougeâtre, au nez écrasé comme celui des buffles. Des cris confus de victoire ou de défaite y signalent, çà et là, les combats livrés. Mais on ne raconte pas des guerres avec des *Miserere* et des *Te Deum*. En questionnant de près, verset par verset, ces hymnes de deuil et de délivrance, la science moderne leur a pourtant arraché le secret des

événements qu'ils recèlent. Elle y a vu et nettement marqué, cinq grandes migrations guerrières qui, dans un intervalle probable de trois siècles, et à travers des alternatives d'accablants désastres, portèrent les Aryens, d'abord jusqu'aux rives de la Jumna, puis dans les vallées du Cachemire, et enfin sur les bords du Gange. Conquête suprême où l'ère védique expire, et qui inaugure l'Inde brahmanique.

L'interrogatoire pénétrant des textes a non moins clairement révélé les transformations successives qu'a subies la confédération pastorale du Sapta-Sindhou. Les Édens durent peu, en ce monde : des lois fatales, aussi inexorables que l'épée de feu de l'archange, chassent bientôt les Adams et les Èves du jardin natal. Aux Genèses innocentes et patriarcales, errantes à travers de vagues pâturages, succèdent les Exodes armés, les traversées du désert, les royautés sorties des camps, portées sur le pavois des victoires, et instituées dans des états fixes. Les Aryens passent par toutes ces phases de la vie sociale ; une féodalité militaire se forme avec leurs armées. Le *rajah* surgit, souverain des suzerains, indépendants d'abord, bientôt asservis. La théocratie fait alliance avec la monarchie naissante, elle la sacre et elle la consacre, elle joint sa crosse à son glaive : *Jungamus dexteras nostras, et copulemus gladium cum gladio ;* cette formule du moyen âge

est déjà celle du sacerdoce védique à peine institué.

La religion, elle aussi, se transforme et se renouvelle. Le poète inspiré d'Agni se fait bientôt prêtre, il complique les cérémonies, surcharge les rites de la prière et du sacrifice : le culte devient un grimoire que lui seul peut déchiffrer. Les dieux d'autrefois ne lui suffisent plus, il les multiplie par milliers. Les premiers hymnes comptaient trente-trois divinités différentes : trois mille trois cent trente-neuf, c'est le dénombrement des derniers. Ce clergé nouveau ne vit plus seulement des gâteaux et du *soma* de l'autel, il lui faut des troupeaux et des chars, des ornements et des colliers d'or. Plus encore que la puissance des dieux, ses litanies vénales célèbrent les largesses de ses donateurs. On y entend, à chaque verset, sonner impérieusement le bassin avide de la quête. Ces dieux de lumière et d'air, que voilaient à peine les formes du ciel, se matérialisent par degrés. Le pur esprit, flottant et fluide, s'emboîte dans la difformité du fétiche. L'idole grotesque, à trois têtes et à six bras, s'intronise dans la pagode qui remplace le sanctuaire agreste tracé sur le plateau des collines. L'intolérance du sacerdoce naît et croît avec sa puissance : le prêtre dénonce ses ennemis, excommunie les impies, fait appel au bras séculier des princes. Les flammes de l'holocauste jettent déjà, dans quelques-uns de leurs chants, les lueurs sinistres d'un auto-da-fé.

Tant que les Aryens sont en paix, le bon et doux Agni reste le dieu populaire et patronal de la race. Dès que la guerre est déclarée, Indra, dieu militant, le détrône et le relègue à l'arrière-plan du culte. Indra, passé du firmament dans les camps, devenu soldat terrestre, de héros divin qu'il était, se dégrade et se pervertit. Les prêtres le font boire pour l'exciter au combat, ils lui versent à flots le *soma;* les libations entrent en lui « comme les fleuves dans la mer ». Indra ne passe pour invincible que lorsqu'il est ivre jusqu'à la fureur. Il est malsain à une religion d'avoir pour breuvage liturgique une liqueur fermentée : l'alcoolisme se mêle bientôt à son mysticisme. Le prêtre finit bientôt par boire avec son dieu ; ses rasades alternent avec les libations qu'il lui sert. Le sacrifice tourne à l'orgie : quelques hymnes des basses époques du *Rig-Vedâ* ne sont plus que des chants d'ivrognes.

Aussi bien, à ce moment, la race aryenne est entrée dans l'Inde, où le mélange des races inférieures et le milieu d'un climat terrible la fondra dans de nouveaux moules. Un panthéisme monstrueux dévorera la religion simple qui allaita sa jeunesse. A quelques pas de son premier jet, la source pure du culte védique va s'engloutir dans une mer sans fond.

# MAHOMET

Les préjugés philosophiques, autant que les passions religieuses, ont défiguré longtemps, à plaisir, cette grande et noble figure. Si, pour les croisés, Mahomet n'est qu'un antéchrist; si les historiens catholiques ne voient en lui qu'un parodiste menteur de la Bible et de l'Évangile, les écrivains du XVIIIe siècle ne sont guère plus équitables. Voltaire en fait un Tartufe, les armes à la main, et Gibbon, un jongleur grossier, trompant les foules avec des prodiges de passe-passe. Accusation d'autant plus injuste que Mahomet déclare, à vingt reprises, dans le Coran, que Dieu lui a refusé le don des miracles. « Ils ne veulent ajouter foi au Coran, — dit-il, pour en citer un exemple, — que quand ils y seront autorisés par des mira-

cles. Réponds-leur : « Ces miracles sont dans la main » de Dieu ; je ne suis chargé que de la prédication. »

Retrempé dans les sources pures de la tradition, le Prophète en sort lavé des calomnies dont l'ignorance et la haine avaient souillé sa mémoire. Il n'est plus possible aujourd'hui de nier sa foi et de rabaisser sa grandeur. En l'observant à la mesure de sa race, et pour ainsi dire au méridien de son temps et de son pays, il nous apparaît ce qu'il est véritablement, c'est-à-dire un des plus grands hommes de l'humanité.

Et d'abord, sa sincérité est indiscutable. Que le culte du Dieu unique, substitué aux idoles grossières de la Kaaba, ait été, pour lui, la vérité même, la mauvaise foi seule pourrait en douter. Quant aux visions qui suscitèrent son génie, l'enthousiasme de l'idée fixe suffit à les expliquer. Cet ange Gabriel, dont il racontait les apparitions, n'était que la forme habituelle de l'extase qui visitait sa pensée. A qui serait-il permis d'être visionnaire, si ce n'est aux hommes qui vivent sans cesse et face à face avec Dieu. Les traditions les plus authentiques s'accordent, du reste, à le présenter souffrant de ses crises prophétiques, comme la Pythie des vapeurs divines du trépied. La sueur coulait alors de son front, ses yeux devenaient rouges de sang ; il gémissait avec sanglots, et l'attaque se terminait par une syncope léthargique.

Un jour qu'il entrait dans la mosquée de Médine, la main sur sa barbe : « O toi ! — s'écria Abou-Bekr, — pour qui je serais prêt à sacrifier mon père et ma mère, que ta barbe et tes cheveux blanchissent ! — Tu dis vrai, — répondit Mahomet, — mais c'est *Houd* et ses sœurs qui m'ont fait blanchir si vite. — Et quelles sont ses sœurs? demanda Abou-Bekr. — C'est l'*Inévitable* et la *Frappante,* » répliqua le Prophète. Ce sont les noms de trois sourates du Coran que les musulmans appellent « terrifiques », parce que l'anathème y roule comme la foudre.

Chose étrange, en dehors de sa foi violente, Mahomet était le plus doux des hommes : bon, cordial, simple de mœurs, charitable envers les faibles et les souffrants, répandant autour de lui la bienveillance dont il était plein. Quelques vengeances sanglantes, qu'excuse, d'ailleurs, l'atrocité des outrages, sont les seules taches de sa vie guerrière. Mais, après les batailles, il se montrait le plus souvent miséricordieux envers les vaincus. Pas une goutte de sang ne fut versée à la Mecque, lorsqu'il y rentra, après dix ans de persécutions et d'insultes.

On cite de lui des paroles d'or sur les enfants et les femmes : « Le Paradis, — disait-il, — est aux pieds des mères. » Quand il apercevait, à la mosquée, ses deux petits-fils Hassan et Hosein, nés du mariage d'Ali et de sa fille Fatma, il descendait pour les embrasser, les

faisait monter avec lui dans sa chaire, et, après quelques mots d'excuse sur leur innocence, il reprenait son discours. Un chef des Benou-Temin, qui avaient l'affreuse coutume d'enterrer vives presque toutes leurs filles, entra un jour dans sa maison, à Médine. Il le surprit faisant sauter sur ses genoux une petite fille qu'il couvrait de baisers. « Qu'est-ce que cette brebis que tu flaires ? demanda-t-il. — C'est mon enfant, dit Mahomet. — Pardieu ! — reprit l'homme — j'ai eu beaucoup de petites filles comme celle-ci ; je les ai toutes enterrées vivantes, sans en flairer aucune. — Malheureux ! — s'écria Mahomet — il faut que Dieu ait pétrifié ton cœur ! Tu ne connais pas la plus douce jouissance qu'il soit donné à l'homme d'éprouver. »

Sentiment rare dans un sémite, il avait de l'amitié et de la pitié pour les animaux. La race sémitique, ignorante de la nature qu'elle méprise, est généralement dure envers l'animal. Il est pour elle le « fourchu, le velu, l'impur », quelque chose d'équivoque, entre le démon et l'esclave. Aussi, est-ce avec une sorte d'étonnement que les historiens arabes rapportent l'affection que Mahomet témoignait à sa chamelle. Il lui arrivait souvent d'essuyer sa sueur avec le pan de son manteau. Il soignait aussi attentivement un vieux coq qu'il avait chez lui pour le garder du mauvais œil. Une légende touchante, et qu'on pourrait attribuer à

un brame de l'Inde, est celle du chat qui s'endormit un jour sur sa manche. Le Prophète, attendu à la mosquée, ne voulut pas troubler le sommeil de l'animal : il tira doucement son sabre du fourreau et coupa la manche de sa robe.

Le seul trait qui dépare sa beauté morale est son excessif amour pour les femmes. Comme Salomon, il s'y adonna dans sa vieillesse : son harem augmentait avec les années. Il avouait, d'ailleurs, cette faiblesse humaine, avec une grâce poétique : « Deux choses au monde, — disait-il, — ont eu de l'attrait pour moi : ce sont les femmes et les parfums. Mais, — ajoutait-il, — je n'ai trouvé de félicité pure que dans la prière. Malheureusement, pour justifier sa polygamie, il la légitima dans le Coran. En défendant l'ivresse du vin aux musulmans, il leur permit l'ivresse des sens, comme pour leur donner une compensation.

La passion d'un homme devint la funeste institution d'une race, et la raison principale de son abaissement. Les treize femmes de Mahomet ont engendré les troupeaux serviles et dégradés des harems.

# LES CAGOTS

Le moyen âge, comme toutes les enfances, soit sociales soit individuelles, avait ses souffre-douleur ; et ces souffre-douleur étaient des sectes et des races. Mais, quelque paradoxales que nous paraissent, à nous hommes du XIXe siècle, ces haines collectives et abstraites, elles n'en sont pas moins sinon justes, du moins logiques. L'opiniâtreté de persécution et de colère que le moyen âge montra vis-à-vis des juifs et des bohémiens, par exemple, s'explique aisément, pour peu qu'on interroge l'histoire.

Les juifs étaient les ennemis naturels de l'époque qui dépensa dix croisades pour racheter le tombeau du Christ ; aussi leur histoire, pendant douze siècles, n'est-elle, à proprement parler, qu'une guerre : guerre

acharnée, guerre sans trêve, dont les bannissements sont les déroutes, dont les massacres sont les combats. Ce serait une sombre histoire que celle du *ghetto* des juifs, cité dolente où ces condamnés de la loi, ces réprouvés de l'Église, faisaient leur temps d'enfer social, faubourg-prison gardé à vue par la ville courroucée et ombrageuse. Il suffisait souvent d'un bruit, d'un soupçon, d'un commérage populaire sur les mystérieux holocaustes du sabbat, d'une crise de ferveur farouche, soulevée par les affres du vendredi saint, pour faire mettre à feu et à sang ces otages de la Jérusalem déïcide.

Mais la haine appelle la haine, la persécution provoque la vengeance. Aussi les juifs se vengeaient-ils, à leur manière. Le faubourg maudit se faisait usurier et ruinait la ville qui le persécutait. De là une complication de colère et de rancune entre les deux races. Dans le juif, le moyen âge haïssait deux ennemis : le juif d'abord, et puis l'usurier.

Quant aux bohémiens, cette tribu pillarde et sorcière qui promenait dans l'Europe les mœurs sauvages de la horde arabe et les jongleries de la magie orientale, la chasse furieuse que leur fit le moyen âge s'explique aisément. L'Église et la jurisprudence poursuivaient, en eux, la sorcellerie et le vol à l'état de caravane, la race intruse et parasite, réfractaire de l'ordre social, et dérangeant, par son vagabondage no-

made, l'harmonie d'une société assise et sédentaire.

Mais, si les haines parallèles du moyen âge pour le juif et pour le bohémien sont logiques et s'expliquent l'une par l'autre, il n'en est pas de même de celle dont il poursuivit quelques petites et inoffensives peuplades, fragments d'une race commune et cohérente, brisée par une catastrophe encore mystérieuse, et violemment éparpillée dans quelques provinces de la France et de l'Espagne. Ces castes obscures étaient désignées, suivant les localités qu'elles habitaient, par des sobriquets injurieux qui ont le son et le sens d'une huée. Ce sont les cagots des Pyrénées, les gohetes de la Guyenne, les cackotes du Poitou, les caqueux de la Bretagne, les vaquieros des Asturies, etc. Tous ces groupes d'un même peuple furent, pendant près de huit siècles, mis au ban de la vie civile, et châtiés sans raisons, sans motifs, presque sans prétextes, par une législation d'exception et de colère.

Les cagots, quel que soit le royaume ou la province qu'ils habitent, sont soumis à ces affreuses mesures inventées par le moyen âge pour tenir à distance le judaïsme et la lèpre. Le village chasse leurs maisons de son enceinte, et les entasse, les unes contre les autres, en un groupe compact et isolé, qui prend le nom de Cagoterie. Les sources et les fontaines communes leur sont interdites. La Cagoterie a son ruisseau

à part, comme le bétail son abreuvoir. L'Église les relègue dans son vestibule, leur interdit l'entrée de la porte commune, et leur assigne un bénitier spécial, souvent marqué d'une sculpture dérisoire. Le cimetière lui-même perpétue, jusque dans la mort, cette quarantaine de haine et d'exclusion ; il leur trace, dans un de ses coins, une sorte de lazaret mortuaire, hors duquel ils ne peuvent être enterrés.

Mais ce ne sont là que les articles principaux de ce code de malédiction. Les coutumes du Béarn, de la Navarre, du Bordelais, de la Bretagne sont pleines de lois portées contre les cagots ; lois bizarres ou atroces, dont la série forme le cordon sanitaire le plus inflexible et le plus étroit qui ait jamais isolé une race du milieu d'un peuple.

Ainsi, il leur est interdit de porter des armes, de marcher sans chaussures dans les rues, de peur que leurs pieds nus n'empoisonnent les pavés. Quand ils entrent dans les villes, ils doivent attacher à leur épaule une patte d'oie en drap rouge, livrée de bestialité qui les signale, de loin, aux huées et aux insultes de la foule. Il leur est défendu de se marier hors de leur caste, de fréquenter familièrement les autres habitants, de se mêler à leurs danses et à leurs réunions, de tenir des cabarets et des tavernes. Souvent encore on parquait la Cagoterie tout entière d'un bourg ou d'un village dans une profession abjecte, dont aucun

de ses membres ne pouvait sortir et qui lui constituait un majorat d'infamie héréditaire.

Qu'avaient donc fait ces réprouvés pour mériter cette damnation sociale, pour avoir ligué contre eux cette coalition des haines, des antipathies et des excommunications de l'Église, de la loi et du peuple? Ceci n'est rien moins qu'un logogriphe historique, qui ne sera jamais deviné qu'à demi. L'histoire des cagots a traversé, sans avoir été recueillie à sa source, les tempêtes bruyantes et confuses de la haine populaire, et elle en est ressortie légende.

A en croire les traditions, souvent contradictoires, des localités qu'ils habitaient, leur origine était ou hérésiarque par les Goths, ou juive par Giezi, le serviteur d'Élisée, ou musulmane par les Sarrasins. De plus, ils étaient lépreux, d'une lèpre intérieure, qui s'évaporait en infection par leur sueur et par leur haleine. On les reconnaissait à la difformité de leurs oreilles, dépourvues de lobes.

Leur regard ensorcelait; leur attouchement empoisonnait; ils avaient la salacité frénétique qu'engendrent les flammes de la lèpre; ils étaient hypocrites, traîtres, mauvais chrétiens, et ils étaient en butte à mille autres accusations, vagues comme le soupçon et absurdes comme la peur : car, excepté le reproche de leur origine, il n'en est pas un dont on puisse même soupçonner le prétexte. Les cagots étaient sains et robustes; la

ciselure de leurs oreilles n'était ni monstrueuse ni difforme. Ils étaient si peu hérésiarques ou mauvais chrétiens, que, malgré le cérémonial de lazaret que leur imposait l'Église, nuls ne fréquentaient plus assidûment ses offices.

Enfin, ils avaient contracté, dans leur longue pratique de l'opprobre et de l'humiliation, toutes les dures vertus de l'esclavage, et les communes qu'ils habitaient n'avaient pas d'ouvriers plus laborieux, plus probes, plus dévoués.

Si stupide et si maniaque que semble cette haine contre les cagots, elle doit cependant avoir sa racine, et cette racine plonge nécessairement, par quelque bout, dans un grief profond et national. Or ce grief doit être contenu, soit comme cause, soit comme résultat, dans leur origine, qui, malgré son obscurité, peut, jusqu'à un certain point, être devinée. Qu'ils descendent, suivant l'opinion générale, des Goths mis en déroute par Clovis, à Vouillé, ou plutôt de réfugiés goths et espagnols émigrés en France, après la conquête de l'Espagne par les Sarrasins, et investis par des ordonnances carlovingiennes, ordonnances dont le texte est parvenu jusqu'à nous, de concessions territoriales et de privilèges civils, au préjudice des indigènes frustrés et jaloux, il est certain que l'élément gothique dominait dans la composition de leur race, et qu'il en formait, pour ainsi dire, le fonds.

Mais, entre ces ordonnances de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, qui accueillent les émigrés espagnols avec une hospitalité si tutélaire et si magnifique, et le traité conclu entre eux et Gaston-Phœbus, en 1378, dans lequel on les trouve, pour la première fois, tarés de leur sobriquet d'infamie, il y a, dans leur histoire, une lacune séculaire qu'aucune lueur historique ne vient percer. C'est pendant ce ténébreux intervalle que la dégradation et l'exécution civile de leur race se sont accomplies, que les colons sont devenus des parias, les réfugiés des condamnés, les Goths des cagots. Maintenant, comment la haine populaire a-t-elle fait son œuvre? Combien de temps a-t-elle mis à forger sa vengeance, anneau par anneau, calomnie par calomnie? Comment a-t-elle forcé le prêtre et le juge à enregistrer, dans la liturgie et dans la loi, ses préjugés, ses superstitions et ses fureurs? Ce sont là autant d'insolubles énigmes que les plus subtils dévidages de l'érudition ne parviendront pas à débrouiller.

Les cagots, du reste, portèrent avec une résignation stoïque leur bât d'humiliation et d'esclavage. Il ne leur échappa jamais ni un bond de révolte ni une secousse de colère. De temps en temps, ils élèvent la voix vers les papes, vers les rois, vers les parlements ; mais leurs requêtes ressemblent plutôt à des gémissements qu'à des cris. Ce sont des plaidoiries suppliantes, où

ils réfutent humblement, sans aigreur et sans amertume, les faux témoignages de l'animosité populaire. Chose touchante, ce qu'ils réclament avec le plus d'insistance, c'est de rentrer, au moins par la prière et par la mort, par l'église et par le cimetière, dans l'égalité de la vie commune.

Ces suppliques ne restaient pas oubliées. Les papes y répondaient par des brefs de paix et de miséricorde, les rois par des édits de conciliation et d'amnistie ; mais brefs pontificaux et édits royaux étaient invariablement cassés, de fait, par l'entêtement populaire. De temps en temps aussi, il se faisait des consultations de médecins autour de leur race. On la saignait sur un de ses membres ; on analysait ce sang diffamé ; on le déclarait sain et pur, mais il n'en restait pas moins, pour le peuple, un sang de lèpre et de contagion. Il en était de même des tentatives faites par la haute magistrature, pour les réintégrer dans leurs droits civils. La grande voix impartiale des parlements était couverte par les récriminations chicanières des basoches locales. Comment déjouer, en effet, cette conspiration de la foule? Comment rompre cette chaîne de l'intolérance publique, dure, lourde, rigide pour celui qu'elle garrotte; mais souple, vague et insaisissable, pour celui qui veut la briser?

Parmi les défenseurs et les patrons des cagots, il faut compter, en première ligne, Pierre Hévin, le célèbre

avocat breton, un de ces marquis de Posa du clergé et de la jurisprudence qu'on rencontre, çà et là, dans le moyen âge; nobles esprits, éclairés, tant ils sont hauts, au milieu de la nuit environnante, des lumières lointaines de l'avenir. Hévin prit en main la cause des caqueux de la Bretagne, il remplit le parlement de Rennes de ses apologies éloquentes, et lui arracha un arrêt solennel de réhabilitation civile. Mais cet arrêt eut le sort de tous les autres.

Ce paradoxe de haine et de terreur dura jusqu'à la Révolution. A cette époque, le morcellement des provinces en départements dépaysa tous les préjugés de terroir, et tua, en les transplantant, toutes les hostilités locales. Les cagots profitèrent de cette victoire de la civilisation sur la géographie, leur sort s'améliora; le mur d'aversion qui les séparait de leurs concitoyens s'écroula, pierre par pierre; les mariages commencèrent à établir des courants de fusion entre leur race et celle de leurs anciens oppresseurs, et bientôt le confluent absorba jusqu'au dernier résidu de leur infamie.

Cependant cette vieille chimère du passé végète encore dans quelques localités perdues et arriérées. Le grand air lumineux et doux de notre civilisation, qui dissipe les fantasmagories, rouille les préjugés, use les intolérances, éteint les colères, n'a pas encore pénétré dans quelques vallées espagnoles et même

françaises des Pyrénées. Là, les cagots sont encore isolés, méprisés, infâmes. On évite leur coudoiement et leur haleine, on s'écarte de leur voisinage, on les hue de leur surnom outrageux. Seulement, comme la loi est là pour les protéger, la persécution s'est faite vexation ; la tyrannie, taquinerie ; et ces dernières et routinières brutalités d'un préjugé, autrefois formidable, aujourd'hui ridicule, cesseront sans doute bientôt pour jamais.

III

# LA DIVINE COMÉDIE

## I

*L'Enfer* du Dante est inaccessible ; ses tercets grandioses en défendent le seuil, comme autant de cerbères apocalyptiques ; ils résistent aux gâteaux mielleux de la paraphrase. Il n'y a plus de passé pour ses damnés, plus d'avenir, plus d'existence antérieure ou future ; les cercles qui les enferment ont la rigidité de ce serpent éternel qui se mord la queue, dans les vieux symboles ; ils ne peuvent plus en sortir ; ils y brûleront, ils y saigneront, ils y grinceront des dents jusqu'au jugement dernier. Vous arracheriez plutôt aux flammes peintes de la fresque ce personnage du XVI^e^ siècle

condamné par Michel-Ange à l'enfer de la Sixtine, qui fait sa damnation, la tête dans ses mains, comme s'il avait compris que tout recours en grâce était inutile, et que ceux que damne le génie sont bien damnés.

Francesca! Paolo! qui n'a vu, cent fois, passer et repasser par ses rêves ce groupe enchanteur, dans l'idéale attitude qu'un grand peintre leur a donnée? Dante et Virgile viennent de franchir le cercle où est punie la luxure. Là, une trombe impétueuse entraîne, comme des feuilles mortes, les esprits coupables. Un beau supplice, à tout prendre, que cet orage passionné! Les âmes qui le subissent n'ont pas changé de climat; l'ouragan de l'enfer ne fait que continuer la tempête de leurs propres cœurs. Ainsi encore, dans son *Purgatoire,* Dante nous montre les âmes des luxurieux allant, venant, nageant, se rencontrant et s'étreignant au passage, à travers les flammes; voluptueuses encore, jusque dans les ardeurs de la pénitence, et retrouvant, au sein des feux mystiques, la température de leurs sens terrestres. Tant l'homme né de la femme se sent un fonds d'indulgence secrète pour les excès mêmes de cette passion que l'Écriture déclare plus forte que la mort. Dante, plus hardi, la proclame plus forte que l'enfer.

Au milieu de ce flux et de ce reflux d'ombres lascives, que semble régir une lune de miel infernale, apparaissent et disparaissent tous les grands fantômes des

nuits blanches de la débauche et de l'adultère : Sémiramis, la reine des prostitutions assyriennes ; Hélène, aux yeux homicides ; Cléopâtre, la courtisane couronnée, et Didon, et Pâris, et Tristan, et des milliers d'autres ; puis un couple enlacé qui nage à part, dans l'air ténébreux, et s'abat, d'un vol de colombes, au premier appel du poète. Dante interroge, Francesca raconte son histoire, et on comprend qu'il soit tombé « comme tombe un corps mort », après l'avoir entendue.

Ce livre d'amour, dévoré furtivement à deux, comme un beau fruit défendu ; ces yeux qui s'allument en se rencontrant ; ces joues effleurées qui pâlissent ; ce baiser tremblant qui fait déborder la coupe du désir ; le secret de la faute et de la mort jeté sous le voile d'un vers qui frissonne de pudeur, de terreur et de volupté ; l'exquise hardiesse de la jeune femme, empressée d'avouer et de parler seule, comme pour revendiquer la responsabilité de sa faute ; le sentiment naïf qui lui fait regretter le beau corps, *la bella persona*, qu'elle a laissé sur la terre ; sa douce impénitence finale dans l'amour de celui qui jamais ne sera plus séparé d'elle,

*Questi che mai da me non fia diviso...*

les joies délicieuses et sinistres de ce funèbre hyménée ; l'accent éolien de cette voix brisée et agitée par le

vent; les sanglots de l'amant que l'imagination entend pleurer et se navrer derrière elle, tout cela compose un groupe, un tableau, une vision, un drame d'une surnaturelle émotion. Si les larmes qu'il a fait couler pouvaient filtrer dans l'enfer, il y a longtemps que l'enfer serait éteint.

La légende de Francesca, telle que nous l'ont transmise les commentateurs du Dante, est brûlante, rapide, tragique, concise surtout, comme une épitaphe. Francesca était fille de Guido da Polenta, seigneur de Ravenne ; elle aimait le jeune Paolo da Rimini ; ce fut son frère aîné Lanciotto qui l'épousa. Lanciotto était rude, boiteux et difforme ; Paolo était beau, tendre, gracieux, comme Pâris, dit le commentateur Landino. Les deux amants se revirent et se reprirent à aimer. Un jour qu'ils lisaient ensemble les *Aventures de Lancelot*, le mari les surprit, au moment où... « ils ne lurent pas davantage » :

*Quel giorno più non vi legemmo avante...*

Il les frappa d'un même coup d'épée. Voilà tout: un éclair d'amour, un éclair de glaive ; et par derrière, bien loin, dans l'éternité, l'horizon d'orage et les mélancoliques ténèbres du cercle de Dante.

L'excuse de Francesca, c'est ce mari qu'attend le cercle de Caïn :

*Caino attende ch'in vita ci spense,*

ce sombre et sinistre boiteux que l'imagination tord dans le bronze florentin des Ezzelin et des Ruggiero. Nérons en raccourci, tyrans diaboliques qui, dans de petites seigneuries, comme celles de Lucques et de Pise, atteignirent les proportions d'une méchanceté presque grandiose, tant elle est affreuse.

Ainsi donc, « ils lurent davantage », et il disparait, ce signet de mort et de volupté posé par Dante entre les pages du livre complice, avec une si pudique réticence, et elles s'envolent de l'enfer, ces ombres touchantes qui y jetaient un sourire !

## II

Quelle sensation délicieuse on éprouve, en sortant de l'enfer de *la Divine Comédie*, pour entrer dans son *Purgatoire!* Du gouffre de froid condensé où les damnés craquent sous la glace, où Satan, velu comme un ours blanc et enfoncé jusqu'à la poitrine dans les banquises infernales, mâche de sa triple gueule celui qui trahit Dieu et ceux qui trahirent César, l'esprit passe, sans transition, dans le climat rafraîchi des limbes. On

revoit le ciel teint de la douce couleur de saphir; la planète de Vénus sourit à l'Orient; les quatre étoiles « qui ne furent jamais vues que par les premiers hommes », jettent de mystiques regards d'espérance sur le paysage. On dirait que la poignée d'herbes, humides de rosée, avec laquelle le poète essuie son visage brûlé par l'enfer vient de passer sur votre âme, tant elle se sent retrempée et rajeunie, à la source vive d'une parole nouvelle.

Qu'elle est douce la douceur des forts; qu'il est pur le miel recueilli dans la gueule des lions! Le même poète qui, tout à l'heure, plongeait dans le puits des épouvantes, et qui, plus tard, s'élancera sur les six ailes des séraphins, dans l'air léger du paradis, va créer, d'un souffle, entre ces deux infinis de joie et de douleur, une sphère mélancolique et tiède où les larmes tombent avec la fécondité des rosées salutaires, où les plaintes s'exhalent en mélodies pieuses, où les corps, foulés et triturés par l'expiation, ne rendent, comme les parfums écrasés, que louanges, encens, bonne odeur, reconnaissance, au pied divin qui les meurtrit.

La mer borde le clair horizon au milieu duquel s'élève la montagne que gravissent les âmes pécheresses : chemin de la croix qui mène à la cime où les transfigurations s'accomplissent, où les ascensions s'envolent. Une barque, remplie d'âmes, conduite par

un ange qui rame, en battant des ailes, aborde au rivage. O merveille du génie illuminé par la foi! De quel ineffable mélange, du visible et de l'invisible, d'argile et d'éther, le poète a-t-il formé ces créatures psychiques sans sexe, sans ombre, sans substance qui, des organes et des facultés de l'être, n'ont conservé que juste ce qu'il faut pour souffrir, bénir et chanter? Les voyez-vous, ces frêles figurines, cheminer à pas menus dans les campagnes de l'autre monde, avec l'innocence du troupeau égaré dans une prairie inconnue? L'ombre terrestre que Dante projette sur le sol, effarouche d'abord, puis bientôt attire ces nouveau-nés de la mort. Quelle douce entrevue, et que nous sommes loin de ces terribles rencontres de l'enfer où le poète insultait les damnés au passage et jetait dans les puits, pleins de blasphèmes et de grincements de dents, des malédictions écrasantes! Ici ce ne sont qu'embrassements fraternels, pacifiques accolades, angéliques courtoisies, douces renonciations aux inimitiés et aux dissentiments de la terre. Le musicien Casella, son ami, fait partie de la bande : Dante lui demande de chanter une de ses canzones, et l'âme mélodieuse entonne d'une voix de lyre :

*Amor che nella mente mi ragiona...*

et la canzone italienne résonne dans la région des

hymnes et des psaumes, et les ombres recueillent avidement ce dernier soupir des harmonies et des émotions de la terre.

La patrie remplit le purgatoire. A chaque instant, ce sont des rencontres d'amis, des visages d'hôtes, des accueils de concitoyens. Voici l'ombre meurtrie du jeune Manfred, qui plaint ses os mouillés par la pluie et agités par le vent ; le paresseux Belacqua qui, accroupi contre un rocher, la tête entre ses jambes, fait la sieste de l'éternité ; voici Sordello, couché à terre, dans l'attitude d'un lion au repos. Entendez-vous chanter le *Salve, Regina..*, dans cette vallée printanière? Ce sont des âmes qui font leur prière du soir, au milieu des fleurs. Deux anges, muets et graves, armés d'épées émoussées, veillent sur l'oasis et mettent en fuite le serpent caché sous sa verdure. Ni joie ni tristesse, mais une paix contemplative, un grave recueillement, une attente rêveuse. Nous ne sommes encore que dans ce qu'il faudrait appeler la banlieue du purgatoire ; car Dante, qui a peut-être deviné la miséricorde de Dieu, accorde quelques jours de repos aux âmes pénitentes, avant de les enfermer dans le cercle de leur expiation. Il mesure le vent à ses brebis égarées, et les parque dans une calme idylle, avant de les livrer au fer brûlant et aux ciseaux du pasteur.

Cependant les deux poètes ont passé la porte de la montagne et s'engagent dans un étroit sentier encaissé

entre deux rampes de marbre, couvert de bas-reliefs taillés par un sculpteur angélique. Les âmes des orgueilleux, courbées sous d'énormes pierres, se traînent le long de leurs parois. Cariatides humiliées, elles rampent, au pied des statues célestes. Ainsi, le purgatoire s'ouvre par un musée. Comme on reconnaît bien le poète d'un peuple artiste, à ce terrible et charmant supplice qu'aurait envié Praxitèle! Le corps se disloque et se déforme sous son fardeau, mais l'œil consolé se repose dans les nobles ovales et dans les purs contours des divins chefs-d'œuvre.

Cette grâce dans le châtiment est le caractère distinctif du purgatoire. Tandis qu'en enfer, le vieux Gibelin, bilieux de haine et froncé de colère, géhenne les réprouvés, avec la cruauté magistrale d'un bourreau du moyen âge, il torture ici les pénitents avec le couteau grec d'Apollon écorchant Marsyas. Quel admirable groupe, digne d'orner le portail d'une cathédrale, que celui de ces envieux, aux yeux crevés, qui s'adossent au talus d'un rocher en appuyant l'une à l'autre leurs têtes aveugles! La troupe des irascibles fend à la nage, en glorifiant la paix, la fumée accumulée de leurs courroux terrestres; celle des paresseux court, à perdre haleine; les avares pleurent étendus, la face sur la terre où ils enfouirent leurs trésors; les gourmands, hâves, exténués, transparents de maigreur, les yeux caves, tournent autour d'un arbre chargé de fruits

parfumés; les luxurieux enfin nagent en s'embrassant dans un bain de flammes. Plus le supplice s'élève vers le ciel, plus il se raffine et se spiritualise, jusqu'à ce qu'il arrive à n'être plus, comme dans les derniers cercles, qu'une macération consumée, une purification ardente, un jeûne et une flamme, un désir et un amour.

Tout est tempéré, dans le purgatoire : la souffrance, la nature, l'émotion, la parole elle-même. On y marche à la clarté d'un pâle demi-jour, dans un air moite, tiède, chargé de soupirs et frémissant d'ailes qui battent en cadence. On y parle doucement, lentement, à demi voix ; les figures des âmes n'y sont plus, comme dans l'enfer, découpées à vif sur un fond de feu ; elles tremblent dans une brume pâle ou s'évanouissent en profils perdus, dans une lumière incertaine. Leur démarche est timide, leur geste tranquille, leur parole discrète et naïve. Au bruit des pieds de chair d'un vivant, elles s'arrêtent au milieu des travaux de leur pénitence, et l'interrogent sur le monde d'en bas, le plus souvent avec je ne sais quelle mélancolique indifférence. Vous diriez des laboureurs, suspendant le rude labeur de leur champ, pour demander au voyageur qui passe des nouvelles de la ville, et reprendre, bientôt après, le sillon commencé. Quelques élans de pénitence passionnée troublent seuls la morne douceur de cette Thébaïde.

J'ai retrouvé l'impression du purgatoire dantesque dans les églises d'Italie, pendant les jours de la semaine sainte. La nef est en deuil, l'autel nu, le jour amorti ; un crépuscule de limbes règne dans l'enceinte attristée ; des prières chuchotent au pied des autels, des soupirs s'élancent du fond des confessionnaux mystérieux ; par moments, le sanglot d'un cœur navré, le bruit d'un poing qui bat une poitrine frappent le silence d'une explosion de ferveur ; puis tout rentre dans le deuil, dans la mort, dans la léthargie du Calvaire. Mais attendez quelques heures, et l'église reprendra ses habits de pourpre, les cierges s'allumeront au faîte des autels, l'orgue éclatera d'allégresse, les hymnes emboucheront la trompette ou feront sonner les cymbales, et l'ostensoir se lèvera avec le soleil de Pâques, au milieu des nuages embrasés de l'encens. Ainsi, dans le poème du Dante, les sentiers pierreux du purgatoire aboutissent à ce paysage triomphal, où Béatrix apparaît, debout sur son char, au milieu des chandeliers ardents, des vieillards vêtus de lin, des animaux mystiques et des anges thuriféraires de l'Apocalypse.

# VENISE

## I

L'imagination isole volontiers du sens commun, en même temps que de la terre ferme, cette ville somptueuse et bouffonne habitée par des masques, régie par des espions, présidée par un doge qui s'en allait, en grande pompe, épouser l'Adriatique, et revenait de la cérémonie coiffé d'une corne d'or, emblème du ménage qu'il allait faire avec son orageuse Amphitrite. Le drame, la peinture, le roman, la ballade, l'aquarelle anglaise et les gravures de keepsake se sont entendus pour enluminer Venise des couleurs les plus fantastiques. A ce seul nom, Venise, vous voyez des

personnages, étoffés de pourpre, dîner gravement en plein air, sous un portique plein de musiciens, de bouffons, de lévriers et de singes. Le seigneur Pantalon tire sa révérence aux illustrissimes qui se promènent sur la Piazzetta, les mains passées dans les manches pendantes de leurs dalmatiques. Un vieux juge, la perruque de côté, le masque sur l'oreille, s'achemine vers le tribunal, au bras d'une courtisane qui lui donne, sur le nez, de petits coups d'éventail. Un croupier écrit des numéros de loterie sur la bosse d'un polichinelle qu'il prend pour pupitre. Des Turcs, agenouillés du côté de la Mecque, sur les pierres vertes du *traghetto*, font leurs ablutions dans l'eau du grand canal. La place Saint-Marc fourmille de moines, de pantins, de ramiers, de marionnettes et de filles de joie. Le domino y frôle la soutane, et la sandale y marche sur la babouche. Des sonnets, imprimés sur soie rose, pleuvent des fenêtres ; les cafés jasent, les casinos intriguent, les banques sautent ; les gondoles en bonne fortune filent vers Murano, en lançant au passage un fronfron de guitare, un éclair de lanterne sourde... Tout cela bruit, remue, s'entre-choque dans la tête, avec un brouhaha de foire et de bal masqué.

La vue des lieux ne dissipe pas l'illusion ; elle la raffermirait, au contraire. Telle qu'elle est aujourd'hui, avec ses palais vides, ses *campi* déserts et ses lagunes

silencieuses, Venise semble un théâtre qui fait relâche, pendant l'absence de sa troupe. Ses habitants ont l'air de spectateurs qui flânent sur la scène, en attendant que recommence le spectacle. Une civilisation excentrique peut seule remplir ce cadre splendide et baroque, sculpté pour une vie de luxe, de gala et de fantaisie. Il faut des intrigues à ces dédales, des imbroglios à ces rues, étroites comme des couloirs d'opéra ; un carnaval de six mois à ces places où le pas glisse, sur les dalles, comme sur le parquet d'un salon. Ces édifices romanesques sont construits pour loger des aventures de batte ou d'épée ; ces gondoles, qui tiennent du boudoir et du cénotaphe, pour cacher de sombres mystères ou de belles amours.

## II

Quelle réputation de coupe-gorge obscène on a faite à la cité de Lorédan et de Dandolo ! Quelles légendes d'ogres et de croquemitaines sont répandues sur la ville des fées ! Cette Venise imaginaire est une ville sculptée en oreille, comme le cachot de Denys de Corinthe. Elle est gouvernée par dix masques, siégeant

dans une chambre que garde un lion, dont la gueule de bronze s'ouvre aux délations des passants. Ils voient tout, ils entendent tout, ils devinent tout ; ils scrutent les cœurs, ils percent les murs. « Ne dis pas du mal du roi dans ta chambre, — a dit Salomon, — car l'oiseau du ciel ira lui rapporter tes paroles. » Ne dites pas du mal du Conseil des Dix, même en plein air, sur le grand Canal, au moment où les cloches sonnent et où le vent souffle, car les mouettes des lagunes iront le dire aux Inquisiteurs.

Les poissons mêmes de l'Adriatique sont affiliés à cette police diabolique. Ils jouent, dans les canaux de Venise, le rôle des muets dans les corridors du sérail. Les prisonniers d'État disparaissent sans bruit dans leur gueule avide. Les murènes des viviers romains, auxquels on jetait des esclaves, les dorades du vieux Bosphore nourries de la chair exquise des sultanes ne furent jamais à pareille fête. Toutes les nuits, une file de gondoles part processionnellement du pont des Soupirs, et va jeter dans le canal Orfano une fournée de patriciens et d'illustrissimes ; sans compter ceux que des bourreaux masqués étranglent, un bâillon aux dents, dans les souterrains du Palais ducal, et ceux qu'un sbire, à manteau noir, expédie, par derrière, d'un coup de stylet, et ceux qu'un passant équivoque pousse dans l'eau, par les épaules, du haut d'un pont ou d'un *traghetto*.

Quant à ses prisonniers, l'Inquisition les écrase sous les Plombs, ou les engloutit dans les Puits. Les Plombs? — Figurez-vous ces chapes de plomb brûlant qui courbent en deux les damnés du Dante...! Les Puits? — Imaginez des sépulcres sous-marins sans jour, sans air, on n'osait pas dire sans espace. Et, entre ces deux enfers de froid et de braise, le Conseil des Dix, morne, livide, bourrelé, rêvant des plans sinistres, griffonnant des dossiers funèbres et s'espionnant lui-même dans le blanc des yeux! Ajoutez à ce tableau des coups de poignard, comme s'il en pleuvait, des empoisonnements à bouche-que-veux-tu, des barigels qui arrêtent, au tournant des rues, comme des bandits, au coin d'un bois, des bravi qui payent patente d'assassinat aux avogadors, un doge qui tremble, un sénat qu'on décime, un peuple d'espions espionnés qui n'osent pas même montrer leurs visages, et qui mettent des masques pour sortir, comme on mettait des casques à visière baissée pour aller en guerre; ajoutez encore des gondoles pleines d'adultères, des orgies qui tombent dans des trappes, des courtisanes dont les bras étranglent, des funérailles travesties en mascarades, des torches, des cercueils, des sérénades, des *De profundis*, des lanternes sourdes; pour tout dire, un carnaval gouverné par dix argousins : tel est le panorama de Venise que le théâtre, le roman, le conte, la ballade, la romance elle-même nous

ont montré si longtemps, et qui prévaut encore aujourd'hui.

C'est ainsi qu'on a grimé en troupe de mélodrame le peuple le plus doux et le plus heureux qui ait jamais joui de la vie, entre l'azur du ciel et l'azur de l'eau. Un peu de terreur en haut, beaucoup de bonheur et de paix en bas ; la force de Sparte tempérée par les grâces d'Athènes, un arbre de luxe et de délices protégé par un épouvantail tutélaire : voilà Venise. Ce Conseil des Dix, avec ses airs ombrageux, couvait des trésors, comme le sphinx de l'ancienne Égypte dont il affectait le mystère. Il gardait l'ordre, la vie, la liberté d'un peuple ; il le défendait contre les complots et les usurpations de ses nobles ; ses rares coups de foudre ne frappaient que des têtes marquées au signe de la trahison.

Il fallait une raison d'état formidable à cet imbroglio politique, un Minotaure à ce labyrinthe. Une ville flottant sur les vagues devait se gouverner par la loi absolue qui régit les navires lancés en pleine mer. Quel art consommé, quelle vigilance clairvoyante, quels inflexibles ciseaux de Parques ne fallait-il pas pour allonger, restaurer, entretenir ce frêle chef-d'œuvre de puissance qui s'appelait la République de Venise ! Un archipel, épars et ciselé, comme une arabesque ; une marqueterie d'états, de colonies et de villes, plus splendide et plus compliquée que la mosaïque de la

coupole de Saint-Marc ! Il suffit d'un coup de vent pour effacer les mirages du désert, une heure d'anarchie aurait submergé le prestige de cette *Fata Morgana* des eaux.

Tout était fabuleux en elle : son origine, sa création, ses lois hiéroglyphiques, sa nature amphibie, ses mœurs insulaires ; un mot, un geste, une secousse pouvaient détruire l'enchantement. Une pareille féerie n'avait d'autre base que les arcanes tortueux du despotisme oriental. Les trois Inquisiteurs et les Dix étaient les magiciens de cette sorcellerie politique, et Venise savait bien ce qu'elle faisait en leur conférant une chimérique dictature. Ils n'en abusèrent pas, quoi qu'on dise. Exorcisez ces fantasmagories menaçantes, relevez ces capuchons baissés, découvrez ces masques lugubres, et vous trouverez les institutions les plus sages, les têtes les plus nobles et les plus habiles qui aient jamais présidé à la destinée d'une nation. On l'a ouverte, cette chambre de Barbe-Bleue de la police vénitienne ; on a exploré les Plombs, on a sondé les Puits et le canal Orfano. Qu'y a-t-on trouvé ? Des conspirateurs et des traîtres, des cachots qui ressemblent à toutes les prisons du monde, et de quoi loger cinquante prisonniers, tout au plus.

D'ailleurs, l'apologie du gouvernement de Venise, c'est son histoire. C'est la légende de ce peuple unique qui fit la guerre en croisé et le commerce en nabab,

qui jouit de ses richesses avec le goût d'un artiste et la libéralité d'un grand prince. Ces palais découpés à jour, est-ce l'architecture d'un peuple opprimé ? Cette peinture magnifique où se pavanent, dans la lumière, des personnages de pourpre et de soie, peut-elle passer pour un art de terreur et de servitude? Les portraits héroïques du Titien et du Tintoret perpétuent-ils les traits d'une race asservie? Ce dialecte même de Venise, si fin, si velouté, si coulant, qui tient du gazouillement de l'oiseau et du babil de la vague, a-t-il l'accent de la plainte et de la douleur?

Il faut aimer cette ville unique sur la terre. Si les Grecs, comme l'a dit Gœthe, ont fait le plus beau rêve de la vie, les Vénitiens l'ont continué. Leur décadence même fut charmante. Ils tombèrent avec des grâces et des langueurs adorables. Lorsqu'il leur fut bien prouvé que l'heure du déclin avait sonné, ils n'essayèrent pas, comme d'autres peuples, de prendre un bain de sang pour se rajeunir. Tout au contraire, ils ne songèrent qu'à jouir mollement des dernières clartés de leur crépuscule. Le gouvernement, au lieu de s'assombrir et de s'endurcir, comme il advient, d'ordinaire, à ces extrémités des nations, s'amollit, s'adoucit et se changea de lui-même en une spirituelle intrigue. Alors apparut la Venise de Gozzi, de Casanova, de Baffo; une Otaïti civilisée dont les naturels, tombés dans une gracieuse enfance, retournèrent naïvement à la nudité morale.

Et l'on vit, pendant près d'un siècle, ce spectacle étrange : un peuple en domino s'enivrant de café, de sonnets, de musique, de volupté, de paresse, réalisant, dans son île, les fantaisies de la Cythère de Watteau. Venise mourut de cette crise nerveuse et brillante. Ainsi meurent, dit-on, les coquillages de sa mer, de la perle maladive qu'engendre leur écaille.

## III

Peuple de masques, musiques sur l'eau, tréteaux fourmillant de pantins, tapis verts grouillant de sequins, casinos bourdonnant d'intrigues, gondoles amoureuses filant sur l'eau, comme la coquille de Vénus, nuits d'orgie, jours de paresse, civilisation bouffonne et sournoise, république avortée en tripot, élections tournées en tombolas, inquisition tombée en coterie sénile, doge finissant en Cassandre, magistrats jugeant en robe de chambre, et opinant de leur bonnet d'arlequin, couleur d'Orient répandue sur ces mascarades, culte de Priape coiffé du turban de Karagheuz, mélange dissolu de terre et de mer, ville énervée qui se dissout dans ses lagunes, comme ces jeunes débauchés du temps de Pétrone qui s'ouvraient les

veines dans un bain de parfums, voilà Venise à sa dernière heure! Son agonie licencieuse fut confessée par un domino, traitée par un matassin dansant, et prêchée par un Pantalon qui lui lisait les dialogues de l'Arétin et les sonnets de Baffo.

C'est sous la forme d'un rêve que m'apparaît cette voluptueuse décadence. Je crois voir Venise en détresse s'embarquer sur *le Bucentaure*, comme dans son arche de salut. Le doge est à la poupe, affaissé sous son manteau ducal qui tombe en guenilles; à ses pieds gît le lion de Saint-Marc, perclus, comme un vieux carlin de douairière; sa griffe usée laisse choir l'étendard qu'elle tenait si haut, jadis, que son ombre couvrait la mer. Le doge jette son anneau dans l'Adriatique infidèle; puis il meurt, comme mourut le roi de Thulé, après qu'il eut lancé la coupe sacrée au milieu des flots. Auprès de lui, la dogaresse, devenue folle, chante sa romance mélancolique :

*Ah! senza amare,*
*Andare sul mare,*
*Col sposo del mare...*
*Non puo consolare!*

La Sérénissimine République s'entasse, tout entière, dans le vaisseau funèbre. Sur les ponts, sur les galeries, sur la plate-forme du château d'arrière, se groupent, en habits de masques, les podestats, les patri-

ciens, les magnifiques, les procureurs, les camerlingues, les avogadors, les seigneurs de nuit, les poètes, les musiciens, les académiciens, les artistes, les sbires, les rufians, les croupiers, les courtisanes, toute la troupe politique, lyrique et galante de la comédie obscène que, depuis deux siècles, Venise donne au monde. Le délire règne à bord du navire, le pêle-mêle et la confusion, et cette hilarité folle, sardonique, inextinguible, qui saisit parfois les sociétés expirantes...

Venise parodie son passé et se moque d'elle-même. Le capitaine des armes ferraille, avec une batte d'arlequin, contre un turc de carnaval; l'inquisiteur nasille des sentences de mort, sur un air d'opéra buffa; l'espion fait mine d'arrêter un Gilles qui lui jette dans les yeux une poignée de tabac d'Espagne; un bourreau, à barbe de filasse, coupe la tête à des marionnettes, avec une épée de fer-blanc; un procurateur de Saint-Marc danse, sur le pont, une *furlane*, avec une ballerine de San-Samuele; les poètes improvisent des vers érotiques; les musiciens raclent des cantates et des cavatines sur des pochettes de maître à danser; les peintres griffonnent des raccourcis d'Amours; les savants pèsent des syllabes dans des balances de toile d'araignée... Politique tombée en enfance, poésie égosillée, musique de castrats, peinture de détrempe, Amours de bazar! C'est le désordre et le brouhaha d'un sérail, lorsque le sultan est mort ou que l'eunuque est sorti.

Cependant, le soleil se couche, un vent d'orage ébranle les ais détraqués du vaisseau. Au-dessus de son pavillon déchiré plane, bec ouvert, une Aigle à deux têtes. Le ciel est noir, et les éclairs qui le sillonnent découvrent, par instants, à l'horizon une merveilleuse perspective. C'est *Venise triomphante*, telle que la peignit Véronèse, aux plafonds du Palais ducal, trônant dans une apothéose, couronnée par la Gloire, appuyée sur l'ancre héraldique, et recevant les offrandes des peuples tributaires prosternés à ses pieds humides.

Mais Venise enivrée ne comprend plus ce glorieux mirage ; elle continue son carnaval ; elle fait, en chantant, ses derniers adieux à l'histoire ; elle se glorifie d'être une ville de joie ; ses poètes se font ses entremetteurs ; ils la vantent, à l'Europe, comme une courtisane d'accès facile et d'humeur lascive :

*Ghè a Venezia un'allegria,*
*E ghé un far cosi giocondo,*
*Che no credo che ghè sia,*
*Altrettanto in tutto 'l mondo.*

*Ghè xe mille morbidezze,*
*Ghè manière dolci e tenerē,*
*E alte tante gran bellezze*
*La città la par de Venere.*

*In tripudi, zioghi e canti*
*Se stà sù le notti intiere...*

*Che no so cosa de meggio*
*Far podesse i Sibariti?*

*Viva donca stà città,*
*Che xe 'l centro dei piaseri,*
*Che assae gode chi stà quà,*
*E anca gode i forestieri!*

« Quelle allégresse dans Venise, quelles délices, rien de pareil dans le monde entier! Mille raffinements, des mœurs si douces et si tendres! On dirait la cité de Vénus... Les nuits entières ne sont que jeux, chants et danses... Que pouvaient faire de mieux les Sybarites? Vive donc Venise, centre des plaisirs, joie de ses habitants et des étrangers! »

Ainsi chante Venise, au bruit du tonnerre, et la foudre tombe au milieu de sa molle orgie, et le vaisseau s'abîme sous les vagues, et l'Aigle bicéphale s'abat sur sa proie...

Si vous approchez de l'emplacement de ce grand désastre, que verrez-vous surnager sur la noire écume? — Des masques, des lanternes de couleur, des jeux de cartes, des rouleaux de papier de musique, des guitares, des chasse-mouches à miroirs... frivoles épaves de ce naufrage d'une nation!

# LA COMÉDIE ITALIENNE

*Ab Jove principium*... Le Jupiter de la mascarade est Polichinelle ! On a retrouvé son galbe sur le tombeau de Sésostris ; sa silhouette bombée se dandine sur la panse rouge des amphores. Le camée grec lui-même n'a pas dédaigné de reproduire cette larve grotesque. Ainsi la goutte d'ambre tombe parfois sur l'insecte bizarre qui sautait lourdement en l'air, et l'embaume dans son parfum transparent.

C'est que Polichinelle est aussi vieux que la nature humaine, au fond de laquelle il loge, tantôt refoulé, tantôt déchaîné, pareil à ces diables de joujoux aplatis dans le double fond de leur boîte, et qui en jaillissent au moindre ébranlement. Qu'il s'appelle Pappus, Bucco, Maccus, Casnar, Pulcinella, Karagheuz ou Punch, il

personnifie l'instinct dépravé de la chair, le vice originel de la créature, ce qu'il y a d'animal mêlé à ce qu'il y a de divin dans sa formation.

L'antique Égypte avait érigé en dogme cette antithèse du corps et de l'âme; car, lorsqu'un homme était mort, l'embaumeur vidait la bête, pour ainsi dire; il tirait de son cadavre les plus grossiers organes de la vie physique, et les enfermait dans un coffre qu'un prêtre élevait vers le ciel en prononçant, au nom du mort, cette prière : « Soleil! souverain maître de qui je tiens la vie, daigne me recevoir. J'ai pratiqué fidèlement le culte de mes pères; j'ai toujours honoré ceux de qui je tiens ce corps; jamais je n'ai nié un dépôt, jamais je n'ai tué; si j'ai commis des fautes, je n'ai point agi par moi-même, mais par les choses que contient ce coffre. » Et, tout de suite, le coffre impur était jeté dans le Nil; et le corps, purifié par les parfums, serré dans une boîte peinte de pieux hiéroglyphes, allait prendre place dans l'hypogée, parmi les momies des ancêtres.

Polichinelle change de peau en changeant de pays et de siècle. Son type primitif est l'ancien Pulcinella de Naples. Celui d'à présent n'est que son bâtard. Le *vero Pulcinella* descend, en droite ligne, des bouffons païens. Il est le dernier satyre de cette Grande Grèce où foisonnaient jadis des milliers de petites divinités obscènes. De son antique origine, il a gardé

le nez busqué de la chèvre, la tunique courte de l'esclave, le demi-masque noir qui bestialise sa mâchoire. La clochette qui sonne à sa ceinture rappelle le grelot du bouc qui lui servait de monture. Il aime les femmes, comme l'ogre aime la chair fraîche; il agite son bâton comme l'œgipan brandissait son thyrse; on dirait un monstre mythologique, oublié dans l'exorcisme qui purgea les collines de la Campanie, livrées jadis au Dieu des jardins. Il s'est vautré dans les orgies de Caprée. Il assistait, en bouffonnant, aux supplices qu'ordonnait Tibère, et ses lazzis arrachaient au vieux César de méchants sourires. Il figurait, ceint d'une peau de bête, dans la dernière bacchanale de Messaline, sonnant du cornet à bouquin, et criant à tue-tête : *Evohé! evohé!* lorsque survint le licteur au front bas et au glaive tendu qui égorgea la grande bacchante sur son lit de pampres.

Le Polichinelle français est moins sauvage que ce Pulcinella primitif. Il y a de la jovialité dans sa turbulence, un grain de bon sens leste son organisation élastique. On sent qu'il roule sa bosse au milieu d'un peuple dont la folie même masque toujours une figure qui observe, une bouche qui se moque, un regard qui voit juste et qui dévisage. Regardez de près cette face barbouillée de la pourpre du vin de France, cet œil clignotant de malice, cette bouche écartée par un large rire; comparez sa double gibbosité à la cuirasse

ventrue des vieux reîtres, le feutre à bords retroussés qu'il portait jadis à la coiffure des cavaliers de la Ligue, et vous reconnaîtrez en lui un contemporain de la *Satire Ménippée*, le type surchargé de la gasconnade, de la facétie gauloise, de la gaieté soldatesque. Il s'enivre, il s'empiffre, il bat son hôte, il rudoie les femmes, il court les mauvais lieux et les rôtisseries. Au demeurant, le meilleur fils du monde, comme le Panurge de Rabelais.

Le Punch anglais est, au contraire, un être sinistre. L'Angleterre a forgé ce monstre mécanique sur l'enclume infernale de sa poésie et de son histoire. Elle lui a donné la bosse de Richard III, le ventre vorace de Henri VIII, le teint brûlé par l'alcool du vieux Falstaff, le mufle féroce de Caliban. Il ne rit pas, il ricane; il ne siffle pas, il grogne; il ne rosse pas, il massacre; sa gourmandise tient de la faim canine, sa pétulance de l'épilepsie, son libertinage de la fièvre chaude.

Sa légende est atroce : il tue sa femme, il noie ses petits, il assomme ses maîtresses, il fend le crâne de sa mère d'un coup de trique. On le mène pendre; il saute sur le bourreau, lui passe la tête dans le nœud coulant, grimpe sur ses épaules avec l'agilité d'un singe, et le pend lui-même. Enfin, quand le diable vient l'arrêter, la fourche en main, pour le conduire dans l'enfer de fusées et de pétards destiné aux scé-

lérats du monde automatique, Punch s'aligne, brandit son bâton et tue le diable. « Le diable combattait avec sa fourche ; Punch n'avait que son bâton, monsieur ; et cependant il tua le diable comme il le devait. Hourra ! Old Nick est mort, monsieur ! » Punch résume, à lui seul, tous les vices, toutes les cruautés, toutes les excentricités de la civilisation britannique. Jetez dans une chaudière le masque de poix d'un étouffeur nocturne, le rasoir sanglant d'un suicidé spleenétique, un morceau de la corde du gibet de Tyburn, une dent de boxeur arrachée de son alvéole par un coup de poing, une pomme de terre malade mordue par un Irlandais mort de faim ; versez-y une cruche de gin, une poignée de piment, une bouteille de l'opium avec lequel les femmes des fabriques endorment leurs enfants avant de partir pour la noire usine ; chauffez à blanc, faites remuer le tout par le doigt décharné de la plus vieille des trois sorcières de *Macbeth*, et vous obtiendrez Punch, l'incarnation satanique de l'Angleterre.

Si Polichinelle est le vieux satyre, Arlequin est le jeune faune de la Comédie italienne. Lutin burlesque, chimère diaprée, singe par son museau, poisson par ses écailles. Sa cervelle est dans la lune, au fond d'une des fioles qu'y découvrit Astolphe, tandis que son corps gambade sur la terre et gesticule selon le

vent. Tout est mobile en lui, l'esprit et les jambes, l'humeur et la taille. Les idées dansent dans sa tête et ne tiennent pas une minute en place. Sa pirouette perpétuelle est l'emblème de son caractère. Colombine tourne dans son orbite ; il est agile comme un serpent, elle est légère comme un oiseau. Le serpent ondoie, chatoie, flamboie et fait reluire au soleil les losanges bleus et rouges de sa robe changeante : l'oiseau fasciné voltige, s'élance, s'enfuit, revient, se pâme, bat de l'aile et finit par tomber dans ses pièges aux mille couleurs. Amours dansants, couple fantasque dont le pâle Gilles taquine d'un air sournois l'imbroglio aérien.

De tous les masques de la Comédie italienne, celui-ci est resté le plus populaire. Gilles représente le bon sens matois, la convoitise en quête, l'instinct prime-sautier, la loi naturelle se moquant de la loi humaine. Il est égoïste, hypocrite, allongé et gracieux comme un beau chat blanc. La largeur de ses manches donne la mesure de sa conscience. Ne vous fiez pas à la candeur virginale de son vêtement et de sa figure :

> Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille

Mais que d'esprit sous sa bêtise apparente, que de naïveté dans son cynisme enfantin ! Son masque expressif semble dessiné par Callot, du bout de

l'ongle, sur une fine couche de farine. Sa pantomime est celle d'une ombre folâtre argentée par le clair de lune, qui contrefait légèrement les actions humaines, sans y attacher d'importance.

Même contraste entre notre Pierrot et celui de l'Angleterre qu'entre notre Polichinelle et son Punch. Le Pierrot anglais est marqué du signe de la bête ; il est obèse et trapu. Deux tatouages de carmin sillonnent ses joues blêmes et fendent jusqu'aux oreilles son rire carnassier. Ses coups de pied estropient, ses chiquenaudes assomment. Il ne demande que plaies et bosses. C'est un casse-cou armé d'un casse-tête. Sa luxure est celle du mandrill ; sa gloutonnerie est munie du bec et du gésier de l'oiseau de proie. Il est voleur partout et toujours, sans discernement et sans préférence. Sa vaste poche a l'indifférence et la capacité de l'estomac de l'autruche ; elle engloutit et elle digère tout ; elle avalera avec le même appétit une montre ou un chaudron, l'ancre d'un navire ou une épingle à diamant. Vous diriez un Cafre de l'Afrique civilisé par les boxeurs et les filous de la ville de Londres.

Entendez-vous siffler ces asthmes et gronder ces toux acariâtres? — C'est le groupe cacochyme de Géronte, de Pancrace, de Pantalon, de Cassandre. Ils bougonnent, ils rechignent, ils radotent, ils rabâchent, ils surveillent leurs cassettes, comme le dragon

de la fable gardait son trésor, en roulant de gros yeux bêtes et en faisant des grimaces. Le seigneur Pantalon, poursuivi par une troupe de masques, agite les manches de son pourpoint rouge, et traîne cahin-caha ses pantoufles turques sur les dalles de la place Saint-Marc. Géronte tend son dos rond à la batte de Scapin et sa bouche béante à ses bourdes. Cassandre, la canne à pomme d'ivoire sous le bras, hume la prise de tabac qu'il vient de tirer de sa tabatière avec des reniflements de trompette.

Il ne faut pas confondre le Cassandre imbécile du théâtre français avec le Cassandrino des marionnettes romaines. Cassandrino ! A ce nom seul, je me retrouve assis, comme autrefois, sur les banquettes du petit théâtre Fiano, entre un petit abbé et un grand dragon. Le nom vous peint ce joli vieillard propret, ingambe, poli, discret, rasé, poudré, lustré, tiré à quatre épingles d'or dans toute sa personne. C'est le type du bourgeois romain, ni trop riche, ni trop pauvre, célibataire par imitation, tranquille par prudence, frondeur en dessous, flatteur au dehors, marchant dans la vie *piano, piano,* le nez au vent, l'oreille aux écoutes, sur la pointe de ses escarpins à boucles d'acier. Ses vices sont d'une discrétion exemplaire ; sa malice s'assaisonne d'une fine fleur de savoir-vivre et de courtoisie. Il a cette finesse des pays de prêtres à laquelle on ne saurait rien comparer, sinon

peut-être l'ironie socratique qui charmait la Grèce. Pendant trente ans, Cassandrino tint Rome attentive à ses improvisations quotidiennes. Le caustique impresario qui tirait ses fils mêlait, de temps à autre, au dialogue de ses comédies des commérages à demi-voix, des plaisanteries en sourdine, des allusions subtiles, et l'auditoire était ravi. Le peuple romain sommeillait, en ce temps-là, sous la houlette débonnaire du pape Grégoire XVI. La politique se taisait, la ville faisait la sieste. Réveillée le matin par la psalmodie de l'office, elle s'endormait le soir au chant de l'opéra. L'orgue sacré et la lyre profane berçaient son sommeil :

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage...

Et, par moment, vous entendiez circuler dans la ville une épigramme furtive, aiguë, presque imperceptible, mais qui s'entendait par ce calme universel, comme le vol d'un moustique dans l'air immobile d'un jour d'été. C'était Cassandrino qui lançait son mot sur un prince, sur un ambassadeur, sur un légat, sur un nonce, sur le monsignore de la veille ou sur le cardinal du lendemain. Douce raillerie, malice innocente, niche filiale d'un enfant soumis à un ancêtre indulgent.

J'ai connu le digne homme qui fut si longtemps l'esprit et la voix du Cassandrino romain. Il était or-

fèvre de son métier, et demeurait sur le Corso. Le hasard lui avait donné le nom de sa marionnette, il s'appelait Cassandre, en prédestiné. J'ai retrouvé, dans de vieux papiers, la circulaire d'un de ses bénéfices, son Épitre aux Romains : *Romani, amici, fratelli, cittadini, tremolante io mi presento a voi, e perche? — Per farvi soltanto sapere che la svindicata sera e devoluta a mio total beneficio e d'invitarvi ad aggradire una mia debole fatica.* Je voudrais citer tout au long cette supplique gracieusement servile, où la mendicité enveloppe son écuelle de toutes les fleurs de la rhétorique florentine. Chaque mot fait une courbette, chaque phrase une génuflexion, chaque période se plie et se replie en révérences, avec des angles et des courbes d'une infatigable élasticité. On sent que l'humilité machinale de la marionnette a passé dans l'homme qui la fait agir.

Autour de Cassandre et de Pantalon, tournoie l'essaim pillard des Brighella, des Scapin, des Sbrigani et des Scaramouche. Masques basanés à moustaches noires, la toque sur l'oreille, le poignard au flanc, roulés dans des capes rayées ou dans des manteaux couleur de muraille; claquant des doigts, sifflant des lèvres, tricotant des hanches; valets de proie, nés pour l'intrigue, comme les levriers pour la chasse; moitié bandits, moitié proxénètes, mais avec des

audaces qui séduisent et des fantaisies qui désarment. C'est la scélératesse méridionale dans toute sa verve inventive, l'*ingegno* italien appliqué aux œuvres de sac et de corde. Eux aussi sont de race antique. Déshabillez-les de leurs oripeaux bariolés, et vous retrouverez Dave, Palinure, Storax, Parmenon, les esclaves de Plaute et de Térence traduisant en friponneries modernes les fredaines latines qui, chez leurs premiers maîtres, les faisaient périr sous le bâton ou expirer sur la croix.

Voici venir le seigneur Lélio, la plume au front, la bague au doigt, pavoisé de rubans, comme un navire de flammes et de banderoles. C'est le prince de la jeunesse, l'héritier présomptif de tous les cœurs de seize ans. Lélio! à ce nom seul, Lucinde se pâme, Angélique se rend, Isabelle est prise. On n'a qu'à s'appeler Lélio, à la Comédie italienne, et l'on peut dire : « Mon siège est fait! »

Derrière lui se pavane le beau Léandre, la jambe tendue, la main sur son cœur, la tête renversée dans sa collerette à quatre rangs de tuyaux. Arlequin et Colombine se renvoient, comme deux raquettes, ce freluquet emplumé.

Place au Capitan qui s'avance à pas d'échassier! Il va « lâcher la bride aux Parques », si l'on ne se range. Sa moustache poignarde le ciel; son épée, faite d'une branche des ciseaux d'Atropos, a pour

pommeau la tête du sophi de Perse. Du vent de son chapeau, il submerge une armée navale. Qui veut savoir le nombre des hommes qu'il a tués, n'a qu'à poser un 9, et tous les grains de sable de la mer ensuite qui serviront de zéros... Un jour, il rencontra la Mort et, d'un coup de lame, la fendit en deux. C'est depuis ce temps qu'il y a la mort violente et la mort naturelle... Mais quoi! Arlequin donne un croc-en-jambe à ce pourfendeur, Tartaglia le berne, Scapin le houspille, Pierrot lui-même se hasarde à lancer une pichenette sur son nez héroï-comique, et il ne bouge, et il se tient coi et le genre humain vit encore! C'est que « la dignité de son être lui défend d'ôter la vie à quelque chose de moindre qu'un géant! » et, d'ailleurs, « il souffre d'un mal de rate pour la guérison duquel les médecins lui ont ordonné de prendre encore cinq ou six prises de leurs impertinences ».

*Homme noir, d'où sortez-vous?* — Il sort d'un collège de Bologne, où il a moisi, comme une croûte de pain dans le pupitre d'un écolier. C'est le Docteur avec son jupon noir, sa perruque de travers, ses besicles qui lui font les yeux du hibou de Minerve, sa figure tachée d'encre et barbouillée de tabac, dont les rides ressemblent à des cornes faites aux pages d'un livre ennuyeux. Il se mouche en hébreu, il crache en syriaque; il est luxurieux et avaricieux. Son

latin descend souvent jusqu'à la cuisine pour cajoler la servante, et il nourrit son valet de brouet spartiate et de racines grecques.

J'en passe et des plus gais, des plus curieux, des plus pittoresques parmi ces personnages multicolores. Mais il faut toucher légèrement aux choses légères. On ne dissèque pas les papillons avec un scalpel.

# LA DANSE ESPAGNOLE

Nous aimons, entre toutes, la noble danse espagnole. L'orgueil castillan s'y marie à la volupté orientale. Fatime et Zobéide l'ont transmise à doña Chimène, qui lui a donné sa fierté, en lui laissant sa langueur. Le double génie catholique et musulman de l'Espagne se trahit dans tous ses mouvements et dans tous ses gestes. La femme y passe, par de soudaines transitions, de la mollesse du harem à l'énergie du combat, de l'esclavage à l'empire, de la terre au ciel. Tout à l'heure, sa pantomime décrivait des mouvements serviles; son corps souple et caressant semblait ramper vers un maître invisible... Un souffle passe; sa tête se redresse, sa narine palpite, un rayon de fierté rallume sa prunelle, sa mantille prend des plis de

manteau royal; l'odalisque s'est transformée en infante. Ou bien encore vous la verrez prendre cet air et ce mouvement extatique avec lesquels les Vierges de Murillo flottent sur le croissant, dans un ciel de pourpre et de roses. Orgueil, passion, nonchalance, enthousiasme de l'amour, frénésie du plaisir, ravissement et rêverie du bonheur, toutes ces nuances de l'âme se mêlent et se confondent dans la danse colorée de l'Andalousie. Elle exprime, en un instant, des pensées de reine et des folies de bohémienne. Elle marchait tout à l'heure sur les nues d'un pas de déesse... la voici maintenant qui saute sur les œufs des jongleuses et des baladines.

Il y a des moments où la danseuse engage avec son cavalier une lutte passionnée, rapide, éblouissante, comme ces dialogues de Calderon dont les répliques étincellent. Elle arrive, la tête roulée et les coudes saillants dans sa mantille noire, la rose à la tempe, la jambe tendue dans son bas couleur de safran, faisant siffler entre ses doigts l'éventail, portant, comme une couronne, son haut peigne d'écaille découpé en galerie, et piaffant, sous ses harnais de fête, d'un pied résolu. Le cavalier voltige autour d'elle, implorant un mot, un signe, un regard; il adresse à cette mantille close toutes les prières que l'amant, dans les sérénades, envoie à la jalousie fermée, derrière laquelle se tient sa maîtresse. La dame fait la

sourde oreille et se replonge dans son voile ; sa marche se complique et s'entremêle : on dirait qu'elle veut dérouter son adorateur et le perdre dans l'imbroglio de ses pas. Par instant, elle tire de sa paupière aux aguets une œillade vive, cruelle et traîtresse, comme un coup de couteau donné dans la nuit ; puis elle s'enfuit, oblique et farouche, dans le labyrinthe imaginaire que ses pieds dessinent. A la fin, l'amour la gagne, une instance plus tendre l'a blessée au cœur ; sa résistance se lasse, son orgueil désarme, la mantille s'écarte, s'entr'ouvre, tombe à terre et la danseuse aux mille couleurs, toute scintillante de paillettes d'or et d'argent, en jaillit, les bras déployés. Les castagnettes égrènent, sous ses doigts, leurs notes pétulantes.

Alors commence une danse altière et fantasque, pleine d'élans contenus, d'agaceries lascives, d'avances éludées, où le visage qui se renversait en arrière, enivré d'amour, se relève ardent de colère, où le geste dément le regard, où l'éventail se moque du sourire. La jeune femme faiblit et se rend enfin : quelquefois alors, elle ferme les yeux, et appuie sur l'épaule de son danseur sa tête enflammée. Le cavalier l'emmène à pas lents, un doigt sur ses lèvres... Ses pieds dansent encore, sa tête flotte déjà dans l'ombre d'un songe. L'effet de ce repos, après ces violences, tient de la magie ; il semble qu'on assiste à un enchantement d'amour. Cela

fait penser aux intervalles de sommeil et de défaillance qui entrecoupent de pauses si divines les strophes du Cantique : « Soutenez-moi avec des pommes, fortifiez-moi avec des parfums, car je meurs d'amour. » — « Je vous conjure, par les faons et les biches de la campagne, de ne pas éveiller et de ne point faire lever la bien-aimée avant qu'elle le veuille ! »

Un des traits caractéristiques de la danse espagnole est sa suprême galanterie. Elle n'a pas de *diou*, comme la danse française. L'homme s'y efface derrière la femme ; il la suit, il l'escorte, il la protège, il l'entoure de prévenances et d'hommages ; il n'a pas la sotte prétention de plaire auprès d'elle, et d'étaler ses grâces devant sa beauté. Quelle triste figure feraient les zéphirs poussifs et les sylphes éreintés de nos ballets auprès de ces cavaliers, hardis et courtois, qui ont l'air de descendre d'un cheval de guerre, et dont la mâle pantomime figure un enlèvement romanesque. La chose se passe souvent ainsi, dans les fêtes populaires de l'Andalousie. Au milieu du boléro commencé, arrive ventre à terre, du fond de la sierra voisine, un *majo* en veste de cuir, la *navaja* à la ceinture, la veste brodée sur l'épaule. Il amène avec lui sa danseuse en croupe : le cheval est attaché à un arbre, et tous deux, au saut de l'étrier, entrent résolûment dans la danse.

Quel plus noble et plus charmant symbole du servage d'amour que cette figure de la *Sivillana!* L'homme étend, devant la femme, le bout de son manteau; elle le foule d'un pied superbe et poursuit sa ronde; le danseur la suit, en répétant sa manœuvre; le manteau se multiplie pour lui rendre hommage et se déroule, sous ses pas, comme un long tapis.

Parfois aussi la ballerine, livrée à elle-même, improvise le rythme et les figures de sa danse. Elle se lève, molle et traînante, comme une panthère réveillée qui détire longuement ses membres flexibles. Les hommes se rangent autour d'elle, ils l'accompagnent d'un bourdonnement de guitare ou l'éperonnent de leurs castagnettes. Tantôt c'est une guêpe qu'elle cherche dans les dentelles de sa jupe, comme dans les plis d'une rose à cent feuilles; tantôt c'est son pied qu'elle cambre, qu'elle admire, qu'elle tourne et qu'elle retourne, comme un bijou trouvé sur la table, et dont elle s'amuse à faire tinter le talon sonore. Ses bras déroulent, autour de sa tête, de sveltes guirlandes, ou rasent la terre comme des ailes. Elle fait la cour à sa beauté; elle l'étale, elle la pavane, elle lance sa jambe en avant, d'un éblouissant coup de basquine. *E ben tirada esta!* grommellerait, entre ses dents, la vieille de Goya. Elle se mire amoureusement dans le cercle des yeux ardents qui l'entourent. Bientôt l'enthousiasme saisit les spectateurs, ils

ôtent leurs chapeaux, défont leurs vestes, dénouent leurs ceintures, et les jettent, pêle-mêle, à ses pieds. La danseuse s'affaisse lentement et s'accoude sur ce trophée d'un air triomphal.

Quelques pas ont conservé, presque entièrement, le caractère oriental. On y retrouve le style de ces danses mauresques où le buste se meut sur des jambes presque immobiles, et dans lesquelles la danseuse ressemble à une femme pétrifiée jusqu'à la ceinture qui s'agiterait, en tous sens, pour se retirer de sa gaîne. Les pieds sont libres, il est vrai, mais ils caracolent en un cercle étroit; le mouvement se concentre dans les torsions et dans les ondulations de la taille. Rien de plus saisissant, de plus étrange. Si la danse européenne a les ailes de l'oiseau, la danse orientale a les anneaux du serpent. L'oiseau vous charme, mais le serpent vous fascine. Lorsque ce pas est exécuté par une danseuse de pure race, l'illusion est complète, vous croyez voir une almée arabe danser la *Zambra* sur le parvis de la Cour des Lions, devant le calife, assis au fond dans une pose d'idole... Il la regarde de son grand œil fixe bordé d'antimoine, et sa main, chargée de bagues, caresse lentement sa barbe tressée.

# IV

# LES CHATS

## I

Il y a cent cinquante ans, Paradis de Moncrif, secrétaire du comte-abbé de Clermont, poète de cour, homme à la mode, chansonnier en vogue et futur académicien, fit paraître l'*Histoire des Chats*, « dissertation sur la prééminence des chats, dans la société, sur les autres animaux d'Égypte, sur les distinctions et privilèges dont ils ont joui personnellement, sur le traitement honorable qu'on leur faisait pendant leur vie, et des monuments et autels qu'on leur dressait après leur mort, avec plusieurs pièces qui y ont rapport ». C'était une compilation moitié savante et moitié frivole, quel-

que chose comme une étagère de statuettes de chats égyptiens reproduits en porcelaine de Saxe et de Sèvres. L'auteur y prenait la défense des chats avec un froid et fin badinage. Les réflexions et les plaisanteries, les madrigaux et les aperçus, l'histoire naturelle et l'histoire ancienne, le bel esprit et l'érudition se mêlaient ingénieusement dans son livre. Sous sa couleur de pastel fané, il a conservé quelque grâce. On le relit encore avec agrément.

L'ouvrage à peine mis au jour déchaîna sur Moncrif une bourrasque de moqueries et de rires. Il grêla des épigrammes, il plut des chansons. L'idée qu'on pût sérieusement s'occuper des chats, écrire un livre sur eux, semblait à tout le monde la plus impertinente des lubies. « En vérité, — disait un des cent pamphlets qui s'abattirent sur l'ouvrage, — je ne saurais trop condamner le projet d'un auteur qui choisit un sujet aussi peu intéressant que les chats pour entretenir le public... N'est-ce pas pitoyable de voir un homme d'esprit, capable de faire de bonnes études, perdre cinq ou six années à compiler, dans les auteurs grecs et latins, tout ce qui a pu être dit de bon et de mauvais, de vrai et de faux au sujet des chats? » Quelque temps après, Moncrif sollicitant du comte d'Argenson le brevet d'historiographe de France : « Historio*griffe*, voulez-vous dire? » lui répliqua le ministre. Un libelliste taré du temps, le poète Roy, ayant fait courir sur lui

une injurieuse épigramme, Moncrif riposta par quelques coups de plat d'épée administrés à son insulteur. « Minon! Minon! patte de velours! » lui criait Roy, avec une couardise spirituelle, en se frottant les épaules. Plus tard, quand Moncrif se présenta à l'Académie, on lui jeta ses *Chats* entre les jambes, pour l'empêcher d'y entrer :

Les beaux esprits vont nous apprendre
Qui chez eux doit avoir le pas.
Ils ont des rats, ils ont des rats;
Il leur faut quelqu'un pour les prendre.
Ils choisiront l'auteur des *Chats*...

Trente-cinq ans plus tard, Voltaire, apprenant que Moncrif avait été nommé examinateur de son *Histoire de Russie*, écrivait à d'Argental : « L'auteur des *Chats* n'est pas trop fait pour juger Pierre le Grand : il y a loin de sa gouttière au Volga. » Jamais charivari pareil ne fut donné à un écrivain. Il n'y avait pas, c'est le cas de le dire, de quoi fouetter un chat dans son livre, il y eut de quoi le bafouer et le turlupiner toute sa vie.

Cette émeute littéraire n'était pas tant soulevée par l'ouvrage que par son sujet. L'animal n'existait pas pour les beaux esprits du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. On en était sur lui à la doctrine de Descartes qui n'y voit qu'une machine ambulante, mise en mouvement, comme les horloges, par une combinaison de ressorts.

Malebranche, si débonnaire et si doux, battait sa chienne à outrance, alléguant qu'elle ne sentait point, et que ses cris n'étaient que du vent poussé dans un conduit vibrant. Le cheval n'était admis que grimé en coursier, dans l'alexandrin. Racine fut presque accusé de cynisme poétique pour avoir fait entrer, dans le songe d'*Athalie,* des « chiens dévorants ». La philosophie cartésienne, qui isole l'homme de l'immensité dont il fait partie, qui le sépare de cet inséparable milieu, et fait de sa raison le centre du monde, anéantissait devant lui tous les autres êtres.

Les préjugés s'ajoutaient aux théories pour avilir l'animal. Que pouvaient être les bêtes aux yeux de ces seigneurs et de ces grandes dames de Versailles, qui regardaient à peine comme des hommes les paysans, leurs compagnons de servage? — Une plèbe à quatre pattes ou à plumes, faite pour être attelée, mangée ou tondue, mais indigne d'attirer l'attention du philosophe ou la sympathie du poète. La nature entière était non avenue pour cette société toute factice.

Il n'y avait pas une seule fenêtre ouverte sur la campagne dans l'immense salon qui la renfermait. L'arbre ne figurait dans ses parcs que taillé en monument ou en meuble. On faisait des pyramides et des candélabres avec l'if, des cabinets avec la verdure, des paravents avec les charmilles. L'eau même n'y jaillissait qu'en panaches ou en girandoles. Qui n'est frappé,

en lisant les pièces de théâtre, les poèmes, les romans, les mémoires du temps, de la singulière odeur de renfermé qu'ils exhalent! Pas un rayon de soleil, pas un souffle de vent ne pénètrent sous ces portiques solennels, dans ces appartements magnifiques. Jamais un chant d'oiseau n'accompagne de loin la plainte mélodieuse des héroïnes de Racine. C'est à peine si l'on voit, une fois, briller les étoiles à travers la voûte des tragédies de Corneille. Le ciel n'apparaît que « déguisé en Scaramouche », dans une comédie de Molière. Quelques coins de paysage rencontrés çà et là, dans les lettres de madame de Sévigné : « Le triomphe du mois de mai... Ah! la jolie chose qu'une feuille qui chante! Ces beaux jours de cristal de l'automne qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids... » vous font l'effet d'oasis rencontrées dans un désert où tout serait marbre et or.

La Fontaine seul, au XVII^e^ siècle, proteste, avec une douceur virgilienne, en faveur de la nature répudiée. Ses *Fables* ouvrent un asile aux animaux bannis : sous les masques de l'apologue, ils peuvent s'y ébattre en toute liberté. Non content de les mettre en scène, il plaide timidement, contre le mécanisme de Descartes, la cause de leur âme. Il n'ose appeler ainsi l'intelligence légère dont il les anime ; mais on croirait lire une psychologie des sylphes dans les vers charmants où il la décrit :

Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
Je subtiliserais un morceau de matière
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi, plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée?.....

Aux théories de la bête-machine il oppose les ruses du cerf relancé :

Que de raisonnements pour conserver ses jours!

les feintes de la perdrix qui fait la blessée et traîne l'aile, pour détourner le chasseur de sa couvée en péril, la tactique militaire des renards de Pologne, le stratagème de deux rats pour emporter un œuf dans leur trou.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

La cause de La Fontaine est gagnée désormais par le sentiment et par la science. L'animal, au XIX[e] siècle, est monté en grade. Il a repris son rang dans la grande parenté des êtres. On n'hésite plus à recon

naître que son instinct est l'ébauche d'une âme. Un pâtre arabe, devenu vizir, se plaisait à regarder les haillons rustiques de ses premiers ans. De même, l'homme penché sur la bête obscure y retrouve ses appétits et ses passions, ses vices et ses vertus, à l'état d'enfance.

Un poète a appelé le chien un « candidat à l'humanité ». Tous les animaux qui vivent près de l'homme méritent, plus ou moins, cette candidature. Quelle collaboration intelligente ils lui prêtent ; que d'efforts pour le comprendre, que de questions muettes balbutie le regard qu'ils lèvent vers leur maître ! Parfois aussi, il semble que leurs yeux expriment la tristesse d'une âme emprisonnée dans une forme infime, par un enchantement ou une expiation. Tel profil de cheval douloureusement résigné, tel masque de singe esquissant un sarcasme ou une réflexion, feraient croire aux métempsycoses de l'Inde et aux métamorphoses de la Grèce ! Et ceci me rappelle une belle légende musulmane : Moïse, chassé par une peuplade barbare de la citerne où il menait boire ses chameaux, changea en singes ces hommes inhospitaliers. Ces singes habitent, depuis leur transformation, les palmiers d'une oasis qu'ils remplissent de leurs cris et de leurs gambades. Mais, de temps en temps, ils se souviennent qu'ils ont été autrefois des hommes. Alors on les voit cesser leurs jeux et interrompre leurs gri-

maces. Ils s'accroupissent tristement à terre, leurs traits mobiles redeviennent sérieux et pensifs, une lueur de raison éclaire la vague folie de leurs yeux. Ils rêvent, ils se rappellent, ils ont la nostalgie de la race dont ils sont déchus, ils plongent dans leurs mains noueuses leurs têtes dégradées, et de grosses larmes roulent silencieusement sur leurs joues.

Cette réhabilitation a produit une littérature toute nouvelle. Les animaux n'avaient que des naturalistes pour les décrire et des savants pour les disséquer ; ils ont aujourd'hui des biographes pour raconter leur vie instinctive, des poètes pour interpréter leur âme silencieuse.

## II

Entre tous, le chat est celui que la plume a le plus amoureusement caressé. On ne l'aime et on ne le hait pas à demi. Comme certaines femmes étrangement gracieuses, bizarrement jolies, dont le visage a le mystère d'un masque inquiétant, il inspire des antipathies et des attractions d'une violence égale. Pour ma part, je ne comprends que les prédilections qu'il inspire ; je suis de ceux qu'ensorcelle la bête aux yeux d'or.

Son enfance est ravissante. Quelle danseuse andalouse, quel arlequin bergamasque vaut un petit chat jouant dans la chambre, avec un peloton de laine, un chiffon de papier, un rayon de soleil? Par l'élasticité de ses bonds, par le jeu agile de ses griffes, il donne des ailes à l'objet qu'il poursuit, et lui-même en prend. On croit voir une petite chimère courant après un oiseau. Ses mines éveillées, mutines, ironiques ont la finesse des grimaces d'un mime. Carlin, le célèbre Arlequin de la comédie italienne, avait toujours un petit chat pour maître. Il s'exerçait à reproduire, sur la scène, ses souplesses et ses gentillesses, et le jeu de sa batte imitait de loin les mouvements de sa queue folâtre. Lorsque le chat grandit, de puérile qu'elle était, sa grâce devient féminine. La fable, métamorphosant une chatte en femme, en a donné le vivant symbole. Qu'il est charmant sous la caresse, le dos gonflé, l'échine onduleuse, rétrécissant jusqu'à n'en plus faire qu'un point d'or l'I majuscule qui barre ses prunelles! La main humaine semble l'imprégner d'une électricité voluptueuse. Le roucoulement de la colombe est moins amoureux que le ronron d'un chat câliné. Sa toilette, qui prédit le temps, a des élégances qu'envierait une comédienne s'ajustant devant son miroir. Lorsque, de sa patte ou de sa langue rose, il lustre délicatement sa fourrure, on croit voir une houppe poudrée voltigeant sur une jolie joue. Le sommeil l u

imprime des poses d'une mollesse délicieuse; il s'y fond, il s'y dissout, il y prend les formes éparses d'un serpent qui se dénoue au soleil. Quand il joue ou quand on l'agace, ce sont des postures de panthère folâtrant avec une bacchante. Car l'originalité du chat est d'offrir en lui une miniature exquise et inoffensive des bêtes fauves. Ses allongements de patte sur le tapis de la chambre rappellent la marche du tigre rôdant dans les jungles. Il guette la souris au bord de son trou avec la patience rampante d'un léopard embusqué sur le passage d'une gazelle. L'œil du rêveur le grandit et le transpose dans les paysages meurtriers de la zone torride. Hanté par lui, illuminé de ses yeux fiévreux qui reluisent derrière les feuillages, le jardin devient une forêt de l'Inde.

De cette parenté avec les grands fauves, le chat n'a gardé que l'amour de l'indépendance. C'est un barbare adouci, sans être avili par la civilisation qui l'a captivé. Il accepte l'apprivoisement, mais non le servage. Génie familier de la maison, il n'entend pas en être l'esclave. Les nègres disent que le singe est une espèce d'homme qui feint de ne pouvoir parler pour n'être point contraint au travail. De même le chat, en entrant dans la famille des animaux domestiques, s'est déclaré impropre à toutes les œuvres serviles. Le seul office qu'il rende à son maître n'est pour lui que l'assouvissement d'un instinct. Il chasse

pour son compte, lorsqu'il fait la guerre aux souris et mange le gibier que le chien rapporte. En échange du gîte et de la pâture, il n'offre que sa cohabitation et son amitié. Cette amitié reste volontaire ; elle a ses caprices, ses intermittences, ses réserves ; le chat traite son maître d'égal à égal. « Comment l'homme, — dit Montaigne, — cognoist-il par l'effort de son intelligence les branles internes et secrets des animaux? Par quelle comparaison d'eulx à nous conclud-il la bestise qu'il leur attribue ? Quand je me joue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy plus que je ne fais d'elle? Nous nous entretenons de singeries réciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi elle a la sienne. »

Contre l'emprisonnement de la chambre, le chat a, d'ailleurs, l'échappatoire du grenier ou de la gouttière. Sur les toits hérissés de tuyaux, dans les vastes galetas où les rats fourmillent, il reconquiert sa sauvagerie primitive. La nuit surtout, mettant bas, comme une livrée, sa mansuétude domestique, il rentre d'un bond dans la vie féline. C'est l'heure de ses amours brûlantes et féroces, qui transforment les pignons bourgeois en crêtes du Brocken : rauquements sourds, épithalames hystériques, batailles ardentes autour de la femelle convoitée, cris d'enfant égorgé dans un sabbat. Sage et rangé le jour, le chat s'électrise sous les rayons de

la lune et se remplit de fureur orgiaque. Sa vie nocturne est un carnaval aérien.

En dehors de ses incartades mystérieuses, quel doux compagnon ! Son affection, pour être discrète, n'est pas moins fidèle. Nullement perfide, quoi qu'on dise, ses griffes ne sortent de leurs fourreaux que lorsqu'elles sont provoquées. Moncrif a justement remarqué l'adresse admirable avec laquelle il faut que le chat se serve de sa patte pour que ses ongles n'égratignent point. S'il ne contractait soigneusement ces griffes irritables comme des sensitives, il nous blesserait à chaque attouchement. On l'accuse d'hypocrisie quand il fait patte de velours, et, à ce moment même, il contraint, pour ne pas griffer, tous les ressorts de son organisme. Un rosier vivant qui rentrerait ses épines, lorsqu'on viendrait respirer ses fleurs, est l'image du chat repliant ses ongles au moindre contact.

La dextérité de ses allures est incomparable. Une chatte traversant à pas menus, sans encombre, une table chargée de verres et de porcelaines, mériterait d'être applaudie, comme une bohémienne dansant sur des œufs. Sparte absolvait les larcins adroits ; il faudrait être plus sévère qu'un archonte spartiate pour se fâcher des vols domestiques que commet parfois ce charmant jongleur. On ferait une pantomime de ses circonvolutions patelines autour du fromage ou du

poisson convoité, et le Gilles de Watteau ne la jouerait pas plus finement.

A propos de Watteau, quelle scène délicieuse il a faite de son *Chat malade*, roulé, comme un poupon, entre les bras d'une petite-maîtresse éplorée! Un docteur de la comédie italienne, calotte au front, lunettes sur le nez, tâte, d'un air magistral, le pouls du matou rétif qui lui fait la moue d'un enfant gâté flairant une médecine. Je m'étonne que Watteau n'ait pas fait entrer plus souvent le chat dans ses tableaux d'arlequinades et de fêtes galantes : lui, le plus félin des peintres, le maître des chatteries et des câlineries féminines.

Aucun animal mieux que le chat ne se plie à la vie intime. Il est en harmonie avec la paix du logis; il n'en trouble ni l'ordre ni la propreté. L'immobilité où la paresse le plonge pendant de longues heures, en fait presque un meuble vivant. Il décore d'une arabesque tous les objets auprès desquels il se pose. Escaladé par lui, le vase s'accoste d'une anse chimérique ; il ajoute un peloton de jais ou de neige à ceux du panier au fond duquel il se roule: allongé entre les pots de fleurs qui bordent une croisée, c'est le sphynx assyrien gardant les jardins suspendus de Sémiramis. Quelle mendicité gracieuse il déploie en circulant autour de la table ! Sa patte s'allonge sur les plats avec des gestes puérils ; il a des façons de se

frotter aux jambes des convives qui équivalent au mouvement d'un enfant tirant sa mère par la robe. La gourmandise, si laide chez les hommes, est pour le chat une gentillesse. Rien ne vaut ses petites mines de dégustation voluptueuse, lorsqu'il lape une soucoupe de lait ou lorsqu'il ronge une arête. C'est la sensualité à l'état d'extase. En dehors de l'heure des repas, sa tranquillité, sa réserve, son habitude presque claustrale du silence en font le compagnon prédestiné de l'artiste et de l'écrivain. Son ronflement guttural accompagne gravement la pensée. A côté du travail réel, il fait comme le bruit d'une tâche invisible. On dirait une fée filandière tournant ses fuseaux dans un coin de la chambre ou de l'atelier.

Aussi les poètes ont-ils presque toujours vécu avec les chats en amis intimes. Ils sont, comme eux, nerveux et nocturnes; comme eux, ils ont le goût des parfums et l'amour de la rêverie. On montre, à Arqua, le squelette du chat de Pétrarque. Dans un triste et charmant sonnet, le Tasse, n'ayant pas de chandelle pour écrire, prie sa chatte de lui prêter la lampe de ses yeux. Ronsard, il est vrai, leur a lancé cette brutale boutade :

Homme ne vis qui tant haïsse au monde
Les chats que moy, d'une haine profonde.
Je hay leurs yeux, leur front et leur regard,
Et, les voyant, je m'enfuy d'autre part,

Tremblant de nerfs, de veines et de membre,
Et jamais chat n'entre dedans ma chambre;
Abhorrant ceux qui ne sçauroient durer
Sans voir un chat auprès d'eux demeurer.

En revanche, un autre poète de la Pléiade, Joachim du Bellay, a rimé l'oraison funèbre de son chat Beland en vers vifs, agiles, bondissants, qui saisissent ses ébats au vol :

Mon Dieu! quel passe-temps c'estoit,
Quand ce Belaud virevoltoit,
Follastre autour d'une pelote,
Quel plaisir quand sa teste sotte
Suyvant sa queue en mille tours,
D'une roue imitait le cours;
Ou quand, assis sur le derrière
Il s'en faisoit une jartière
Et monstrant l'estomac velu,
De panne blanche crespelu,
Sembloit, tant sa trogne était bonne,
Quelque docteur de la Sorbonne;
Ou quand, alors qu'on l'animoit,
A coups de patte il escrimoit,
Et puis appaisoit sa cholère
Tout soudain qu'on lui faisoit chère!

De notre temps, le chat a été tout à fait promu à la dignité d'animal de lettres. Chateaubriand l'aimait par misanthropie. « J'aime dans le chat, — disait-il à M. de Marcellus, — ce caractère indépendant et presque ingrat qui le fait ne s'attacher à personne... Le chat que vit seul, il n'a nul besoin de société, il n'obéit

quand il veut, fait l'endormi pour mieux voir, et griffe tout ce qu'il peut griffer. Buffon a maltraité le chat; je travaille à sa réhabilitation, et j'espère en faire un animal convenablement honnête, à la mode du temps. » M. Champfleury donne, quelque part, le portrait du chat de Victor Hugo, matou à face léonine, qui trônait, comme un griffon carlovingien, sous le dais rouge de son salon de la place Royale. La maison de Sainte-Beuve était hospitalière à la race féline, et il a dessiné, dans un fin sonnet, les bonds en zigzag du jeune chat courant après un reflet. Pour Théophile Gautier, les chapitres des chats de sa *Ménagerie intime* sont intitulés : *Dynastie blanche* et *Dynastie noire;* c'est tout dire. Chez lui, les chats ne sont pas les hôtes, mais les rois, les Rois fainéants du logis.

## III

Les chats étaient adorés dans l'antique Égypte; ils eurent là leur paradis terrestre et leur âge d'or. Œlurus, le dieu de leur race, portant une tête féline sur son corps humain, avait son temple et son sacerdoce. La fable de la chatte métamorphosée en femme était réalisée par la déesse Bast, dont quelques statues

nous ont transmis l'imposante image. L'une d'elles la représente assise sur un trône, les mains sur ses genoux, dans une royale attitude. Elle tient le *tau* osirien; une guimpe dentelée encadre sa tête de chatte ajustée sur un corps de femme. Une autre statue, singulièrement mystérieuse, la montre debout, les épaules couvertes d'une mante plissée qui découvre sa gorge de vierge. Une tunique rayée la serre étroitement jusqu'au-dessus des chevilles; de la main droite, elle presse sur sa poitrine une tête d'homme bridée d'un demi-cercle au menton; à son bras pend le seau sacré. Les statuettes de chats abondent dans les musées égyptiens, taillées à grandes lignes, dans ce style laconique et fier, exprimant non pas l'individu mais le type que les anciens appliquaient à la sculpture d'animaux. On dirait de petits lions au repos.

Des lois terribles protégeaient leur existence dans l'Égypte entière. Leurs meurtriers étaient punis de mort. Aussi, du plus loin qu'il apercevait un chat étendu sur la voie publique, le passant s'arrêtait court, et protestait à grands cris de son innocence. Diodore de Sicile raconte qu'il vit, pendant son voyage en Égypte, la populace assiéger la maison d'un Romain qui avait tué un chat par mégarde. Ni le *civis romanus sum*, ni l'intervention du roi Ptolémée, ne purent l'arracher au supplice. Quand un chat mourait de vieillesse ou de maladie, tous les habitants de la mai-

son se rasaient les sourcils, en marque de deuil. Hérodote raconte que, lorsqu'un incendie éclatait, les Égyptiens se préoccupaient, avant tout, de sauver ces pénates vivants du foyer. « Mais les chats, — dit-il, — poussés par une impulsion surnaturelle, sautaient par-dessus les hommes et se précipitaient dans les flammes. C'était alors un deuil public, comme de victimes propitiatoires, immolées d'elles-mêmes au salut du peuple. » Lorsqu'un Égyptien en voyage rencontrait un chat sans asile, il le ramenait avec lui, dût-il mendier en route de quoi le nourrir. C'était pour lui un devoir sacré de rapatrier l'animal divin. L'embaumement lui réservait ses plus rares honneurs. Tel chat dort dans sa boîte de carton doré, le visage peint, comme un Pharaon. Vis-à-vis de Beni-Hassan, d'immenses hypogées creusés dans le roc leur sont consacrés. Là gisent, en files symétriques, des milliers de chats empaquetés de longues bandelettes. Les rats triomphent dans cette nécropole, comme les Juifs sur les ruines de Ninive et de Babylone.

De son apothéose égyptienne, le chat a gardé la dignité d'une idole déchue. On dirait qu'il se souvient vaguement d'avoir été dieu. Sa fainéantise majestueuse est celle d'une bête sacrée nourrie dans des temples. De l'Égypte encore, il a retenu les poses de sphinx qu'il prend au coin de l'âtre, le nez sur les chenets, humant la flamme qui lui rappelle le soleil du Nil.

Le chat semble avoir été étranger à la Grèce et à Rome. Il n'apparaît pas dans l'Olympe, parmi les animaux familiers des dieux. Éros, avec lequel il aurait formé des groupes si charmants, ne joue jamais avec lui. Vénus, sans doute, aurait eu peur qu'il ne croquât ses colombes. On se le figure encore volontiers accompagnant de son rouet le fuseau des Parques, ou gravement assis dans une fourrure noire, au pied du trône noir où siège Proserpine.

Il aurait été digne aussi d'être, à demi sauvage, le compagnon de Diane. Comme elle, il est nocturne et furtif, âpre à la chasse et d'humeur errante. N'est-il pas d'ailleurs, par excellence, la bête lunatique? Une sympathie secrète semble l'attacher à l'astre changeant : « La chatte,— dit Plutarque, traduit par Amyot, dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, — est l'image de la lune, à cause de la variété de sa peau et parce qu'elle besongne la nuit et qu'elle porte premièrement un chaton à la première portée, puis à la seconde deux, à la troisième trois, et puis quatre, et puis cinq, jusques à sept fois ; tant qu'elle en porte en tout vingt-huit, autant comme il y a de jours de la lune : ce qui à l'adventure est fabuleux. Mais bien est véritable que les prunelles de ses yeux se remplissent et s'élargissent en la pleine lune, et, au contraire, s'estroisissent et se diminuent au décours d'icelle. »

Pas plus que dans la mythologie, le chat ne figure

dans la poésie de la Grèce. L'*Odyssée*, l'épopée familière du monde hellénique, ne l'a point admis à son vaste foyer. Le chien d'Ulysse n'a pas pour pendant la chatte de Pénélope. A peine sa silhouette se profile-t-elle rapidement au bout d'un vers de Théocrite : « Eunoa ! — crie Paxinoé, appelant une esclave, dans *les Syracusaines*. — ... Qu'elle est lente ! C'est affaire aux chattes de dormir mollement. Remue-toi donc; vite, de l'eau ! » Cette allusion est la seule trace qu'on trouve du chat, dans les livres grecs. Même silence à Rome : on ne l'entrevoit jamais parmi les lares enfumés de l'âtre latin ; on n'entend pas un seul miaulement entre les cris d'animaux qui remplissent les *Géorgiques* de leur sourd concert.

En revanche, l'Islam, comme l'Égypte, a consacré ce tranquille commensal de la tente et de la maison. Le chat n'a-t-il pas avec l'Oriental une vague ressemblance? Il est, comme lui, fataliste et polygame, taciturne et contemplatif. Sa vie n'est, comme la sienne, qu'une sieste torpide, entrecoupée de crises voluptueuses. Il lèche la main du maître et il la mord quelquefois Ses pattes moelleuses se traînent sur les tapis avec une lenteur de babouches. Son pelage a la mollesse et l'ampleur des robes asiatiques. Quand il s'enfonce, roulé en boule, dans les coussins d'un divan, vous diriez un pacha donnant une audience. Son râle cadencé rappelle la récitation monotone des chapelets

turcs. Si les bêtes avaient des religions, le chat serait musulman.

Les livres arabes racontent sur lui de curieuses légendes. L'origine qu'ils lui donnent est étrangement poétique. Les rats, disent-ils, infestant l'arche, Noé voulut les détruire. Il s'approcha du lion et le souffleta sur la face. Ce soufflet fit éternuer le lion, et le chat jaillit de l'éternuement. Ce mythe bizarre recèle une analogie d'une vérité saisissante. Un chat furieux, prêt à sauter au visage, les yeux flambants, le nez froncé, le poil hérissé, ramassé et pelotonné dans sa petite rage, ne donne-t-il pas l'idée de cette incarnation fantastique : l'éternuement d'un lion ?

Une autre fable arabe le fait naître des amours fortuites d'une lionne et d'un singe. Symbole qui peint encore avec une pittoresque justesse le mélange de malice et de violence, de familiarité et de sauvagerie qui caractérise sa nature.

Une belle histoire orientale, à la gloire des chats, est celle que Debreves et Villemont rapportent dans leur *Voyage du Levant*. Ils virent à Chypre les ruines d'un monastère dont les moines entretenaient une armée de chats ayant pour mission de faire la guerre aux serpents qui ravageaient l'île. Lorsque la cloche du couvent sonnait l'heure du repas, ces templiers fourrés accouraient au galop vers le réfectoire ; puis

ils retournaient jusqu'au soir guerroyer contre les reptiles, et ne rentraient qu'à la nuit.

Les barbares semblent avoir honoré le chat : il figurait, comme symbole d'indépendance, sur les étendards des Suèves et des Vandales. Freya, la Vénus scandinave, la douce et secourable déesse qui métamorphosait en oiseaux ceux qui désiraient quitter la forme humaine, glissait sur les neiges infinies du Nord dans un char traîné par deux chats.

Tout au contraire, le moyen âge chrétien exécra et maudit le chat. Il voyait en lui l'animal domestique de la sorcellerie. On comprend l'effroi qu'il inspirait dans cette nuit du monde. Toute la nature alors était suspecte et damnable. Combien devait l'être la bête clandestine et mystérieuse entre toutes ! N'était-ce pas une flamme d'enfer qui couvait dans ses yeux perfides ? D'où sortaient les étincelles dont sa fourrure pétillait pendant les orages ? Il n'était pas jusqu'à son ronron caverneux qui ne semblât le grommellement d'une incantation.

Dans les miaulements effrénés qui, la nuit, remplissaient les toits, le prêtre et le juge distinguaient les cris de ralliement des sorcières allant au sabbat : *Emen hétan ! emen hétan !* — « Ici et là ! ici et là ! » Au XVII[e] siècle, c'était encore une croyance populaire que, la veille de la Saint-Jean, il ne restait pas un seul chat dans les villes, parce qu'ils se rendaient, ce jour-

là, à un sabbat général. De là ces exécutions cruelles de chats jetés tout vifs dans les feux en plein air de la Saint-Jean. A Metz, ce supplice était une cérémonie officielle, comme un autodafé espagnol. Les magistrats de la ville venaient publiquement exposer un chat dans une cage placée au-dessus d'un bûcher. On y mettait le feu en grand appareil, et, aux cris affreux que poussait la bête, le peuple croyait faire souffrir encore une vieille sorcière, qui, disait-on, s'était autrefois métamorphosée en chatte, lorsqu'on allait la brûler.

Tous les animaux étaient plus ou moins entrés dans le cercle de la chrétienté. L'âne et le bœuf avaient réchauffé de leur souffle l'Enfant Jésus dans la crèche; le coq chanta au reniement de saint Pierre; le chameau avait conduit les mages à Bethléem; le lion avait servi saint Jérôme et enseveli les Pères du désert; on avait vu, à Padoue, un cheval s'agenouiller devant le ciboire porté par un prêtre; le crucifix avait sanctifié le cerf en germant entre ses ramures; le chien escortait saint Roch; le cochon même s'était abrité sous le froc du vieux saint Antoine. Seul, le chat, presque sauvage encore, échappé des forêts celtiques, toutes bruissantes des souffles de la magie, semblait excommunié de la vie chrétienne. Un seul saint avait voulu de sa compagnie, et encore était-ce le plus contesté de tous : saint Yves, l'avocat, contre

la canonisation duquel protestait l'antienne populaire chantée à sa fête :

*Advocatus et non latro,*
*Res miranda populo !*

Cette bête maudite qu'on lui rejetait, la sorcellerie l'adopta : elle devint son fétiche et son auxiliaire. Les sorcières, pour aller au sabbat, enfourchaient parfois la maigre échine d'un chat de gouttière. Souvent aussi elles y dansaient avec des chats gigantesques. Chaque sabbat avait son chat de chasse qu'on appelait l'*emporteur*. On le lançait, comme un limier, sur les basses-cours du voisinage, et il devait procurer au diable des provisions pour le banquet offert à son peuple. Mais l'animal vorace se repaissait souvent en route, jusqu'à rendre gorge, des victuailles qu'il avait volées. Son noir vomissement souillait les sentiers ; on l'appelait « le beurre des sorcières », et sa trace faisait découvrir la place du sabbat.

D'après la plus ancienne description de ces orgies diaboliques, le chat y aurait eu autrefois l'honneur d'incarner Satan. « Quand ils reçoivent un novice, — dit Grégoire IX, dénonçant, dans une lettre écrite à l'archevêque de Mayence et à l'évêque d'Hildesheim, les initiations des hérétiques stadingiens, — et quand ce novice entre pour la première fois dans

leurs assemblées, il voit un crapaud de la grandeur d'une oie. Les uns le baisent à la bouche, les autres par derrière. Puis ce novice rencontre un homme pâle ayant les yeux très noirs, et si maigre, qu'il n'a que la peau et les os. Il le baise et le sent froid comme une glace. Après ce baiser, il oublie facilement la foi catholique. Ensuite ils font ensemble un festin, après lequel un chat noir descend du haut d'une statue qui se dresse dans le lieu de l'assemblée. Le novice baise le premier ce chat par derrière, puis celui qui préside à l'assemblée, et les autres qui en sont dignes. Les imparfaits reçoivent seulement le baiser du maître. Ils promettent obéissance ; après quoi, ils ôtent les lumières et commettent entre eux toute sorte d'impuretés. »

Entre autres privilèges diaboliques, le chat passait pour avoir, comme les démons, le don de possession des corps et des âmes. Martin Veinrich raconte, dans son *Commentaire de l'origine des Monstres*, qu'une jeune fille de Breslau, en Silésie, attaquée d'épilepsie, but, pour se guérir, du sang de chat, sur le conseil d'une vieille femme. « Mais tost après la pauvre fille changea de naturel, et par intervalle prenait le naturel des chats, miaulant, sautillant, se contournant et courant, comme font tels animaux, espiant fort coitement les rats et les souris, par tous les coins de la maison, et essayant, en toutes sortes, de les attraper.

Elle continuait en tels exercices de chat jusques à ce que la véhémence de l'accès fût passée. »

Parfois aussi les sorcières se changeaient en chattes pour assouvir leurs fureurs lascives. Les livres des démonographes et les procès d'Inquisition sont pleins de ces métamorphoses effroyables. Une nuit, des chattes noires se jetèrent sur les habitants d'un château : les hommes attaqués se défendirent; quelques-unes des bêtes enragées restèrent sur le carreau; les autres reçurent des coups de pique ou d'épée. Le lendemain, sur l'emplacement du combat, au lieu de chattes crevées, on trouvait des femmes mortes; et telle duègne hypocrite, telle matrone béate qui, le jour, ne quittait pas son rosaire, saignait au cou ou au visage des blessures faites, la veille, aux bêtes diaboliques.

Les frères Grimm ont recueilli, en Saxe, l'effrayante légende d'une servante qui, chaque dimanche, disparaissait de la danse et reparaissait, une heure après, en sueur et les yeux hagards. Un jour, on s'entendit pour la suivre; elle prit le chemin des champs et courut, sans regarder derrière elle, se fourrer dans la cavité d'un vieux saule. Les paysans qui la suivaient attendirent, cachés derrière un buisson. Ils virent bientôt une chatte s'élancer de l'arbre et prendre sa course à travers les prés. On s'approcha du saule : le corps de la servante gisait dans le tronc, engourdi

et raide. On eut beau le secouer, il ne donna pas signe de vie. Les hommes, effrayés, retournèrent à leur embuscade. Au bout d'une heure, la chatte revint et se glissa doucement dans le saule. Un instant après, la servante en sortit et retourna au village.

Le conte est plus sympathique au chat que n'est la légende. Il y joue, presque toujours, le rôle d'un valet de comédie adroit et fidèle, d'un Mascarille à quatre pattes qui chasse à la fortune pour un jeune maître pauvre, et lui rapporte, entre ses griffes, l'anneau nuptial, quelquefois même la couronne d'une princesse.

« Sordine meurt et laisse trois enfants : Dussolin, Tesifon et Constantin le Fortuné. Ce dernier, par le moyen d'une chatte, acquiert un puissant royaume. » C'est le titre du conte de Straparole dont notre Perrault a fait son *Chat botté*. Conte merveilleux, qui grave, sous une forme féerique, dans l'esprit de l'enfant, la première bête que ses yeux ouverts à la vie ont vue rôder près de son berceau. Ainsi touché de la baguette des fées, le chat en garde la marque ; les fables de La Fontaine viennent plus tard achever le charme. L'imagination s'empreint des attitudes, des ruses, des fourberies à demi humaines qu'elles lui prêtent : il reste toujours pour elle un animal enchanté !

# LES ÉLÉPHANTS

Cela m'a toujours déplu de voir cette bête antédiluvienne faire le métier des chevaux savants et des chiens instruits. La clownerie, qui fait monter les autres animaux en grade, est une déchéance pour le noble et sage éléphant. Je crois voir un patriarche faisant le bouffon. Quelque chose d'humain anime ce géant, une étincelle d'âme anime ce monolithe ambulant. Sa masse n'a rien de brutal, sa monstruosité n'a rien de hideux. Cette vaste tête à l'œil rusé, éventée par des oreilles aux plis d'étendard, semble couver les secrets du monde primitif. « Il y a quelque chose là, » sous les plans de coupole de son front bombé. Le nez fantastique qui la termine, cette trompe subtile et terrible qui peut à la fois déraciner un arbre et

cueillir une fleur, étouffer un tigre et relever un enfant, donne l'idée d'un organe intellectuel bien plus que bestial. On la verrait sans trop d'étonnement manier un outil.

La structure de l'éléphant est abrupte, mais à la façon de celle des rochers; il n'est pas plus laid qu'une montagne n'est difforme. Dieu se vante, dans le Livre de Job, de l'avoir créé : « Voici donc Béhémoth que j'ai fait avec joie. Il mange l'herbe comme un bœuf; ses os sont des tubes d'airain, ses membres sont des barres de fer. C'est la première des œuvres de Dieu. Son créateur lui a fait don de son glaive. »

La grâce même n'est pas absente de cette lourde masse. Les poètes indiens comparent souvent la démarche d'une jeune fille à celle d'un jeune éléphant. Nous regardions, l'autre jour, s'ébattre les deux petits éléphants du Jardin des Plantes. Ils se cherchaient, s'évitaient, se poussaient du front, grimpaient l'un sur l'autre, avec une gentillesse gigantesque. Leurs trompes s'enlaçaient, souples et folâtres, comme des bras d'enfants. A chaque instant, ils formaient des groupes faits à souhait pour la décoration d'une pagode ou pour les fantaisies de la porcelaine. On ne se figure point l'horrible hippopotame, ronflant et clapotant dans les fleuves sacrés de l'Éden; mais l'imagination n'éprouve aucune répugnance à se représenter l'éléphant suivant Ève dans le jardin céleste, et lui cueillant

délicatement, du bout de sa trompe, es fruits et les fleurs que sa main ne pouvait atteindre.

Un vague respect se mêle à l'étonnement qu'inspire ce grave ancêtre du règne animal. Ses instincts ressemblent à des vertus. Prudent comme un vieillard, frugal comme un cénobite, il a le sentiment du bienfait et le ressentiment de l'injure. Ses mœurs trahissent une moralité mystérieuse. On sait la pudeur qui préside à ses rares hymens, et dont se rient méchamment les singes, qui le poursuivent d'arbre en arbre, lorsqu'il courtise sa femelle. Le couple éperdu fera vingt lieues, s'il le faut, pour échapper à leurs yeux obscènes : il ne veut aimer qu'au désert.

On comprend que l'Inde ait déifié ce colosse. Les âmes des divinités viennent de temps à autre s'enfermer dans ses flancs grossiers, comme des ascètes qui s'enfoncent dans le creux des rochers arides. Ganésa, le dieu de la Sagesse indienne, porte une tête d'éléphant sur un corps humain. Je n'oublierai jamais l'impression de majesté monstrueuse dont je fus frappé lorsque, entrant dans le musée de Leyde, je me trouvai face à face avec la statue du Dieu proboscidien. Il siège, tiare en tête, sur un fauteuil de granit, dans une pontificale attitude. Des colliers cerclent ses défenses, de lourds anneaux pendent à ses oreilles; sa trompe au repos dort enroulée sur sa poitrine, comme un serpent familier; ses petits yeux, clignotant

dans leur réseau de rides, contemplent amoureusement la fleur de lotus que porte sa main. On dirait le pape du panthéisme assis dans sa chaire et méditant les mystères cosmogoniques de la création.

L'antiquité classique elle-même, si éloignée du culte de l'Orient pour les animaux, n'a pu se défendre envers l'éléphant d'une superstition religieuse. Ses naturalistes en parlent comme d'un homme énorme. Pline vante littéralement sa probité, sa prudence, son équité, sa clémence, et même sa piété! Il dit que l'éléphant adore le ciel, et que, le matin, il salue de sa trompe le soleil levant. L'écrivain latin raconte qu'en Afrique, à chaque nouvelle lune, on voit des troupeaux d'éléphants descendre des forêts sur la rive des fleuves, et, là, se purifier, en l'honneur de l'astre, par des aspersions solennelles. Dion Cassius dit qu'au temps où la nouvelle lune paraît sur l'horizon, ils assemblent des fleurs pour lui en composer un bouquet. Élien rapporte qu'on a entendu un éléphant parler, et qu'on l'a vu écrire des sentences sur le sable avec sa trompe. Pline affirme encore qu'ils connaissent la foi du serment, et que les éléphantarques ne parviennent à les embarquer qu'en leur jurant de les ramener, après la guerre, au pays natal.

Les relations modernes égalent presque en merveilleux ces fables antiques. Un officier anglais, le lieutenant Bacon, raconte qu'ayant perdu, dans une partie

de chasse, la cheville de son ombrelle, il ordonna au mahaut de son éléphant d'arrêter et de lui chercher un morceau de bois sec pour la remplacer. L'homme lui répondit que l'éléphant, tout en poursuivant sa route, trouverait bientôt ce qu'il demandait. Le conducteur frappa l'animal de on marteau de commandement comme pour l'avertir, et lui parla longemps à haute voix. L'éléphant ramassa d'abord une poignée de feuillage qui fut rejetée; puis une poignée de poussière qui lui valut deux ou tros coups de marteau accompagnés d'injures et de reproches sur son ineptie. Alors l'animal présenta un grand morceau de bois : cette fois, le mahaut le loua de son intelligence, mais il lui expliqua par signes que le morceau était toujours trop gros pour l'usage auquel il devait servir. Un instant après, l'éléphant, marchant toujours, tendait à son maître un ra eau sec de la dimension qu'il lui avait indiquée. Un autre voyageur anglais rapporte que, dans une campagne, les cipayes employaient les éléphants à traîner l'artillerie, en poussant avec leur front les canons et les obusiers. Pour les décider à cette pénible manœuvre, on leur promettait de l'eau-de-vie, et les animaux entraient en fureur si la ration de *brandy* promise ne leur était pas servie après le travail.

Au XVIe siècle, la garnison portugaise de Cochin possédait un éléphant de génie, dont l'historiographe de la

couronne, Damian de Goes, a écrit l'histoire. Employé le jour aux travaux de la forteresse, il s'acheminait, le soir, vers la plage où l'attendaient ses clients. Ceux-ci le chargeaient de fardeaux à transporter dans toutes les rues de la ville. Après s'être acquitté de ses commissions, l'éléphant revenait chercher son salaire, consistant en pièces de monnaie qu'on lui mettait dans la trompe. uis il se dirigeait vers les boutiques des fruitiers et des boulangers, ne lâchant ses maravédis et ses xéraphins que contre des poignées de gâteaux ou de cannes à sucre. Un agent portugais qui l'avait chargé de porter une futaille de vin, voulut un jour le payer, non pas en monnaie d'éléphant, solide et valable, mais en monnaie de singe, prétextant que, faisant partie du personnel de la forteresse, il pouvait se servir gratuitement des éléphants du roi. L'animal, irrité de sa mauvaise foi, le poursuivit jusqu'à sa maison. Ayant vainement essayé d'en briser la porte, il enlaça le tonneau de sa trompe, courut au rivage et le lança dans la mer.

Les éléphants qu'on montre aujourd'hui dans les représentations du Cirque chassent de cette race et sont de cette force. Ils s'agenouillent au signe de leur cornac, se couchent, se renversent et dansent avec des colliers de grelots attachés aux pieds. Ils se plantent sur leurs deux jambes de derrière, en dressant leurs trompes, dans l'attitude de ces longues

trompettes perpendiculaires dont sonnent les hérauts dans les *Triomphes* des vieux maîtres. A la fin de leurs exercices, l'un d'eux enlève son cornac et l'emporte couché entre ses défenses.

Mais tout dégénère. Que sont ces éléphants prodiges auprès des éléphants des cirques antiques qui dansaient sur la corde, contrefaisaient les gladiateurs, et, revêtus de toges laticlaves, amplement vautrés sur des lits de pourpre, mangeaient le banquet que leur offrait le peuple romain, avec la gravité de pères conscrits soupant chez César ?

# V

# LE MICROCOSME

## NAINS ET LUTINS

### I

Dans le conte d'Hoffmann intitulé : *Histoire héroïque du célèbre ministre Klein-Zach, surnommé Cinabre*, le docteur Prosper Alpanus, donnant à l'étudiant Balthazar une consultation, ouvre un in-folio historié d'images qui figurent une foule de nains de toute forme et de toute espèce. A mesure que le magicien touche un de ces portraits du bout de son doigt, le nain devient vivant, s'élance hors du livre, et se met à cabrioler, en ronflant comme une toupie,

sur la table, jusqu'à ce que le docteur, le saisissant par la tête, le recouche à sa place sur le volume, où il s'aplatit comme une gravure coloriée. Pareille chose m'est à peu près arrivée, en feuilletant tout un fatras de *Leçons* et *Miscellanées*, *Démonologies* et *Démonomanies*, vieux contes et vieilles légendes populaires. Des nains et des lutins ont jailli tout vifs de leurs textes morts, ils ont envahi mon esprit de leur sabbat joyeux ou lugubre. Pour m'en délivrer, je les couche ici sur le papier où le lecteur prendra peut-être quelque plaisir à les voir passer, glissants et rapides, comme des silhouettes fantastiques sur une toile d'ombres chinoises.

## II

C'est évidemment du nain réel qu'est né le nain idéal. La nature a fourni l'ébauche que la fantaisie humaine a ensuite variée en tous sens. Ébauche ignoble et grossière : le nain vivant est un des plus vilains jeux de la nature ironique ou mal outillée. Rien de rebutant comme cette momie puérile, faite de décrépitude et d'enfance, qu'on ne sait sortie des bandelettes du maillot ou des ligatures du sépulcre ; le dos en bosse et le ventre en pointe, avec ses bras qui sont des

membranes, son visage tranché par un nez d'une énormité relative, qui l'accapare comme fait le bec dans la tête de certains oiseaux, sa bouche qui n'a plus de dents ou qui n'en a pas encore : équivoque affreuse du vieillard et de l'avorton.

Les nains ont pourtant joué leur rôle sur le théâtre de l'humanité. Ils n'appartiennent pas seulement à l'histoire naturelle qui les dissèque et qui les embaume; on les trouve, çà et là, nichés dans les recoins de la grande histoire. Les nains ont été longtemps à la mode des civilisations de luxe et de décadence; ils tenaient dans le mobilier du passé la place des magots et des poussahs de la Chine sur nos étagères.

Ils fourmillaient dans l'empire romain. Auguste avait le sien, et, après sa mort, il fit poser sur la tombe qu'il lui éleva sa statuette aux yeux de diamants. Le nain de Tibère avait avec son maître droit d'insolence et de franc parler; et quel groupe tragi-comique devait faire ce singe moqueur tirant les moustaches du vieux tigre bâillant dans son antre! Redoutable d'ailleurs, car il était méchant, comme sont ses pareils. Le corps difforme engendre la haine; ceux qui ont la figure d'un monstre en ont souvent l'âme. Le nain de Caprée se plaisait à dénoncer et à perdre. Un jour qu'il assistait à un grand repas donné par l'empereur, il l'interpella tout haut, en lui demandant pourquoi Paconius vivait encore, étant accusé de lèse-majesté. Tibère lui

imposa sévèrement silence ; mais il fit reprendre les poursuites contre Paconius.

Domitien parlait des affaires publiques au nain vêtu d'écarlate qui ne le quittait pas plus que son ombre. Suétone s'ébahit fort de ce qu'on l'entendit demander à César « s'il savait pourquoi, dans la dernière promotion, il avait donné à Metius Rufus le gouvernement de l'Égypte? » Ce nain était haineux comme celui de Tibère. On sait les transes poignantes auxquelles était en proie Domitien ; le soupçon le tenait dans une inquiétude perpétuelle, les présages réputés funèbres l'agitaient d'affreuses insomnies. Son nain s'amusait à rouvrir chez lui la plaie du soupçon, toujours vive au cœur des tyrans. Il jetait sur le chemin ou sur le portique que l'empereur devait traverser des viandes corrompues, au-dessus desquelles un vol de corbeaux venait bientôt tournoyer ; augure néfaste entre tous. César alors blêmissait d'effroi, et le nain, accroupi dans un angle obscur, ricanait des terreurs du maître. Domitien, il est vrai, prenait ses revanches. Un jour, la fantaisie le prit de recruter tous les pygmées de l'empire : il les équipa en gladiateurs, et les força de s'entre-tuer dans l'arène. On croit entendre cette troupe d'homuncules défiler en trottinant devant la loge impériale, et criant de leurs voix d'oiseaux : *Ave Cesar, morituri te salutant!* Divertissement digne de ce méchant sombre, qui s'amusait, pendant les récréations

de son règne, à embrocher des mouches avec une épingle d'or.

Au temps de Jamblique, vivotait à Alexandrie un nain qui était un grand philosophe. Il s'appelait Alypius, et ses syllogismes étaient renommés. On aurait pu l'emporter dans sa poche comme un opuscule de logique. Il remerciait, dit-on, les dieux de n'avoir chargé son corps que d'une si petite portion de matière. Chose touchante que la joie de ce pur esprit se sentant à peine incarné !

Les rois du moyen âge jouèrent plus tard au pantin avec leurs nains familiers. Ils en firent des marottes vivantes que, d'un geste, ils mettaient en branle. La Renaissance raffola des nains ; elle s'en servit, dans ses fêtes, comme de repoussoirs pittoresques. La marionnette humaine enrubannée, brodée, attifée de perles et de brimborions exotiques, eut alors le prix d'un rare objet d'art. Le nain figure dans tous les galas de l'Europe ; il porte la queue du manteau doré de Venise, il tient sur le poing le papegai de ses patriciennes. Il se roule avec les chats, sous la table des *Banquets* de Paul Véronèse ; il galope à califourchon sur les lévriers des rois et des princes. Il taquine leurs singes, il nargue leurs courtisans, il a sa niche sous le trône et son escabeau au festin royal. La femme en fait son garde du corps : elle aime à traîner en laisse après elle un nabot aux jambes torses et au

nez camard. Cela rehausse sa taille de nymphe et sa beauté de déesse ; cela lui donne l'air d'une fée à laquelle obéit un monstre.

Un nain fut servi dans un pâté, au repas nuptial d'un électeur de Bavière. Il en sortit armé de pied en cap, par la brèche du gâteau brisé, tira sa rapière, s'escrima contre les plats, tailla en pièces un verre de Bohême, coupa la tête d'un faisan, et, un genou en terre, fut offrir son trophée à l'électrice, aux éclats de rire de l'assistance avinée. On faisait toute sorte d'expériences *in anima vili* sur ces bestioles à deux pieds ; on essayait de perpétuer leur race exiguë. La femme d'un électeur de Brandebourg collectionnait des nains et des naines et les accouplait comme des colibris. Au XVII^e^ siècle, la cour de Russie, toute barbare encore, mit en action un conte de Perrault. La princesse Nathalie, sœur de Philippe I^er^, maria solennellement son nain et sa naine. Tous les mirmidons de l'empire furent conviés aux noces. On les affubla d'habits de cérémonie, on les emballa, quatre par quatre, dans quinze carrosses microscopiques, et le petit cortège, escorté de grenadiers gigantesques, défila magnifiquement par la ville. Le soir, il y eut, au Kremlin, grande dînette et bal enfantin. Cela rappelle ces bonbonnières enchantées que les fées donnent à leurs filleules. De la boîte ouverte s'échappent en sautillant des chambellans rabougris, des pages imperceptibles, des mousquetaires

minuscules, toute une cour atomistique ; la miniature d'une maison princière.

Il y eut aussi des nains héroïques. Corneille de Lithuanie, le bouffon de Charles-Quint, bataillait bravement dans ses guerres. Un insigne exploit fut le duel du nain de la reine Henriette d'Angleterre, Jeffery Hudson, surnommé lord Minimus, avec un colosse allemand, nommé Croft, qui pouffait de rire chaque fois que le petit homme passait à la hauteur de sa botte. Jeffery se fâcha et défia son adversaire en champ clos. L'Allemand se présenta sur le terrain armé d'une seringue. Mais, à cette insulte nouvelle, le nain prit feu comme un grain de poudre, et entra dans une si furieuse bouffée de colère, que Croft fut obligé de prendre au sérieux son cartel. On se battit à cheval et au pistolet. La pierre à fusil de l'arme du nain était sans doute un morceau du caillou qui tua Goliath, car, du coup, il étendit sur le carreau le titan mort.

La mode des nains passa, comme celle des carlins. Le dernier fut le Bébé du roi Stanislas qui, après avoir régné en Pologne, vint s'asseoir, à Nancy, sur un bout de trône. Le favori était proportionné à la cour ; cet à peu près d'homme était en harmonie avec cet abrégé de royaume. Un nain et un roitelet, cela doit s'entendre et faire bon ménage. Aussi Stanislas pleura-t-il Bébé, lorsqu'il mourut, à vingt-trois ans, d'une maladie d'oiseau-mouche. « Pauvre fou ! — dit le vieux roi

Lear à son bouffon fidèle, qui tremblote de froid derrière lui, — pauvre fou! il est encore une partie de mon cœur qui souffre pour toi. »

## III

Si les nains abondent dans l'histoire, ils fourmillent dans les mythologies et dans les légendes. La Grèce inventa ces charmants pygmées qui nichaient dans des coquilles d'œufs ou dans des maisons de plume, coupaient leurs blés avec des cognées, et s'en allaient en guerre, montés sur des perdrix, contre les grues au long bec. Leurs femmes accouchaient à trois ans, et mouraient à huit, de vieillesse. Que de poètes ont chanté la mignonne peuplade assiégeant Hercule endormi! Les deux ailes de l'armée enveloppent les mains du héros, le corps de bataille s'élance sur sa poitrine, la reine, suivie de ses archers, monte bravement à l'assaut de la tête. Hercule se réveille au picotement de cette fourmilière, il est pris du rire inextinguible des dieux. Il se lève et emporte la petite armée pendue aux crins de sa peau de lion. En revanche, le Wichnou de l'Inde est superbe. Lorsqu'il prend la forme d'un brame nain pour se présenter

roi Mavali, il lui demande trois pas de terre pour y bâtir un ermitage; le roi les lui donne. En trois pas, il a enjambé le monde : le monde est à lui.

Les nains sont fort nombreux dans la mythologie scandinave; ils y naissent des vers du cadavre Ymer, le géant chaotique que les fils de Bore, Odin et ses frères, tuèrent pendant son sommeil, formant ensuite la terre de son corps, les mers de son sang, le ciel de son crâne. Selon l'*Edda*, ce crâne étoilé est supporté par quatre nains appelés Nord, Sud, Est et Ouest, dont les points cardinaux ont gardé les noms. Les nains scandinaves habitent les fentes des pierres et les cavernes souterraines. Leur langue est le clair-obscur du langage humain : on l'appelle *dwerga-mal,* « l'écho des montagnes ». C'est à elle que les poètes islandais ont emprunté le mètre de leur lai magique, *galdralag*, dans lequel le dernier vers de la première stance est répété à la fin de chacun des couplets qui suivent. Ces nains sont des métallurgistes et des lapidaires merveilleux. Ils dissèquent les veines des métaux entrecroisés dans l'intérieur des rochers, se connaissent mieux qu'aucun joaillier en diamants et en pierreries, et polissent, pour les hommes, le cristal de roche, à l'aide d'outils enchantés. Parmi les pierres précieuses dont ils font présent à leurs favoris, il en est qui ont le don de rendre invisible, et celles-là s'appellent *fog-cap*, « chapeaux de brouillard ». Ils excellent

aussi à fabriquer des épées magiques qui flambent comme des rayons de soleil, coupent le fer comme une toile et fendent l'acier comme l'eau. Ce furent eux qui forgèrent le marteau de Thor, la baguette d'Odin et les cheveux d'or de Siva.

Les nains de France ont une goutte de sang gaulois dans leur fine essence. Ils taquinent, lutinent, houspillent, mystifient comme un cent de mouches, et rient des bons tours qu'ils jouent à ces sots colosses qu'on appelle les hommes. Leurs noms scintillent comme des gouttes de rosée au soleil : Origan, Marjolaine, Saute-aux-Champs, Saute-Buisson, Saute-au-Bois, Verd-Joli, Jean-le-Verd, Jean-des-Arbrisseaux, Fleur-des-Pois, Grain-de-Moutarde. Ce sont des raccourcis d'écoliers, des diminutifs de pages, toujours en quête de niches, de ruses, de malices, de stratagèmes, de polissonneries fantastiques.

Tout au contraire, les nains bretons, nommés *poulpicans*, se distinguent par leur vie furtive et la sournoiserie de leurs mœurs. On les représente comme de petits vieux, trapus et velus, aux mains armées de griffes de chat, aux pieds chaussés de cornes de chèvre Leurs yeux brillants, aux paupières ridées, luisen comme des escarboucles enchâssées dans d'antiques montures. Leur voix est fêlée par l'âge. Ils portent en sautoir une large bourse que l'on croit pleine d'or; mais ceux qui la dérobent n'y trouvent que des crins

sales, des poils teigneux et une paire de ciseaux rouillés. Grands mineurs, comme leurs parents scandinaves, ils ne sont guère aumôniers de l'or qu'ils font sécher au soleil, et qu'ils éprouvent, la nuit, en le faisant sonner sur la pierre sacrée des menhirs. Cependant la tradition dit que l'homme qui leur tend simplement la main reçoit d'eux une petite poignée de cet or; mais, s'il vient à eux avec un sac, dans l'intention de le faire remplir, il est chassé outrageusement et fustigé jusqu'aux os. Les Poulpicans logent dans les dolmens et dansent autour sous les étoiles, en chantant une ronde dont le refrain, au temps des druides, était : « Lundi, — Mardi, — Mercredi. » Ils y ont ajouté depuis : « Jeudi, — Vendredi. » Mais ils se gardent d'aller plus loin; car le samedi et le dimanche sont pour eux des jours néfastes, ainsi que pour les *korrigans*, leurs commères. Ils s'entendent avec ces méchantes fées, comme larrons en foire, pour dérober les petits enfants. Le meilleur moyen de se garder de leurs brigandages est de placer au seuil de la porte, à l'heure du couvre-feu, un vase plein de millet. Par une sorte de corvée mystérieuse, ils sont forcés de le ramasser grain à grain, et ils passent ainsi la nuit tout entière, n'ayant plus loisir de mal faire.

Quelquefois aussi nains et korrigans luttent entre eux de sortilèges et de maléfices. Le nain Gwion surveillant la cuisson d'une chaudière magique que la

fée Koridgwen lui avait confiée, trois gouttes bouillantes tombèrent sur sa main; il la porta à sa bouche, et la science de l'avenir lui fut révélée. Koridgwen, irritée, voulut tuer le petit devin. Il se changea tour à tour, pour lui échapper, en lièvre, en poisson, en oiseau, tandis que, pour le poursuivre, la fée se métamorphosait en levrette, en loutre et en épervier. Mais le nain s'étant transformé en grain de froment, Koridgwen se changea en poule noire et le guigna de son œil luisant, au milieu du tas de blé où il s'était enfoncé. Elle le saisit du bec, l'avala, devint grosse et accoucha, au bout de neuf mois, d'un enfant beau comme le jour, qui fut depuis le druide Taliesin.

L'Angleterre a un nain féerique et poétique entre tous, digne de papillonner avec les farfadets de Shakspeare, dont il est cousin à la mode du Pays bleu. C'est Tom-Pouce, *Tom-Thumb*, qu'il faut dénicher dans sa vieille ballade primitive, où il est tombé du firmament même, car l'érudition vient de découvrir qu'il n'est autre, comme notre Poucet, que la plus petite étoile de la Grande-Ourse mignonnement incarnée. Dans cette ballade, Tom-Pouce naît miraculeusement, sous l'incantation de Merlin, de la femme d'un vieux laboureur qui le suppliait de lui faire avoir un enfant. Il naît sans os ni sang, gros comme le pouce de son père, et sa taille s'arrêta là. La reine Mab est sa marraine, et elle lui donne une layette filée

par les fées, ouvrée par les sylphes. Son chapeau est fait d'une feuille de chêne, sa chemise d'une toile d'araignée, ses chausses et son pourpoint d'un duvet de chardon tissé; ses jarretières étaient deux cils tirés des yeux de sa mère; ses bottes étaient taillées dans la peau d'une souris tannée. Tom-Pouce naît voleur comme le frelon et gai comme l'alouette. Il se faufile, à la récolte, dans les paniers de cerises, et la fleur du panier y passe. On l'enferme, pour le punir, dans une boîte à épingles; il se venge en suspendant les pots et les verres de la ferme à un rayon de soleil. Les autres enfants veulent faire comme lui; verres et pots se cassent en mille pièces : on les fouette comme épis en aire, et Tom-Pouce rit pour plus d'une guinée. Il sort, une première fois, du ventre d'une vache rousse qui l'avait avalé blotti au cœur d'un chardon; une seconde fois, de l'estomac d'un géant qui le vomit dans la mer, où un poisson l'engloutit. Il s'en échappe encore, lorsque le poisson, servi au roi Arthur, est dépecé par l'écuyer tranchant de la Table ronde. Le voilà nain favori du roi, et dansant, après dîner, des gigues et des gaillardes sur la main gauche de la reine. Un jour de pluie, Tom se glisse par le trou d'un bouton, dans le sein du roi. Étant si près du cœur de Sa Majesté, il n'a pas de peine à obtenir d'elle une requête : celle d'un présent d'argent monnayé autant que ses bras en pourraient porter, pour venir en aide à ses vieux

parents. Trois *pence* sont pour lui un fardeau pareil à celui du roitelet pour le roseau de la fable; il arrive pourtant à la chaumière paternelle plié en deux sous cette lourde charge, mais si moulu et si las, que son père le met dans un tube fait d'une plume d'oiseau, et le renvoie d'un souffle à la cour d'Arthur. Il y meurt comme s'éteint une luciole. La Reine de féerie vient, avec ses nymphes qui dansent sur le gazon, l'enlever au son d'une douce mélodie. Le roi Arthur et ses chevaliers pleurèrent Tom quarante jours.

## IV

Les nains pullulent, dans la légende allemande, comme les insectes, un soir d'été. C'est une race très particulière; ils sont avares et mélancoliques; ils habitent, dans le creux des rochers, de petites chambres éclairées par le feu des pierres précieuses qu'ils thésaurisent. Ils se coiffent, pour circuler sur la terre, de capuchons qui les rendent invisibles. Leurs rapports avec les hommes sont d'ailleurs courtois et serviables. Les paysans du voisinage viennent souvent leur emprunter, pour des repas de noce ou de fête, les ustensiles qu'ils forgent dans leurs cellules souterraines; ils

les prêtent de bonne grâce et ne réclament pour salaire que les miettes du festin.

Eux-mêmes recourent quelquefois à l'obligeance de ces hommes. Le comte d'Eulenburg dormait, une nuit, dans son grand lit à courtines, lorsqu'il fut réveillé par un bruit pareil à celui de pois sautant sur le plancher de sa chambre. C'était le peuple nain du canton qui venait demander au seigneur de lui prêter, pour un mariage, la salle du château. L'un d'eux, costumé en héraut, s'avança vers son chevet, et l'invita courtoisement à la fête. « Cependant, — ajouta-t-il, — nous vous prions d'y assister seul; il faut qu'aucun des gens de votre maison ne s'avise de nous regarder, même du coin de l'œil. » Le vieux comte répondit amicalement aux petits compères : « Puisque vous m'empêchez de dormir, je veux bien rester avec vous. » Alors, on lui présenta une petite femme ; de petits porte-lampes, pas plus gros que des vers luisants, se rangèrent le long du mur, et un orchestre de grillons exécuta des airs mystérieux. Le comte avait beaucoup de peine à ne pas perdre sa danseuse, qui lui glissait entre les doigts comme une plume de mésange. Tout à coup, la musique cessa, l'illumination s'éteignit comme des étincelles sur un papier brûlé, et le peuple nain s'enfuit en trottinant par les dessous de portes et les trous de souris. Il ne resta que les mariés et le héraut, qui leva les yeux au plafond. Alors apparut,

encadré par une trappe, le visage de la vieille comtesse, que le bruit avait fait lever, et qui regardait curieusement ses hôtes. Le héraut salua le comte et le remercia de son hospitalité. « Mais, — dit-il, — puisque notre noce et notre joie ont été troublées, et que nous avons été vus par un autre œil humain que le vôtre, désormais la maison d'Eulenburg ne comptera jamais plus de sept membres vivants. » Cela dit, il disparut et laissa le burgrave pleurant dans les ténèbres, sur la malédiction de sa race. La prédiction s'accomplit, et toujours un des six chevaliers d'Eulenburg mourut avant que le septième vînt au monde.

Si la vieille comtesse n'avait pas été si curieuse, le comte aurait sans doute reçu, des bons nains, un présent pareil à celui qu'ils firent au baron de Hoïa, en récompense d'un semblable service. Ils lui donnèrent une épée, un drap d'amiante et un anneau d'or qui portait, sur son chaton, un lion rouge. Ces trois objets formaient un talisman de bonheur, et le lion rouge pâlissait chaque fois qu'un homme de la famille devait mourir.

Vers la fin du XVIe siècle, eut lieu ce qu'on peut appeler l'exode des nains d'Allemagne. L'homme qui enfume les ruches et qui lapide les nids d'hirondelles, ne respecta pas longtemps ces frêles créatures qui ne demandaient qu'un peu de sympathie pour s'apprivoiser et se rendre utiles. On leur joua des tours gros-

siers et barbares qui les chassèrent successivement de tous leurs séjours. Dans l'Halistal, de méchants paysans scièrent jusqu'à l'écorce la branche d'un érable sur laquelle ils se perchaient, à midi, pour sommeiller à l'ombre des feuilles. Lorsque les nains vinrent s'y reposer, le rameau craqua et se détacha, et ils tombèrent, au milieu des huées rustiques. Mais ils se fâchèrent sérieusement, et ils s'écrièrent : « Oh! pourquoi le ciel est-il si haut et la méchanceté si grande? Nous partons et ne reviendrons jamais plus. » Ils tinrent parole et disparurent du pays.

Dans le canton de Gadmen, des mauvaises gens chauffèrent à blanc un rocher où les nains avaient coutume de s'asseoir pour regarder curieusement les faucheurs. Le matin, quand la petite bande arriva, elle se brûla horriblement. On l'entendit s'écrier : « Oh! méchant monde! méchant monde! » Depuis, les nains ne se firent plus voir dans le pays.

Nulle part ils ne furent plus regrettés que dans un village du canton de Berne dont, la nuit, ils fauchaient les blés, au clair de la lune. Le matin, ils se cachaient dans les broussailles et riaient aux éclats de la surprise des moissonneurs arrivant, la faux sur l'épaule, et trouvant l'ouvrage achevé. Une nuit, ils s'amusèrent à faire la récolte du cerisier d'un berger, et à l'étendre soigneusement sur les planches de sa fruiterie. Les gens du village dirent : « Certainement ce sont les

honnêtes petits nains qui font cela. Ce sont eux qui viennent le soir, couverts de longs manteaux et les pieds enveloppés, piétiner ici en sourdine, légers comme les oiseaux du ciel, et font bénévolement leur besogne du jour. On les a souvent épiés et surpris, mais on ne les dérange pas, et on les laisse aller et venir comme ils veulent. » Ces paroles tentèrent la curiosité du berger ; il voulut savoir pourquoi les nains emmaillotaient leurs pieds, et s'ils les avaient faits autrement que les pieds des hommes. L'année suivante, quand l'été revint, il sema de la cendre autour du cerisier. Le lendemain, à la pointe du jour, il courut à l'arbre, le trouva dépouillé de ses fruits, et des empreintes de pattes d'oie étaient tracées sur la cendre. Le berger rit aux éclats de sa découverte; mais les nains humiliés émigrèrent dans la montagne, maudirent l'espèce humaine et rompirent toute relation avec elle. Avant de partir, ils se vengèrent de l'ingrat berger en emportant sa raison : il devint idiot et infirme pour le reste de ses jours.

Ainsi disparurent, exorcisés par des farces brutales, ces délicats petits êtres qui remplissaient les montagnes des prestiges et des souffles de la magie. L'Allemagne perdit en eux ses pénates populaires, les plus sociables de ses génies indigènes. C'est à l'avènement du protestantisme que non seulement les nains, mais tous les esprits disparurent. Les gnomes s'enfoncèrent

dans les entrailles de la terre, les ondines descendirent les fleuves et se perdirent dans la mer, les elfes s'envolèrent vers des régions inconnues. La voix de Luther fut, pour eux, le chant du coq qui dissipe, dit-on, les fantômes. Le paysage lunaire de la sorcellerie se décolora par degré, et s'évanouit devant le froid soleil du rationalisme. Sa population clandestine, accoutumée aux pénombres, ne put supporter le jour du libre examen.

Quand les nains eurent disparu, la science occulte voulut les refaire. Les alchimistes, au XVI[e] siècle, se vantaient de pouvoir créer des *homuncules*, c'est-à-dire de petits hommes d'un pouce, que l'on conservait dans des fioles, en les nourrissant de vin et d'eau de rose. La légende racontait que le pape Benoît IX avait tenu sept homuncules enfermés dans un sucrier. Paracelse les décrit avec un aplomb d'enfer : « Il faut bien se garder, — dit-il, — de négliger la génération des homuncules. Ce qui est un secret pour les hommes naturels, ne l'est pas pour eux. Les énigmes que l'humanité ne peut pas résoudre se révèlent à eux de science infuse. Lorsque les homuncules sont parvenus à leur virilité, ils engendrent les *mandragores* et toute sorte de démons semblables, qui deviennent, dans certaines entreprises, des auxiliaires puissants et des instruments indispensables, triomphent des menenis de leur maître, et savent, à fond, des choses

que l'homme ignorerait toujours sans eux. C'est de l'art seul qu'ils reçoivent la vie, le corps, la chair et le sang. Ainsi l'art est inné, incorporé en eux; ils ne l'apprennent de personne; ils sont enfants de la nature, comme les roses et les fleurs... A la philosophie antique qui demande s'il est possible de créer un homme en dehors du sein de la femme, je répondrai que oui, mais seulement par les secrets de l'*art spagirique*. Or, voici comment il faut s'y prendre pour réussir... » Ici, Paracelse donne la recette des homuncules, mais son latin de cuisine brave l'honnêteté. Je ferme donc son bouquin, et je renvoie les curieux au chapitre III du *Paramirum*.

## V

L'Allemagne possède une autre race de petits génies connus sous le nom de kobolds, qui se rattachent aux nains par l'exiguïté de la taille, mais qui en diffèrent par leur caractère démoniaque, sourdement hostile, ou tout au moins sujet à des lubies dangereuses. Ils tiennent aussi du lutin en ce qu'ils s'attachent au logis qu'ils ont choisi pour habitation,

propices quelquefois, comme des dieux lares, plus souvent funestes. La maison qui les abrite ne sait jamais trop si elle ne réchauffe pas une vipère au feu de son âtre.

En France, en Angleterre, en Écosse, les lutins sont d'une gentillesse idéale, ils ont la légèreté des souffles et la clarté des rayons. Leur vie ailée frôle les hommes en les caressant, leurs espiègleries sont riantes. Quand un lutin gaulois a brouillé les fils du fuseau ou chiffonné la gorgerette d'une jeune villageoise, le voilà content.

Les méfaits du Puch de Shakspeare ont la grâce des jeux d'un gamin de l'air : « N'es-tu pas, — lui dit-on, — celui qui effraye les filles du village, écrème le lait, tantôt dérange le moulin, tantôt empêche la ménagère essoufflée de battre son beurre, et la boisson de fermenter; tantôt égare, la nuit, les voyageurs, en riant de leur fatigue? » — Et Puch répond : « Tu dis vrai; je suis le joyeux rôdeur de nuit. J'amuse Obéron, et je le fais sourire, quand je trompe un cheval gras et nourri de fèves, en hennissant, comme une jument coquette. Parfois, je me tapis dans le fourneau d'une commère, sous la forme d'une pomme cuite, et, lorsqu'elle boit, je me heurte contre ses lèvres, et je répands l'ale sur son fanon flétri. La matrone la plus sage, contant le plus lugubre conte, me prend parfois pour un escabeau à trois pieds; alors, je glisse sous

son derrière, elle tombe assise comme un tailleur, et prise d'un catarrhe : et alors de se tenir les côtes et de rire, et d'éclater de joie, et d'éternuer, et de jurer que jamais on n'a passé de plus gais moments. » Il faut dire pourtant qu'avant de s'ébattre dans l'azur du *Songe d'une nuit d'été*, Puch, ainsi que l'atteste la *Veridica relatio de Demonio Puch,* servait, en qualité de frère lai, dans un couvent de moines gris, près de la ville de Schwezin ; il y portait le capuchon, quoique sa figure fût celle d'un singe, et recevait pour gages, chaque année, deux pots de cuivre et une jaquette bigarrée à laquelle pendait une clochette.

Les kobolds allemands n'ont rien de la gaieté sémillante et vive du farfadet shakspearien. Leur caractère est diabolique, leur familiarité est grossière ; ils sentent le fagot et le roussi du sabbat. Ceux qui les ont vus les représentent comme de petits enfants laids, noués et difformes, transpercés d'un couteau dont la pointe leur sort par les reins. Quelques-uns disent que ce sont les âmes des gens tués dans la maison où ils apparaissent.

Hinzelmann, le kobold du château de Hudenmühlen, celui dont le curé Feldman a raconté l'histoire dans un livre intitulé : *Multiforme Hinzelmann,* s'était attaché à la cuisinière du logis. Celle-ci désirait ardemment le voir, et le suppliait depuis longtemps de se montrer à elle, ne fût-ce qu'un instant. Le

kobold refusait toujours, enfin il consentit à satisfaire sa curiosité : « Demain, — lui dit-il, — avant le lever du soleil, viens dans la cave et porte à chaque main un seau rempli d'eau ; je t'accorderai ce que tu me demandes. — Pourquoi cette eau? lui demanda la fille. — Tu le verras, » répondit l'esprit... Le lendemain, la cuisinière se leva au point du jour ; elle prit à chaque main un seau d'eau, et descendit à la cave. Longtemps elle regarda sans rien voir ; enfin elle aperçut, dans un coin, un petit enfant nu, baigné dans son sang, avec deux couteaux en croix plongés dans le cœur. A cette vue, elle s'évanouit en poussant un cri. Alors l'esprit se leva, prit les deux seaux et lui versa l'eau sur la tête. La femme, ranimée, regarda autour d'elle ; mais l'enfant sanglant avait disparu. Elle n'entendit que la voix railleuse d'Hinzelmann, qui lui disait : « Vois-tu maintenant à quoi l'eau t'a servi? Sans eau, tu serais morte dans la cave. Tu ne seras plus, je pense, aussi curieuse de me voir! »

Une autre histoire, plus effrayante encore, est celle que le docteur Martin Luther, après s'être battu dans la journée avec le diable, raconta à ses disciples, en buvant de la bière, à l'auberge de *l'Aigle noir*. Une servante connaissait, depuis plusieurs années, un esprit invisible qui venait s'asseoir auprès d'elle, sous le manteau de la cheminée, où elle lui avait réservé une petite place *Ils* se chauffaient et causaient ensemble

pendant les longues veillées d'hiver. Un soir, elle demanda à Heinschen, — c'était le nom du kobold, — de lui apparaître sous sa forme véritable. Heinschen refusa d'abord, mais il finit par céder, et il lui promit qu'il se ferait voir à elle dans la cave. Le soir venu, la servante prit une chandelle et y descendit. Elle rôda longtemps dans les ténèbres, penchant son chandelier à droite et à gauche. Enfin, dans un tonneau défoncé, elle vit un enfant mort qui flottait au milieu de son sang. Or, quelques années auparavant, la servante était accouchée en secret d'un enfant qu'elle avait égorgé, et dont elle avait caché le cadavre au fond d'un tonneau.

Un autre kobold hantait depuis longtemps un château, sans que personne eût pu l'entrevoir. Une nuit, le seigneur fut réveillé par un petit bruit. Il demanda à l'esprit si c'était lui qui faisait ce bruit. « Oui, c'est moi, — répondit le lutin; — que veux-tu? » La chambre était éclairée par la lune; le seigneur regarda du côté d'où la voix partait, et il crut voir l'ombre d'un corps d'enfant. Alors il entra en conversation avec le kobold, et lui demanda de se laisser voir et toucher; mais le kobold refusa : sur quoi, le seigneur le pria de lui tendre au moins la main, afin qu'il pût connaître s'il était de chair et d'os comme un homme. « Non, — dit l'esprit, — je ne me fie pas à toi. Tu es un rusé; tu pourrais me saisir et ne plus me laisser

aller. » Le seigneur lui jura qu'il ne le retiendrait pas. Alors le kobold lui dit : « Tiens, voici ma main. » Le seigneur la prit, et il lui sembla qu'il tenait des doigts d'enfant nouveau-né; mais l'esprit la retira aussitôt. Prié par son hôte de lui laisser toucher son visage, il finit par y consentir. Cette fois, le seigneur, en le palpant, crut sentir le crâne et la mâchoire d'un squelette. Le visage ne fit que glisser sous sa main, il n'en put reconnaître la forme ni les traits; mais ce qu'il avait touché lui sembla froid et décharné, comme une tête de mort.

Quelquefois pourtant, le kobold revêt une gracieuse forme enfantine. Le curé Feldman vit souvent Hinzelmann sous la forme d'un petit garçon qui montait très vite les escaliers. Quand les enfants se rassemblaient aux alentours du château, il venait jouer avec eux. Une servante, entrant dans une chambre où quatre ou cinq marmots s'ébattaient, vit parmi eux un joli petit enfant inconnu, vêtu d'une robe de velours rouge, avec des cheveux blonds qui retombaient en boucles sur ses épaules. Dès qu'il l'aperçut, il disparut subitement. Hinzelmann se montrait aussi à un fou qu'on logeait par charité, au manoir. Quelquefois, ce fou disparaissait pendant quelques jours. Lorsqu'il revenait, on lui demandait où il était resté si longtemps, et il répondait : « J'étais avec le petit bonhomme et je jouais avec lui. » Si on lui demandait alors quelle était la

taille de ce petit bonhomme, il élevait la main à la hauteur de celle d'un enfant de quatre ans.

Les kobolds ont, du reste, le don des métamorphoses, et revêtent au besoin toutes les apparences. Une autre légende raconte qu'un gentilhomme, hébergé dans un château, voulut chasser un kobold de la chambre où il était installé. Il y entra l'épée nue, et se mit à s'escrimer d'estoc et de taille; mais son épée frappait dans le vide. Quand il crut la besogne faite, il voulut sortir; à peine eut-il entr'ouvert la porte qu'une martre noire s'élança de la chambre, et il entendi ces paroles : « Hélas! hélas! comme tu m'as adroitement surpris! » Le kobold chercha bientôt à se venger de ce guet-apens. Un jour, le gentilhomme qui avait voulu le tuer entrant seul dans une chambre du château, vit, sur un lit, une grosse vipère enroulée. Elle y resta quelque temps, et disparut en sifflant ces mots : « Oh! si tu avais pu me toucher! »

Un autre kobold habitait le donjon de Flugelen, où il s'évertuait à plaire aux jeunes filles. Elles n'avaient qu'à dire *Klopfer, hols!* « Klopfer, va chercher! » et il accourait, portait les lettres, berçait les enfants, et épluchait les légumes. Mais un jour qu'on voulait obtenir de lui qu'il se montrât, et qu'on ne cessa de l'observer jusqu'à ce qu'il l'eût fait, il sortit tout en feu par la cheminée, et incendia le château, qui ne put jamais être rebâti.

Les kobolds sont, on le voit, des esprits suspects : leur orthodoxie est douteuse, quoiqu'ils se vantent d'être bons chrétiens. Quand on les adjure de réciter le *Credo*, ils parlent d'autre chose et battent la campagne. On demanda un jour à Hinzelmann s'il n'était pas un peu parent des diables et des incubes. Cette question le mit d'abord en colère. « Qu'y a-t-il de commun entre eux et moi? — s'écria-t-il; — ce sont des spectres d'enfer, et je n'ai jamais frayé avec eux. » Un des assistants lui dit que, s'il était véritablement bon chrétien, il devait savoir l'Oraison dominicale ; alors il récita le *Pater*. Tout alla bien jusqu'au *panem nostrum;* mais, là, il commença à bredouiller et à manger les syllabes; et, quand il arriva au verset : « Mais délivre-nous du malin esprit, » *Sed libera nos a malo*, il le prononça d'une voix si sourde et si basse qu'on avait peine à l'entendre.

Les kobolds ne cachent pas d'ailleurs leur antipathie contre le clergé. Ce même Hinzelmann se battit un jour avec un exorciste qu'on avait requis pour le conjurer. Il le laissa, sans rien dire, prononcer les premières formules; mais, au moment où le prêtre prononçait les paroles de conjuration, il lui arracha le livre des mains, le déchira, en éparpilla les feuillets par la chambre; puis il sauta sur le clerc, l'égratigna et le mit en fuite. Il se plaignit longtemps de l'injure qu'on lui avait faite, et on l'entendait grommeler d'une

voix irritée : « Je suis chrétien tout aussi bien qu'un autre, et j'espère jouir un jour du repos éternel. » L'interrogatoire d'une sorcière, citée par un inquisiteur, rapporte encore que les esprits évoqués par elle lui apparurent sous la forme de beaux jeunes hommes, et lui dirent : « Vous voyez, ma chère, nous sommes moins noirs et moins rebutants que MM. les prêtres ! »

Le kobold se rend, d'ailleurs, quelquefois utile aux maisons où il s'établit. Ce valet magique fait la besogne de dix serviteurs : il coupe le bois, porte l'eau, va chercher la bière, étrille les chevaux et fait à leur crinière des nœuds mystérieux. N'essayez pas de débrouiller ces tresses fatidiques ; la bête dépérirait à vue d'œil et mourrait sans mal apparent. Les servantes auxquelles un kobold s'attache peuvent paresser à leur aise et dormir la grasse matinée. Dès le petit jour, leur travail est fait. Elles trouvent le feu allumé et les vaisselles lavées, reluisant aux clous du dressoir. Aussi dit-on proverbialement d'une servante soigneuse et leste à l'ouvrage : « Elle a le lutin. » En récompense, il faut que la cuisinière apprête chaque jour au kobold, qui est friand comme un chat, un petit plat bien assaisonné ; son mets favori est la panade au beurre. Il faut encore qu'elle s'éloigne aussitôt après l'avoir déposé à terre, sans regarder derrière elle. Si elle y manque une seule fois, non seu-

lement elle est forcée de faire seule sa tâche, mais encore elle renverse l'eau bouillante qui l'échaude de la tête aux pieds, casse les verres, gâte les sauces, renverse les plats. Ces méfaits domestiques lui attirent les aigres reproches de son maître et de sa maîtresse. Alors on entend un petit rire clair et railleur éclater du fond de l'armoire ou derrière le poêle : c'est le kobold qui se moque de la servante rudoyée.

Les *cluricannes* irlandais, qui correspondent aux kobolds allemands, ne sont pas moins sensibles à l'ingratitude. L'un d'eux, qu'on nommait Wildbeum, servait clandestinement dans la maison d'un quaker, avec tant de dévouement et de zèle que, lorsqu'un domestique laissait, par mégarde, le tonneau de bière ouvert, le lutin se fourrait prestement dans le robinet, au risque d'être asphyxié, et retenait ainsi le précieux liquide jusqu'à ce qu'on fût venu retourner la clef. En revanche, le quaker avait soin qu'on lui fît servir, chaque jour, un bon dîner dans la cave. Mais, un vendredi, la cuisinière ne mit dans son petit plat que des restes de hareng et quelques tranches de pommes de terre froides. La nuit suivante, le cluricanne vint l'arracher de son lit, et la traîna par les talons jusqu'à l'escalier de la cave qu'il lui fit descendre ainsi, degré par degré. Chaque fois que sa tête rebondissait sur la pierre, l'esprit rancunier lui criait : *Molly jones! molly jones!* « Des peaux de pommes de terre et des

arêtes de hareng!... je te casserai la tête! » *Molly jones! molly jones!*

En ceci, les cluricannes et les kobolds diffèrent étrangement des lutins de l'Écosse, appelés *brownies*, lesquels sont d'une délicatesse si chatouilleuse, que le sûr moyen de les mettre en fuite est de leur offrir une nourriture quelconque pour salaire des services qu'ils rendent au logis. Ils ne paraissent dans la maison, pour vaquer à leur tâche nocturne, que lorsque tout le monde est au lit. Aussi, lorsque la famille prolonge par trop la veillée, il arrive souvent que l'ami *brownie*, fatigué d'attendre, entr'ouvre doucement la porte, et avertit ses hôtes que l'heure du sommeil a sonné. « Allez vous coucher, — leur dit-il, — et n'éteignez pas les petits tisons. » *Gang a' to your beds, sirs, and dinna put out wee grieshochs.*

Serviable et bienveillant tant qu'on le traite avec amitié, le kobold devient vindicatif et féroce à la moindre injure. Les vengeances de Hutchen, le kobold de l'évêque Bernard d'Hildesheim, sont restées célèbres. Hutchen n'affectait point d'être invisible; il se montrait souvent en habit rustique, la tête couverte d'un chapeau de feutre, sous lequel disparaissait son visage. Il était d'humeur affable et joviale, parlant à tout le monde et répondant à toutes les questions. L'évêque d'Hildesheim lui dut un fier cierge, la nuit où il le réveilla en sursaut, pour l'avertir que le comte

Hermann de Wissemburg venait d'être assassiné par son écuyer. « Lève-toi, tête chauve, — lui cria-t-il, — et rassemble tes vassaux! Le comté de Wissemburg est vacant, par le meurtre de son seigneur. Tu peux t'en emparer sans beaucoup de peine. » Sur quoi, l'évêque se leva, rassembla ses gens de guerre à la hâte, se mit à leur tête, et envahit le comté qu'il annexa, avec le consentement de l'empereur, à l'évêché d'Hildesheim.

Hutchen avait pour niche une jatte qui se trouvait dans la cave, et, sous cette jatte, il y avait un trou par lequel il se glissait maintes fois sous terre. Il fréquentait les cuisines, bavardait tout le jour avec les cuisiniers, et leur rendait toute sorte de services. Or, lorsqu'on se fut accoutumé à le voir, l'effroi qu'il inspirait d'abord fit place à une familiarité malséante. Un marmiton s'enhardit jusqu'à le railler et à lui dire des injures. Il lui jetait des épluchures de cuisine et l'arrosait d'eau de vaisselle. Hutchen, blessé au vif, se plaignit au maître d'hôtel, et le pria de châtier le marmiton insolent; sans quoi, il se verrait forcé de se venger lui-même. Mais le maître-queux lui rit au nez, et lui dit : « Eh quoi! tu es un esprit et tu as peur d'un enfant! » Hutchen lui répondit d'un ton menaçant : « Puisque, malgré ma prière, tu ne veux pas châtier ce garçon, je te ferai voir bientôt comme j'ai peur de lui. » Quelques jours après, le marmiton

s'étant endormi tout seul dans la cuisine, l'esprit saisit un coutelas, se jeta sur lui, le dépeça comme un quartier de viande, et jeta ses membres en morceaux dans une grande chaudière qu'il mit sur le feu. Le chef de cuisine, survenant et voyant bouillir ce ragoût d'ogre, couvrit Hutchen de malédictions. Exaspéré par ses injures, le kobold revint à la charge, et, sur tous les rôtis qui tournaient devant le feu, pour être servis à l'évêque, il écrasa des poignées de crapauds qui les inondèrent d'un venin sanglant. Le cuisinier se reprit à l'invectiver et à le maudire! Alors l'esprit l'emporta par les cheveux sur le pont-levis, et le précipita dans les fossés du château. On craignit que, dans sa fureur, il ne mît le feu au palais, et les sentinelles eurent ordre de faire bonne garde sur les remparts. Mais il leur joua de si méchants tours, que l'évêque se décida à chasser cet hôte incommode. A force d'exorcismes, il parvint enfin à s'en délivrer.

En dehors de ces accès de rage, toujours motivés par quelques griefs, Hutchen était bon diable et aimait à rire. Un bourgeois d'Hildesheim avait une femme de galante humeur. Sur le point de partir pour un long voyage, il dit en plaisantant au kobold : « Mon ami, je te prie de veiller sur ma femme, garde-la bien pendant mon absence. » Hutchen accepta ce mandat d'honneur, et, quand, après le départ du mari,

la femme voulut recevoir ses amants, il les chassa, l'un après l'autre, par des apparitions effrayantes. Si l'un d'eux parvenait à se glisser dans le lit, il le jetait sur le pavé d'une si rude façon, qu'il ne se relevait qu'avec les côtes fracassées. Enfin le mari revint, et l'esprit courut au-devant de lui, tout joyeux : « Je me réjouis de ton retour, — lui dit-il, — car il me décharge d'une bien dure corvée : j'aimerais mieux garder tous les pourceaux du pays de Saxe qu'une femme qui veut se jeter dans les bras de ses amants. »

Quelquefois, les kobolds sont jaloux pour leur propre compte, jalousie du reste toute gratuite et toute platonique ; car ils n'ont ni la luxure ni la violence des incubes, et filent, en sigisbées du songe, le parfait amour. A Hudmülen, Hinzelmann s'était épris de deux sœurs, Anne et Catherine. Il se démenait pour leur plaire, et les comblait de toute sorte de soins et de gentillesses. La nuit, il reposait entre leurs pieds, sous la couverture, et l'on voyait, le matin, une petite place creuse, comme si un petit chien y avait couché. Mais ce chien ressemblait à celui du jardinier de la fable : sans prétendre obtenir l'amour des deux sœurs, il ne pouvait souffrir qu'on les courtisât. Chaque fois qu'un prétendant se présentait, Hinzelmann l'éconduisait par ses stratagèmes ; il embrouillait sa déclaration et le frappait de stupeur et de tremblement. Quand le galant venait pour Catherine,

il écrivait en grosses lettres sur la muraille : « Prends demoiselle Anne, et laisse-moi demoiselle Catherine. » En venait-il un autre qui prétendît à la main d'Anne, Hinzelmann retournait son inscription, et on lisait sur le mur : « Prends demoiselle Catherine et laisse-moi demoiselle Anne. » Si l'épouseur poursuivait malgré cet avis, il le tourmentait tellement et lui cornait de si effrayantes menaces aux oreilles, qu'il détalait au plus vite et renonçait aux idées de mariage. Aussi Catherine dut-elle coiffer sa patronne, et sœur Anne bientôt ne vit plus rien venir. Les deux demoiselles restèrent filles; elles parvinrent à un âge très avancé, et moururent toutes deux à quatre jours d'intervalle.

Un autre inconvénient du kobold, c'est sa tenace obsession. Une fois installé dans la maison de son choix, il s'y incarne, il s'y incruste; il y adhère comme l'escargot à sa coquille, comme le pépin à son fruit. Il faudrait la démolir pierre par pierre pour l'en extirper. Il est vrai qu'il ne prend jamais ses hôtes en traître. Avant d'entrer dans une maison, le kobold la met à l'épreuve en portant des sciures de bois, et en jetant de la fiente de bétail dans les jattes de lait. Si le maître de la maison a soin d'empêcher qu'on ne balaye les sciures, s'il laisse les ordures et boit avec sa famille le lait souillé, alors le kobold s'établit chez lui pour toujours. L'hôte que cette cohabitation importune prend souvent le parti de quitter la place : il vend ou loue sa

maison, et part pour un autre pays, se croyant cette fois délivré. Tout à coup il entend sa valise ou sa poche éclater de rire. C'est le lutin qui se moque de lui.

Le seigneur de Hudenmühlen, fatigué de la compagnie d'Hinzelmann, abandonna un jour son château, et partit pour le Hanovre. Pendant toute la route, une plume blanche voltigea devant son carrosse. C'était Hinzelmann qui le précédait. Un paysan danois, excédé par les taquineries d'un kobold, chargea ses hardes e ses ustensiles sur une brouette, et se mit en chemin pour aller demeurer dans un village voisin. Comme il s'arrêtait un instant sur la route, le kobold, coiffé d'un chapeau rouge, jaillit de la baratte au beurre, et lui cria, d'une petite voix ironique : *Wi fluten?* « Nous déménageons? » Un autre paysan mit le feu à sa grange, pour brûler le lutin qui y avait élu domicile. Tandis qu'il regardait l'incendie, en riant dans sa barbe de la grimace que le méchant kobold devait faire, il l'aperçut perché sur une charrette, et disant : « Il était temps de sortir ; nous n'avions pas de temps à perdre ! »

Mais il faut m'arrêter au cœur de cette forêt des légendes, pleine de dédales et de labyrinthes ; car les lutins pourraient bien m'y perdre. On sait que leur plaisir est d'égarer les passants errant dans les bois.

# L'AQUARIUM FÉERIQUE

## ONDINS ET ONDINES

L'eau plus que le feu, et plus que l'air même, devait être fécondée et humanisée par le rêve. Elle est par excellence fantasmagorique et magique, troublée et troublante. Les souffles la plient à des métamorphoses, les reflets la colorent de nuances infinies. L'illusion court à sa surface, le mystère dort dans son sein. C'est la femme surtout qu'elle attire et qu'elle s'assimile. Dès la première aube des mythes, l'imagination

a mêlé les souplesses et les rondeurs, les fraîcheurs et les splendeurs de sa beauté aux images mobiles des ondes. Elle a démêlé des harmonies secrètes entre les prestiges de la nature féminine et ceux de l'élément fascinant. La Grèce fit surgir des mers et des fleuves, des ruisseaux et des fontaines, des eaux violentes et des eaux paisibles, tout un monde de divinités : néréides et naïades, lemniades et océanides, pégées et sirènes ; celles-ci fantastiques entre toutes les nymphes du cycle païen, et d'où descendent, en ligne courbe, les êtres légendaires que nous allons visiter.

Les sirènes n'ont pas toujours été des femmes à queue de poisson. Elles ont plané dans l'air avant de plonger dans les flots. C'étaient des monstres à figure humaine, aux ailes et aux pattes d'oiseau, sorte de vampires emplumés, plus mélodieux que le rossignol. Homère nous les montre perchées, dans une île, sur les ossements des mariniers pris à leurs pièges, tandis qu'Ulysse, attaché au mât de son vaisseau noir, se tord voluptueusement dans ses liens de chanvre, en écoutant leurs chansons. C'est ainsi encore qu'elles figurent dans les bas-reliefs qui représentent leur dispute avec les muses. Vaincues dans le défi poétique qu'elles osèrent porter aux filles de Zeus, les vierges folles de la mer se débattent entre les mains des vierges sages du sommet sacré. Celles-ci les foulent d'un pied tranquille, et, sans effort, sans colère, avec

l'impassible lenteur de prêtresses dépeçant les chairs d'une victime, elles plument gravement leurs ailes palpitantes. Plus tard, la sirène se fit poisson jusqu'à mi-corps; c'est sous cette forme qu'elle flotte dans les chants des poètes et dans les bas-reliefs de l'antiquité. Les froides et compactes écailles qui terminent son buste lascif figurent les déceptions de la volupté. Elle personnifiait aussi, dans le mythe antique, les séductions et l'avidité de l'élément qu'elle habite.

## II

Quand survint le christianisme, l'interrègne des eaux dura peu. Les néréides reparurent bientôt dans les mers du Nord, sous le nom de nixes et d'ondines; moins plastiques et plus fatidiques, avec mille traits irréguliers et bizarres, tout différents de la nature simple et franche que personnifiaient leurs aïeules païennes. En cela, elles se rapprochent des sirènes, dont le groupe presque démoniaque fait bande à part dans la thiase antique des génies de l'eau. Mais la mythologie du Nord, en les transformant, les a délivrées de la gaine squameuse qui leur montait jusqu'aux hanches. Les nixes ou les ondines des traditions ger-

maniques sont presque toujours femmes de la tête aux pieds.

Les conteurs varient sur la figure des ondines : les uns en font les plus belles des fées et les autres les plus laids des monstres. Ceux-là disent qu'elles ont les dents vertes et des yeux de poisson. Ces témoignages si contraires s'accordent au fond : aussi changeante que l'onde qu'elle personnifie, l'ondine doit apparaître tantôt hideuse, comme la vague en fureur qui crache l'écume de sa gueule d'hydre, tantôt fraîche et pure, comme l'eau transparente. Les yeux hagards du matelot en détresse la voient autrement que les yeux du pêcheur qui vogue sur la mer sereine. Quoi qu'il en soit, il est certain que les nixes sont amphibies. Elles venaient autrefois à Saalfeld et à Magdebourg faire, chaque matin, leurs provisions au marché : on les reconnaissait à l'ourlet toujours mouillé de leur robe. C'étaient de petites femmes pâles et chlorotiques, qui marchaient très vite, les paupières baissées. Elles ne payaient qu'avec de vieux sous percés.

Leur caractère est celui de l'élément natal : gracieux et cruel, aimable et perfide, plein de fantaisies folles et de caprices forcenés. Comme les nymphes qui ravirent Hylas et Glaucus, elles aiment à entraîner les hommes sous les eaux. La veille du jour où quelqu'un doit se noyer, on les voit danser joyeusement en rond sur les flots qui vont l'engloutir. Elles distinguent

entre mille le navire prédestiné au naufrage, et c'est, pour les capitaines, un mauvais augure quand elles suivent leur bâtiment à la nage, en jetant des encouragements ironiques. Sir Patrick Spenk connaissait bien ces menteuses sibylles. Aussi, lorsqu'à son retour de Norvège, où il avait conduit la fille du roi d'Écosse, il entendit une ondine qui venait d'apparaître au clair de la lune crier à ses matelots : « Courage ! enfants ! vous n'êtes pas loin de la terre ! » le vieux marin lui répondit : « Tu ne dis pas vrai, ma jolie Ondine, tu ne dis pas vrai ! parce que j'ai vu cette nuit ton joli visage, je ne reverrai jamais la terre verte. » Et sir Patrick, en effet, noyé, avec la plupart de ses compagnons, ne revit jamais la terre verte.

C'est, d'ailleurs, sans méchanceté que les ondines submergent leurs victimes. Elles représentent l'attraction de l'élément, le magnétisme de la nature, la perfidie et l'avidité de l'eau insatiable. Elles ne font que suivre un instinct en noyant les hommes. Le plus souvent, elles aiment ceux qu'elles engloutissent, et les consolent par une vie féerique de l'existence humaine qu'elles leur ont ravie. Gœthe, dans une ballade célèbre, a délicieusement exprimé cette nymphomanie passionnée :

« L'onde murmurait, l'onde sifflait ; un pêcheur était assis au bord, et, tranquille, tout saisi d'une fraîcheur pénétrante, observait l'hameçon. Et, comme

il est assis, et comme il guette, le flot monte et se sépare du sein de l'onde émue, une femme humide sort avec bruit.

« Elle lui chante, elle lui dit : « Pourquoi, avec les ruses et les artifices de l'homme, attires-tu mon peuple là-haut, vers la chaleur mortelle? Ah! si tu savais comme le petit poisson se trouve bien dans la profondeur de l'onde, tu descendrais tel que tu es, et tu te sentirais si dispos!

» Ne vois-tu pas le beau soleil, la lune se rafraîchir dans la mer? Leur visage, lorsqu'il respire l'onde, ne te revient-il pas deux fois plus beau? N'es-tu pas attiré par le ciel profond, cet azur humide et brillant. N'es-tu pas attiré par ta propre image dans l'éternelle rosée?

» L'onde murmurait, l'onde sifflait; elle mouillait son pied nu; son cœur se gonfle de désir, comme au bonjour de la bien-aimée. Elle lui parle, elle lui chante : c'en est fait de lui. Moitié de gré, moitié de force, il y tombe et jamais on ne le revit plus! »

Dans une autre ballade allemande, un roi du Nord dort, au fond des eaux, enchanté par une belle ondine. De temps en temps, des proues de navires déchirent le plafond de cristal du palais où elle le retient; on entend retentir des cris de guerre poussés par des voix vaillantes. Ce sont ses compagnons qui passent, voguant vers la conquête d'une contrée lointaine. Alors le roi

se réveille ; il s'agite, il étend les bras, il veut rompre le charme qui le captive, aller rejoindre ses anciens frères d'armes. Mais l'ondine se penche doucement sur lui, et, d'un baiser de ses lèvres fraîches, elle ferme sa bouche irritée, qui crie et gronde. Le roi retombe sur son lit d'algues, se rendort et renoue ses rêves.

D'autres fois les amours terrestres des ondines ont une fin sinistre ; les filles des eaux sont jalouses comme les femmes de la terre, et elles se vengent cruellement de ceux qui les délaissent. Le baron Peter de Staufenberg trahit une ondine qu'il avait aimée pour l'héritière d'un comte palatin. Pendant le festin nuptial, le baron, levant les yeux par hasard, vit un petit pied blanc et nu qui sortait du plafond de la salle. Il reconnut le pied de son ondine, ce pied qu'il avait baisé tant de fois, et il comprit ce que ce signe voulait dire. Il fit appeler un prêtre, se confessa, demanda le viatique et se prépara à mourir. Il mourut en effet, et dans la nuit même. Avant d'expirer, il recommanda qu'on l'ensevelît dans un certain endroit de l'Elbe qu'il désigna soigneusement.

Il arrive aussi que le monde des eaux, hostile à l'homme, réprouve ces amours terrestres et châtie cruellement ses filles mésalliées. Une tradition de Magdebourg raconte qu'un garçon boulanger devint amoureux d'une nixe qui fréquentait les marchés de la ville. Il finit par vouloir descendre sous les eaux avec

elle. L'ondine dit au batelier qui les conduisait au milieu du fleuve, d'attendre sur la rive. S'il voyait sortir de l'eau une assiette avec une pomme, ce serait signe que tout allait bien. Mais bientôt un jet de sang qui jaillit de l'eau avertit le batelier que l'amant de l'ondine avait été tué par sa famille aquatique.

Il est interdit, sous peine de mort, aux filles des eaux de séjourner sur la terre au delà d'une heure sévèrement fixée. Les ondines qui aiment la danse comme leurs cousines les willis, payent cher quelquefois le plaisir qu'elles ont à danser avec les jeunes hommes. Dans une fête champêtre célébrée au village de Dœnger, on vit deux belles filles inconnues prendre part aux rondes. Un garçon du village qui aurait voulu les retenir jusqu'au jour, ôta les gants de celle qu'il avait engagée. Elles dansèrent jusqu'à ce que minuit approchât. Alors elles voulurent partir, et celle qui avait perdu ses gants se mit à les chercher de tous les côtés avec anxiété. Minuit sonna : toutes deux alors coururent vers le lac et s'y précipitèrent. Le lendemain, le lac était rouge de sang, et, tous les ans, à pareil jour, il reprend cette couleur sanglante. Sur les gants qui étaient restés, on voyait de petites couronnes.

Il y a encore l'histoire des trois sœurs du lac d'Epfenbach, qui, de temps immémorial, venaient à l'assemblée des fileuses du village. Quand l'horloge

de l'église sonnait onze heures, elles se levaient, pliaient leurs fuseaux, et aucune prière ne pouvait les retenir. Un soir, le fils du maître d'école, épris de la plus jeune, s'avisa de retarder l'horloge, pour les faire rester une heure de plus. Quand l'horloge sonna onze heures, au lieu de minuit, les trois sœurs partirent. Le lendemain matin, des paysans, passant près du lac, entendirent des gémissements étouffés, et virent sur l'eau trois places rouges. Depuis ce jour, les sœurs ne revinrent plus à l'assemblée des fileuses. Le fils du maître d'école mourut de consomption, un mois après.

Quelquefois les nixes avaient d'illustres amants. Une chronique du XIII^e siècle raconte les amours de Charlemagne avec une fée des eaux. Elle ne prenait un corps que pendant les heures qu'elle passait avec lui. Dès qu'il la quittait, la femme éphémère s'évaporait comme une ombre, pour s'incarner encore à chaque nouveau rendez-vous. Un jour qu'elle dormait, un rayon de soleil entra dans sa bouche ouverte, et y fit étinceler un grain d'or qui adhérait à sa langue. L'empereur le détacha doucement avec un poinçon; mais l'ondine s'évanouit aussitôt et ne reparut jamais plus.

Cette aventure ne fut pas la seule relation de Charmagne avec le monde amoureux des eaux. Une légende citée par Pétrarque dans ses *Lettres familières*, raconte qu'il s'éprit pour une femme d'un violent

amour. Sa maîtresse vint à mourir, et l'empereur, fou de douleur, se jeta sur le cher cadavre, qui se décomposait entre ses bras, sans qu'on pût l'arracher de l'affreuse étreinte. L'archevêque Turpin, soupçonnant un maléfice, examina la morte de la tête aux pieds; enfin il trouva, sous sa langue, un anneau d'or qu'il en retira. Aussitôt Charles, comme s'il se réveillait en sursaut d'un profond sommeil, demanda avec étonnement pourquoi l'on avait tardé à ensevelir ce corps mort. Mais dès lors il suivait partout l'archevêque, et ne pouvait souffrir qu'il s'absentât un instant. Alors Turpin reconnut la puissance de l'anneau magique, et, pour éviter qu'il ne tombât dans des mains perfides, il le jeta dans le lac d'Aix-la-Chapelle. Mais l'ensorcellement ne fit que changer de place, la bague tomba dans l'onde, comme l'anneau nuptial d'un mystérieux hyménée. Depuis ce temps, l'empereur ne put se détacher du lac enchanté, et, chaque jour, il restait de longues heures, les coudes sur le balcon du palais, plongé dans la contemplation de ses eaux dormantes.

Aimer une ondine était souvent vouloir, comme Ixion, embrasser la nue. Le seigneur de la Font-Chancela, dans le Berry, s'éprit d'une dame qu'il voyait le soir, en regagnant son donjon, danser sur un pré blanchi par la lune. Plusieurs fois, il parvint à l'enlever; mais à peine l'avait-il jetée en croupe sur son cheval, pour l'emporter au manoir, qu'elle lui fondait dans

les bras, et versait sur tout son corps un froid si glacial, que toute flamme s'éteignait en lui, et qu'il lui fallait presque un an avant de sentir se rallumer dans ses sens un désir d'amour.

Jadis il arrivait que des femmes marines échouaient sur la plage ou se laissaient prendre dans les filets des pêcheurs. La Hollande, pays liquide dont les habitants sont, en quelque sorte, des nix humains, était autrefois la terre privilégiée de ces trouvailles merveilleuses. En 1430, après une inondation qui avait noyé toute la contrée, trois jeunes filles de la ville d'Édam allaient en bateau à Parmesonde, pour y chercher leurs vaches restées en détresse sur une prairie submergée. Elles rencontrèrent en chemin une femme marine à moitié ensevelie dans les terrains spongieux que les eaux venaient de quitter. Elles la tirèrent de la fange, la lavèrent et l'amenèrent à Edam, où elles l'habillèrent à la mode frisonne. L'ondine apprit bientôt à se vêtir elle-même, à filer et à faire le signe de la croix; mais elle se renferma dans un silence obstiné. On ne put jamais lui arracher une parole. Elle avait du reste la nostalgie de la mer, et il fallait la garder à vue pour l'empêcher de retourner au rivage et de se jeter dans les flots.

Rondelet raconte que Cornélius d'Amsterdam vit aussi, en Poméranie, une néréide qu'on avait pêchée sur la côte. « Elle avait, — dit-il, — une figure d'une

grande fausseté, perfide comme l'onde ! » Elle ne vécut que quelques années, et resta muette. Toutes les histoires de ce genre constatent chez les ondines, retenues à terre, le même mutisme et la même tristesse. On y voit les pauvres nymphes, mal acclimatées à la vie terrestre, languir et dépérir en silence. Elles refusent même quelquefois toute nourriture, poussent de gros soupirs, et reprennent la clef des eaux à la première occasion.

## II

La nixe a le nix, l'ondine a l'ondin pour compagnon naturel, comme la néréide, jonchée de perles, couronnée de branches de corail, avait pour mâle le triton à la queue d'écailles, coiffé d'écrevisses et de plantes marines, chevauchant sur un hippocampe, soufflant dans sa conque les rauques fanfares du vent de la mer, et bondissant au milieu des éclats d'écume, autour du char d'Amphitrite. Mais l'homme des eaux nouvelles n'a ni la franchise primitive, ni l'allégresse naïvement sauvage de son ancêtre païen. Qu'il s'appelle

*nix* et *wassermann* en Allemagne, *neeck* en Hollande, *drac* en Provence, *stromkarl* et *fossembrinn* en Norvège, l'ondin est partout et toujours un être sinistre. Il personnifie la voracité des eaux, comme l'ondine en représente l'attraction. Ce n'est point pour les enchanter, mais pour les tuer qu'il entraîne par les jambes les pêcheurs et les nageurs imprudents. En Allemagne, quand un homme se noie, on dit que le nix l'a attiré à lui. Dans la Hesse, quand les enfants vont au bain. les mères leur crient : « Prends garde que l'ondin ne t'attrape ! »

Et, lorsqu'ils entrent dans l'eau, ils chantent ce quatrain populaire : « Ondin qui habites les eaux, tu es un méchant petit garçon ; lave-toi tes petites jambes avec de petites briques rouges. » Une des plus sûres manières de les éviter, selon Vincent de Beauvais, est de leur jeter des bouteilles vides. Tandis qu'ils s'amusent à les poursuivre, le nageur, à force de bras, peut échapper au péril.

L'homme des eaux de la féerie germanique est presque toujours représenté sous une figure repoussante. Les traditions le dépeignent comme un vieillard petit et grêle, à longue barbe, et dont le crâne porte, au lieu de cheveux, une calotte de mousse. Il est coiffé d'un chapeau vert, et sa bouche, quand il l'entr ouvre, étale une effroyable rangée de dents vertes. Quelque-

poil roux, ou sous celle d'un jeune homme blond au long bonnet rouge. Le *nackt* finnois a des dents de fer. Ses rapports avec les hommes sont malfaisants et hostiles. Il ne souffre pas qu'on empiète sur son fief liquide. Comme l'eau de puits est trop crue, à Magdebourg, pour l'usage de la cuisine, et qu'il faut aller chercher l'eau de l'Elbe trop loin pour la porter à la ville, les habitants voulurent faire construire un aqueduc. On commença à planter de grands pieux dans la rivière; mais le travail dut s'arrêter dès le premier jour. Un homme tout nu, qu'on voyait sortir de l'onde à mi-corps, arrachait les pilotis et les brisait, comme des pailles, à mesure qu'on les enfonçait.

Ces génies bourrus se plaisent aux tours nuisibles, aux farces brutales, et ils ne jouent guère avec les hommes que pour les vexer. Il y a, dans l'île de Rugen, un lac noir peuplé de poissons noirs, dont Tacite a parlé dans sa *Germanie*, et qui est toujours couvert d'épais brouillards que le *nikker* du lieu s'amuse à entasser. Quelques pêcheurs voulurent s'y hasarder; ils transportèrent leur barque sur la rive et la mirent à l'eau. Lorsqu'ils revinrent le lendemain avec leurs filets, l'embarcation avait disparu. Ils regardèrent tout autour d'eux et l'aperçurent enfin perchée, entre deux branches, à l'extrême cime d'un bouleau : « Qui diable a hissé là notre barque? » cria l'un des hommes. Une voix invisible répondit en rica-

nant : « Ce n'est pas le diable ; c'est moi et mon frère Nicolas qui avons fait cela. »

Autrefois, on rencontrait les ondins dans les villes presque aussi souvent que leurs femmes. Une tradition de la Bohême rapporte qu'un nix venait, chaque semaine, à Prague, prendre de la viande à la boucherie ; et, comme les ondines de Saalfeld, il ne payait qu'avec de vieux sous percés. Un jour, le boucher, mécontent de cette monnaie excentrique, profita du moment où il tendait la main pour le marquer au pouce d'un coup de couteau. Depuis, le nix n'a plus reparu.

La luxure est le péché capital des ondins ; le feu de l'amour est un feu grégeois qui flambe jusqu'au fond des eaux. Ils se montrent aux jeunes filles quand elles passent près des étangs et des lacs, en feignant de mesurer du ruban qu'ils leur jettent pour les attirer ; image de ces festons rapides que déroule le flot qui déferle. Plus astucieux encore, le drac du Rhône flotte le long du fleuve, tenant hors de l'eau une coupe ou une bague d'or. Lorsque la baigneuse veut s'emparer du joyau que le flot lui met sous la main, elle est saisie par la griffe du monstre qui l'entraîne dans un tourbillon.

Ces rapts amenaient quelquefois des rixes. Andromède luttait contre l'orque, ou se vengeait de son outrage, sans le secours de Persée. D'après une

vieille *saga* scandinave, Theudelind, femme d'Agilul, cueillant des fleurs sur les rives de la Baltique, fut violée par un homme marin aux yeux rouges, au corps écaillé. Neuf mois après, elle accoucha d'un nourrisson féroce et hurleur qui mordait sa nourrice et crevait les yeux à ses frères. Le roi se décida à faire tuer le petit monstre, qui se défendit avec une rage de démon. Alors la reine elle-même vint prêter main-forte à l'exécution domestique. Elle prit un arc et l'abattit sous ses flèches. Puis, comme le roi auquel elle avait tout dit restait sombre et grommelait des paroles de doute sous ses moustaches fauves, elle se para magnifiquement et retourna au bord de la mer. L'homme des eaux qui la guettait du fond de sa grotte crut à un rendez-vous ; il sauta d'un bond sur la rive et la reine l'assomma à coups de bois de lance.

Il arrive aussi que le nix, embelli par des maléfices, fascine la jeune fille qu'il convoite, comme dans l'histoire chantée par cette lugubre ballade norvégienne, dont chaque strophe retentit avec le bruit sourd d'une vague brumeuse battant un récif : « Chère mère, — dit le nix, — donne-moi un bon conseil pour que je puisse posséder la fille de Marsk-Stig. Comment trouver un cheval? » Sa mère lui fit un cheval d'eau limpide et des harnais de sable fin. Le voilà devenu un beau cavalier, et il chevauche vers l'église de Sainte-Marie. L'homme des eaux attacha son cheval à la porte du ci-

metière, et il entra dans l'église. Alors toutes les figures des saints se retournèrent. Le prêtre qui chantait la messe dit : « Quel est donc ce beau chevalier? » La fille de Marsk-Stig sourit sous son voile, et dit : « Je voudrais bien qu'il fût mien. » Lui passait de banc en banc, jusqu'à ce qu'il arrivât près d'elle : « O fille « de Marsk-Stig ! suis-moi dans ma maison. » Le prêtre avait quitté l'autel, les bons chrétiens étaient partis, l'église était vide. La fille de Marsk-Stig lui répondit : « Où est ton père? Où est ta mère? Où sont tes parents? Où sont tes amis? — Mon père et ma mère sont dans les eaux, mes parents et mes amis sont dans les roseaux. — C'est bien triste de demeurer sous les eaux. Il y a tant de gens qui rament sur votre tête; il y a tant de barques qui passent sur vous ! » Le nix soulève la jeune fille par ses cheveux et la met en croupe sur son cheval. On entend son cri jusque dans le palais du roi. On court sur le rivage, mais on ne voit que ses souliers à boucles d'or qui flottent sur l'eau.

Comme les ondines, les ondins aiment la danse avec frénésie, passion qui figure, sous un symbole transparent, le tournoiement éternel des vagues. Ce sont des danseurs redoutables; mais les jeunes filles qu'ils invitent aux fêtes villageoises peuvent les reconnaître à leur main toujours molle et froide comme la glace fondante. Ce signe certain n'effraya pas Ursula

Schœfern, la plus belle fille et la moins sage de Laybach, qui, dans un bal champêtre du 1er juillet de l'an 1547, accepta la main gelée que lui offrait un homme inconnu. Ils dansèrent longtemps ensemble, puis s'écartèrent du bal, se dirigèrent en valsant toujours vers la ferme de Stittlich, et plus loin encore jusqu'au lac, où l'étranger plongea avec elle et l'entraîna sous les eaux.

Imaginez un ondin se rencontrant avec une ondine à la danse, ils se devineront et ils s'éviteront, se promettant tacitement l'un à l'autre de garder le secret de leur équipée. C'est le motif de ce *lied* de Henri Heine, d'un charme si nerveux et si mystérieux : « La musique retentit sous les tilleuls ; c'est là que dansent les garçons et les filles du village. Il y a aussi deux personnages que nul ne connaît ; ils sont sveltes et élégants. Leur danse a des balancements étranges ; ils se regardent en souriant, ils secouent la tête. La belle femme murmure à l'oreille de son cavalier : « Mon beau sire, à votre chapeau vermpendille certain lis qui ne croît qu'au fond de l'Océan. Dites-moi aussi pourquoi votre main est froide comme la glace ; vous ne descendez pas, à coup sûr, de la côte d'Adam? Vous êtes un ondin, fils de la mer ; vous venez ici pour séduire les petites villageoises, je vous ai reconnu du premier coup d'œil à vos dents d'arêtes de poisson. » Ils se livrent tous deux de nouveau aux

balancements étranges de leur danse, ils se regardent en souriant, ils secouent la tête; le cavalier murmure à l'oreille de sa danseuse : « Ma belle demoiselle, dites-moi un peu pourquoi l'ourlet de votre robe est trempé d'eau? Je vous ai reconnue, du premier coup d'œil, à vos révérences moqueuses... A coup sûr, tu n'es point une fille d'Ève; tu es une enfant des eaux, ma petite cousine l'ondine. » Les violons se taisent, la danse est finie, le beau couple se sépare fort civilement.

Mais la jalousie dénoue quelquefois ces esclandres terrestres d'une façon tragique : le nix poursuit la nixe adultère par lacs et par fleuves, et jusqu'à la mort. Un jour, un petit homme, appuyé sur un bâton, frappa, la nuit, à la porte d'une métairie, et demanda l'hospitalité. Le paysan, à défaut de lit, lui offrit un banc de la chambre ou le magasin au foin, à son c[illegible]x. Le petit homme lui dit qu'il se contenterait mais [illegible]ir. « Tu peux, — répondit le fermier, — coucher [illegible] bon te semble, même dans l'étang ou dans le réservoir. » L'homme profita de la permission, il courut à l'étang et s'étendit dans les roseaux. Il en sortit au point du jour, les vêtements aussi secs que s'il eût dormi dans une botte de paille. En remerciant son hôte, il lui confia qu'il était un ondin, qu'il avait perdu sa femme et qu'il voulait la chercher dans le lac de Mummel, dont il le pria de lui indiquer la route. En chemi-

nant, il lui raconta des choses surprenantes, comment il avait déjà cherché sa femme qui l'avait quitté, dans beaucoup de lacs. Arrivé au lac de Mummel, il y plongea, après avoir prié le paysan d'attendre jusqu'à ce qu'il remontât, ou jusqu'à un certain signal qu'il ne manquerait pas de lui faire. Le fermier, après avoir attendu quelques heures sur le bord, vit surgir des eaux et bondir en l'air, tout dégouttant de sang, le bâton que le petit homme tenait à la main, et il reconnut le signal promis.

Le monde des eaux étant un immense orchestre, ses esprits sont naturellement musiciens. Le chant des ondins est aussi renommé que celui des sirènes. Ce qu'il y a de mélodie mêlée aux murmures des vagues, aux bruissements des lacs, aux cantilènes des fontaines, s'exhale de leur voix. Les ondins aussi sont de grands virtuoses ; on entend leur harpe d'argent rythmer la chute des cascades et accompagner la roue des moulins. Le nix, qu'on appelle en Suède *stromkarll*, a composé un air de danse à onze variations, mais les hommes ne peuvent en danser que dix : la onzième appartient à l'Esprit de la Nuit et au chœur bruyant qu'il traîne à sa suite. Si on s'avisait de jouer cette variation prohibée, les tables et les bancs, les brocs et les verres, les vieillards perclus et les grand'mères paralytiques, les enfants en maillot sortant de leur berceau et les murailles elles-mêmes de la maison

le nix, nommé *fossengrimm*, enseigne le violon à qui, dans la nuit du Jeudi saint, lui sacrifie un bouc blanc, et le jette, en détournant la tête, dans un torrent qui roule vers le nord. Si la victime est maigre, l'élève n'apprend rien. Si l'animal est gras et opime, Fossengrimm étreint la main de son disciple et la promène sur les cordes de l'instrument, jusqu'à ce que le sang lui sorte des ongles. Dès lors l'apprenti est passé maître : son violon ensorcelé éteindra les astres, suspendra le cours des eaux et tirera les morts du sépulcre. Seulement on remarque que les virtuoses sortis de l'école de Fossengrimm sont sujets à des accès de délire qui les font écumer et se rouler à terre, comme des possédés.

## IV

Maintenant que se passe-t-il dans le royaume aquatique, dans ce sérail ondoyant dont les poissons sont les muets? Les ondins gardent leurs maîtresses et les ondines leurs amants. Ceux de leurs captifs dont l'enlèvement était étranger à l'amour sont les seuls qu'ils laissent quelquefois revenir sur la terre. Mais ces prisonniers libérés sont taciturnes et peu commu-

nicatifs ; il est évident qu'une menace terrible leur ferme la bouche, et qu'ils se sentent sous la surveillance de la police sous-marine. Les vagues révélations qu'ils laissent échapper trahissent des choses profondément mystérieuses.

Il n'y a guère que les sages-femmes qui aient souvent visité ce pays magique. L'obstétrique paraissant inconnue à ses habitants, les ondins viennent souvent frapper à leur porte et leur ordonnent de les suivre. Une accoucheuse de la ville de Halle raconta qu'elle fut emmenée, une nuit, par un homme des eaux. Il la conduisit au fleuve, qui s'entr'ouvrit pour les recevoir, et ils descendirent si longtemps, qu'elle put, avant d'arriver, réciter tout ce qu'elle savait de prières. L'ondin l'introduisit dans une chambre de nacre : là, elle vit, à la lueur d'une grosse perle suspendue qui brillait comme une lampe, une petite femme près d'accoucher. La sage-femme la délivra heureusement. Quand tout fut terminé, la mère lui fit signe d'approcher de son lit et lui dit à voix basse : « Ma chère
» dame, je suis chrétienne comme vous, et j'ai été
» enlevée par un homme aquatique. Chaque fois que
» je mets un enfant au monde, il l'étrangle le troi-
» sième jour. Mon mari va rentrer tout à l'heure, et
» il vous présentera une jatte pleine de ducats. Mais
» gardez-vous de prendre plus qu'on ne vous donne

» ordinairement. De plus, quand vous sortirez et que » vous serez en route, touchez aussitôt la terre; vous » y prendrez de l'origan et de la marute, ces plantes » vous seront d'un grand secours. Tenez-les ferme et » gardez-vous de les laisser échapper de vos mains. » C'est le moyen de vous en retourner et d'arriver » heureusement chez vous. » Elle avait à peine fini de parler, que l'ondin entra, l'ondin aux yeux glauques, aux cheveux blonds et crépus. Il portait sous son bras une grande jatte pleine d'or qu'il posa au milieu de la chambre, devant la sage-femme. « Tiens, — lui dit-il, — prends tout ce que » tu voudras. » Mais elle ne prit qu'un florin d'or. Alors l'ondin lui dit : « Tu n'as pas imaginé cela » toute seule; tu as reçu les conseils d'une femme » qui sera punie de te les avoir donnés. Si tu avais » pris davantage, j'allais te tordre le cou. Va mainte- » nant et retourne à ta maison. » Et il la reconduisit comme elle était venue.

L'origan et la marute semblent être des préservatifs certains contre les ondins. Une accoucheuse d'Eschœtz, près de Querfurg, raconta qu'un de ces génies lui cria, une nuit, du jardin de sa maison, en contrefaisant la voix de son mari, de s'habiller et de descendre au plus vite. Elle se leva et sortit; le spectre allait en avant, et elle le suivit jusqu'à la rivière qui coulait au bas du verger. Chemin faisant, l'ondin lui criait :

*— Heb auf dein Gewand,*
*Dass du nicht fallst in Dosten und Dorant...*

« — Relève ta robe,
» Pour ne pas tomber dans l'origan et la marute... »

Ces plantes pullulaient, en effet, dans les plates-bandes du jardin. Mais la femme, s'étant aperçue que son guide la conduisait droit à la rivière, se laissa tomber exprès dans un endroit où elles croissaient en grand nombre. A l'instant même, l'ondin disparut: il avait perdu tout pouvoir sur elle. L'origan surtout est renommé pour ses vertus d'exorcisme. Les accoucheuses, en Saxe, ne manquent pas d'en garnir le berceau et les langes des nouveau-nés. On raconte qu'une femme étant descendue dans la cave pour tirer de la bière, entendit un spectre qui disait :

*— Hœttest du bet dir nicht Dosten,*
*Wollt ich dir das Bier helfen Kosten.*

« — Si tu n'avais sur toi de l'origan,
» Je t'aiderais à goûter cette bière. »

D'autres femmes, enlevées par les esprits des eaux, sont revenues sur la terre, après avoir séjourné quelque temps chez eux ; mais elles ne répondaient aux questions que par des mots évasifs. Prætorius cite une servante de Leipsik, qui avait servi trois ans chez un

ondin. Elle trouvait la maison très bonne et avait tout à souhait, mais il lui était défendu de mettre du sel dans les aliments. Ce fut ce motif qui la détermina à demander son congé. Elle ajoutait : « A dater du » jour où je suis sortie de l'eau, je n'ai plus que sept » ans à vivre. Quatre ans sont écoulés, il m'en reste » trois. » Elle était toujours triste et restait des journées entières assise sur un escabeau, la tête dans ses mains, à se parler à elle-même et à soupirer. Elle mourut, en effet, au bout de trois ans. Prætorius a entendu raconter cette histoire en 1664.

Le maréchal du royaume d'Arles, Gervais de Tilbury, rapporte, dans ses *Otia imperialia*, qu'il avait connu une nourrice, laquelle fut enlevée, pendant qu'elle lavait sa lessive, sur les bords du Rhône. Elle allongeait la main pour saisir une écuelle de bois flottant au courant du fleuve, quand un drac la saisit et l'entraîna au fond de l'eau, où il la contraignit de nourrir son fils. Sept ans après, elle reparut saine et sauve; mais son mari et ses parents avaient peine à la reconnaître. Cette femme racontait qu'un jour, son maître lui ayant donné à manger du pâté d'anguilles, il lui arriva de se frotter un œil avec un de ses doigts qui était enduit de la graisse de ce pâté, et, depuis lors, son œil avait le don de voir tout ce qui se passait sous les eaux. Trois ans après, elle rencontra le drac à la foire de Beaucaire, et lui demanda des nouvelles de

l'enfant qu'elle avait nourri. A quoi le drac répondit : « De quel œil me vois-tu? » La nourrice lui montra l'œil gauche : à l'instant le drac lui creva cet œil avec ses doigts plus crochus que les pinces d'un crabe, et se perdit dans la foule.

Une charmante évasion de ces prisons d'eau est celle que chante une ballade suédoise. Pierre demande un jour à sa mère s'il n'a pas eu une petite sœur : « Tu avais une sœur belle et riante, mais la » femme de mer l'a enlevée de force. » Pierre s'en va dans l'écurie, selle un cheval gris et chevauche sur la plage vers la grotte de la femme de mer. Il l'appelle et elle apparaît : « Que Dieu me protège ! — s'écrie-t-il, — » je n'ai jamais vu une plus belle femme. » — « J'ai une » servante bien plus belle que moi, une servante belle » comme le jour. » — « Je vous donnerai mon cheval » gris si vous voulez me montrer votre petite ser» vante. » — « Garde ton cheval gris, ma petite ser» vante va venir ici. » La femme de mer plonge dans la grotte et l'appelle : « Plaît-il à ma petite servante » de se lever? Tu as été ici pendant quinze ans et » jamais je ne t'ai éveillée dans ton sommeil. Je ne » t'éveille pas pour te donner des ciseaux et une » aiguille, mais pour te montrer à un jeune homme » qui attend sur le rivage. » — La petite servante lui répond : « Comment pourrais-je revenir sur la » terre, moi qui n'ai pas vu le soleil depuis quinze

» ans? » La femme de mer l'habille et la pare; elle lui met des souliers d'or aux pieds et une couronne d'or sur la tête. La petite Christine monte sur le rivage, resplendissante comme un soleil. Pierre lui demande le nom de son père : « Je puis bien te dire le nom » de mon père, il était roi d'Angleterre. » — « S'il » était roi d'Angleterre, nous sommes frère et sœur! » Pierre propose à la femme de mer de lui donner ses cinq anneaux d'or si elle veut permettre à sa petite servante de le suivre : « Gardez vos cinq anneaux » d'or; ma petite servante peut vous suivre, mais à » condition qu'elle reviendra dans deux ans. » La femme de mer attend deux ans, la petite servante ne revient pas. La femme de mer attend cinq ans, la petite servante ne revient pas. « Si j'avais pensé » que tu fusses si fausse, tu n'aurais jamais revu la » terre verte de Dieu! »

## V

C'est une question controversée de savoir si les esprits des eaux sont chrétiens. D'après une tradition de la Bohême, ils tiendraient fort des démons, puisqu'ils recèlent traîtreusement les âmes des gens qui

se noient. Wassermann, l'ondin de la rivière de Leybach, s'était pris d'amitié pour un paysan, son voisin. Il le visitait souvent dans sa cabane, et, un jour, il l'invita à venir le voir dans sa maison des eaux. Il lui montra toutes ses richesses, et, de chambre en chambre, il le conduisit dans une petite cave garnie de pots renversés. Le paysan lui demanda ce qu'il cachait là. « Compère, — répondit Wassermann, — » ce sont les âmes des noyés que je garde sous ces » pots pour les empêcher de s'échapper. » Le paysan ne dit rien, mais son cœur de chrétien s'émut, et il fit en lui-même le serment de délivrer ces âmes prisonnières. Il épia l'ondin, profita d'une de ses absences pour s'introduire dans la petite cave, et retourna tous les pots, l'un après l'autre. Aussitôt les âmes des noyés remontèrent hors de l'eau, en bénissant leur libérateur.

Mais cette excommunication de la vie religieuse infligée aux êtres élémentaires par les inquisiteurs du songe est démentie par un beau chant slave très ancien, et qui respire une pitié touchante. Une nixe chantait, en peignant ses cheveux d'or au soleil. « O méchante nixe ! — lui cria un méchant enfant qui jouait sur le sable, — pourquoi chantes- » tu ? Ne sais-tu pas que tu es damnée ? » La pauvre fée se mit à pleurer. L'enfant courut raconter ce qu'il avait fait à son père, qui était prêtre. Mais le père le

réprimanda sévèrement : « Tu as péché, — lui dit-il, —
» contre l'esprit des eaux, car ni lui ni ses semblables
» ne seront damnés. Retourne auprès de lui, console-
» le, et dis-lui que le Sauveur vit aussi pour lui. »
L'enfant retourna bien vite au bord de la mer, et rapporta les paroles du prêtre à la nixe, qui reprit son chant d'une voix joyeuse et reconnaissante.

Aussi bien les anciens pêcheurs de la Baltique disaient avoir vu, par les temps clairs, pointer des clochers d'églises sous-marines. Ils prétendaient encore entendre des sonneries d'*Angelus* tinter, le soir, vaguement sous les vagues : *Ave maris Stella!* Ceci semble en contradiction avec une autre croyance populaire, qui attribue aux nix l'horreur et la terreur des cloches chrétiennes. L'un d'eux, d'après un conte danois, furieux de voir qu'on bâtissait un clocher auprès du lac qu'il habitait, remit une lettre à un paysan du village, en le priant de la jeter dans le tronc de l'église. L'homme s'avisa de la tâter en chemin, quelques gouttes sortirent du cachet. La curiosité le poussant, il ouvrit et déploya la missive : aussitôt un torrent furieux en jaillit, et il eut grand peine à se sauver à la nage de cette missive débordante. Le méchant esprit, pour submerger l'église, avait enfermé tout un déluge dans son billet doux. Toute une immense prairie en fut inondée ; on la voit encore près de Kund.

Un poète tirerait de cette histoire une mélancolique parabole. Que de lettres qui, lorsqu'on les ouvre, font répandre des torrents de larmes !

La question de la religion des ondins s'éclaircit en 1433, par la pêche miraculeuse d'un évêque de mer : « En cette année, — raconte Prætorius, — on trouva, sur les côtes de la Pologne, un homme océanique, tout à fait semblable à un évêque. Il avait une mitre sur la tête et portait un vêtement sacerdotal. Il se laissa toucher par les évêques du pays et leur fit honneur, mais sans leur parler. Le roi voulut le faire enfermer dans une tour, mais il s'y opposa par gestes, et les évêques prièrent qu'on le laissât retourner dans son élément, ce qu'on fit. Il fut accompagné sur le rivage par deux évêques suivis de leurs clergés. Dès qu'il fut rentré dans l'eau, il fit le signe de la croix et plongea. Depuis, on ne l'a plus revu. »

L'imagination le suit dans son diocèse regagné. Elle le voit, une crosse d'ambre entre les nageoires, rentrer à la nage, au milieu de ses ouailles écaillées, dans sa cathédrale de gorgones et de madrépores. Des vitraux de nacre y versent une lumière mouillée, couleur d'émeraude ; l'autel est fait d'un banc de corail que surmonte un christ en mosaïque de coquilles, dont les yeux sont deux gros diamants naufragés, et dont les gouttes de sang sont les perles les plus précieuses de l'Océan. L'orgue hydraulique des grandes eaux

résonne, et l'évêque, recouvrant sa voix, éclatante comme le chant des vagues, entonne le psaume : *Benedictus in aqua...*

Ambroise Paré, dans son *Livre des monstres,* a donné le portrait de l'évêque de mer qui est celui d'un phoque à deux pattes, chapé et mitré. On trouve aussi, dans le *Recueil de la diversité des habits* (Anvers, 1571), son effigie illustrée de ce quatrain naïf :

La terre n'a évesques seulement
Qui sont par bulle en grand honneur et titre ;
L'évesque croist en mer semblablement,
Ne parlant point combien il porte mitre !

En ce genre de pêche, il n'y a que le premier coup de filet qui coûte. On retira donc, l'année suivante, d'un *fiord* de Norvège, près de la ville de Den Elporch, un moine de mer, tonsuré et capuchonné. Ce frocard à nageoires se montra de plus farouche approche que l'évêque. Il soufflait à grand bruit et ne parlait que par borborygmes, comme les Frères Fiedons, du *Pantagruel,* par monosyllabes. Il se débattit tant et si fort, qu'on le rejeta dans son immense bénitier. Il figure aussi dans le *Recueil* que nous citions tout à l'heure, avec cette légende :

La mer poissons en abondance apporte,
Par dons divins que devons estimer.
Mais fort estrange est le moine de mer
Qui est ainsi que le pourtrait le porte...

## VI

Cette mythologie des eaux, si féconde et si vivante dans les pays germaniques, durant tout le moyen âge et jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, tarit presque entièrement au siècle suivant. En ce temps-là, soufflait de Paris sur l'Europe un petit vent froid et sec auquel la complexion délicate des fées et des esprits ne put résister. Voltaire, d'ailleurs, l'exorciste ironique de cette espèce de démons, traversait alors souvent l'Allemagne; et là où passait sa grande berline de voyage, munie du pupitre à ressort sur lequel il écrivait en chemin quelque article du *Dictionnaire philosophique* ou quelque page de *Candide*, les fleurs de la poésie populaire gelaient sur pied et ne poussaient plus. Mais au commencement du XIX[e] siècle, une réaction se fit en Allemagne, qui ressuscita ou galvanisa, si l'on veut, avec l'ogive et les tableaux sur fond d'or, tous les fantômes du passé. Les elfes et les willis, les kobolds et les nains, desséchés depuis si longtemps, se remirent à vivre sous les larmes naïves des nouveaux trouvères, comme les infusoires qu'on ranime en jetant sur eux quelques gouttes d'eau.

Ce siècle avait quinze ans, et il s'éprit, avec la candeur de son âge, des châtelaines et des écuyers, des pèlerins et des ménestrels, des moines et des bons ermites qu'il refit à son image et rhabilla à sa mode. Il joua à la petite chapelle de la Chevalerie et aux jeux innocents de la Sorcellerie. Un monde artificiel fut créé, situé entre la ballade et le mélodrame, coloré des tons de la manière noire et de l'aquatinte. Le soleil s'y levait et s'y couchait derrière des transparents d'emphase descriptive; l'astre des nuits y versait les effets d'optique des dioramas. Dans ce pays romanesque et sentimental, le vent jouait de l'orgue et les cascades rendaient les sons des verres mouillés de l'harmonica. Tous les arbres portaient des harpes éoliennes en sautoir. Les douze coups de minuit sonnaient à l'horloge d'une vieille abbaye : au douzième coup, les dames blanches vaporeuses et des inconnus ténébreux sortaient, les uns d'un souterrain. les autres d'une ruine, et venaient se jurer un amour transi dans un bocage funéraire. Il pleuvait des larmes et il bruinait du mystère. Le visage apocryphe d'Ossian surgissait à l'horizon, pluvieux et grimé, comme un revenant de vieille lune.

Ce fut un renouveau aux roses de papier peint, une évocation faite dans une serre chaude éclairée par des vitraux gothiques luisant neuf. Le moyen âge, démasqué par la vue perçante de l'histoire moderne, a

montré depuis sa terrible face ruisselante de sang et de larmes; mais on ne le voyait alors qu'enluminé bénignement de l'azur des missels et des fabliaux. Le bon vieux temps apparaissait comme une décoration féodale, traversée par de courtois paladins et de chastes damoiselles qui partaient pour la chasse à la licorne sur des haquenées plus blanches que le lis.

L'ondine dut à ce printemps factice une résurrection ravissante. Les larmes que le roman de Lamotte-Fouqué, qui porte son nom, fit répandre auraient pu la remettre à flot. Elle tourna toutes les têtes, elle troubla tous les cœurs ; et, pendant les années qui suivirent sa publication, des essaims de petites filles sortirent des fonts baptismaux, parées de ce nom féerique, comme d'une couronne de glaïeuls. Je n'avais pas relu *Ondine* depuis le collège, et j'hésitais à rouvrir ce livre, craignant que le doux souvenir qu'il m'avait laissé ne fût flétri, dès les premières pages, par une railleuse déception. Le lecteur de quinze ans ressemble au Chérubin de Beaumarchais. Si Marceline est une femme pour le joli page, l'Estelle de Florian est une nymphe charmante pour l'écolier en maraude dans cette idylle enfantine. On croit à tout, entre chien et oup, à cette aurore de l'imagination qui s'éveille : à la Bergère des Alpes de Marmontel, à la Malvina de madame Cottin, à la Lodoïska de *Faublas*. « Pourquoi » non ? — s'écrie Chérubin, — elle est femme, elle est

» fille ! Une femme ! une fille ! que ces noms sont » doux, qu'ils sont intéressants ! » Dix ans plus tard, après la révélation des maîtres et l'apprentissage de la vie, essayez de reprendre ces livres décevants où vous épeliez la poésie et l'amour. Le charme est détruit, la primeur fanée ; elle est éteinte, cette flamme de Bengale qui voltigeait sur la page et la teignait d'un reflet magique. Le vin des forts vous a dégoûté de ce lait des faibles. Les parfums qui vous enivraient vous semblent maintenant venir de chez le coiffeur. L'araignée de l'ennui a filé sa toile dans le palais merveilleux où vous portait l'hippogriffe. Le héros s'est abêti pendant votre absence : Almanzor est plus ridicule qu'un danseur de corde ; Malek-Adel vous apparaît, ce qu'il est bien en effet, un personnage de pendule ; vous achèteriez des dattes au dernier des Abencérages. L'héroïne que vous aviez laissée si belle et si séduisante, dont le baiser idéal effleurait, la nuit, votre âme endormie, n'est plus qu'une vieille dame de gravure de mode qui vous sourit niaisement sous ses atours surannés.

C'est ainsi que le beau Pécopin de Victor Hugo part, un matin, pour la chasse, en baisant au front la blonde Bauldour, sa fiancée aux yeux bleus de ciel et au teint de neige. Le soir, quand il rentre au château, une petite vieille décrépite se jette à son cou et l'appelle son bien-aimé, d'une voix chevrotante C'est bien

Bauldour pourtant, l'ancienne princesse de son cœur Mais la chasse a duré cent ans sans qu'il y parût, car c'était le diable qui la menait. L'esprit du lecteur, de quinze à trente ans, a aussi couru une chasse diabolique, et tout un siècle de désillusions a tenu dans cet intervalle.

Ce n'est donc pas sans une certaine crainte que je m'étais décidé à relire le roman de Lamotte-Fouqué : car c'est une tristesse, beaucoup plus encore qu'une fierté, que de se trouver grandi de la tête au-dessus de ses jeunes admirations. Ma surprise a été grande de me sentir, comme autrefois, ému et ravi, doucement entraîné par un récit limpide comme l'eau d'un lac. En vérité, *Ondine* fut le chant du cygne de la poésie expirée des eaux.

C'est l'histoire d'une belle nixe élevée par de vieux pêcheurs. Ondine n'a point d'âme, mais l'amour doit lui en donner une. Elle devient femme en effet, d'être inconscient qu'elle était, lorsqu'elle épouse un beau chevalier qu'un orage amène dans la cabane de ses parents adoptifs. En recevant une âme, Ondine reçoit en même temps le don de souffrir. Elle a d'abord à lutter contre les pièges d'un vieil ondin, son oncle aquatique ; puis son chevalier cesse de l'aimer. Il néglige sa beauté diaphane pour les charmes plus solides de la belle Bertha. Alors Ondine quitte cette terre hostile où elle ne peut parvenir à s'acclimater, et elle

il lui reste encore une cruelle épreuve à remplir. Le chevalier se remarie avec sa rivale, et la loi cabalistique veut qu'elle tue, le soir des noces, l'époux infidèle. Du moins, c'est par un baiser qu'elle lui donne la mort ; elle l'étouffe dans une étreinte et elle le noie dans ses larmes.

C'est un beau conte gracieusement puéril et imprégné, par endroits, de la plus suave poésie. Rien de touchant comme l'angoisse de la jeune Ondine, lorsqu'elle va prendre une âme et s'élever à la dignité féminine. C'en est donc fait de sa vie irresponsable et joyeuse comme celle du ruisseau courant dans la plaine. Il y a quelque chose, dans son initiation craintive à la vie humaine, du doux effroi de la communiante recevant l'hostie pour la première fois. « Il » faut, — dit-elle, — que ce soit quelque chose de » bien bon et de bien beau qu'une âme, mais aussi de » bien terrible, si on ne sait pas la diriger et la régler. » Ne vaudrait-il pas mieux n'en avoir jamais ? On ne » serait pas responsable de ses fautes. » — « Oui, — reprend-elle, en posant lentement la main sur son front, — il faut qu'une âme pèse beaucoup sur » ceux qui en ont une ; car déjà son approche me » remplit de douleur et de terreur. Et j'étais si » joyeuse, si légère ! Rien, rien ne me chagrinait. » Cependant, je l'ai beaucoup désirée. »

Cette promotion inquiète a pour contraste, dans la

légende, la déchéance désolée de Mélusine, condamnée par la fée, sa mère, a être serpent tous les samedis, depuis les pieds jusqu'à la ceinture. La pauvre princesse d'Albanie avait bien fait promettre au comte Raymond, lorsqu'il l'épousa, de ne jamais chercher à la revoir ces jours-là; mais Raymond, curieux comme un fils d'Ève, fit une fente, avec son épée, dans la chambre ou elle se baignait. Mélusine, trahie par ce regard, devint *serpente* tout à fait. Elle rampe encore, à l'heure qu'il est, dans les ruines du château de Lusignan, en poussant des cris fatidiques; et sa métamorphose durera jusqu'au jour du Jugement dernier. Il n'y a guère d'élégie plus triste que le départ de Mélusine, tel que le raconte le beau roman de Jehan d'Arras, alors qu'elle dépouille sa douce peau de femme pour s'enfoncer dans le monde obscur des reptiles. Les adieux de cette tendre guivre regagnant son trou sont aussi navrants que ceux d'une recluse sur le seuil d'un cloître. « Ma doulce amour,— dit Raimondin,— il n'y aura point de faulte. Mais, pour » Dieu et pitié, vueillez demourer, ou jamais je » n'auray joye au cueur. » Et elle lui dict : « Mon » doulx amy, si ce fust chose que je peusse faire, je » le feroye très voulentiers; mais il ne peut estre » puisqu'il plaît à celluy qui peut tout faire et » deffaire. » Et puys, à ce mot, le alla accoler et

baiser moult doucement, en disant : « Adieu, mon » amy, mon bien, mon cueur et ma joye. Encore » tant que tu viveras, auroy-je récréation en toy, » mais aussi auroy-je pitié de toy, car tu ne me » reverras jamais en forme de femme... » Adonc, commença à faire un grief soupir, et laissa la fenestre, et saillit en l'air, et trespassa les vergiers, et lors se mua en forme de serpente moult grande, grosse et longue, comme de quinze piés, et l'oyoit-on plus long d'une lieue aller par l'air, car elle alloit menant telle douleur et faisant si grant effroy, que c'estoit grand douleur à veoir. »

« Heureux Raymond! — dit quelque part Henri Heine avec sa poignante ironie, — heureux Raymond, dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié! »

## VII

Pour revenir au monde enchanté des ondes, ce qui l'empêchera de revivre, ce n'est point tant le positivisme incrédule de notre époque que la concurrence victorieuse faite à ses merveilles fantastiques par les prodiges authentiques découverts par la science moderne au fond de la mer. L'imagination fabuleuse

des poètes et des conteurs s'est trouvée pauvre et aride auprès des magies de la vérité.

Que sont les mystères et les apparitions des ondines, comparés à cette féerie réelle et vivante, où toutes les lois de l'organisme paraissent renversées, où la nature semble tantôt plaisanter et tantôt rêver avec les créatures bizarres et délicates qu'elle crée, par myriades, au sein des grandes eaux? Embarquez-vous dans la cloche de cristal des plongeurs, et vous ferez un voyage plus surprenant et plus éblouissant que ceux du Sindbad des *Mille et une Nuits*. Regardez : les pierres vivent et les plantes s'animent; des fleurs mangent et se promènent, leurs tentacules d'azur s'agitent comme des antennes et saisissent leur proie comme des griffes. Le corail, animal au dehors. rocher en dedans, projette et ramifie ses forêts purpurines ; les méduses mettent leurs fins cheveux à la voile, sous leurs ombrelles irisées ; les ophiures étoilés agitent, comme de petits bras, leurs rayons noueux; les coquilles s'ouvrent et se referment sur les mollusques blottis dans leurs nids de nacre. Voici venir l'armée féodale des crustacés, bardés de leurs carapaces, armés de pinces taillées en lances et de mandibules dentelées en scie : on dirait les chevaliers de la mer. A leur suite sautille, comme un cul-de-jatte, dans la coque postiche où il s'est vissé, ce fantoche à la Callot, ce petit truand de la vague que

l'on appelle le Bernard-l'hermite. L'armée splendide et hideuse des poissons aux mille formes et aux mille couleurs, arrondis en globe, allongés en flèches, ailés comme des oiseaux, voiliers comme des navires, fait miroiter ses écailles de tous les feux des gemmes et de tous les éclairs du prisme. L'ondin ravisseur et étrangleur de nos contes fait une pauvre figure auprès du terrible poulpe, cette glu vivante, ce fœtus horrible du gouffre qui agite et échevèle en tous sens ses huit bras armés de ventouses, pareils au fouet de serpents des Furies flagellant la mer.

Ainsi la vue surpasse la vision, la réalité éclipse le songe. La nature n'a qu'à paraître pour vaincre les fables qui veulent lutter avec elle, et croient rêver plus qu'elle ne pourrait faire. L'enchanteresse éternelle défie ces magiciennes éphémères : à chacun de leurs miracles fictifs, elle oppose de vrais miracles cent fois plus frappants. Les hommes s'ingénient à broder de figures et d'arabesques chimériques le voile ténébreux d'Isis ; qu'elle en soulève un seul pli, et tous les prestiges s'évanouissent dans la splendeur de sa vérité.

# TABLE

II



III



IV



V



ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 01 11 07 4